

ESSAIS

DE MICHEL

DE MONTAIGNE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS

CHOISIES ET COMPLÉTÉES

PAR M. J.-V. LE CLERC

PRÉCÉDÉE D'UNE NOUVELLE ÉTUDE SUR MONTAIGNE

PAR

M. PREVOST-PARADOL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME DEUXIÈME



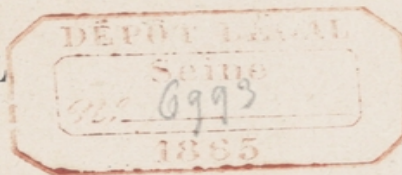
PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

M DCCC LXV

1865



**CHEFS-D'ŒUVRE DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE 14**

ESSAIS DE MICHEL DE MONTAIGNE

TOME DEUXIÈME



ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE

NOUVELLE ÉDITION

AVEC LES NOTES DE TOUS LES COMMENTATEURS

CHOISIES ET COMPLÉTÉES

PAR M. J.-V. LE CLERC

PRÉCÉDÉE D'UNE NOUVELLE ÉTUDE SUR MONTAIGNE

PAR

M. PREVOST-PARADOL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME DEUXIÈME



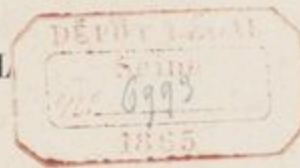
PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

M DCCC LXV

1865



ESSAIS DE MICHEL DE MONTAIGNE

LIVRE DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'INCONSTANCE DE NOS ACTIONS.

Ceulx qui s'exercent à contreroller les actions humaines, ne se treuvent en aulcune partie si empeschez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre ; car elles se contredisent communeement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soyent parties de mesme boutique. Le ieune Marius se treuve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus : ¹ le pape Boniface huictiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s'y porta comme un lion, et mourut comme un chien : et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui, comme on luy presenta à signer, suyvant le style, la sentence d'un criminel condamné, eust respondu, « Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire !² » tant le cœur luy serroit de condamner un homme à mort ! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun en peult tant fournir à soy mesme, que ie treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces ; veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

Malum consilium est, quod mutari non potest.³

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie ; mais, veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent

que les bons auteurs mesmes ont tort de s'opiniâtrer à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel ; et, suyvânt cet image, vont regeant et interprétant toutes les actions d'un personnage ; et, s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoient à la dissimulation. Auguste leur est eschappé ; car il se treuve en cet homme une variété d'actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lascher entier, et indecis, aux plus hardis iuges. le crois, des hommes, plus malaysement la constance, que toute aultre chose, et rien plus ayseement que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement, piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté, il est malaysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien,⁴ et pour embrasser en une toutes les regles de nostre vie, « C'est vouloir, et ne vouloir pas, tousiours mesme chose : ie ne daignerois, dict il, adiouster, pourveu que la volonté soit iuste ; car, si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours une. » De vray, i'ay aultrefois apprins que le vice n'est que desreglement et faulte de mesure ; et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes,⁵ dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation ; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle ; mais nul n'y a pensé :

Quod petiit, spernit ; repetit, quod nuper omisit ;
Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto.⁶

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contre mont, contre bas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons, qu'à l'instant que nous le voulons ; et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons tantost ; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance ;

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum.⁷

Nous n'allons pas ; on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doucement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse ;

Nonne videmus,
Quid sibi quisque velit, nescire, et quærere
semper ;
Commutare locum, quasi onus deponere possit ? ⁸

chasque iour, nouvelle fantasie ; et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctiferas lustravit lumine terras.⁹

Nous flottons entre divers advis ; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment.¹⁰ A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une equalité de mœurs, un ordre et une relation infailible des unes choses aux aultres (Empedocles ¹¹ remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abandonnoient aux delices comme s'ils avoient landemein¹² à mourir, et bastissoient comme si iamais ils ne debvoient mourir) : le discours en seroit bien aysé à faire ; comme il se veoid du ieune Caton : qui en a touché une marche, ¹³ a tout touché ; c'est une harmonie de sons tresaccordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant fault il de iugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voisines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre conséquence.

Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où i'estois, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et, pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge, mais on l'en avoit empeschee : toutesfois, après s'y estre bien fort blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, sollicitations et presents, mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincte : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or, i'ai sceu, à la vérité, qu'avant et depuis elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte, « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse ; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure. »

Antigonus, ayant prins en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtemps ; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encouardy. « Vous mesme, sire, luy respondict il, m'ayant deschargé des maulx pour lesquels ie ne tenois compte de ma vie.¹⁴ » Le soldat de Lucullus, ayant esté desvalisé par les ennemis, fait sur eulx, pour se revenger, une belle entreprinse : quand il se feut remplumé de sa perte, Lucullus, l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploit hazardeux, par toutes les plus belles remontrances de quoy il se pouvoit adviser ;

Verbis, quæ timido quoque possent addere
mentem :¹⁵

« Employez y, respondict il, quelque miserable soldat desvalisé : »

Quantumvis rusticus, ibit,
Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit ;¹⁶

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet, ayant oultrageusement rudoyé Chasan, chef de ses ianissaires, de ce qu'il veoyoit sa troupe enfoncee par les Hongres, et luy se porter laschement au combat ; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le

premier corps des ennemis qui se présenta, où il feut soubdain englouty : ce n'est, à l'aventure, pas tant iustification que radvisement ; ny tant prouesse naturelle, qu'un nouveau despit. Celuy que vous vistes hier si aventureux, ne trouvez pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain ; ou la cholere, ou la nécessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermey ; ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre, par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, si souple, a faict que aucuns nous songent deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompagnent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal ; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple.¹⁷

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en oultre ie me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture ; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. le donne a mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon le costé où ie la couche. Si ie parle diversement de moy, c'est que ie me regarde diversement : toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon ; honteux, insolent ; chaste, luxurieux ; bavard, taciturne ; laborieux, delicat ; ingenieux, hebeté ; chagrin, debonnaire ; menteur, veritable ; sçavant, ignorant ; et liberal, et avare, et prodigue : tout cela ie le veoys en moy aulcunement, selon que ie me vire ; et quiconque s'estudie bien attentivement, treuve en soy, voire et en son iugement mesme, cette volubilité et discordance. le n'ay rien à dire de moy entièrement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot : Distinguo, est le plus universel membre de ma logique.

Encores que ie sois tousiours d'advis de dire du bien le bien, et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent, par le vice mesme, poulsé à bien faire ; si le bien faire ne se iugeoit par la seule intention : par quoy un faict courageux ne doibt pas conclure un homme vaillant ; celui qui le seroit bien à point, il le seroit tousiours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à tous accidents ; tel seul, qu'en compagnie ; tel en camp clos, qu'en une bataille ; car, quoy qu'on die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp ; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleceure au camp ; et ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault : nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche, d'une brave assurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils : quand, estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté ; quand, estant mol contre les razors des barbiers, il se treuve roide contre les espees des adversaires : l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dict Cicero,¹⁸ ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent constants aux maladies ; les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours : Nihil enim potest esse œquabile, quod non a certa ratione proficiscatur.¹⁹ Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece, que celle d'Alexandre ; mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches : qui faict que nous le veoyons se troubler si esperduement aux plus legiers soupçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrete iniustice, et d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi de quoy

il estoit si fort attainct, porte quelque image de pusillanimité : et l'excez de la penitence qu'il fait du meurtre de Clitus, est aussi tesmoignage de l'inequalité de son courage. Nostre fait, ce ne sont que pieces rapportées,²⁰ et voulons acquerir un honneur à faulses enseignes. La vertu ne veult estre suyvie que pour elle mesme ; et si on emprunte parfois son masque pour aultre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture, quand l'ame en est une fois abbruee ; et qui ne s'en va, qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour iuger d'un homme, il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, cui vivendi via considerata atque provisa est ; ²¹ si la varieté des occurrences luy fait changer de pas (ie dis de voye, car le pas s'en peult ou haster, ou appesantir), laisser le courre ; celui là s'en va avau le vent,²² comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, ce dict un ancien, ²³ que le hazard puisse tant sur nous, puisque nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulieres : il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre ? Aulcun ne fait certain desseing de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doibt premierement sçavoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'adresse et de but : nul vent ne fait, pour celui qui n'a point de port destiné. Je ne suis pas d'avis de ce iugement qu'on fait pour Sophocles,²⁴ de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies ; ny ne treuve la coniecture des Pariens, envoyez

pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent : ²⁵ visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons champestres mieulx gouvernees ; et, ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblee des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats ; iugeants que, soigneux de leurs affaires privees, ils le seroient des publicques. ²⁶ Nous sommes tous de lopins, et d'une contexture si informe et diverse, que chasque piece, chasque moment, faict son ieu ; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy : *Magnam rem puta, unum hominem agere.*²⁷ Puisque l'ambition peult apprendre aux hommes et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la iustice ; puisque l'avarice peult planter au courage d'un garson de boutique, nourri à l'ombre et à l'oysifveté, l'asseurance de se iecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau ; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence ; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la ieunesse encores sous la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

Hac duce, custodes furtim transgressa iacentes,
Ad iuvenem tenebris sola puella venit : ²⁸

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous iuger simplement par nos actions de dehors ; il fault sonder iusqu'au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, ie vouldrois que moins de gents s'en meslassent.

CHAPITRE II.

DE L'YVRONGNERIE.

Le monde n'est que variété et dissemblance ; les vices sont tous pareils, en ce qu'ils sont tous vices ; et de cette façon l'entendent à l'aventure les stoïciens : mais encore qu'ils soient également vices, ils ne sont pas égaux vices ; et que celui qui a franchi de cent pas les limites,

Quos ultra, citraque nequit consistere rectum,²⁹

ne soit de pire condition que celui qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilège ne soit pire que le larcin d'un chou de notre jardin :

Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet,
idemque,
Qui teneros caules alieni fregerit horti,
Et qui nocturnus divum sacra legerit...³⁰

Il y a autant en cela de diversité qu'en aucune autre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse : les meurtriers, les traîtres, les tyrans, y ont trop d'acquest ; ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel autre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chacun poise sur le péché de

son compaignon et esleve³¹ le sien. Les instructeurs mesmes les rengent souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit, que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maulx ; nous aultres, chez qui le meilleur est tousiours en vice, debvons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle, bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Or l'yvrongnerie, entre les aultres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs ; et il y a des vices qui ont ie ne sçais quoy de genereux, s'il le fault ainsi dire ; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence, l'adresse et la finesse : cettuy cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont aujourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement ; cettuy cy le renverse, et estonne le corps.

Quum vini vis penetravit...
Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
Nant oculi ; clamor, singultus, iurgia, gliscunt.³²

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust, bouillant dans un vaisseau, poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond ; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceulx qui en ont prins oultre mesure.

Tu sapientium
Curas, et arcanum iocoso

Consilium retegis Lyæo.³³

Iosephe recite³⁴ qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant faict boire d'autant. Toutesfois Auguste, s'estant fié à Lucius Piso, qui conquist la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva iamais mescompté ; ny Tiberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de tous ses conseils ; quoyque nous les sçachions avoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'autre yvre,³⁵

Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo :³⁶

et commeit on, aussi fidèlement qu'à Cassius, buveur d'eau, à Cimber le desseing de tuer Cæsar, quoyqu'il s'enyvrast souvent :³⁷ d'où il respondit plaisamment : « Que ie portasse un tyran ! moy, qui ne puis porter le vin ! » Nous veoyons nos Allemands, noyez dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot, et de leur reng :

Nec facilis victoria de madidis, et
Blæsis, atque mero titubantibus.³⁸

Le n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estouffee et ensepvelie, si ie n'eusse leu cecy dans les histoires :³⁹ qu'Attalus, ayant convié à souper, pour lui faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce mesme subiect, tua

depuis Philippus, roy de Macedoine, roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compaignie d'Epaminondas, il le fait tant boire, qu'il peust abandonner sa beauté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abiects serviteurs de sa maison : et ce que m'apprent une dame que i'honnore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste réputation, sentant des premiers ombrages de grossesse, disoit à ses voisines qu'elle penseroit estre enceinte, si elle avoit un mary ; mais, du iour à la journée croissant l'occasion de ce souspeçon, et enfin iusques à l'evidence, elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise, que qui seroit consent de ce faict, en le advouant, elle promettoit de le luy pardonner, et, s'il le trouvoit bon, de l'espouser : un sien ieune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvee un iour de feste, ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecemment, qu'il s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement ; et, iusques aux stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser quelquesfois à boire d'autant, et de s'enyvrer, pour relascher l'ame.

Hoc quoque virtutum quondam certamine magnum
Socratem palmam promeruisse ferunt.⁴⁰

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton, a esté reproché de bien boire :

Narratur et prisci Catonis
Sæpe mero caluisse virtus.⁴¹

Cyrus, roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy.⁴² Et ez nations les mieulx reglees et policees, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. I'ay ouï dire à Silvius, excellent medecin de Paris,⁴³ que, pour garder que les forces de nostre estomach ne s'apparessent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et escript on que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires.⁴⁴

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours ; car, outre ce que ie captive ayseement mes creances sous l'auctorité des opinions anciennes, ie le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres qui chocquent quasi tous, du plus droict fil, la societé publique. Et, si nous ne nous pouvons donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, ie treuve que ce vice couste moins à notre conscience que les aultres ; outre ce qu'il n'est point de difficile apprest, ny malaysé à trouver : consideration non meprisable. Un homme avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cette cy ; et où les veult on trouver plus iustement qu'entre les naturelles ? mais il la prenoit mal : la delicatesses y est à fuyr, et le soigneux triage du vin ; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre : pour estre bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les Allemands boivent quasi egualement de tout vin avecques

plaisir ; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouter. Ils en ont bien meilleur marché : leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise, à deux repas, et modereement, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu ; il y fault plus de temps et de constance : les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les iours ; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. L'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprises et fameux succez, qui, sans effort et au train de ses repas communs, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin ;⁴⁵ et ne se montroit, au partir de là, que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace ; il fauldroit, comme des garçons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousiours en teste. Il semble que tous les iours nous raccourcissons l'usage de cettuy cy ; et qu'en nos maisons, comme i'ay veu en mon enfance, les desieusners, les ressiners⁴⁶ et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allussions vers l'amendement ? Vrayement non : mais ce peult estre que nous nous sommes beaucoup plus iettez à la paillardise, que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en leur vigueur : ell' a affoibli nostre estomach, d'une part ; et d'aulture part, la sobrieté sert à nous rendre plus coints, ⁴⁷ plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que i'ay ouï faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tresadvenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien ; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espagnols ; et entre les espagnols, luy estoit ordinaire celui qu'ils nommoient

Marc Aurele. ⁴⁸ Le port, il l'avoit d'une gravité doulce, humble et tresmodeste ; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles ; et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'aulture bout : pour un homme de petite taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnée ; d'un visage agreable, tirant sur le brun ; adroict et exquis en tous nobles exercices. l'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on dict qu'il exerceoit ses bras pour se preparer à ruer la barre ou la pierre, ou à l'escrime ; et des souliers aux semelles plombées, pour s'allegier au courir et au saulter. Du primsault, ⁴⁹ il a laissé en memoire des petits miracles : ie l'ay veu, par de là soixante ans, se mocquer de nos alaigresses, ⁵⁰ se iecter avecques sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre, sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité, qui feust mal nommée ; recitoit des estranges privautez, nommeement siennes, avec des honnestes femmes, sans souspeçon quelconque ; et, de soy, iuroit saintement estre venu vierge à son mariage : et si, c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier iournal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le public, et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an mil cinq cent vingt et huict, qui estoit son trente et troisieme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoin de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté ; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobbe. La chaleur naturelle, disent les bons

compaignons, se prend premierement aux pieds ; celle là touche l'enfance : de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produict, selon moy, les seuls vrais plaisirs de la vie corporelle ; les aultres voluptez dorment au prix : sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle faict sa derniere pose. le ne puis pourtant entendre comment on vienne à allonger le plaisir de boire oultre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature : mon estomach n'iroit pas iusques là ; il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoin. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suite du manger ; et bois, à cette cause, le dernier coup tousiours le plus grand. Et par ce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de rheume, ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins il ne m'advient gueres que, pour la premiere fois, i'en prenne bien le goust. Anacharsis⁵¹ s'estonnoit que les Grecs beussent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement : c'estoit, comme ie pense, pour la mesme raison que les Allemands le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant.

Platon⁵² deffend aux enfants de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer ; mais, à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysus, ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la ieunesse aux vieillards, qui adoucit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : et, en ses loix, treuve telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et regler ; l'yvresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et, quand et quand, propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en danses et en

la musique ; choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntees des Carthaginois, luy playsent : Qu'on s'en espargne en expedition de guerre ;⁵³ Que tout magistrat et tout iuge s'en abstienne sur le point d'executer sa charge, et de consulter des affaires publicques ; Qu'on n'y employe le iour, temps deu à d'autres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfants.

Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le bruvage de vin pur.⁵⁴ Pareille cause, mais non du propre desseing, suffoqua aussi les forces abbattues par l'aage du philosophe Arcesilaus.⁵⁵

Mais c'est une vieille et plaisante question, « Si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin, »

Si munitæ adhibet vim sapientiæ.⁵⁶

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous ! La plus reglee ame du monde et la plus parfaicte n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille, il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie ; et se pourroit mettre en doubte si, selon sa naturelle condition, elle y peult iamais estre : mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection ; ie dis quand rien ne la chocqueroit, ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander ; le voylà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'un portefaix ? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie ; et une legiere bleceure

a renversé le iugement à d'aultres. Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme ; qu'est il plus caducque, plus miserable, et plus de neant ? la sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque, et pallorem existere toto
Corpore, et infringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus :⁵⁷

il fault qu'il cille les yeux au coup qui le menace ; il fault qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant ; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze :⁵⁸ il paslit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperée et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrouée :

Humani a se nihil alienum putet.⁵⁹

Les poëtes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas.⁶⁰

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations ; car, de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy mesme nostre

Plutarque, si parfait et excellent iuge des actions humaines, à veoir Brutus et Torquatus tuer leurs enfants, est entré en doubte si la vertu pouvoit donner iusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque aultre passion.⁶¹ Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation, d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessous.

Laissons cette aultre secte ⁶² faisant expresse profession de fierté : mais quand, en la secte mesme estimee la plus molle,⁶³ nous oyons ces vanteries de Metrodorus : Occupavi te, Fortuna, atque cepi ; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me adspirare non posses :⁶⁴ quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez ; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy, que vous pilez : ⁶⁵ » quand nous oyons nos martyrs crier au tyran, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé là ; hache le, mange le, il est cuit ; recommence de l'autre : ⁶⁶ » quand nous oyons, en Iosephe,⁶⁷ cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le desfier encores, criant d'une voix ferme et asseuree : « Tyran, tu perds temps, me voicy tousiours à mon ayse ; où est cette douleur, où sont ces torments de quoy tu me menaceois ? n'y sçais tu que cecy ? ma constance te donne plus de peine que ie n'en sens de ta cruauté : ô lasche belitre ! tu te rends, et ie me renforce : foyes moy plaindre, foyes moy flechir, foyes moy rendre si tu peulx ; donne courage à tes satellites et à tes bourreaux ; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus ; arme les, acharne les : » certes, il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant sainte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « l'aime mieulx estre furieux, que voluptueux ; » mot d'Antisthenes,

Μανείην μᾶλλον, ἢ ἡσθεῖην :⁶⁸ quand Sextius nous dict, « qu'il aime mieulx estre enfermé de la douleur que de la volupté : » quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte ; et, refusant le repos et la santé, que de gayeté de cœur il desfie les maux ; et, mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes, et dignes de luy ;⁶⁹

Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte
leonem :⁷⁰

qui ne iuge que ce sont boutees d'un courage eslançé hors de son giste ? Nostre ame ne sçauroit de son siege atteindre si hault ; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que, prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estants revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere ; c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et manie. Et comme Platon dict, ⁷¹ que pour neant heurte à la porte de la poësie un homme rassis : aussi dict Aristote, ⁷² qu'aucune ame excellente n'est exempte de meslange de folie ; et a raison d'appeller folie tout esclancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre iugement et discours ; d'autant que la sagesse est un maniement réglé de nostre ame, et qu'elle conduit

avecques mesure et proportion, et s'en respond. Platon⁷³ argumente ainsi, « que la faculté de prophetiser est au dessus de nous ; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons ; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevee de sa place par un ravissement celeste. »

CHAPITRE III.

COUSTUME DE L'ISLE DE CEA.

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme ie foyz, doibt estre doubter ; car c'est aux apprentifs à enquerir et à debattre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous regle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus⁷⁴ estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damindas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh, poltron ! respondict il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort ? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre : « Mesprisant, dict il, le mourir. » Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme ; tesmoing cet enfant lacedemonien, prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel, pressé par son maistre de s'employer à quelque service abiect : « Tu verras, dict il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir, ayant la liberté si à main ; » et, ce disant, se precipita du hault de la maison. Antipater, menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les rengier à certaine sienne demande, « Si tu nous menaces de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers : » et à Philippus, leur ayant escript qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses, « Quoy ! nous

empescheras tu aussi de mourir ? » C'est ce qu'on dict,⁷⁵ que le sage vit tant qu'il doibt, non pas tant qu'il peult ; et que le present que nature nous ayt faict le plus favorable, et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie, et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre ; mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faulte, comme respondict Boiocalus aux Romains.⁷⁶ Pourquoi te plains tu de ce monde ? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir :

Ubique mors est ; optime hoc cavit deus.
Eripere vitam nemo non homini potest ;
At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.⁷⁷

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie,⁷⁸ la mort est la recepte à tous maux ; c'est un port tresasseuré, qui n'est iamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre ; qu'il courre au devant de son iour, ou qu'il l'attende ; d'où qu'il vienne, c'est tousiours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout ; c'est le bout de la fusee. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie despend de la volonté d'aultruy ; la mort, de la nostre. En aulcune chose nous ne debvons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprinse ; c'est folie d'y avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guarison se conduit aux despens de la vie : on nous incise, on nous cauterise, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le sang ; un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoi n'est la

veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane ?⁷⁹ Aux plus fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien, ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer du poison à tuer ses iambes :⁸⁰ qu'elles feussent podagriques à leur poste, pourveu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le vivre est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maux, mais c'est folie de les nourrir. Les stoïciens disent⁸¹ que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement ; et au fol, de maintenir sa vie, encores qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme ie n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand i'emporte le mien, et que ie coupe ma bourse ; ni des boutefeux, quand ie brusle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux lois faictes contre les meurtriers, pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit, ⁸² que comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort debvoit despendre de nostre eslection. Et Diogenes, rencontrant le philosophe Speusippus affligé de longue hydropisie, se faisant porter en lictiere, qui luy escria : « Le bon salut ! Diogenes ; » « A toy, point de salut, respondict il, qui souffres le vivre, estant en tel estat. » De vray, quelque temps aprez, Speusippus se fait mourir, ennuyé d'une si penible condition de vie.⁸³

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celuy qui nous y a mis ; et Que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire, et service d'aultruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nays pour nous, ains aussi pour nostre païs : Les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont

action d'homicide contre nous ; aultrement, comme
deserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'aultre
monde :

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu, lucemque perosi
Proiecere animas :⁸⁴

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous
tient, qu'à la rompre, et plus d'espreuve de fermeté en
Regulus qu'en Caton ; c'est l'indiscretion et l'impatience
qui nous haste le pas : Nuls accidents ne font tourner le dos
à la vifve vertu ; elle cherche les maulx et la douleur
comme son aliment ; les menaces des tyrans, les gehennes
et les bourreaux, l'animent et la vivifient ;

Duris ut ilex tonsa bipennibus
Nigræ feraci frondis in Algido,
Per damna, per caedes, ab ipso
Ducit opes, animumque ferro :⁸⁵

et comme dict l'aultre,

Non est, ut putas, virtus, pater,
Timere vitam ; sed malis ingentibus
Obstare, nec se vertere, ac retro dare.⁸⁶

Rebus in adversis facile est contemnere mortem :
Fortius ille facit, qui miser esse potest.⁸⁷

C'est le roole de la couardise, non de la vertu, de s'aller
tapir dans un creux, sous une tombe massive, pour éviter
les coups de la fortune ; la vertu ne rompt son chemin ny
son train, pour orage qu'il fasse :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.⁸⁸

Le plus communement, la fuite d'autres inconvenients
nous pousse à cettuy cy ; voire quelquesfois la fuite de la
mort faict que nous y courons :

Hic, rogo, non furor est, ne moriari, mori ?⁸⁹

comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx
mesmes :

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,
Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest.⁹⁰

Usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,

Ut sibi consciscant mœrenti pectore letum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem.⁹¹

Platon, en ses loix, ⁹² ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par iugement publicque, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ny par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintifve. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule ; car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche, peuvent accuser le nostre ; mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir ; c'est une maladie particuliere, et qui ne se veoid en aulcune aultre creature, de se haïr et desdaigner. C'est de pareille vanité que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes : le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict, d'un homme, ange, il ne faict rien pour luy ; il n'en vauldroit de rien mieux : car n'estant plus, qui se resiouïra et ressentira de cet amendement pour luy ?

Debet enim, misere cui forte, ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male
possit
Accidere.⁹³

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maux de cette vie, que nous achetons au prix de la mort, ne nous apporte aulcune commodité : pour neant evite la

guerre, celui qui ne peult iouir de la paix ; et pour neant fuit la peine, qui n'a de quoy savourer le repos.

Entre ceulx du premier advis, il y a eu grand doubte sur cecy, Quelles occasions sont assez iustes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer ? ils appellent cela, εὔλογον ἔξαγωγήν.⁹⁴ Car, quoyqu'ils dient qu'il fault souvent mourir pour causes legieres, puisque celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y fault il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulsé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : i'en ay allegué par cy devant des exemples ; et nous lisons en oultre⁹⁵ des vierges milesiennes, que, par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aultres ; iusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues, feussent traisnees du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion⁹⁶ presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et, ayant fuy la mort plus honorable en la bataille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse ; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse ce conseil, comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dict il, qui ne me peult iamais manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste ; que le vivre est quelquesfois constance et vaillance ; qu'il veult que sa mort mesme serve à son païs, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en fait aussi autant depuis, mais ce feut aprez avoir essayé le dernier point de la fortune. Touts les inconveniens ne valent pas qu'on vueille mourir pour les eviter : et puis, y ayant tant de soubdains changements aux

choses humaines, il est malaysé à iuger à quel poinct nous sommes iustement au bout de nostre esperance :

Sperat et in sæva victus gladiator arena,
Sit licet infesto pollice turba minax.⁹⁷

Toutes choses, disoit un mot ancien, ⁹⁸ sont esperables à un homme, pendant qu'il vit. « Ouy, mais, respond Seneca, pourquoy auray ie plustost en la teste cela, Que la fortune peult toutes choses pour celuy qui est vivant ; que cecy, Que fortune ne peult rien sur celuy qui sçait mourir ? » On veoid Joseph⁹⁹ engagé en un si apparent dangier et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aulcune ressource : toutesfois estant, comme il dict, conseillé sur ce poinct, par un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit de s'opiniastres encores en l'esperance ; car la fortune contourna, oultre toute raison humaine, cet accident, si bien qu'il s'en veid delivré sans aulcun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, achevèrent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité de quoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la iournee de Serisolles, monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune du combat qui se porta mal en l'endroit où il estoit, et cuida par précipitation se priver de la iouissance d'une si belle victoire.¹⁰⁰ l'ay veu cent lievres se sauver sous les dents des levriers. Aliquis carnifici suo superstes fuit.¹⁰¹

Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
Rettulit in melius ; multos alterna revisens
Lusit, et in solido rursus fortuna locavit.¹⁰²

Pline ¹⁰³ dict qu'il n'y a que trois sortes de maladie pour lesquelles eviter on aye droict de se tuer ; la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue : Seneque, celles seulement qui esbranlent pour longtemps les offices de l'ame. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste. Democritus, chef des Ætoliens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nuict, d'eschapper ; mais, suyvi par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espee au travers du corps.¹⁰⁴ Antinoüs et Theodotus, leur ville d'Epire reduicte à l'extremité par les Romains, feurent d'advis au peuple de se tuer tous : mais le conseil de se rendre plustost ayant gagné, ils allerent chercher la mort, se ruants sur les ennemis en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze¹⁰⁵ forcee par les Turcs il y a quelques années, un Sicilien, qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort : cela faict, sortant en rue avecques une arbaleste et une harquebuse, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soubdain enveloppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage après en avoir delivré les siens. Les femmes iuifves, aprez avoir faict circoncire leurs enfants, s'alloyent precipiter quand et eulx, fuyant la cruauté d'Antiochus. On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parents, advertis qu'il seroit certainement condamné, pour eviter la honte de telle mort, aposterent un presbtre pour luy dire que le souverain

remede de sa delivrance estoit, qu'il se recommandast à tel saint avec tel et tel vœu, et qu'il feust huit iours sans prendre aulcun aliment, quelque défaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfeit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia, conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la iustice, luy disoit¹⁰⁶ que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre iours aprez ; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curee.

Il se lit dans la Bible,¹⁰⁷ que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Iuifs ; comme ce bon homme n'y veit plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prêts à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee : mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la troupe, laquelle, s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste : ce neantmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il r'alluma son courage, et s'eslevant en pied, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna iusques à certain rochier coupé et precipiteux, où, n'en pouvant plus, il print par l'une de ses plaies à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les iecta à travers les poursuyvants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à éviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy ; et, à cette cause, le dissentiment n'y peult estre assez entier, et semble que la

force soit meslee à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes, qui appellerent la mort à garant contre les oultrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia ¹⁰⁸ et Sophronia,¹⁰⁹ toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses sœurs, pour eviter la force de quelques soldats ; et cette cy se tua aussi pour eviter la force de Maxentius l'empereur.

Il nous sera à l'aventure honorable aux siecles advenir, qu'un sçavant aucteur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. le suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses contes, le bon mot que i'apprins à Toulouse, d'une femme passee par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué ! disoit-elle, qu'au moins une fois en ma vie ie m'en suis saoulée sans peché ! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la douceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit qu'elles dient « Nenny, » en le faisant, suivant la regle du bon Marot.¹¹⁰

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua, « pour, disoit-il, fuyr et l'advenir et le passé.¹¹¹ » Granius Silvanus et Statius Proximus, aprez estre pardonnez par Neron, se tuerent ;¹¹² ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux souspeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy fait de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre fruit de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse.¹¹³ Bogeze, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes,

assiégé par l'armée des Atheniens sous la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seulement en Asie à tout sa chevanche, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde ; et, apres avoir deffendu iusqu'à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, iecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce de quoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin ; et puis, ayant ordonné allumer un grand buchier, et d'esgosiller femmes, enfants, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy mesme.

Ninachetuen, seigneur indoïs, ayant senty le premier vent de la deliberation du vice roy portugais de le deposseder, sans aulcune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette resolution : il feit dresser un eschafauld plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance ; et puis s'estant vestu d'une robe de drap d'or, chargée de quantité de pierreries de hault prix, sortit en rue, et par des degrez monta sur l'eschafauld, en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez : Ninachetuen remontra, d'un visage hardy et mal content, l'obligation que la nation portugaloise luy avoit ; combien fidelement il avoit versé en sa charge ; qu'ayant si souvent tesmoigné pour aultruy, les armes en main, que l'honneur luy estoit de beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abandonner le soing pour soy mesme ; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de ne servir de fable au peuple, et de triumphe à des personnes qui valoient moins que luy ; ce disant, il se iecta dans le feu.

Sextilia, femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangiers qui les pressoient, auxquels elles n'avoient part que par l'interest

de l'affection coniugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme nécessité, d'exemple et de compaignie.¹¹⁴ Ce qu'elles feirent pour leurs maris, Cocceius Nerva le fait pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand iurisconsulte, fleurissant en santé, en richesses, en reputation, en credit prez de l'empereur, n'eut aultre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publicque romaine. Il ne se peult rien adiouster à la delicatesses de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste : Auguste, ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint veoir, luy en fait une maigre mine : il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer : elle tout franchement : « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde : mais laisse, que ie me tue la premiere : » et, sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps.¹¹⁵ Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat, aprez plusieurs remonstrances employees à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains ; les ennemis les auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abandonnés : conviant ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon souper qu'on avoit dressé chez luy, où, aprez avoir faict bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit ; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des iniures, nos yeulx et nos oreilles du sentiment de tant de vilains maux que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs trescruels et offensez : i'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous iecter dans un buchier au devant de mon

hais, quand nous serons expirez. Assez de gents approuverent cette haulte resolution ; peu l'imiterent : vingt et sept senateurs le suyrent ; et, aprez avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensee, finirent leur repas par ce mortel mets ; et s'entre embrassants, aprez avoir en commun deploré le malheur de leur païs, les uns se retirerent en leur maison, les aultres s'arresterent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent tous la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aulcuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue, qui fut emportee le lendemein, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si chèrement fuy.¹¹⁶ Taurea lubellius, un aultre citoyen de là,¹¹⁷ le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faicte de deux cents vingt cinq senateurs, le rappela fierement par son nom, et l'ayant arrêté : « Commande, fait il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. » Fulvius, le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains ; lubellius continua : « Puisque, mon païs prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruyne, il m'est interdit de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse : » et tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tombant renversé, et mourant aux pieds du consul.

Alexandre assiegeoit une ville aux Indes ; ceulx de dedans, se trouvant pressez, se résolurent vigoreusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraiserent universellement tous quand et leur ville, en despit de son humanité : nouvelle guerre ; les ennemis combattoient pour les sauver, eulx pour se perdre, et faisoient, pour

garantir leur mort, toutes les choses qu'on faict pour garantir sa vie.¹¹⁸

Astapa, ville d'Espagne, se trouvant foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains, les habitants feirent un amas de leurs richesses et meubles en la place ; et, ayants rengé au-dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et l'ayant entouré de bois et matiere propre à prendre feu soubdainement, et laissé cinquante ieunes hommes d'entre eulx pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suyvant leur vœu, à faulte de pouvoir vaincre, ils se feirent tous tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré toute ame vivante esparsée par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible, plustost que douloureux et honteux, et montrants aux ennemis que, si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceulx qui, amorces par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en bon nombre, y feurent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdit par la foule qui les suyvoit.¹¹⁹

Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mesmes ; mais, estants prins de trop court, le roy, ayant horreur de veoir la précipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condamnez au feu et au naufrage, saisis), retirant ses soldats, leur conceda trois iours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse ; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy.¹²⁰ Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel : elles le sont moins, que separees ; ce que le discours ne feroit en chascun, il le faict

en tous, l'ardeur de la société ravissant les particuliers iugements.

Les condamnez qui attendoient l'exécution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens et estoient privez de sepulture : ceux qui l'anticiportoient, en se tuants eulx mesmes, estoient enterrez, et pouvoient faire testament.¹²¹

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien : « le desire, dict saint Paul,¹²² estre dissolt, pour estre avecques Iesus Christ : » et « Qui me desprendra de ces liens ? » Cleombrotus Ambraciota,¹²³ ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que, sans aultre occasion, il s'alla précipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons Desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'esperoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de iugement. Jacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oulremer que feit saint Louys, veoyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaites, print resolution de s'en aller plus tost en Paradis ; et, ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au iour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en publicque sur un char de merveilleuse grandeur ; outre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillant les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre d'autres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquérir, aprez leur mort, veneration de sainteté qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslees de regler la iustice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il

se gardoit, au temps passé, du venin préparé à tout de la ciguë, aux despens publicques, pour ceulx qui voudroient haster leurs iours ; ayant premierement approuvé aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse : et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions legitimes, de mettre la main sur soy.¹²⁴ Cette loy estoit encore ailleurs.

Sextus Pompeius, allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont ; il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceulx de sa compagnie, ¹²⁵ qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoi elle estoit resoluë de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honorable : ce qu'il feit ; et, ayant longtemps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merueilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tresheureux estat d'esprit et de corps : mais, lors couchee sur son lict mieulx paré que de coustume, et appuyee sur le coude, « Les dieux, dict elle, ô Sextus Pompeius, et plustot ceulx que ie laisse que ceulx que ie voys trouver, te sçachent gré de quoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie, et tesmoing de ma mort ! De ma part, ayant tousiours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, ie m'en voys d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recommandé les dieux domestiques à sa fille aisnee, elle print d'une main asseuree la coupe où estoit le venin ; et, ayant faict ses vœux à Mercure et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'autre monde, avala brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compagnie du progrez de son operation,

et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'aulture ; iusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeulx.

Pline¹²⁶ recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la doulce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitants, mais qu'estants las et sauls de vivre, ils ont en coustume, au bout d'un long aage, aprez avoir faict bonne chere, se précipiter en la mer, du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur¹²⁷ et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV.

A DEMAIN LES AFFAIRES.

le donne avecques raison, ce me semble, la palme à Jacques Amyot sur tous nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoy il surpasse tous aultres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu développer si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on voudra, ie n'entends rien au grec, mais ie veois un sens si bien ioinct et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vivvement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie) ; mais, sur tout, ie luy sçais bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du borbier : sa mercy, nous osons à cett' heure et parler et escrire ; les dames en regentent les maistres d'eschole ; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse ; et puis, ie ne sçais comment il me semble, quoyqu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

l'estois à cett' heure sur ce passage où Plutarque¹²⁸ dict de soy mesme, que Rusticus, assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un paquet de la part de

l'empereur, et temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust faict : en quoy, dict il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avecques tant d'indiscretion et d'impatience, abandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus ; et pouvoit encores y ioindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie foyz doute qu'on le peust louer de prudence ; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand preiudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion, et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes, que, trois ou quatre iours aprez, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees.

le n'en ouvris iamais, non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains ; et foyz conscience si mes yeulx desrobbent, par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres¹²⁹ cuida perdre Turin, pour, estant en bonne compaignie à souper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressaient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque¹³⁰ m'a appris que Iulius Cæsar se feust sauvé, si, allant au senat le iour qu'il y feust tué par les coniurez, il eust leu un memoire qu'on

luy presenta : et faict aussi¹³¹ le conte d'Archias, tyran de Thebes, que, le soir, avant l'exécution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer pour remettre son païs en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit ; et que ce paquet luy ayant esté rendu pendant son souper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que Rusticus, ou pour ne discontinuer un aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau ; mais, pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire,¹³² qu'ils appelloient la plus honorable à table, pour estre plus à delivre, et plus accessible à ceulx qui surviendroient pour entretenir celuy qui y setoit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais, quand tout est dict, il est malaysé ez actions humaines de donner regle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

CHAPITRE V.

DE LA CONSCIENCE.

Voyageant un iour, mon frere sieur de La Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre ; mais ie n'en sçavois rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'aulcune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesme air, qu'il est malaysé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos troupes en lieu où ie ne feusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis, à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu ; car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaux, et m'y tua Ion miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que ie nourrissois soigneusement, et feust esteincte en luy une tresbelle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et ie le veoyois si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merueilleux l'effort de la conscience !¹³³ Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous

Occultum quatiens animo tortore flagellum.^{[134](#)}

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, pæonien, reproché d'avoir de gayeté de coeur abbattu un nid de moyneaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulusement du meurtre de son pere. Ce parricide, iusques lors, avoit esté occulte et incogneu : mais les furies vengeresses de la conscience le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence.^{[135](#)} Hesiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché ; » car il dict « qu'elle naist en l'instant et quand et quand le peché.^{[136](#)} » Quiconque attend la peine, il la souffre ; et quiconque l'a meritee, l'attend.^{[137](#)} La meschanceté fabrique des torments contre soy :

Malum consilium, consultori pessimum : ^{[138](#)}

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy mesme ; car elle y perd son aiguillon et sa force pour iamais,

Vitasque in vulnere ponunt.^{[139](#)}

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrariété de nature :^{[140](#)} aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui

nous tormente de plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants :

Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes, protraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse.¹⁴¹

Apollodorus songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes, et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmuroit en disant : « le te suis cause de tous ces maux.¹⁴² » Aulcune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les découvrant à eulx mesmes.¹⁴³

Prima est hæc ultio, quod se
ludice nemo nocens absolvitur.¹⁴⁴

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'assurance et de confiance ; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que i'avois de ma volonté, et innocence de mes desseings :

Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
Pectora pro facto spemque, metumque suo.¹⁴⁵

Il y en a mille exemples ; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion, estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser, ou de flatter ses iuges : « Il vous siera bien, leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde !¹⁴⁶ » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que lui mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict-il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy cy ; » et, se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblee et son accusateur mesme à sa suite.¹⁴⁷ Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion, estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons, qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dict que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais, comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vouloir pas faire cette honte à soy même ; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces¹⁴⁸. le ne crois pas qu'une ame cauterisee sceust contrefaire une telle assurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live, pour sçavoir estre criminel, et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité.¹⁴⁹ Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir : car, pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas ? Et, au rebours, si celuy qui n'a pas fait ce de quoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments ; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon ¹⁵⁰ que de la vie luy estant

proposé ? le pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car, au coupable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse ; et de l'autre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier : que ne diroit on, que ne feroit on pour fuir à si grievves douleurs ?

Etiam innocentes cogit mentiri dolor :¹⁵¹

d'où il advient que celui que le iuge a gehenné, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de fausses confessions, entre lesquels ie loge Philotas, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy fait, et le progrez de sa gehenne.¹⁵² Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer : bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis.

Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tormenter et desrompre un homme, de la faulte duquel vous estes encores en doubte. Que peult il mais de vostre ignorance ? Estes vous pas iniuste, qui, pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer ? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il aime mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'execute. le ne sçais d'où ie tiens ce conte, ¹⁵³ mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice. Une femme de village accusoit devant un general d'armee,¹⁵⁴ grand iusticier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les

substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general, apres avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coupable de son accusation, si elle mentoit ; et elle persistant, il fait ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict : et la femme se trouva avoir raison. Condamnation instructive.

CHAPITRE VI.

DE L'EXERCITATION.

Il est malaysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissantes pour nous acheminer iusques à l'action, si, oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu atteindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat ; ains ils luy sont allez au devant, et se sont iectez, à escient, à la preuve des difficultez : les uns en ont abandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire ; les aultres ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail ; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue, et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels autres accidents : mais, quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois ; nous y sommes tous apprentis quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gouter et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage : toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles :

Nemo expurgatus exstat,
Frigida quem semel est vitae pausa sequuta.¹⁵⁵

Canus Iulius,¹⁵⁶ noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condamné à la mort par ce maraud de Caligula ; outre plusieurs merueilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le point de souffrir la main du bourreau, un philosophe, son amy, lui demanda : « Eh bien, Canus ! en quelle demarche est à cette heure vostre ame ? que faict elle ? en quels pensements estes vous ? » « le pensois, luy respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si, en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue ; pour, si i'en apprends quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis. » Cettuy cy philosophe, non seulement iusqu'à la mort, mais en la mort mesme. Quelle assurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire !

Ius hoc animi morientis habebat.¹⁵⁷

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre ; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir ! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous ! A l'adventure pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre ; et, dez la vie, nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbéz par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu tous sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car, quant à l'instant et au poinct du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir ; nos souffrances ont besoin de temps, qui est si court et si précipité en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible.¹⁵⁸ Ce sont les approches que nous avons à craindre ; et celles là peuvent tumber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé ; ie dis non seulement entiere, mais encore alaigre et bouillante ; cet estat, plein de verueur et de feste, me faisoit trouver si

horrible la consideration des maladies, que, quand ie suis venu à les experimenter, i'ay trouvé leurs poinctures molles et lasches au prix de ma crainte. Voicy que i'esprouve tous les iours : suis ie à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, ie m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en la campagne : y suis ie moy mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul, d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : ie feus incontinent dressé à y estre une semaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse, et ay trouvé que, lors de ma santé, ie plaignoïs les malades beaucoup plus que ie ne me treuve à plaindre moy mesme, quand i'en suis ; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. l'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que ie prends à tant d'apprests que ie dresse et tant de secours que i'appelle et assemble pour en soutenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'avantage.

Pendant nos troisiemes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un iour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau¹⁵⁹ de tout le trouble des guerres civiles de France ; estimant estre en toute seureté, et si voisin de ma retraicte, que ie n'avois point besoin de meilleur equipage, i'avois prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperée, frais au demourant et vigoureux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, veint à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa

pesanteur, nous envoyant l'un et l'autre les pieds contremont : si que voilà le cheval abbattu et couché tout estourdy ; moy, dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que i'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceinture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouissement que i'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez avoir essayé, par tous les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent entre leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là environ une demy lieue francoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespasé, ie commenceay à me mouvoir et respirer ; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach, que, pour l'en descharger, nature eut besoin de resusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur ; et plusieurs fois, par le chemin, il m'en fallut faire de mesme. Par là, ie commenceay à reprendre un peu de vie ; mais ce feut par les menus, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchans de la mort que de la vie :

Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
Non s'assicura attonita la mente.¹⁶⁰

Cette recordation, que i'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idee si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à y veoir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere

Come quel ch' or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra'l sonno e l'esser desto.¹⁶¹

Quant aux fonctions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. le me veis tout sanglant ; car mon pourpoint estoit taché partout du sang que i'avois rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que i'avois une harquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres ; ie fermois les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenois plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste, mais à la verité non seulement exempte de desplaisir, ains meslee à cette douceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil.

le crois que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort ; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles.¹⁶² C'a esté tousiours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de la Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

Vi morbi sæpe coactus
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit ; ingemit, et fremit artus :

Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in iactando membra fatigat,¹⁶³

ou blecez en la teste, que nous oyons rommeller¹⁶⁴ et rendre par fois des soupirs trenchants, quoy que nous en tirons aulcuns signes par où il semble qu'il leur reste encores de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps ; i'ay tousiours pensé, dis ie, qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ ; ¹⁶⁵

et ne pouvois croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aulcune force au dedans pour se recognoistre ; et que par ainsin ils n'avoient aulcun discours qui les tormentast, et qui leur peust faire iuger et sentir la misere dé leur condition ; et que, par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre.

le n'imagine aulcun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vifve et affligée, sans moyen de se declarer ; comme ie dirois de ceulx qu'on envoie au supplice, leur ayant coupé la langue (si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieulx : seante, si elle est accompagnée d'un ferme visage et grave) : et comme ces miserables prisonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessifve et impossible ; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et

signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante ;

Hunc ego Diti

Sacrum iussa fero, teque isto corpore solvo : 166

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'un ouïe trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame ; et faisons des responses, à la suite des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens.

Or, à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne foyz nul doubte que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanoui, ie me travaillois d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car i'estois désarmé), et si sçais que ie ne sentoie en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance ;

Semianimesque micant digiti, ferrumque
retractant : 167

ceulx qui tumbent esclangent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestent des offices, et ont des agitations à part de nostre discours.

Falciferos memorant currus abscindere membra,...
Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod
Decidit abscissum ; quum mens tamen atque
hominis vis,
Mobilitate mali, non quit sentire dolorem.¹⁶⁸

L'avois mon estomach pressé de ce sang caillé : mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or, ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier ; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme i'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris acccoutumez en telles choses, non seulement ie respondois quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que ie veoyois s'empestrer et se tracasser dans le chemin, qui est montueux et malaysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillée ; si est ce que ie n'y estois aulcunement : c'estoient des pensements

vains, en nue,¹⁶⁹ qui estoient esmeus par les sens des yeulx et des oreilles ; ils ne venoient pas de chez moy. Je ne sçavois pourtant ny d'où ie venois, ny où i'allois ; ny ne pouvois poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage ;¹⁷⁰ ce que l'ame y presteoit, c'estoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Ce pendant, mon assiette estoit à la verité tresdoulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy ; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Je veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie sentis une infinie doulceur à ce repos ; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la peine de me porter sur leurs bras par un long et tresmauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, de quoy ie n'en receus aulcun, tenant pour certain que i'estois blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse ; car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir : ie me laissois couler si doulcement, et d'une façon si molle et si aysee, que ie ne sens gueres aultre action moins poissante que celle là estoit. Quand ie veins à revivre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei,¹⁷¹

qui feut deux ou trois heures aprez, ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres tous moulus et froissez de ma cheute, et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que i'en cuiday remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve ; et me sens encores de la

secousse de cette froissure. le ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me peus remettre, ce feut la souvenance de cet accident ; et me feis redire plusieurs fois où i'allois, d'où ie venois, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celui qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'autres. Mais longtemps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me représenter l'estat où ie m'estois trouvé, en l'instant que i'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avois veu à mes talons, et me teins pour mort ; mais ce pensement avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un éclair qui me fraploit l'ame de secousse, et que ie revenois de l'autre monde.

.Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tiree pour moy : car, à la vérité, pour s'apprivoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que de s'en avoisiner. Or, comme dict Pline,¹⁷² chascun est à soy mesme une tresbonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude ; et n'est pas la leçon d'aultruy, c'est la mienne : et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique ; ce qui me sert peult aussi, par accident, servir à un aultre. Au demourant, ie ne gaste rien, ie n'use que du mien ; et si ie foy le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne ; car c'est en folie qui meurt en moy, qui n'a point de suite. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui ayent battu ce chemin ; et si ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus

airs de ses agitations ; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommandees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees, que ie ne contreroolle et n'estudie que moy ; et si i'estudie aultre chose, c'est pour soubdain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, ie foy part de ce que i'ay apprins en cette cy, quoyque ie ne me contente gueres du progrez que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se faut il testonner,¹⁷³ encores se faut il ordonner et renger, pour sortir en place : or, ie me pare sans cesse, car ie me descris sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux,¹⁷⁴ et le prohibe obstineement, en hayne de la ventance qui semble tousiours estre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser,

In vitium ducit culpae fuba ;¹⁷⁵

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais, quand il seroit vray que ce feust necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, ie ne doibs pas, suyvant mon general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle est en moy ; et ne doibs cacher cette faulte, que i'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que i'en crois, cette coustume a tort de condamner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent : on ne peult abuser que des choses qui sont bonnes : et crois de cette regle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny

les saints, que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident ; ne foye moy, quoyque ie sois aussi peu l'un que l'autre. S'ils n'en escrivent à point nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le trottoir. De quoy traicte Socrates plus largement que de soy ? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame ? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voisins¹⁷⁶ à tout le peuple. « Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. » Nous disons donc tout ; car nostre vertu mesme est faultiere et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre : ¹⁷⁷ qui me deffend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments, non selon soy, mais selon son voisin, selon la science d'un autre, non selon la sienne. Si c'est gloire,¹⁷⁸ de soy mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense celle de Cicero ? A l'aventure entendent ils que ie tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non nuement par des paroles. Je peins principalement mes cogitations, subiect informe qui ne peult tumber en production ouvragiere, à toute peine le puis ie coucher en ce corps aëré de la voix : des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants tous apparents effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniecturalement et incertainement ; eschantillons d'une montre particuliere. Je m'estale entier : c'est un skeletos où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege ; l'effect de la toux en produisoit une partie ; l'effect de la pasleur ou battement de cœur, un' autre, et douteusement. Ce ne sont mes gestes que j'escris ; c'est moy, c'est mon essence.

le tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si ie me semblois bon et sage tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste.¹⁷⁹ De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie ; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote : ¹⁸⁰ nulle vertu ne s'ayde de la faulseté ; et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'en y a, ce n'est pas tousiours presumption, c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrete, est, à mon advis, la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy ordonnent, qui, en deffendant le parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensee ; la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part.

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy ; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement ; qui se veoyent aprez leurs affaires ; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy ; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espagne ; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enivre de sa science, regardant soubs soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flateuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes ¹⁸¹

au precepte de son dieu, « de se cognoistre, » et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de sage. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiment à cognoistre par sa bouche.

CHAPITRE VII.

DES RECOMPENSES D'HONNEUR.

Ceulx qui escrivent la vie d'Auguste Cæsar¹⁸² remarquent cecy, en sa discipline militaire, que des dons il estoit merueilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient ; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant :¹⁸³ si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires avant qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establir certaines marques vaines et sans prix pour en honorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte,¹⁸⁴ la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publiques, la prerogative d'aulcuns surnoms et tiltres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, de quoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voisins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la vérité, une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui ne chargent aucunement le publicque, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de ialousie de telles recompenses, que

de celles où il y avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doit estre simplement d'honneur, on y mesle d'autres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravale et en retrenche. L'ordre saint Michel, qui a esté si longtemps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aucune autre commodité : cela faisoit qu'autrefois il n'y avoit ny charge, ny estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur ; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la vérité, les autres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toute sorte d'occasions ; par des richesses, on satisfait le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancier, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive ; voire et le vice s'en paye, la flaterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et espargnant de cette cy, que de l'autre ; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté, et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest ?¹⁸⁵

On ne remarque pas, pour la recommandation d'un homme, qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque iuste qu'elle soit ; non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. le

ne pense pas qu'aucun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire en leur nation ; et aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passee en coustume ; et ne sçais avecques, si nous l'appellerions iamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation, que cette là, que peu de gents en iouissent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre,¹⁸⁶ il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent ; car il n'est aucune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il y en a une aultre vraye, parfaicte et philosophique, de quoy ie ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et assurance de l'ame, mesprisant egualement toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple, et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle de quoy ie parle, et la rendent ayseement vulgaire, comme il est tresaysé à veoir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance ; elle regardoit plus loing : ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux ; la science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si honorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la plus part et les plus grandes parties d'un

homme militaire, neque enim eædem, militares et imperatoriæ, arles sunt ;¹⁸⁷ qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloir pas pourtant s'en rendre plus liberal ; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas tous ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'avantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs ; et ceulx d'aujourd'huy, qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulièrement deue.

Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soudain remettre en credit et renouveler une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licencieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la derniere¹⁸⁸ encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'autre. Les regles de la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoin d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité ; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reglee : oultre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoin qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu aux aultres ; mais Plutarque estant souvent retumbé sur ce propos, ie me mesleroie pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre considéré, que nostre nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme son nom montre, qui vient de valeur : et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, ou un

homme de bien, au style de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine ; car la generale appellation de vertu prend chez eulx etymologie de la force.¹⁸⁹ La forme propre, et seule, et essentielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, c'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de langage ; ou bien, que ces nations, estants tresbelliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fiebvreuse sollicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne femme, Une femme de bien, et Femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste ; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir tous les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy.

CHAPITRE VIII.

DE L'AFFECTION DES PERES AUX ENFANTS.

A MADAME D'ESTISSAC.¹⁹⁰

Madame, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamais à mon honneur de cette sottie entreprinse : mais elle est si fantastique, et a un visage si esloigné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tresennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que ie m'estois iecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escire. Et puis, me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, ie me suis présenté moy mesme à moy pour argument et pour subiect. C'est le seul livre au monde de son espece, d'un desseing farouche et extravagant. ¹⁹¹ Il n'y a rien aussi en cette besongne digne d'estre remarqué, que cette bizarrerie ; car à un subiect si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, i'en eusse oublié un traict d'importance, si ie n'y eusse représenté l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre, d'autant que, parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez montree à vos enfants tient l'un des premiers reings. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mari, vous laissa veufve, les grands et honorables partis qui vous ont esté offerts autant qu'à

dame de France de vostre condition, la constance et fermeté de quoy vous avez soustenu, tant d'annees, et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduite de leurs affaires, qui vous ont agitee par tous les coings de France, et vous tiennent encores assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune ; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'avons point d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. le loue Dieu, madame, qu'elle aye esté si bien employee ; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, assurent assez que, quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et recognoissance d'un tresbon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puérilité, il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receu de vous en si grand nombre, ie veulx, si ces escripts viennent un iour à luy tumber en main lors que ie n'auray plus ny bouche ny parole qui le puisse dire, Qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute vérité, qui luy sera encores plus vifvement tesmoigné par les bons effects de quoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere, qu'il faict ; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vraiment naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), ie puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et, parce que nature semble nous l'avoir recommandee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successives de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : ioinct cette

aultre consideration aristotelique,¹⁹² que celui qui bien faict à quelqu'un l'aime mieulx, qu'il n'en est aymé ; et celui à qui il est deu aime mieulx, que celui qui doibt ; et tout ouvrier aime mieulx son ouvrage, qu'il n'en seroit aimé si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher, Estre ; et Estre consiste en mouvement et action ; parquoy chascun est aulcunement en son ouvrage. Qui bien faict, exerce un' action belle et honneste ; qui receoit, l'exerce utile seulement. Or, l'utile est de beaucoup moins aimable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celui qui l'a faict une gratification constante ; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si doulce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté ; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puisqu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne feussions pas servilement assubiectionnés aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire, nous devons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doibt avoir la conduicte de nos inclinations. l'ay, de ma part, le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre iugement, comme, sur ce subiect duquel ie parle, ie ne puis recevoir cette passion de quoy on embrasse les enfants à peine encore nays, n'ayants ni mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aimables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx ; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle ; et en

iuger de mesme, s'ils sont aultres : nous rendants tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours ; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, ieux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees ; comme si nous les avions aimez pour nostre pasetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de iouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire il semble que la ialousie que nous avons de les veoir paroistre et iouïr du monde quand nous sommes à mesme¹⁹³ de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains envers eulx : il nous fasche qu'ils nous marchent sur les talons, comme pour nous solliciter de sortir ; et si nous avons à craindre cela, puisque l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire vérité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres.

Quant à moy, ie treuve que c'est cruauté et iniustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puisque nous les avons engendrez à cet effect. C'est iniustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, iouisse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'advancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse ce pendant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulser au service publicque et cognoissance des hommes. On les iecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour iniuste qu'elle soit, à prouveoir à leur besoin : comme i'ay veu, de mon temps, plusieurs ieunes hommes, de bonne maison, si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. l'en cognois un, bien

apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere treshonneste et brave gentilhomme, ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondict, et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cett' ordure par la rigueur et avarice de son pere ; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me fait souvenir du conte que i'avois ouï faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier du temps de sa ieunesse, que, venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé d'abandonner cette traficque, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose de quoy il eust besoin, de la desrober, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que, parmy leurs compaignons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. le suis Gascon, et si n'est vice auquel ie m'entende moins : ie le hais un peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours ; seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne.¹⁹⁴ Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la iustice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. le crains que, de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres.

Et si on me respond ce que fait un iour un seigneur de bon entendement, « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage, que pour se faire honorer et rechercher aux siens ; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit, pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour éviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde ; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute

imbécillité, selon Aristote,¹⁹⁵ est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose ; mais c'est la medecine à un mal, duquel on devoit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoin qu'ils ont de son secours, si cela se doibt nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aimable par sa bonté, et doulceur de ses mœurs ; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix ; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir réglé l'ame à leur devoir par raison, non par nécessité et par le besoin, ny par rudesse et par force :

Et errat longe, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius, aut stabilius,
Vi quod fit, quam illud, quod amicitia adiungitur.¹⁹⁶

l'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne sçais quoy de servile en la rigueur et en la contraincte ; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se faict iamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. l'ay deu la pareille aux enfants que i'ay eu : ils me meurent tous en nourrice ; mais Leonor, une seule fille qui est eschappee à cette infortune,¹⁹⁷ a attainct six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduite, et pour le chastiment de ses fautes pueriles (l'indulgence de sa

mere s'y appliquant ayseement) aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'aultres causes auxquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que ie sçais estre iuste et naturelle. l'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nays à servir, et de condition plus libre : i'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. le n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

Voulons nous estre aimez de nos enfants ? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny iuste ny excusable, nullum scelus rationem habet) ?¹⁹⁸ accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous fauldroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur ; car cet inconvenient nous iecte à plusieurs grandes difficultez : ie dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes ; car ailleurs, où la vie est questuaire ¹⁹⁹, la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

le me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote. ²⁰⁰ Platon ne veult pas qu'on se marie avant les trente ; ²⁰¹ mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condamne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes, qui, ieune, respondict à sa mere, le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps ; » et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps. ²⁰² » Il fault refuser l'opportunité à toute action importune. Les anciens Gaulois²⁰³ estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant

l'aage de vingt ans, et recommandoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

Mà or congiunto a giovinetta sposa,
E lieto omai de' figli, era invilito
Ne gli affetti di padre e di marito.²⁰⁴

Muleasses, roi de Thunes,²⁰⁵ celui que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avecques les femmes, l'appellant brode,²⁰⁶ effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, tarentin, de Crisso, d'Astyllus, de Diopompus, et d'aultres²⁰⁷ que, pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des ieux olympiques de la palestrine,²⁰⁸ et tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignolles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'aprez quarante ans ; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince : il a besoin de ses pieces ; et en doibt certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celui là peult servir iustement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « le ne me veulx pas despouiller, devant que de m'aller coucher. »

Mais un pere, atteré d'annees et de maulx, privé, par sa foiblesse et faulte de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couvrir inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas iusques à la chemise, mais iusques à une robe de nuict bien chaulde : le reste des pompes, de quoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceulx à qui, par ordonnance naturelle, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puisque nature l'en prive : aultrement sans doubte il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat.²⁰⁹

Cette faulte, de ne se sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame, qui, à mon opinion, est eguale, si l'ame n'en a plus de la moitié, a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. l'ay veu, de mon temps, et cogneu familierement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance, que ie cognoissois par la reputation qu'ils en

avoient acquise en leurs meilleurs ans : ie les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaitez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publiques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espauls. l'ay aultrefois esté privé en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte ; cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. le luy dis un iour, un peu hardiement, comme i'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle là de bien logee et accommodee), et se retirer en une sienne terre voisine, où personne n'apporterait incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit aultrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairrais, moy qui suis à mesme de iouer ce roole, la iouissance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; ie leur en lairrais l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode ; et de l'auctorité des affaires en gros, ie m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousiours iugé que ce doit estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contreroller leurs deportements, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduite à venir. Et, pour cet

effect, ie ne vouldrois pas fuyr leur compaignie ; ie vouldrois les esclairer de prez, et iouïr, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne vivois parmy eulx (comme ie ne pourrois, sans offenser leur assemblee, par le chagrin de mon aage et la subiection de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les regles et façons de vivre que i'aurois lors), ie vouldrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie veis, il y a quelques annees, un doyen de Saint Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que, lorsque i'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas ; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qui luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine vouloit il permettre qu'aucun entrast pour le veoir ; il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet luy portoit une fois le iour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aucunement les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il fait bientost aprez. l'essayerois, par une douce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienvueillance, non feincte, en mon endroict ; ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

le veulx mal à cette coustume, d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité.²¹⁰ Nous appellons Dieu tout puissant, Pere ; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : i'ay reformé cett' erreur en ma famille.²¹¹ C'est aussi folie et iniustice de

priver les enfants, qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce tresinutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et, qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde ; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines ; vrais espovantails de cheneviere. Quand ie pourrois me faire craindre, i'aimerois encores mieulx me faire aimer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens ; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. l'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse avoit esté tresimperieuse ; quand c'est venu sur l'aage, quoyqu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France ; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un bastelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du cellier, voire et de sa bource, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs en sa gibbeciere, plus chèrement que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance. Chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne,²¹² soubdain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit ; combien il veoyoit clair en ses affaires !

Ille sol us nescit omnia.²¹³

le ne sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict ; et si en est descheu comme un enfant : partant l'ay ie choisy, parmy plusieurs telles conditions que ie cognois, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou aultrement.

» En presence, toutes choses luy cedent ; et laisse Ion ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste iamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet ? il plie son paquet, le voylà party ; mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troublés, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui desplaise ? on la supprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'aventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult : et faict on, à tous coups, que tel luy demande pardon, qui l'iniurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires que par une image disposee et desseignee,²¹⁴ et satisfactoire le plus qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. l'ay veu, soubs des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousiours proclive²¹⁵ aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster ; la premiere excuse leur sert de pleniére iustification. l'en ay veu une qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aulmosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation ! Nul maniement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary ; il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousiours iniurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion avecques gloire ; et, comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu'Autant de valets, autant d'ennemis : ²¹⁶ » voyez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doulx benefice d'inappercevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que.seroit ce de nous, mesme en ce temps où les iuges, qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez ? Au cas que cette piperie m'eschappe à veoir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que ie suis trespipable. Et aura Ion iamais assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles ? L'image mesme que i'en veois aux bestes, si pure, avecques quelle religion ie la respecte ! Si les aultres me pipent, au moins ne me pipe ie pas moy mesme à m'estimer

capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour m'en rendre : ie me sauve de telles trahisons en mon propre giron ; non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost et resolution. Quand i'ois reciter l'estat de quelqu'un, ie ne m'amuse pas à luy ; ie tourne incontinent les yeulx à moy, veoir comment i'en suis : tout ce qui le touche me regarde ; son accident m'advertit, et m'esveille de ce costé là. Touts les iours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs auteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celles qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus avantageusement.

Feu monsieur le mareschal de Montluc, ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme, à la vérité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre iamais communiqué à luy ; et, sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoit perdu la commodité de gouter et bien cognoistre son fils, et aussi de luy declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit-il, n'a rien veu de

« moy qu'une contenance renfrongnee et pleine de mespris ;

« et a emporté cette creance, que ie n'ay sceu ny l'aymer
« ny l'estimer selon son merite. A qui gardois ie à des«
couvrir cette singuliere affection que je luy portois dans
« mon ame ? estoit ce pas luy qui en debvoit avoir tout le
« plaisir et toute l'obligation ? le me suis contrainct et
« gehenné pour maintenir ce vain masque ; et y ay perdu
« le plaisir de sa conversation, et sa volonté quand et
« quand, qu'il ne me peult avoir portee aultre que bien

« froide, n'ayant iamais receu de moy que rudesse, ny
« senty qu'une façon tyrannique.²¹⁷ » le treuve que cette
plainte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme ie
sçais par une trop certaine experience, il n'est aulcune si
doulce consolation en la perte de nos amis, que celle que
nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et
d'avoir eu avecques eulx une parfaicte et entiere
communication. O mon amy !²¹⁸ en vaulx ie mieulx d'en
avoir le goust ? ou si i'en vaulx moins ? l'en vaulx, certes,
bien mieulx : son regret me console et m'honore : est ce
pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout
iamais les obseques ? est il iouissance qui vaille cette
privation ?

le m'ouvre aux miens tant que ie puis, et leur signifie
tresvolontiers l'estat de ma volonté et de mon iugement
envers eulx, comme envers un chascun : ie me haste de me
produire et de me presenter ; car ie ne veulx pas qu'on s'y
mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres
coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à
ce que dict Cæsar,²¹⁹ cette cy en estoit l'une, que les
enfants ne se presentoient aux peres, ny s'osoient trouver
en publicque en leur compaignie, que lorsqu'ils
commenceoient à porter les armes ; comme s'ils eussent
voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les
receussent en leur familiarité et accointance.

I'ay veu encores une aultre sorte d'indiscredition en
aulcuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas
d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la
part qu'ils doibvent avoir naturellement en leurs fortunes,
mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette
mesme auctorité sur tous leurs biens, et loy d'en disposer
à leur fantasie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers
officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict
à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort
necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de

cinquante ans, sa mere, en son extreme decrepitude, iouïssant encores de tous ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuve ie peu d'avancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot ; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole coniecture.²²⁰ A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison, que par dessus une aultre ; elles s'aiment le mieulx où elles ont plus de tort : l'iniustice les alleiche ; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses ; et en sont debonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches ; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge ; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature, de faire despendre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doibt donner largement de quoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage ; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et malaysee à supporter à elles qu'aux masles : il fault plustost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du

pays : les loix y ont mieulx pensé que nous ; et vault mieulx les aisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, ie tiens qu'il fault une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la iustice commune l'appelloit ; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir présenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. l'en veois envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à point pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage ! La voisine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents, font l'operation. Ce sont gents qui se iouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suytte, et de trop de poids, pour estre ainsi promenee à chasque instant ; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardants sur tout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisonons aussi trop les vaines coniectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles. A l'adventure eust on faict iniustice de me desplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que tous mes freres, mais que tous les enfants de ma province ; soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations, ausquelles

nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette regle, et corriger les destinees au chois qu'elles ont faict de nos heritiers, on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et, selon nous grands estimateurs de la beauté, d'important preiudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon²²¹ avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira ? O dieux ! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servi en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies ! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est malaysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui foyes les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future ; mais encores plus sont au publicque et votre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous sollicite mal à propos de faire testament iniuste, ie vous en garderay : mais, ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, i'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité particuliere doit ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'autre, qui, autant que ie puis, me soigne du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deue sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle ; si ce n'est

pour le chastiment de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement les vieilles, de quoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne ; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le choix qu'elles feront des enfants, qui est à tous les coups inique et fantastique : car cet appetit desreglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses,²²² elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car, n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules ; comme les animaulx qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier proufit, nous arrachons tous les iours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge ; nous leur faisons abandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection

bastarde plus vehemente que la naturelle, et plus grande sollicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours : et i'ay à cette heure deux laquays qui ne tetterent iamais que huict iours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent ; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. l'en veis un l'aultre iour à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntée d'un sien voisin : il ne peut iamais s'adonner à l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi ayseement que nous, l'affection naturelle. le crois qu'en ce que recite Herodote,²²³ de certain destroit de la Libye, il y a souvent du mescompte ; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant, ayant force de marcher, treuve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or, à considerer cette simple occasion d'aimer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommandation : car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres ; nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous y avons

est bien legiere ; mais de ceulx cy, toute la beauté, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vifvement que les aultres. Platon ²²⁴ adioust que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or, les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon evesque de Tricca, ²²⁵ aima mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelatrice si venerable, que de perdre sa fille, fille qui dure encores bien gentille, mais à l'aventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee ²²⁶ pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et, entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce crois ie, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui feurent soubz Cæsar en la guerre des Gaules, et qui depuis, s'estant iecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeureusement, iusques à ce que Cæsar le desfeit en Espagne : ce Labienus, de quoy ie parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et, comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuivirent devant le magistrat à Rome, et obeindrent de faire condamner plusieurs siens ouvrages, qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy que commença ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes.²²⁷ Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a

exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maux corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or, Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se fait porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres ; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est malaysé de montrer aulcune aultre plus vehemente affection paternelle que celle là. Cassius Severus, homme treseloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le debvoit quand et quand condamner à estre bruslé tout vif ; car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condamna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger.²²⁸ Le bon Lucanus, estant iugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desia escoulé par les veines des bras qu'il s'estoit faict tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisi les extremittez de ses membres, et commença à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit ; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche.²²⁹ Cela qu'estoit-ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui r'appelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie ?

Pensons nous qu'Epicurus,²³⁰ qui, en mourant, tormenté, comme il dict, des extremes douleurs de la cholique, avoit

toute sa consolation en la beauté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nays et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts ? et que, s'il eust esté au chois de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'autre ? Ce seroit à l'aventure impieté en saint Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on luy proposoit d'enterrer ses escripts, de quoy nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aimoit mieulx enterrer ses enfants. ²³¹ Et ie ne sçais si ie n'aimerois pas mieulx beaucoup en avoir produict un, parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses, que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que ie donne, ie le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que ie luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sçavoir assez de choses que ie ne sçais plus, et tenir de moy ce que ie n'ay point retenu, et qu'il faudroit que, tout ainsi qu'un estrangier, i'empruntasse de luy, si besoin m'en venoit ; si ie suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Æneïde, que du plus beau garson de Rome ; et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'autre : car, selon Aristote, ²³² de tous ouvriers, le poëte est nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est malaysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles ²³³ qui feroient un iour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti d'eschanger celles là aux plus gorgiases ²³⁴ de toute la Grece ; ou qu'Alexandre et Cæsar ayent iamais souhaité d'estre privez de la grandeur de

leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire ie fais grand doubte que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aimast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté : tesmoing ce que l'on recite de Pygmalion, qu'avant basty une statue de femme, de beauté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent :

Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
Subsidit digitis.^{[235](#)}

CHAPITRE IX.

DES ARMES DES PARTHES.

C'est une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le point d'une extreme nécessité, et s'en descharger aussi tost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloigné : d'où il survient plusieurs desordres ; car, chascun criant et courant à ses armes sur le point de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade,²³⁶ leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos troupes sont à cette heure toutes troublees et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloigner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live, parlant des nostres, Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant.²³⁷ Plusieurs nations vont encores, et alloient anciennement, à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

Tegmina queis capitem, raptus de subere cortex.²³⁸

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui feut iamais, s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de gueres leur marché : s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un harnois, il n'en est gueres moindre nombre que l'empeschement des armes a faict perdre, engagez sous leur pesanteur, ou

froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou autrement. Car il semble, à la vérité, à veoir le poids des nostres et leur espaisseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soutenir le faix, entravez et contraincts, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes ; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous. Tacitus²³⁹ peint plaisamment des gents de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus,²⁴⁰ veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et malayseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les desfaire ayseement, et par eulx commença sa charge, et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, ie crois que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en garantir, et nous faire traisner à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants.

Cette humeur est bien esloingnee de celle du ieune Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes sous l'eau,²⁴¹ à l'endroit du fossé par où ceulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy ; disant que ceulx qui assailloient debvoient penser à entreprendre, non pas à craindre : et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dict aussi à un ieune homme qui luy faisoit montre de son beau bouclier : « Il est vraiment beau, mon fils ! mais un soldat romain doit avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche. »

Or, il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes :

L'usbergo in dosso haveano, e l' elmo in testa,
Duo di questi guerrier, dei quali io canto ;
Ne notte o di, dopo ch' entraro in questa
Stanza, gl' haveano mai messi da canto ;
Che facile a portar come la vesta
Era lor, perchè in uso l' havean tanto.²⁴²

L'empereur Caracalla alloit par païs à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armee.²⁴³ Les pietons romains portoient non seulement le morion,²⁴⁴ l'espee et l'escu (car, quant aux armes, dict Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres, arma enim, membra militis esse dicunt²⁴⁵) ; mais quand et quand encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze iours, et certaine quantité de paultx ²⁴⁶ pour faire leurs remparts, iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius,²⁴⁷ ainsi chargez, marchants en bataille, estoient duicts à faire cinq lieues en cinq heures, et six, s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre ; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le ieune Scipion,²⁴⁸ reformant son armee en Espagne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merueilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu sous le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu sous un aultre toict que celui du ciel, quelque temps qu'il feist. Nous ne menerions gueres loing nos gents, à ce prix là !

Au demourant, Marcellinus, ²⁴⁹ homme nourry aux guerres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient, dict il, des

armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur corps ; et si estoient si fortes, que nos dards reiaillissoient venants à les heurter : » (ce sont les escailles de quoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir.) Et en un aultre lieu :
250

« Ils avoient, dict il, leurs chevaulx forts et roides, couverts de gros cuir ; et eulx estoient armez, de cap à pied, de grosses lames de fer, rengées de tel artifice, qu'à l'endroit des ioinctures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer ; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representants au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds qui respondoient à leurs yeux, leur donnant un peu de lumiere et par des fentes qui estoient à l'endroit des naseaux, par où ils prenoient assez malaysement haleine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris,
Horribilis visu ; credas simulacra moveri
Ferrea, cognatoque viros spirare metallo.
Par vestitus equis : ferrata fronte minantur,
Ferratosque movent, securi vulneris, armos.251

Voilà une description qui retire bien fort à l'equipage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes. Plutarque dict que Demetrius fait faire, pour luy et pour Alcimius, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids de six vingt livres, là où les communs harnois n'en poisoient que soixante.252

CHAPITRE X.

DES LIVRES.

le ne foy point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du metier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises :²⁵³ et qui me surprendra d'ignorance, il ne fera rien contre moy ; car à peine respondrois ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfait. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge ; il n'est rien de quoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'aventure cogneues un iour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies ; mais il ne m'en souvient plus ; et si ie suis homme de quelque leçon, ie suis homme de nulle retention : ainsi ie ne pleuvis ²⁵⁴ aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel point monte, pour cette heure, la cognoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que i'y donne : qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir de quoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousiours de moy ; car ie foy dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suite, ce que ie ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. le ne compte pas mes emprunts, ie les poise ; et si ie les eusse voulu faire valoir par nombre, ie m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont tous, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez

sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si i'en transplante quelqu'un en mon solage,²⁵⁵ et confonds aux miens ; à escient i'en cache l'auteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts, d'hommes encore vivants, et en vulgaire,²⁵⁶ qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschaudent à iniurier Seneque en moy. Il fault musser²⁵⁷ ma foiblesse soubz ces grands credits. l'aimeray quelqu'un qui me sçache deplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beauté des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court tous les coups à les trier par cognoissance de nation, sçais tresbien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop riches que i'y treuve semees ; et que tous les fruicts de mon creu ne les sçauroient payer. De cecy suis ie tenu de respondre ; si ie m'empesche moy mesme ; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que ie ne sente point, ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeulx ; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans iugement ; et le iugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de iugement que ie treuve. le n'ay point d'aultre sergeant de bande, à renger mes pieces, que la fortune : à mesme que mes resveries se presentent, ie les entasse ; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traissent à la file. le veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est ; ie me laisse aller comme ie me treuve ; aussi ne sont ce point icy matieres

qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. le souhaiterois avoir plus parfaite intelligence des choses ; mais ie ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doucement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy ie me veuille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

le ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie n'y cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Has meus ad metas sudet oportet equus.²⁵⁸

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles ; ie les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si ie m'y plantois, ie m'y perdrois, et le temps ; car i'ay un esprit primsaultier ; ²⁵⁹ ce que ie ne veois de la premiere charge, ie le veois moins en m'y obtenant. le ne foys rien sans gayeté ; et la continuation et contention trop ferme esblouit mon iugement, l'attriste et le lasse. Ma veue s'y confond et s'y dissipe ; ²⁶⁰ il fault que ie la retire, et que ie l'y remette à secousses : tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses, et reïterees. Si ce livre me fasche, i'en prends un aultre ; et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. le ne me prends gueres aux nouveaux, pour ce que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux grecs, parce que mon iugement ne sçait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence.²⁶¹

Entre les livres simplement plaisants, ie treuve, des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Iehan Second,²⁶² s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. le diray encores cecy, ou hardiment, ou temerairement, que cette vieille ame poissante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravi aultrefois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. le dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que ie ne tiens aulcunement estre de ma iurisdiction : ce que i'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand ie me treuve desgousté de l'Axioche de Platon,²⁶³ comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel aucteur, mon iugement ne s'en croit pas : il n'est pas si oultre cuidé ²⁶⁴ de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux iugements anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir ; il s'en prend à soy, et se condamne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer iusques au fonds, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se garantir seulement du trouble et du desreglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist et advoue volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences que sa conception luy presente ; mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologisent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable ; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel ; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sceu penetrer : voylà comme i'en foy.

Mais, pour suivre ma route, il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng ; et signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Aeneïde, ausquels l'auteur eust donné encores quelque tour de pigne,²⁶⁵ s'il en eust eu loisir ; et le cinquiesme livre en l'Aéneïde me semble le plus parfaict. l'aime aussi Lucain, et le pratique volontiers, non tant pour son style, que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et iugements. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à représenter au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs ; à toute heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si souvent, que ie n'y treuve quelque beauté et grace nouvelle. Ceulx des temps voisins à Virgile se plaignoient de quoy aulcuns luy comparoient Lucrece : ie suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale ; mais i'ay bien à faire à me r'asseurer en cette creance, quand ie me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste ? et qu'en diroit Arioste luy-mesme ?

O seclum insipiens et inficetum ! ²⁶⁶

l'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng ; et la sentence que le premier iuge des

poètes romains²⁶⁷ donne de son compagnon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens qui y sont assez heureux) employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer ; et n'ayants pas, du leur, assez de quoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire : les perfections et beautez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subiect ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout ; il est par tout si plaisant,

Liquidus, puroque simillimus amni,²⁶⁸

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie veoie que les bons et anciens poètes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignolles et petrarchistes, mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de tous les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beauté fleurissante des epigrammes de Catulle, que tous les aiguillons de quoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disois tantost, comme Martial de soy, minus illi ingenio laborandum fuit, in cuius locum materia successerat.²⁶⁹ Ces premiers là, sans s'esmouvoir

et sans se picquer, se font assez sentir ; ils ont de quoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoin de secours estrangier ; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps ; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir représenter le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommander par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et basteleresques ; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux danses où il y a diverses descoupeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres danses de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et représenter un port naïf et leur grace ordinaire : et comme i'ay veu aussi les badins excellents, estus en leur à tous les iours ²⁷⁰ et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art ; les apprentifs et qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoin de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Cette mienne conception se recognoist mieulx, qu'en tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux : ²⁷¹ celui là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousiours sa poincte ; cettuy cy, voleter et sauteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille ;

Excursusque breves tentat.²⁷²

Voilà doncques, quant à cette sorte de subiects, les auteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre leçon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où i'apprends à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont tous deux cette notable commodité pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictee à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, de quoy ie suis incapable : ainsi sont les opuscles de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre ; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suite et dependance des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes ; comme aussi leur fortune les fait naistre environ mesme siecle ; tous deux precepteurs de deux empereurs romains ; tous deux venus de pais estrangier ; tous deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresse de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme, et constant ; Seneque plus ondoyant et divers : cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits ; l'autre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde : Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la société civile ; l'autre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais, selon moy, plus commodes en particulier et plus fermes : il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps, car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condamne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar ; Plutarque est libre par tout : Seneque est plein de poinctes et saillies ; Plutarque, de choses : celui là vous eschauffe plus et vous esmeut ; cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx ; il nous guide, l'autre nous poulse.

.Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie, specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car, puisqu'on a franchi les barrières de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse ; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consomment la plus part de son ouvrage ; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprets. Si i'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance, la plus part du temps ie n'y treuve que du vent ; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos ; ie veulx qu'on commence par le dernier point : i'entends assez que c'est que Mort et Volupté ; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. le cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort ; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. le veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doute : les siens languissent autour du pot ; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gaigner à tort ou à droict, aux enfants et au vulgaire à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. le ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez ! » à la mode de nos heraults : les Romains disoient en leur religion, Hoc age, que nous disons en la nostre, Sursum corda : ce sont autant de paroles perdues pour moy ; i'y viens tout préparé du

logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse ; ie mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer. aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere ; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire ? mon ignorance m'excusera mieulx, sur ce que ie ne veois rien en la beauté de son langage. le demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers,²⁷³ et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de Hoc age ; ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont, c'est un Hoc age substantiel, et qui a son corps à part. le veois aussi volontiers les epistres ad Atticum, non seulement parce qu'elles contiennent une tresample instruction de l'histoire et affaires de son temps ; mais beaucoup plus pour y decouvrir ses humeurs privees : car i'ay une singuliere curiosité, comme i'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïfs iugements de mes aucteurs. Il fault bien iuger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette montre de leurs escripts qu'ils etalent àù theatre du monde. l'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript De la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la pratique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche, que le prescheur, i'aime bien autant veoir Brutus chez Plutarque, que chez luy mesme : ie choisirois plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une bataille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee ; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, ie suis du iugement

commun, que, hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit ; mais de mollesse, et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçais comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere ; ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers ; mais c'est imperfection ²⁷⁴ de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : ie crois que iamais homme ne l'egualera. Le ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un iour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance, « C'est, dict il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero, s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le fait tresbien fouetter en sa presence.²⁷⁵ Voylà un mal courtois hoste ! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes choses comptées, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes ; comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassee et esreneë, fractam et elumbem.²⁷⁶ Les orateurs, voisins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots esse videatur, qu'il y employe si souvent.²⁷⁷ Pour

moy ; i'aime mieulx une cadence qui tumbe plus court, coupee en iambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement ; i'en ay remarqué ce lieu à mes oreilles : Ego vero me minus diu senem esse mallem, quam esse senem ante, quam essem.²⁷⁸

Les historiens sont ma droicte balle ;²⁷⁹ car ils sont plaisants et aysez ; et quand et quand l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu ; la variete et verité de ses conditions internes, en gros et en detail, la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amused plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. le suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laertius, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'auteurs et vieux et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses de quoy diversement ils traictent. Mais Cæsar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie, non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus tous les aultres, quoyque Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet auteur avec un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages ; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur ; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement tous les historiens, comme dict Cicero,²⁸⁰ mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en

ses iugements, parlant de ses ennemis, que, sauf les faulses couleurs de quoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy ; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

l'aime les historiens ou fort simples, ou excellents. Les simples, qui n'ont point de quoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de r'amasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans choïs et sans triage, nous laissent le iugement entier pour la cognoissance de la vérité : tel est entre aultres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché, en son entreprinse, d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aulcunement de la recognoistre et corriger en l'endroit où il en a esté adverty, et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe ; chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu ; peuvent trier, de deux rapports, celui qui est plus vraysemblable ; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de regler nostre creance à la leur ; mais, certes, cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout ; ils veulent nous mascher les morceaux ; ils se donnent loy de iuger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie ; car, depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peult garder de contourner et tordre la narration à ce biais :²⁸¹ ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle

parole, telle action privée, qui nous instruiroit mieulx ; obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peut estre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiment leur eloquence et leur discours, qu'ils iugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi de quoy iuger aprez eulx ; et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere, ains qu'ils nous la r'envoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler ; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie ; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils r'amassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines ; car plusieurs tesmoins oculaires ayants escript de mesme subiect (comme il advenoit en ce temps là, que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doit estre merueilleusement legiere, et sur un accident fort douteux. Que peult on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes ? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesme de Cæsar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu iecter les yeulx en tous les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient

souvent des choses non assez verifiees ; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence.²⁸² On peult voir, par là, si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si, à la mode d'une information iudiciaire, on ne confronte les tesmoins et receoit les obiects sur la preuve des ponctilles de chasque accident.²⁸³ Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin,²⁸⁴ et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme, qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que i'avois leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, i'ay prins en coustume, depuis quelque temps, d'adiouster au. bout de chasque livre (ie dis de ceulx desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel i'ay achevé de le lire, et le iugement que i'en ay retiré en gros ; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que i'avois conceu de l'auteur en le lisant. le veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Voyci ce que ie meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car, quelque langue que parlent mes livres, ie leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi, en la plus part, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses ; de quoy font foy les libres iugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté avancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme.

Quant à la partie de quoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu ; car, pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subiect si plein et ample, et à peu prez infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. l'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et d'effects qu'il iuge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rapporte iamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde ; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que, parmy cet infiny nombre d'actions de quoy il iuge, il n'y en ayt eu quelque'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption peult avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y ayt un peu du vice de son goust ; et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy.²⁸⁵ »

En mon Philippe de Comines, il y a cecy : « Vous y trouverez le langage doux et agreable, d'une naïfve simplicité ; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'auteur reluit evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy ; ses discours et enhortements accompaignez plus de bon zele et de vérité, que d'aucune exquise suffisance ; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires de monsieur du Bellay :²⁸⁶ « C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire ; mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escire, qui reluit ez anciens de leur sorte, comme au sire de louinville, domestique de saint Louys, Eginard,

chancelier de Charlemaigne, et, de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François, contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. le ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict ; mais, de contourner le iugement des evenemens, souvent contre raison, à nostre avantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Biron, qui y sont oubliez ; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes ; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publicques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'adresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire ici de proufit, c'est par la deduction particulière des batailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez ; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps ; et les practiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires. »

CHAPITRE XI.

DE LA CRUAUTÉ.

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent, en leurs actions, mesme visage que les vertueuses : mais la vertu sonne ie ne sçais quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celuy qui, d'une douceur et facilité naturelle, mepriseroit les offenses receues, feroit chose tresbelle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et, aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup plus. Celuy là feroit bien ; et cettuy cy, vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté ; l'autre, vertu ; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie.²⁸⁷ C'est à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal, et iuste, mais nous ne le nommons pas vertueux ;²⁸⁸ ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoïciens, mais encores epicuriens²⁸⁹ (et cette encherie ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaus à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gents passaient de son eschole en l'epicurienne, mais iamais au rebours : « le crois bien : des coqs il se faict des chappons assez ; mais des chappons il ne s'en faict iamais des coqs : ²⁹⁰ »

car, à la vérité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcunement à la stoïque ; et un stoïcien, recognoissant²⁹¹ meilleure foy que ces disputateurs, qui, pour combattre Epicurus et se donner beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : et ii, qui φιλήδονοι vocantur, sunt φιλόκαλοι et φιλοδίκαιοι, omnesque virtutes et colunt, et retinent) : ²⁹² des philosophes stoïciens, et epicuriens, dis ie, il y en a plusieurs qui ont iugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reglee et bien disposee à la vertu ; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de tous les efforts de fortune ; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine : multum sibi adiicit virtus laccessita.²⁹³ C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encores d'une tierce secte,²⁹⁴ refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voye treslegitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se mainteint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus, ayant, seul de tous les senateurs romains, entrepris, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste en faveur de la commune,²⁹⁵ et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le

conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal faire ; et Que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose vulgaire : mais De faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu.²⁹⁶ » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie voulois verifïer, que la vertu refuse la facilité pour compaignie ; et que cette aysee, doulce et penchante voye, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux ; elle veult avoir, ou des difficultez estrangieres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

le suis venu iusques ici bien à mon ayse : mais, au bout de ce discours, il me tumble en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommandation : car ie ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence ; au train de sa vertu, ie n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte ; ie cognois sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un appetit vicieux seulement de naistre ; à une vertu si eslevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste ; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triumpant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier.²⁹⁷ Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur ? que deviendroït aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne, qui faict estat de nourrir mollement en son

giron et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes ? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette ; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montee à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esiouïr, et de se faire chatouiller aux pointes d'une forte cholique : comme est celle que les epicuriens ont establee, et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves trescertaines ?²⁹⁸ comme ont bien d'autres, que ie treuve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline ; tesmoing le ieune Caton : quand ie le veoïs mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy ; ie ne puis croire qu'il se mainteint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte stoïcque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impassible ; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur pour s'en arrester là : ie crois sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agreea plus qu'en aultre de celles de sa vie : Sic abiit e vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet.²⁹⁹ le le crois si avant, que i'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy feust ostee ; et, si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publicques plus que les siennes ne me tenoit en bride, ie tumberois ayseement en cette opinion, Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si b'elle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand³⁰⁰ à fouler aux pieds l'ancienne, liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action ie ne sçais quelle esiouïssance de son ame, et une esmotion de plaisir

extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et haulteur de son entreprinse :

Deliberata morte ferocior ; 301

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les iugements populaires et effeminez d'aulcuns hommes ont iugé (car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide) ; mais pour la beauté de la chose mesme en soy, laquelle il veoyoit bien plus claire et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir de iuger qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi : pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompaignoient, de prouveau aultrement à leur faict. Catoni quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potius, quam tyranni vultus adspiciendus, erat.³⁰² Toute mort doibt estre de mesme sa vie : nous ne devenons pas aultres pour mourir. L'interprete tousiours la mort par la vie : et, si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible, et sortable à sa vie. L'aisance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons-nous qu'elle doibve rabattre quelque chose du lustre de sa vertu ? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte et de passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condamnation ? et qui ne recognoist en luy non

seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne sçais quel contentement nouveau, et une alaigresse eniuee en ses propos et façons dernieres ? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille doulceur et ioye en son ame pour estre desenforcee³⁰³ des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir ? Caton me pardonnera, s'il luy plaist ; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, ie ne sçais comment, plus belle. Aristippus, à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoient une telle ! » dict il.³⁰⁴ On veoid aux ames de ces deux personnages³⁰⁵ et de leurs imitateurs (car, de semblables, ie foyz grand doubte qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse ; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire ; ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses, qui naissent en nous, ne treuvent plus par où faire entree en eulx ; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbransler.

Or qu'il ne soit plus beau, par une haulte et divine resolution, d'empescher la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vifve force leur progrez, et, s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre ; et que ce second effect ne soit encores plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoutee par soy mesme de la desbauche et du vice, ie ne pense point

qu'il y ayt doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux ; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que ie ne sçais pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer ; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cette cause aucunement noms de mespris. le veoie que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle ; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la fault appeler), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien iuger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux ; comme i'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce de quoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangiers et accidents qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloir pas trouver estrange si on les voyoit souvent à la guerre prouveoir à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le péril : Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre ; et qu'il nous falloir faire veoir à l'œil, et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer ; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez sous les coups. Ce n'estoit à l'aventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentifs se iectent bien souvent aux hazards, d'aultre inconsideration qu'ils ne font aprez y. avoir esté eschauldez ;

Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus., primo certamine, possit.³⁰⁶

Voilà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune ; et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de iugement et opinion ; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost à mon gaing, tantost à ma perte. Au demeurant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. le ne me suis mis en grand effort pour brider lès desirs de quoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si ie fusse nay d'une complexion plus desreglee, ie crains qu'il feust allé piteusement de mon faict, car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçais point nourrir des querelles et du desbat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand mercy de quoy ie me treuve exempt de plusieurs vices.

Si vitiis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta ; velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos : ³⁰⁷

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et d'un

tresbon pere : ie ne sçais s'il a esoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay,

Seu Libra, seu me Scorpius adspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiaë Capricornus undæ :³⁰⁸

mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal,³⁰⁹ » semble s'arrester à cett' image. le les ay, dis ie, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que l'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'aucunes occasions me l'ayent sceu faire alterer ; voire non pas mes discours propres, qui, pour s'estre desbandez en aucunes choses de la route commune, me licencieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me faict haïr. le diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs, qu'en mon opinion ; et ma concupiscence moins desbauchee, que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais, quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant présenté trois belles garses, pour qu'il en feist le chois, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes ; mais, les ayant conduictes à son logis, il les renvoya sans en taster.³¹⁰ Son valet se trouvant surchargé en chemin de

l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit.³¹¹ Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tresdevotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis et d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque sumptueux repas.³¹² Seroit il vray que, pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple ? Les desbordements ausquels ie me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires ; ie les ay bien condamnez chez moy selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx ; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy qu'en un aultre : mais c'est tout ; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop ayseement pencher à l'aultre part de la balance, sauf pour les regler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchaisnent pour la pluspart les uns aux aultres, qui ne s'en prend garde ; les miens, ie les ay retrenchez et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu ;

Nec ultra

Errorum foveo.³¹³Nec ultra

Car, quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « le sage œuvrer, quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoyqu'il y en ayt une plus apparente, selon la nature de l'action ; » et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du corps humain ; car l'action de la cholere ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoique la cholere predomine : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le faultier fault, il fault

par tous les vices ensemble, ie ne les en crois pas ainsi simplement, ou ie ne les entends pas ; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. le suys quelques vices ; mais i'en fuys d'autres autant que sçauroit faire un saint. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble ; et tient Aristote, qu'un homme prudent et iuste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit, à la verité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigeé par discipline : ³¹⁴ et les familiers du philosophe Stilpo disoient qu'estant nay subiect au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tresabstinent de l'un et de l'autre.³¹⁵

Ce que i'ay de bien, ie l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance ; ie ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou aultre apprentissage : l'innocence qui est en moy est une innocence niaise ; peu de vigueur, et point d'art. le hais, entre aultres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par iugement, comme l'extreme de tous les vices ; mais c'est iusques à telle mollesse, que ie ne veois pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatientement gemir un lievre sous les dents de mes chiens, quoyque ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable, « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez ; ³¹⁶ » et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Quum iam praesagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva :

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus et ravi en la volupté. le sçais qu'il en peult aller aultrement, et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements : mais il la fault tendre et roidir d'aguet.³¹⁸ le sçais qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir ; et m'y cognois bien : et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. le ne prends pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avecques une maistresse de long temps desiree, maintenant la foy qu'on luy aura engagee de se contenter des baisers et simples attouchements. le crois que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison estonnee perd ce loisir de se preparer à l'encontre, lorsqu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en lieu où, à l'adventure, nous l'esperions le moins ; cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe si bien, qu'il seroit malaysé, à ceulx qui aiment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce point la pensee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon :

Quis non malarum, quas amor curas habet,
Hæc inter obliviscitur ? ³¹⁹

Pour revenir à mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie, si, pour occasion que ce soit, ie sçavois pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement, mais, comment que ce soit, ou feinctes, ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envierois plustost ; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cæsar : « Il estoit, dict il, doulx en ses vengeancees : ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon ; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condemna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet aucteur latin,³²⁰ qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté ; et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat ; ce qui ne se peult, les ayant agitees et desesperées par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressaient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy ; et, entré en la resolution de se tuer, ne trouva, qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé,

que la fortune luy offrit : de quoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge ; mais, veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où. il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence ; laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la douceur inesperee de leur condamnation ; qu'il avoit prins party d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le vouldist tormenter de quelque horrible supplice ; et sembla estre délivré de la mort, pour l'avoir changee.³²¹

le conseillerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on fait souffrir aux vivants ; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, qui corpus occidunt, et postea non habent, quod faciant : ³²² et les poètes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture, et au dessus de la mort :

Heu ! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,
Per terram sanie delibutas fœde divexarier ! ³²³

le me rencontraï un iour à Rome, sur le point qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla, sans

aucune esmotion de l'assistance ; mais, quand on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintive et d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despouillez, et leurs vestements fouettez pour eulx ; et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur hault chapeau ³²⁴ seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la iustice divine, luy sacrifiant des pourceaux en figure et representez :³²⁵ invention hardie, de vouloir payer en peinture et en umbrage Dieu, substance si essentielle !

le vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles ; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons tous les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvois ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre ; hacher et destrencher les membres d'aultruy ; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez. et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et pour cette seule fin de iouïr du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gémissements et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme point où la cruauté puisse atteindre ; Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus, occidat.³²⁶ De moy, ie n'ay pas sceu veoir seulement, sans desplaisir, poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense, et de qui nous ne recevons aucune offense ; et, comme il advient

communement que le cerf, se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

Questuque, cruentus,
Atque imploranti similis : 327

ce m'a tousiours semblé un spectacle tresdesplaisant. le ne prends gueres beste en vie, à qui ie ne redonne les champs ; Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant :

Primoque a caede ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum. 328

Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaulx, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité ; nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et caresser ; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et, à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit ; et, considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection

envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens ; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos Druydes :

Morte carent animæ ; semperque, priore relictæ
Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ
.329

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estant éternelles ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre : meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine ; car, selon les desportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition :

Muta ferarum
Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
Prædonesque lupis ; fallaces vulpibus addit.
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, Lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ :330

Si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lion ; si voluptueuse, en celui d'un pourceau ; si lasche, en celui d'un cerf ou d'un lievre ; si malicieuse, en celui d'un regnard ; ainsi du reste, iusques à ce que, purifiée par ce chastiment, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme :

Ipsæ ego, nam meminî, Troiani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram.³³¹

Quant à ce cousinage là, d'entre nous et les bestes, ie n'en foy pas grand recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur société et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loing au dessus d'eulx, les estimant tantost familiares et favories de leurs dieux, et les ayant en respect et reverence plus qu'humaine ; et d'aultres ne recognoissant aultre Dieu ny aultre divinité qu'elles. Belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ :³³²

Crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus ibin :
Effigies sacri hic nitet aurea cercopithecî ;
..... hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur.³³³

Et l'interpretation mesme que Plutarque³³⁴ donne à cette erreur, qui est trez bien prinse, leur est encores honorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient ; mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy, la patience et l'utilité ; en cette là, la vivacité, ou, comme nos voisins les Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez ; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aimoient et adoroient

au delà de toute aultre faculté divine ; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre, parmy les opinions plus moderees, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaulx, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, i'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. le ne crains point à dire la tendresse de ma nature, si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aulmosnes et des hospitaux pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes,³³⁵ par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompodon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement.³³⁶ Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servi de pasetemps à leurs enfants : et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis.³³⁷ Les Aegyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles,

les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas.³³⁸ Cimon fait une sepulture honorable aux iuments avec lesquelles il avoit gagné par trois fois le prix de la course aux jeux olympiques.³³⁹ L'ancien Xanthippus fait enterrer son chien sur un chef,³⁴⁰ en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom.³⁴¹ Et Plutarque faisoit, dict il,³⁴² conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

CHAPITRE XII.

APOLOGIE DE RAIMOND SEBOND.³⁴³

C'est, à la verité, une tresutile et grande partie que la science ; ceulx qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais ie n'estime pas pourtant sa valeur iusques à cette mesure extreme qu'aulcuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il feust en elle de nous rendre sages et contents ; ³⁴⁴ ce que ie ne crois pas : ny ce que d'aultres ont dict, que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produict par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect à une longue interpretation. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cogneue ; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle de quoy le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soin et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes saintes, et ayants quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avecques d'autant plus de reverence et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en iuger ; car il n'avoit aulcune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy, ie les aime bien ; mais ie ne les adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel,³⁴⁵ homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques iours à Montaigne, en la compaignie de mon pere, avecques d'aultres hommes de sa sorte, luy fait present, au desloger, d'un livre qui s'intitule : Theologia naturalis, sive Liber creaturarum, magistri Raimondi de

Sebonde ;³⁴⁶ et parce que la langue italienne et espaignolle estoient familiares à mon pere, et que ce livre est basti d'un espagnol baragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommenda comme livre tresutile, et propre à la saison en laquelle il le luy donna ; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance, en quoy il avoit un tresbon advis, prevoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un exsecrable atheïsme ; car le vulgaire n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooler les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en doubte et à la balance, il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un ioug tyrannique, toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum ;³⁴⁷

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement.

Or, quelques iours avant sa mort, mon pere, ayant, de fortune, rencontré ce livre soubs un tas d'aultres papiers abandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les auteurs comme celuy là, où il n'y a

gueres que la matiere à representer : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange, et nouvelle pour moy ; mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques, i'en veins à bout, comme ie peus : à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer ; ce qui feut executé aprez sa mort.³⁴⁸ le trouvoy belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous debvons plus de service, ie me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse ; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifier contre les atheïstes tous les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la vérité, ie le treuve si ferme et si heureux, que ie ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là ; et crois que nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espagnol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans ; ie m'enquis aultresfois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondict qu'il pensoit que ce feust quelque quintessence tiree de saint Thomas d'Aquin, car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie, et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur ou inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un tressuffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conceoit que par foy, et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette objection, il semble qu'il y ayt quelque zele de pieté ; et, à cette cause, nous faut il, avecques autant plus de douceur et de respect, essayer de satisfaire à ceulx qui la mettent en avant. Ce seroit mieulx la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçais rien : toutesfois ie iuge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l'humaine intelligence, comme est cette Verité de laquelle il a pieu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encores son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous ; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aulcunement capables ; et, s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ez siecles anciens, n'eussent pas failly, par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion : mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tresbelle et treslouable entreprinse d'accommoder encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez ; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un homme chrestien, que de viser, par tous ses estudes et pensements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame ; nous luy debvons encores, et rendons, une reverence corporelle ; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes, à l'honorer : il en fault faire de mesme, et accompagner nostre foy de toute la raison qui est en nous ; mais tousiours avecques cette reservation, de n'estimer pas

que ce soit de nous qu'elle despende, ny que nos efforts et arguments puissent atteindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire ; si elle y entre non seulement par discours, mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes ie crains pourtant que nous ne la iouïssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vifve ; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous ; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler comme elles ont ; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie ; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuite de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance ; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui feut oncques ; nous soustiendrions ces flots, d'une fermeté inflexible et immobile :

Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua.³⁴⁹

Si ce rayon de la divinité nous touchoit aulcunement, il y paroistroit partout ; non seulement nos paroles, mais encores nos operations, en porteroient la lueur et le lustre ; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous debvrions avoir honte, qu'ez sectes humaines il ne feut iamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine, qui n'y conformast aulcunement ses desportements et sa vie : et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la

langue ! Voulez vous veoir cela ? comparez nos mœurs à un mahometan, à un païen ; vous demeurez tousiours au dessous : là où, au regard de l'avantage de nostre religion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance ; et debvroit on dire, « Sont ils si iustes, si charitables, si bons ? ils sont donc chrestiens. » Toutes aultres apparences sont communes à toutes religions ; esperance, confiance, evenements, cerimonies, penitence, martyres : la marque peculiere de nostre Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité. Pourtant eut raison nostre bon saint Louys, quand ce roy tartare qui s'estoit faict chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordee façon de vivre ne le desgoustat d'une si sainte creance :³⁵⁰ combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel, estant allé à Rome pour mesme effect, y voyant la dissolution des prelates et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle debvoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses.³⁵¹ Si nous avons une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la sainte Parole : ³⁵² nos actions, qui seroient guidees et accompaignees de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines ; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance : Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas.³⁵³ Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas ; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette

heure nostre estat, nous voyons flotter les evenemens et diversifier d'une maniere commune et ordinaire ; c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguee ; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee : elle y est comme en la bouche de l'avocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion ; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez, si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une regle si droicte et si ferme. Quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos iours ? Ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et iniustice, qu'ils rendent doubteuse et malaysee à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle despend la conduite et loy de nostre vie : peut on veoir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies, plus unes ? Veoyez l'horrible impudence de quoy nous pelotons les raisons divines ; et combien irreligieusement nous les avons et reiectees, et reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publiques. Cette proposition si solenne, « S'il est permis au subiect de se rebeller et armer contre son prince pour la deffense de la religion : » souviennne vous en quelles bouches, cette annee passee, l'affirmative d'icelle estoit l'arc boutant d'un party ; la negative, de quel aultre party c'estoit l'arc boutant : et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'autre ; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents qui disent qu'il fault faire souffrir à la Verité le ioug de nostre besoin : et de combien faict la

France pis que de le dire ?³⁵⁴ Confessons la verité : qui trieroit de l'armee, mesme legitime, ceulx qui marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encores ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en sçaurait bastir une compaignie de gentsd'armes complete. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvements publicques, et que nous les veoyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avalee, et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur ; si ce n'est qu'ils y sont poulsez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent ?

le veoys cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions : il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne : nostre zele faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion ; à contrepoil, vers la bonté, la bénignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied, ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict.³⁵⁵ Si nous le croyions, ie ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance ; voire (et ie le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions, comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aimerions au-dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluict en luy ; au moins marcheroit il en mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire, et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son voisin, son parent, son maistre. Est il si

simple entendement, lequel, ayant d'un costé l'obiet d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue³⁵⁶ de l'un pour l'autre ? et si, nous y renonceons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'aventure l'envie mesme de l'offense ? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts : « Pourquoi, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme ? » luy fait il. ³⁵⁷ Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veulx tu pas que ie croye qu'Agésilas et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables ; et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es presbtre ?³⁵⁸ » Ces grandes promesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

Non iam se moriens dissolvi conquereretur ;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut
anguis,
Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus.³⁵⁹

« Je veux estre dissolt, dirions nous, et estre avecques Iesus Christ. ³⁶⁰ » La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poulsa bien aucuns de ses disciples

à la mort, pour iouïr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit,³⁶¹

Tout cela, c'est un signe tresevident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos mains, et non aultrement que comme les aultres religions se receoivent. Nous nous sommes rencontrez au país où elle estoit en usage ; ou nous regardons son ancienneté, ou l'auctorité des hommes qui l'ont maintenue ; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doibvent estre employees à nostre creance, mais comme subsidiaires ; ce sont liaisons humaines : une aultre religion, d'aultres tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient imprimer, par mesme voye, une creance contraire. Nous sommes chrestiens, à mesme tiltre que nous sommes ou perigordins, ou allemans. Et ce que dict Plato,³⁶² qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheisme, qu'un dangier pressant ne ramene à la recognoissance de la divine puissance, ce roolle ne touche point un vrai chrestien ; c'est à faire aux religions mortelles et humaines, d'estre receues par une humaine conduite. Quelle foy doibt ce estre, que la lascheté et la foiblesse de coeur plantent en nous et establissent ? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir pas le courage de le descroire ! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'etonnement, peult elle faire en nostre ame aulcune production reglee ? Ils establissent, dict il,³⁶³ par la raison de leur iugement, que ce qui se recite des enfers, et des peines futures, est feinct : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et, parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il deffend, en ses loix,³⁶⁴ toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse

venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se mocquant des hommes religieux ; mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les dieux s'ostoiert et se remettoiert selon l'affaire de Bion.³⁶⁵ Platon, et ces exemples, veulent conclurre que nous sommes ramenez à la creance de Dieu, ou par raison, ou par force. L'atheïsmes estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et malaysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité, et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance ; qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur conscience : pourtant ils ne lairront de ioindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espee en la poictrine ; et quand la crainte ou la maladie aura abbattu et appesanti cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discrettement manier aux creances et exemples publicques. Autre chose est un dogme serieusement digeré ; autre chose, ces impressions superficielles, lesquelles, nees de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent !

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre sainte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet autre voisin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvent plus susceptibles de religion : » comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillite. Le nœud qui debvroit attacher nostre iugement et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre ame et ioindre à nostre

Createur, ce debvroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or, nostre cœur et nostre ame estant regie et commandee par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas croyable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aulcunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces haults ouvrages le caractere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillite que nous ne le puissions decouvrir : c'est ce qu'il nous dict luy mesme, « Que ses operations invisibles il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous montre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur³⁶⁶. Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent ; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent si nous sommes capables d'entendre ; car ce monde est un temple tres saint, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divine Pensee a faict sensibles, le soleil, les estoiles, les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict saint Paul,³⁶⁷ apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité, par ses œuvres. »

Atque adeo faciem cœli non invidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos, corpusque recludit

Semper volvendo ; seque ipsum inculcat, et offert :
Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges.³⁶⁸

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme ; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeïssance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est il de nos imaginations et discours ; ils ont quelque corps, mais une masse informe, sans façon et sans iour, si la foy et grace de Dieu n'y sont ioinctes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premier guide à un apprentif, pour le mettre à la voye de cette cognoissance ; ils le façonnent aulcunement, et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit, et se perfect aprez, nostre creance. le sçais un homme d'auctorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance, par l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on les despouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont precipitez aux espoventables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes, que nuls aultres de mesme condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

Si melius quid habes, arcesse ; vel imperium fer :³⁶⁹

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en facent veoir ailleurs, et sur quelque aultre subiect, de mieulx tissues et mieulx estoffees. le me suis, sans y penser, à demy desia engagé dans la seconde obiection à laquelle i'avois proposé de respondre pour Sebond.

Aulcuns disent que ses arguments sont foibles, et ineptes à verifir ce qu'il veult : et entreprennent de les chocquer ayseement. Il fault secouer ceux cy un peu plus rudement ; car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'aultruy à la faveur des opinions qu'on a preiugees en soy : à un atheïste tous escripts tirent à l'atheïsme ;³⁷⁰ il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceulx cy ont quelque preoccupation de iugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur semble qu'on leur donne beau ieu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa maiesté pleine d'auctorité et de commandement. Le moyen que ie prends pour rabattre cette frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté ; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme ; leur arracher des poings les chestifves armes de leur raison ; leur faire baisser la teste et mordre la terre sous l'auctorité et reverence de la maiesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sapience ; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobbons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ὁ θεὸς μέγα ἄλλον, ἢ ἑαυτόν.³⁷¹ Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit : Deus superbis resistit ;

humilibus autem dat gratiam.³⁷² L'intelligence est en tous les dieux, dict Platon,³⁷³ et pointc ou peu aux hommes. Or, c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme chrestien, de veoir nos utils mortels et caducques si proprement assortis à nostre foy sainte et divine, que, lorsqu'on les employe aux subiects de leur nature mortels et caducques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Veoyons donc si l'homme a en sa puissance d'aultres raisons plus fortes que celles de Sebond ; voire s'il est en luy d'arriver à aulcune certitude, par argument et par discours. Car saint Augustin,³⁷⁴ plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur iniustice, en ce qu'ils tiennent faulses les parties de nostre creance que nostre raison fault à establir ; et, pour montrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne sçauroit fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cogneues et indubitables ausquelles l'homme confesse ne rien veoir ; et cela faict il, comme toutes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il fault plus faire, et leur apprendre que pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples ; et qu'elle est si manque et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire ; que l'aysé et le malaysé lui sont un ; que tous subiects egualement, et la nature en general desadvoue sa iurisdiction et entremise.

Que nous presche la Verité, quand elle nous presche De fuyr la mondaine philosophie ;³⁷⁵ quand elle nous inculque si souvent³⁷⁶ Que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu ; Que de toutes les vanitez, la plus vaine c'est l'homme ; Que l'homme, qui presume de son sçavoir, ne sçait pas encores que c'est que sçavoir ; et Que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduict soy mesme et se trompe ? ces sentences du saint Esprit expriment si clairement et si vifvement ce que ie veulx

maintenir, qu'il ne me fauldroit aulcune autre preuve contre des gents qui se rendroient avecques toute soubmission et obeïssance à son auctorité : mais ceulx cy veulent estre fouettez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison, que par elle mesme.

Considerons doncques pour cette heure l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre : veoyons combien il a de tenue en ce bel equippage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands avantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures : Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soyent establis, et se continuent tant de siecles, pour sa commodité et pour son service ? Est-il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander ? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment, qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beauté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde ; qui luy a scellé ce privilege ? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement ? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et, estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste ? En croirons nous cettuy là ?³⁷⁷ Quorum igitur causa quis dixerit

effectum esse mundum ? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur ; hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius : nous n'aurons jamais assez baffoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel avantage ? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuee d'une si iuste regle ;

Quum suspicimus magni cœlestia mundi
Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem lunae solisque viarum ;³⁷⁸

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab
astris,³⁷⁹

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volonte, qu'ils regissent, poulent et agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend et le treuve ;

Speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discurrere signis ;³⁸⁰

à veoir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires, et tout ce bas monde, se meut au bransle des moindres mouvements celestes ;

Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat
ipsis !^{[381](#)}

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eulx à nous, elle vient, comme iuge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur ;

Furit alter amore,
Et pontum tranare potest, et vertere Troiam :
Alterius sors est scribendis legibus apta.
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes ;
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.
Non nostrum hoc bellum est ; coguntur tanta
movere,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra.
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere
fatum ;^{[382](#)}

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle egualer à luy ? comment soubmettre à nostre science son essence et ses conditions ? Tout ce que nous veoyons en ces corps là nous estonne : Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ

machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt ?³⁸³ Pourquoi les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours ? y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aulcun commerce avecques eulx, que d'obeïssance ? Disons nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable ? Eh quoy ! avons nous veu quelque chose semblable au soleil ? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable ? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils ? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie : Quæ sunt tantæ animi angustiae !³⁸⁴ Sont-ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste ? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxagoras ? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque ? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux ? Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium ; nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor.³⁸⁵ Corruptibile corpus aggravat animam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem.³⁸⁶

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse : elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloingné de la voute celeste, avecques les animaulx de la pire condition des trois ; et se va plantant, par imagination, au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination, qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme, et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animaulx ses confreres et

compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon lui semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animaulx ? par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue ? Quand ie me ioue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy, plus que ie ne fois d'elle ? nous nous entretenons de singeries réciproques : si i'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Platon, en sa peinture de l'aage doré sous Saturne,³⁸⁷ compte, entre les principaulx avantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avecques les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez et differences de chascune d'icelles ; par où il acqueroit une tresparfaicte intelligence et prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie, que nous ne sçaurions faire : nous faut il meilleure preuve à iuger l'impudence humaine sur le faict des bestes ? Ce grand aucteur a opiné qu'en la plus part de la forme corporelle que nature leur a donné, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default, qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous, qu'à elles ? c'est à deviner à qui est la faulte de ne nous entendre point ; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous : par cette mesme raison, elles nous peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand'merveille si nous ne les entendons pas : aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aulcuns se sont vantez de les entendre, comme Apollonius tyaneus,³⁸⁸ Melampus, Tiresias, Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui receoivent un chien pour leur roy,³⁸⁹ il fault bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous fault remarquer la parité qui est entre nous : nous

avons quelque moyenne intelligence de leurs sens ; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure : elles nous flattent, nous menacent, et nous requierent ; et nous elles. Au demourant, nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

Et mutæ pecudes, et denique secla ferarum
Dissimiles suerunt voces variasque ciere,
Quum metus aut dolor est, aut quum iam gaudia
gliscunt.³⁹⁰

En certain abbayer du chien, le cheval cognoist qu'il y a de la cholere ; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effroye point. Aux bestes mesme qui n'ont pas de voix, par la societé d'offices que nous veoyons entre elles, nous argumentons aiseement quelque aultre moyen de communication ; leurs mouvements discourent et traictent :

Non alia longe ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ.³⁹¹

Pourquoy non ? tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires par signes : i'en ay veu de si souples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses, des yeulx :

E'l silentio ancor suole
Aver prieghi e parole.³⁹²

Quoy des mains ? nous requérons, nous promettons, appelons, congedions, menaceons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruons, commandons, incitons, encourageons, iurons, tesmoignons, accusons, condamnons, absolvons, iniurons, mesprisons, desfions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resiouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non ? d'une variation et multiplication, à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esguayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, enhortons, menaceons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils ? quoy des espauls ? Il n'est mouvement qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage publicque ; qui faict, veoyant la varieté et usage distingué des aultres, que cettuy cy doibt plustost estre iugé le propre de l'humaine nature. le laisse à part ce que particulièrement la necessité en apprend soubdain à ceulx qui en ont besoing ; et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes ; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceulx ; et les nations que Plinie dict n'avoir point d'aultre langue.³⁹³ Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprez avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Et bien, sire, quelle response veulx tu que ie rapporte à nos citoyens ? » « Que ie t'ay laissé

dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans iamais dire mot. ³⁹⁴ » Voilà pas un taire parlier, et bien intelligible ?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations des animaulx ? Est il police reglee avecques plus d'ordre, diversifiee à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel ? Cette disposition d'actions et de vacations si ordonnee, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence ?

His quidam signis atque haec exempla sequuti,
Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
Æthereos, dixere.³⁹⁵

Les arondelles, que nous veoyons au retour du printemps fureter tous les coins de nos maisons, cherchent elles sans iugement, et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger ? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarree, que de la ronde, d'un angle obtus, que d'un angle droict, sans en sçavoir les conditions et les effects ? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argille, sans iuger que la dureté s'amollit en l'humectant ? planchent ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans prevoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse ? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'aultre ? Pourquoi espessit l'araignee sa toile en un endroit, et relasche en un aultre, se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et

deliberation, et pensement, et conclusion ? Nous recognoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaulx ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter : nous veoyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces ; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx ? pourquoi attribuons nous à ie ne sçais quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art ? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tresgrand avantage sur nous, de faire que nature, par une douceur maternelle, les accompagne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie ; et qu'à nous elle nous abandonne au hazard et à la fortune, et à quester, par art, les choses necessaires à nostre conservation ; et nous refuse quand et quand les moyens de pouvoir arriver, par aulcune institution et contention d'esprit, à la suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peult nostre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tresiniuste marastre : mais il n'en est rien ; nostre police n'est pas si difforme et desreglee.

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures ; et n'en est aulcune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de tous moyens necessaires à la conservation de son estre : car ces plaintes vulgaires que i'ois faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalles aux antipodes), que nous sommes le seul animal abandonné, nud sur la terre nue, lié, garotté, n'ayant de quoy s'armer et couvrir que la despouille d'aultruy ; là où toutes les aultres creatures nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de poinctes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoin de leur

estre : les a armees de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour deffendre, et les a elle mesme instruictes à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter ; là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage ;

Tum porro puer, ut sævis proiectus ab undis
Navita, nudus humi iacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet ; ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam
adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela ;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli ;
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum :³⁹⁶

ces plaintes là sont faulses ; il y a en la police du monde une egalité plus grande, et une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps : tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aucun usage de vestements ; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus ; ne sont pas les Irlandois nos voisins, soubs un ciel si froid : mais nousle iugeons mieulx par nous mesmes ; car tous les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible,

et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se fait la digestion ; nos peres le portoient decouvert ; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons et emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires ; et les meres lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberte de mouvements de membres, sans les attacher ne plier.³⁹⁷ Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne veoye se plaindre et gemir long temps aprez leur naissance ; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est, en nous comme en eulx, naturel et sans instruction ;

Sentit enim vim quisque suam quam possit
abuti :³⁹⁸

qui faict doute qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture ? et la terre en produict et luy en offre assez pour sa necessité, sans aultre culture et artifice ; et si non en tout temps, aussi ne faict elle pas aux bestes, tesmoing les provisions que nous veoyons faire aux fourmis, et aultres, pour les saisons steriles de l'annee. Ces nations que nous venons de decouvrir, si abondamment fournies de viande et de bruvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que, sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté³⁹⁹ de tout ce qu'il nous falloit ; voire, comme il est vraysemblable, plus plainement et plus richement qu'elle ne faict à present que nous y avons meslé nostre artifice ;

Et tellus nitidas fruges, vinetaque læta
Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit ;
Ipsa dedit dulces foetus, et pabula læta ;
Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
Conterimusque boves, et vires agricolarum : 400

le debordement et desreglement de nostre appetit devanceant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la plupart des aultres animaulx, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement, et sans leçon ; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veoid se iecter aux hazards, pareils aux nostres : si quelques bestes nous surpassent en cet avantage, nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie de fortifier le corps, et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel : qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmould ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ses aultres services) ; quand les taureaux vont au combat, il respendent et iectent la poussiere à l'entour d'eulx ; les sangliers affinent leurs deffenses ; et l'ichneumon, quand il doibt venir aux prises avecques le crocodile, munit son corps, l'enduict et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistri, comme d'une cuirasse : pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer ?

Quant au parler, il est certain que, s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutesfois, ie crois qu'un enfant qu'on auroit nourri en pleine solitude, esloingné de tout

commerce (qui seroit un essay malaysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable que nature nous ayt refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs aultres animaulx ; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre, de se resiouir ; de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de leur voix ? Comment ne parleroient elles entr'elles ? elles parlent bien à nous, et nous à elles : en combien de sortes parlons nous à nos chiens ? et ils nous respondent : d'aultre langage, d'aultres appellations, devisons nous avecques eulx qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx ; et changeons d'idiome, selon l'espece.

Cosi per entro loro schiera bruna
S'ammusa l'una con l'altra formica,
Forse a spiar lor via e lor fortuna.⁴⁰¹

Il me semble que Lactance ⁴⁰² attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encores. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se treuve aussi aux animaulx de mesme espece : Aristote ⁴⁰³ allegue à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

Variæque volucres...
Longe alias alio iaciunt in tempore voces...
Et partim mutant cum tempestatibus una
Raucisonos cantus.⁴⁰⁴

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : ie responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les oreilles, mais plustost pource que le sens de l'ouïe, duquel ils sont privez, se rapporte à celui du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle ; en façon que ce que nous parlons, il fault que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos oreilles, avant que de l'envoyer aux estrangieres.

l'ay dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et ioindre à la presse : nous ne sommes ny au dessus, ny au dessous du reste. Tout ce qui est sous le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

Indupedita suis fatalibus omnia vinclis : [405](#)

il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez ; mais c'est sous le visage d'une mesme nature :

Res... quæque suo ritu procedit ; et omnes
Fœdere naturæ certo discrimina servant. [406](#)

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'eniamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubiecty de pareille obligation que les aultres creatures de son ordre,

et d'une condition fort moyenne, sans aulcune prerogative, preexcellence, vraye et essentielle ; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de tous les animaulx ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreglement de pensees, lui representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le fauls et le veritable ; c'est un avantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naist la source principale des maulx qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. le dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcee les mesmes choses que nous faisons par nostre choix et industrie : nous debvons conclure de pareils effects, pareilles facultez ; et de plus riches effects, des facultez plus riches ; et confesser, par conséquent, que ce mesme discours, cette mesme voye, que nous tenons à ouvrir, aussi la tiennent les animaulx, ou quelque autre meilleure. Pourquoi imaginons nous en eulx cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprovons aulcun pareil effect ? ioinct qu'il est plus honorable d'estre acheminé et obligé à regleement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir regleement par liberté temeraire et fortuite ; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduite. La vanité de nostre presumption faict que nous aimons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance ; et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble ; car ie priserois bien autant des graces toutes miennes et naïfves, que celles que i'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas en nostre puissance d'acquérir une plus belle recommandation, que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le regnard, de quoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelee, et le laschent devant eulx pour cet effect ; quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son aurreille bien prez de la glace, pour sentir s'il orra, d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau, courant au dessoubs, et, selon qu'il treuve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer, ou s'avancer,⁴⁰⁷ n'aurions nous pas raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination et consequence tiree du sens naturel : « Ce qui faict bruict se remue ; ce qui se remue n'est pas gelé, ce qui n'est pas gelé, est liquide ; et ce qui est liquide, plie soubs le faix ? » car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peult entrer en nostre imagination. De mesme fault il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions, de quoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté ; ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves ; et les Climacides⁴⁰⁸ estoient ce pas des femmes, en Syrie, qui servoient, couchees à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche ? et la pluspart des personnages libres abandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d'aultruy : les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbau de son mary :⁴⁰⁹ les tyrans ont ils iamais failli de trouver assez d'hommes vouez à leur devotion, aulcuns d'eulx adioustants davantage cette necessité de les accompagner à la mort comme en la vie ?

des armées entières se sont ainsin obligées à leurs capitaines : ⁴¹⁰ la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoit ces promesses : « Nous iurons de nous laisser enchaîner, brusler, battre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre ; engageant tresreligieusement et le corps et l'ame à son service :⁴¹¹ »

Ure meum, si vis, flamma caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbera terga seca : ⁴¹²

c'estoit une obligation veritable ; et si, il s'en trouvoit dix mille, telle annee, qui y entroient et s'y perdoient. Quand les Scythes enterroient leur roy, ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escuïrie, chambellan, huissier de chambre, et cuisinier ; et, en son anniversaire, ils tuoient cinquante chevaux, montez de cinquante pages, qu'ils avoient empalez par l'espine du dos iusques au gozier, et les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tumbé.⁴¹³ Les hommes qui nous servent le font à meilleur marché, et pour un traictement moins curieux et moins favorable, que celui que nous faisons aux oyseaux, aux chevaux et aux chiens. A quel soulcy ne nous desmettons nous pour leur commodité ? il ne me semble point que les plus abiects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le racheter de servitude : « Ils sont fols, disoit il ; c'est celui qui me traicte et nourrit, qui me sert :⁴¹⁴ » et ceulx qui entretiennent les bestes, se doibvent dire plustost les servir, qu'en estre servis. Et si, elles ont cela de plus genereux, que iamais lion ne

s'asservit à un aultre lion, ny un cheval à un aultre cheval, par faulte de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes, ainsi vont les tigres et les lions à la chasse des hommes ; et ont un pareil exercice les unes sur les aultres, les chiens sur les lievres, les brochets sur les tenches, les arondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les allouettes :

Serpente ciconia pullos
Nutrit, et inventa per devia rura lacerta...
Et leporem aut capream famulæ Iovis et generosae
In saltu venantur aves.⁴¹⁵

Nous partons⁴¹⁶ le fruict de nostre chasse avecques nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphipolis, en Thrace, les chasseurs, ⁴¹⁷ et les faulcons sauvages, partent iustement le butin par moitié ; comme, le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part eguale de sa prinse, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduit plus par subtilité que par force, comme celle des colliers,⁴¹⁸ de nos lignes, et de l'hamesson, il s'en veoid aussi de pareilles entre les bestes : Aristote⁴¹⁹ dict que la seche iecte de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veult : à mesure qu'elle apperceoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase, et, petit à petit, le retire iusques à ce que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attraper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en butte de tant d'offenses, que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant et un crocodile, ny tels aultres animaulx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes ; les pouils sont suffisans pour faire vacquer la dictature de Sylla ;⁴²⁰ c'est le desieusner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumpuant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre, et au secours de ses maladies, de celles qui ne le sont pas ; de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode : et, quand nous veoyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison ; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger ; le dragon, fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenoil ; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau de marine ; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus,⁴²¹ qu'Alexandre desfeit), les iavelots et les dards qu'on leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement que nous ne le sçaurions faire avecques si peu de douleur ; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence ? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent ; ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole. Chrysippus,⁴²² bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux iuge de la condition des animaulx que nul aultre philosophe, considerant les mouvements du chien qui, se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la

queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuite de quelque proye qui fuyt devant luy, va essayant un chemin aprez l'autre ; et, aprez s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisieme sans marchander ; il est contrainct de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : « l'ay suyvi iusques à ce carrefour mon maistre à la trace ; il fault necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy cy, ny par celuy là : il fault doncques infailliblement qu'il passe par cet aultre : » et que, s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisieme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisees et conioinctes, et de la suffisante enumeration des parties, vault il pas autant que le chien le sçache de soy, que de Trapezonce ?⁴²³

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encores instruictes à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler ; et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si souple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chascun est saoul, ce crois ie, de veoir tant de sortes de singeries que les basteleurs apprennent à leurs chiens ; les danses où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent ; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais ie remarque avecques plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens de quoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes ; ie me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes, d'où ils ont accoustumé de tirer l'aulmosne ; comme ils evitent le choc des coches et

des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage ; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uni, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir ? Et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle ? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination ?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque⁴²⁴ dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un basteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloir, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avalé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commença tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdi : finalement, s'estendant et se roidissant, comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le subiect du ieu ; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commença premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se feust revenu⁴²⁵ d'un profond sommeil, et, levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonnoit tous les assistants.

Les bœufs qui servoient aux iardins royaux de Suse, pour les arrouser, et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (comme il s'en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chascun, dont ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible, par aulcune force, de leur en faire tirer un tour davantage ; et, ayants faict leur tasche, ils s'arrestoient tout court.⁴²⁶ Nous sommes en l'adolescence avant que

nous sçachions compter iusques à cent, et venons de découvrir des nations qui n'ont aulcune cognoissance des nombres.

Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruict : or, laissant à part ce que Democritus⁴²⁷ iugeoit, et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'araignee à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique, et plusieurs animaulx, par leur imitation, à faire la medecine : Aristote⁴²⁸ tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing, d'où il advient que ceulx que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole soubs leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant : nous pouvons iuger par là qu'il receoit de l'amendement par discipline et par estude ; et, entre les libres mesmé, il n'est pas un et pareil, chascun en a prins selon sa capacité ; et sur la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent, à l'envy, d'une contention si courageuse, que, par fois, le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson ; le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing ; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'autre ; on oyt corriger les fautes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur.⁴²⁹ I'ai veu, dict Arrianus,⁴³⁰ aultresfois un elephant ayant à chascune cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels tous les aultres dansoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit ; et y avoit plaisir à ouïr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se veoyoit ordinairement des elephants dressez à se mouvoir, et danser, au son de la voix, des danses à plusieurs entrelasseures, coupeures, et diverses cadences tresdifficiles à apprendre⁴³¹. Il s'en est veu qui, en leur

privé, rememoroient leur leçon, et s'exerçoient, par soing et par estude, pour n'estre tancez et battus de leurs maistres⁴³².

Mais cett'aulture histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant,⁴³³ est estrange : Elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un iour, il adveint que certaines trompettes s'arrestèrent à sonner longtemps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette et melancholique ; de quoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnee, et qu'avecques l'ouïe, la voix se feust quand et quand esteincte : mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy-mesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à représenter le son de ces trompettes : de maniere que sa premiere voix ce feut celle là, d'exprimer parfaictement leurs reprinses, leurs poses, et leurs muances, ayant quitté, par ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

le ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aulture exemple d'un chien que ce mesme Plutarque⁴³⁴ dict avoir veu (car, quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble ; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne), luy estant dans un navire : ce chien, estant en peine d'avoir l'huile qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux, et en meit dans cette cruche iusques à ce qu'il eust faict haulser l'huile plus prez du bord, où il la peust atteindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil ? On dict que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse.⁴³⁵ Cette action est aulcunement voisine de ce que

recitoit des elephants un roy de leur nation, luba,⁴³⁶ que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre Ion de menues brossailles pour les tromper, ses compaignons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, à fin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte, en tant d'aultres effects, à l'humaine suffisance, que si ie voulois suyvre par le menu ce que l'experience en a apprins, ie gaignerois ayseement ce que ie maintiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desrobboit à tous les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnee : un iour le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge qu'il luy avoit prescrite pour sa nourriture ; l'elephant, regardant de mauvais œil ce gouverneur, separa avecques la trompe et en meit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un aultre, ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuire sa chair pour son disner, et le luy remplit de cendre.⁴³⁷ Cela, ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armees qui se conduisoient du païs de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephants, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prez leur place en une bataille ordonnee (cela est aysé à iuger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes) ;

Siquidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Mlolosso,

Horum maiores, et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim :
438

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leur discours, leur abandonnant la teste d'une bataille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : et s'est veu peu d'exemples où cela soit advenu qu'ils se reiectassent sur leurs troupes, au lieu que nous mesmes nous reiectons les uns sur les aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat ; comme faisoient aux chiens les Espagnols à la nouvelle conquête des Indes,⁴³⁹ ausquels ils payoient solde, et faisoient partage au butin : et montroient ces animaux autant d'adresse et de iugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangieres que les ordinaires ; et, sans cela, ie ne me feusse pas amusé à ce long registre : car, selon mon opinion, qui contreroollera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaux qui vivent parmy nous, il y a de quoy y trouver des efects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez païs et siecles estrangiers. C'est une mesme nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment iugé le present estat, en pourroit seurement conclure et tout l'advenir et tout le passé. l'ay veu aultresfois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtain païs, desquels parce que nous n'entendions aulcunement le language, et que leur façon,

au demourant, et leur contenance, et leurs vestements, estoient du tout esloingnez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes ? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants nos baisemains et nos inclinations serpentees, nostre port, et nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doibt prendre son patron la nature humaine ? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condamnons, et ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsin au iugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres ; de celles là, par comparaison, nous pouvons tirer quelque coniecture : mais, de ce qu'elles ont particulier, que sçavons nous que c'est ? Les chevaulx, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animaulx qui vivent avecques nous, recognoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle : si faisoit bien encores la murene de Crassus,⁴⁴⁰ et venoit à luy quand il l'appelloit ; et le font aussi les anguilles qui se treuvent en la fontaine d'Arethuse, et i'ay veu des gardoirs assez, où les poissons accourent, pour manger, à certain cri de ceulx qui les traictent,

Nomen habent, et ad magistri

Vocem quisque sui venit citatus :⁴⁴¹

nous pouvons iuger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephants ont quelque participation de religion,⁴⁴² d'autant qu'aprez plusieurs ablutions et purifications, on les veoid haulsant leur trompe, comme des bras ; et, tenant les yeulx ficez vers le soleil levant, se planter longtemps en meditation et contemplation, à certaines heures du iour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais, pour ne veoir aulcune telle apparence ez

aultres animaulx, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aulcune part ce qui nous est caché ; comme nous veoyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remarqua, parce qu'elle retire aux nostres : il veit,⁴⁴³ dict il, des fourmis partir de leur fourmiliere, portants le corps d'un fourmi ⁴⁴⁴ mort vers une aultre fourmiliere, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx ; et, aprez avoir esté ensemble quelque piece, ceulx cy s'en retournerent pour consulter, pensez, avecques leurs concitoyens, et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la difficulté de la capitulation : enfin, ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort, lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eulx, laissant aux aultres le corps du trespasé. Voylà l'interpretation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix, ne laissent pas d'avoir pratique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants ; et nous meslons, à cette cause, sottement d'en opiner. Or, elles produisent encore d'aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité ; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que, par imagination mesme, nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere bataille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment Remora, à cause de cette sienne propriété d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache.⁴⁴⁵ Et l'empereur Caligula, voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestee tout court par ce mesme poisson ; lequel il fait prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit de quoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la

violence de tous ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille) ; et s'estonna encores, non sans grande raison, de ce que, luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors.⁴⁴⁶ Un citoyen de Cyzique acquit iadis reputation de bon mathematicien, pour avoir appris la condition de l'herisson ; il a sa taniere ouverte à divers endroicts et à divers vents, et, prevoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent là : ce que remarquant, ce citoyen apportoit en sa ville certaines predictions du vent qui avoit à tirer.⁴⁴⁷ Le cameleon prend la couleur du lieu où il est assis ;⁴⁴⁸ mais le poulpe se donne luy mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attraper ce qu'il cherche : au cameleon, c'est changement de passion ; mais au poulpe, c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, et aultres passions, qui alterent le teinct de nostre visage ; mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon : il est bien en la iaunisse de nous faire iaunir ; mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or, ces effects, que nous recognoissons aux aultres animaux, plus grands que les nostres, tesmoignent en eulx quelque faculté plus excellente qui nous est occulte ; comme il est vraysemblable que sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent iusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux : ⁴⁴⁹ nous n'avons rien de pareil, ny de si admirable. Cette regle, cet ordre du bransler de leur aile, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il fault bien qu'il soit conduit par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle,

sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict ; et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi : La torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais, au travers des filets et de la seine, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient ; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gagne contremont iusques à la main, et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse : mais elle n'est pas inutile à la torpille ; elle la sent, et s'en sert, de maniere que, pour attraper la proye qu'elle queste, on la veoid se tapir soubs le limon, à fin que les aultres poissons, se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tombent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagers, changeants de demeure selon les saisons de l'an, montrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celuy qu'on doibt conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au propre de le choisir elle mesme ; comme, si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousiours le meilleur ; ou bien, si on fait semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement : par où il appert qu'elles ont un usage de prognostique, que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits, aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bestes, estant si voisine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adioustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peult aulcunement partir du discours de nostre raison. Pour reglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes,

et leur façon ; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

Tenez chaulds les pieds et la teste ;
Au demourant, vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles ; nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette et disposition brutale ;

More ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublati semina lumbis ;⁴⁵⁰

et reiectent, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu ; les ramenant à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si laeta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Eicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum.⁴⁵¹

Si c'est iustice de rendre à chascun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, aiment et deffendent leurs bienfaicteurs, et qui poursuyvent et oultragent les estrangers et ceulx qui les offensent, elles representent en cela quelque air de nostre iustice : comme aussi en conservant une egalité tresequitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vifve et plus constante que n'ont pas les hommes. Hyrcanus,⁴⁵² le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger : et le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course, et se iecta dans le feu, où il feut brulé : comme fait aussi le chien d'un nommé Pyrrhus ;⁴⁵³ car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort ; et, quand on l'emporta, il se laissa enlever quand et luy, et finalement se lancea dans le buchier où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquesfois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite que d'aultres nomment sympathie ; les bestes en sont capables comme nous : nous veoyons les chevaulx prendre certaine accointance des uns aux aultres, iusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separeement : on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et, où ils le rencontrent, s'y ioindre incontinent avecques feste et demonstration de bienveillance, et prendre quelque aultre forme à contrecœur et en haine. Les animaulx ont choix, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles ; ils ne sont pas exempts de nos ialousies et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger ; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles ; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont

quasi toutes celles des hommes ; elles sont toutes superflues et artificielles ; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance ; les stoïciens disent qu'un homme auroit de quoy se substantier d'une olive par iour : la delicatesses de nos vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux :

Neque illa

Magno prognatum deposcit consule cunnum.⁴⁵⁴

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien et une faulse opinion ont coulees en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangers, qu'ils en meissent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant. Les animaulx sont beaucoup plus reglez que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de moderation sous les limites que nature nous a prescripts ; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encores quelque convenance à nostre desbauche ; et tout ainsi, comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poulsé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuvent aussi par fois esprinses de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corival d'Aristophanes le grammairien, en l'amour d'une ieune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné ; car, se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avecques sa trompe, et les luy portoit ; il ne la perdoit de veue que le

moins qu'il luy estoit possible ; et luy mettoit quelquesfois la trompe dans le sein par dessous son collet, et lui tastoit les tettins.⁴⁵⁵ Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille ; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope ; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia :⁴⁵⁶ et il se veoid tous les iours des magots furieusement esprins de l'amour des femmes. On veoid aussi certains animaulx s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus,⁴⁵⁷ et aultres, recitent quelques exemples pour montrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent à la parenté ; mais l'experience nous faict bien souvent veoir le contraire :

Nec habetur turpe iuvencae
Ferre patrem tergo ; fit equo sua filia coniux ;
Quasque creavit, init pecudes caper ; ipsaque cuius
Semine concepta est, ex illo concipit ales.⁴⁵⁸

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales ?⁴⁵⁹ lequel, passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et, de fortune, y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent tous mouillez, s'estant apperceu que le sel, fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legiere, ne failloit iamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge ; iusques à ce que son maistre, decouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine ; à quoy, se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice ; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoyqu'elle s n'en tirent point

d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent, non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire : les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain, ains s'amollit, se resolt, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire ; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et propriété de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, ie scaurois volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou, au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection ; comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup de quoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni

Fortior eripuit vitam leo ? quo nemore unquam

Exspiravit aper maioris dentibus apri ?⁴⁶⁰

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant ; tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprinses des princes des deux armées contraires :

Sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu :
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere.⁴⁶¹

le ne vois iamais cette divine description, qu'il ne m'y
semble lire peinte l'ineptie et vanité humaine : car ces
mouvements guerriers, qui nous ravissent de leur horreur
et espoventement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti reiectant voces ad sidera mundi ;⁴⁶²

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes
armez, tant de fureur, d'ardeur, et de courage, il est
plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est
agitee, et par combien legieres occasions esteincte :

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello ;⁴⁶³

toute l'Asie se perdit, et se consumma en guerres pour le
macquerellage de Paris : l'envie d'un seul homme, un
despit, un plaisir, une ialousie domestique, causes qui ne

debvroient pas esmouvoir deux harengieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouvement de tout ce grand trouble.

Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaulx aucteurs et motifs ? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feust oncques, se iouant, et mettant en risee tresplaisamment et tresingenieusement plusieurs batailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisees, pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi
pœnam

Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam ! quid, si me Manius
oret

Pædicem, faciam ? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
Carior est ipsa mentula ? signa canant.⁴⁶⁴

(i'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous m'en avez donné).⁴⁶⁵ Or, ce grand corps, à tant de visages et de mouvements, qui semble menacer le ciel et la terre ;

Quam multi Libyco volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hibernis conditur undis,
Vel quam sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciae flaventibus arvis ;

Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus :
466

ce furieux monstre, à tant de bras et à tant de testes, c'est tousiours l'homme, foible, calamiteux et miserable ; ce n'est qu'une fourmiliere esmeue et eschauffee ;

It nigrum campis agmen :467

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouee⁴⁶⁸ matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouï ; qu'on lui esvente seulement un peu de poulsiere aux yeulx, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé : car ce feut luy, ce me semble,⁴⁶⁹ que Sertorius battit en Espagne avecques ces belles armes, qui ont aussi servi à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
Pulveris exigui iactu compressa quiescent.⁴⁷⁰

Qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiégeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la

muraille grand'quantité de ruches, de quoy ils sont riches ; et avec du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assaults et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours ; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers⁴⁷¹ sont iectees a mesme moule : considerants. l'importance des actions des princes, et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poissantes et importantes ; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres ; la mesme raison, qui nous faict tanser avecques un voisin, dresse entre les princes une guerre ; la mesme raison, qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une province ; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus ; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuite que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus, ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quand et luy. Un iour qu'il assistoit aux montres generales de son armee, ce chien, appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux, et, par ce premier indice, achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la voye de la iustice.⁴⁷² Autant en fait le chien du sage Hesiode, ayant convaincu les enfants de Ganyctor, naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre.⁴⁷³ Un aultre chien, estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant apperceu un larron sacrilege qui

emportoit les plus beaux ioyaux, se meit à abbayer contre luy tant qu'il peut ; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et, le iour estant venu, se teint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre iamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas ; et, aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils lui donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quand et quand au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette eglise, ils se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien, et enfin le rencontrèrent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il feut puni : et les iuges, en recognoissance de ce bon office, ordonnerent, du publicque, certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire comme chose tresaveree et advenue en son siecle.⁴⁷⁴

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Apion ⁴⁷⁵ recite comme en ayant esté luy mesme spectateur : Un iour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lions de grandeur inusitee, il y en avoit un, entre aultres, qui, par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espoventable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat des bestes, feut un Androdus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lion, l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en

reconnoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transi d'effroy, et hors de soy. Androdus ayant reprins ses esprits par la benignité de ce lion, et r'asseuré sa veue pour le considerer et recognoistre ; c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'autre. De quoy le peuple ayant eslevé des cris de ioye, l'empereur fait appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable : « Mon maistre, dict-il, estant proconsul en Afrique, ie feus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant iournellement battre, me desrober de luy, et m'en fuyr ; et, pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, ie trouvay mon plus court de gagner les solitudes et les contrees sablonneuses et inhabitables de ce pays là, resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, ie m'embatis⁴⁷⁶ sur une caverne cachee et inaccessible, et me iectay dedans. Bientost aprez y survint ce lion, ayant une patte sanglante et blecee, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivee, i'eus beaucoup de frayeur ; mais luy, me voyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doucement de moy, me presentant sa patte offensee, et me la montrant comme pour demander secours : ie luy ostay lors un grand escot⁴⁷⁷ qu'il y avoit, et, m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyy le plus proprement que ie peus. Luy, se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy

et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes ; car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en apportoit les meilleurs endroicts, que ie faisois cuire au soleil, à faulte de feu, et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lion estoit allé un iour à sa queste accoustumee, ie partis de là ; et, à ma troisieme iournee, feus surprins par les soldats qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condamna à mort, et à estre abandonné aux bestes. Or, à ce que ie veoïs, ce lion feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voilà l'histoire qu'Androdus recita à l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy, à la requeste de touts, il feut mis en liberté, et absouls de cette condamnation, et, par ordonnance du peuple, luy feut fait present de ce lion. Nous voyions depuis, dict Apion, Androdus conduisant ce lion à tout une petite lesse, se promenant par les tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lion se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iectoit, et chascun dire en les rencontrant : « Voylà le lion, hoste de l'homme : voylà l'homme, medecin du lion. »

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aimons ; aussi font elles la nostre :

Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
It lacrymans, guttis humectat grandibus ora.⁴⁷⁸

Comme aulcunes de nos nations ont les femmes en commun ; aulcunes, à chascun la sienne : cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes ; et des mariages mieux gardez que les nostres ? Quant à la société et confederation

qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir, il se veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres animaulx, qu'au cry de celuy que vous offensez, toute la troupe accourt à son ayde, et se rallie pour sa deffense : l'escare, quand il a avallé l'hameçon du pescheur, ses compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne ; et, si d'aventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents ; ils le tirent ainsin au dehors, et l'entraignent.⁴⁷⁹ Les barbiers, quand l'un de leurs compaignons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants un' espine, qu'ils ont dentelee comme une scie, à l'aide de laquelle ils la scient et coupent.⁴⁸⁰ Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'autre pour le service de la vie, il s'en veoid plusieurs pareils exemples parmi elles : ils tiennent que la baleine ne marche iamais qu'elle n'ayt au devant d'elle un petit poisson semblable au gouion de mer, qui s'appelle pour cela la guide : la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi facilement que le timon faict retourner le navire ; et, en recompense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouty, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort ; et pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussi tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse ; et si, de fortune, elle l'escarte, elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochiers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre.⁴⁸¹ Il y a une pareille societé entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal ; et si l'ichneumon, son ennemy, s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va, de son chant, et à coups de bec, l'esveillant, et

l'advertissant de son dangier : il vit des demeurants de ce monstre, qui le receoit familierement en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez ; et, s'il veult fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir, en la serrant peu à peu, sans restreindre et l'offenser.⁴⁸² Cette coquille, qu'on nomme la Nacre, vit aussi ainsin avecques le pinnotere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huissier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaillée et ouverte, iusques à ce que qu'il y veoye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse : car lors il entre dans la nacre, et luy va pinceant la chair vivve, et la contrainct de fermer sa coquille : lors eulx deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort.⁴⁸³ En la maniere de vivre des thuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme ; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent iusques à l'equinoxe ensuyvant ; voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science : quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique, carree en tous sens, et en dressent un corps de battaillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes eguales ; puis nagent en cette ordonnance carree, autant large derriere que devant ; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peult aiseement nombrer toute la troupe, d'autant que le nombre de la profondeur est egal à la largeur, et la largeur à la longueur.⁴⁸⁴

Quant à la magnanimité, il est malaysé de luy donner un visage plus apparent qu'en ce faict du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours ; il n'en fait compte, et ne daigna

se remuer de sa place : mais, quand il veid un lion, il se dressa incontinent sur ses pieds, montrant manifestement qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en combat avecques luy.⁴⁸⁵ Touchant la repentance et la recognoissance des fautes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impétuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger, et se laissa mourir.⁴⁸⁶ Quant à la clemence, on recite d'un tigre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux iours la faim avant que de le vouloir offenser, et le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau son familier et son hoste.⁴⁸⁷ Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l'experience apprend à ceulx qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation : de quelle espece d'animaulx a iamais nature tant honoré les couches, la naissance et l'enfantement ? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermie pour le service de l'enfantement de Latone ; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermie etapplanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, ce pendant que l'halcyon faict ses petits, qui est iustement environ le solstice, le plus court iour de l'an ; et, par son privilege, nous avons sept iours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans dangier. Leurs femelles ne recognoissent aultre masle que le leur propre ; l'assistent toute leur vie sans iamais l'abandonner : s'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs épaules, le portent partout, et le servent iusques à la mort. Mais aulcune suffisance n'a encore peu atteindre à la

cognoissance de cette merveilleuse fabrique de quoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque,⁴⁸⁸ qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conioinct et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adioustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis, quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer, le battant tout doucement, luy enseigne à radoubier ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx fortifier aux endroicts où elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer : et, au contraire, ce qui est bien ioinct, le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peult ny rompre, ny dissouldre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et proportionnee de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie ; car à toute aultre chose elle est impenetrable, close et fermee, tellement qu'il n'y peult rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment, et empruntée de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or, de quelle vanité nous peult il partir, de loger au dessous de nous, et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre ?

Pour suyvre encores un peu plus loing cette egalité et correspondance de nous aux bestes : le privilege, de quoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conceoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle, de renger les choses, qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et

despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire
laisser à part, comme vestements superflus et viles,
l'épaisseur, la longueur, la profondeur, le poids, la couleur,
l'odeur, l'aspérité, la polisseuse, la dureté, la mollesse, et
tous accidents sensibles, pour les accommoder à sa
condition immortelle et spirituelle ; de manière que Rome
et Paris, que j'ay en l'ame, Paris que j'imagine, ie l'imagine
et le comprends sans grandeur et sans lieu, sans pierre,
sans plâtre et sans bois : ce mesme privilege, dis ie,
semble estre bien evidemment aux bestes ; car un cheval
accoustumé aux trompettes, aux harquebusades et aux
combats, que nous veoyons tremousser et fremir en
dormant, estendu sur sa lictiere, comme s'il estoit en la
meslée, il est certain qu'il conceoit en son ame un son de
tabourin sans bruict, une armée sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, quum membra
iacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque saepe,
Et quasi de palma summas contendere vires :⁴⁸⁹

ce lievre, qu'un levrier imagine en songe, aprez lequel nous
le veoyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer
les iarrêts, et représenter parfaitement les mouvements
de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os :

Venantumque canes in molli saepe quiete
Iactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactive sequuntur inania saepe

Cervorum simulacra, fugae quasi dedita cernant ;
Donec discussis redeant erroribus ad se :⁴⁹⁰

les chiens de garde que nous veoyons souvent gronder en songeant, et puis iapper tout à faict, et s'esveiller en sursault, comme s'ils appercevoient quelque estrangier arriver ; cet estrangier, que leur ame veoid, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre :

Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucremque
soporem
Discutere, et corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur.⁴⁹¹

Quant à la beauté du corps, avant passer oultre, il me fauldroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraysemblable que nous ne sçavons gueres que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit :

Turpis Romano Belgicus ore color :⁴⁹²

les Indes la peignent noire et basannée, aux levres grosses et enflees, au nez plat et large ; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche ; comme aussi la balieure,⁴⁹³ de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents iusques au dessous des racines. Au Peru, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les estendent aultant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'aujourd'huy dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel credit, et de les charger de poissants ioyaux, qu'à tous coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches : ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste rase ; mais assez ailleurs, et, qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Pline.⁴⁹⁴ Les Mexicanes comptent entre les beautez la petitesse du front : et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front, et peuplent par art ; et ont en si grande recommandation la grandeur des tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massifve ; les Espagnols, vuidee et estrillee : et entre nous, l'un la faict blanche, l'autre brune ; l'un molle et delicate, l'autre forte et vigoureuse ; qui y demande de la mignardise et de la douceur ; qui, de la fierté et maiesté. Tout ainsi que la preference en beauté, que Platon attribue à la figure spherique, les epicuriens la donnent à la pyramidale plustost, ou carree, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule.⁴⁹⁵ Mais, quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demeurant, sur ses loix communes : et, si nous nous iugeons bien, nous trouverons

que s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous, il y en a d'autres, et en grand nombre, qui le sont plus, a multis animalibus decore vincimur,⁴⁹⁶ voire des terrestres nos compatriotes ; car, quant aux marins, laissant la figure, qui ne peult tumber en proportion, tant elle est aultre, en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez ; et non moins, en toutes qualitez, aux aërez. Et cette prerogative que les poëtes font valoir de notre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

Pronaque quum spectent animalia cetera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Iussit, et erectos ad sidera tollere vultus,⁴⁹⁷

elle est vraiment poëtique ; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversee tout à faict vers le ciel ; et l'encoleure des chameaux et des austruches, ie la treuve encores plus relevee et droicte que la nostre. Quels animaux n'ont la face au hault, et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous, et ne descouvrent, en leur iuste posture, autant du ciel et de la terre, que l'homme ? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution, ⁴⁹⁸ en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes ? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides et les plus abiectes de toute la bande ; car, pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots :

Simia quam similis, turpissima bestia, nobis !⁴⁹⁹

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau. Certes, quand i' imagine l'homme tout nud, ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté, ses tares, sa subiection naturelle et ses imperfections, ie treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, et nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compaignons, et seuls qui avons à nous desrobber, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du metier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche ; et que pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on aime :

Ille quod obscoenas in aperto corpore partes
Viderat, in cursu qui fuit, haesit amor : [500](#)

or, encores que cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgoustent les uns des aultres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entree de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peinctes et parees pour la montre publicque :

Nec Veneres nostras hoc fallit ; quo magis ipsæ
Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,

Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore :

501

là où, en plusieurs animaux, il n'est rien d'eulx que nous n'aimions, et qui ne plaise à nos sens ; de façon que de leurs excréments mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beautez qu'on veoid par fois reluire entre nous, comme des astres sous un voile corporel et terrestre.

Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaux des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faulusement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur ; et à eulx nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé : la santé, dis ie, le plus beau et le plus riche present que nature nous sçache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïcque,⁵⁰² ose bien dire que Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer, par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'autre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encores plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette aultre proposition, qui est aussi des leurs : ils disent que si Circé eust présenté à Ulysses deux bruvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'autre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la

folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste ; et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, plustost que de me loger sous la figure et corps d'un asne. » Comment ? cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre ? ce n'est doncques plus par la raison, par le discours et par l'ame, que nous excellons sur les bestes ; c'est par nostre beauté, nostre beau teinct, et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abandon. Or, i'accepte cette naïfve et franche confession : certes, ils ont cogneu que ces parties là, de quoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient doncques toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïcque, ce seroient tousiours des bestes ; ny ne seroient pourtant comparables à un homme miserable, meschant et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille ; et Dieu mesme, pour se faire valoir, il fault qu'il y retire, comme nous dirons tantost : par où il appert que ce n'est par vray discours, mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous nous preferons aux aultres animaulx, et nous sequestrons de leur condition et societé.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la sollicitude des choses à venir, voire aprez nostre vie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les appétits desreglez, forcenez et indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction, et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpayé ce beau discours, 503 de quoy nous nous glorifions, et cette capacité de iuger et cognoistre, si nous l'avons achetee au prix de ce nombre infiny de passions ausquelles nous sommes incessamment en prinse : s'il ne nous plaist de faire encores valoir, comme

faict bien Socrates,⁵⁰⁴ cette notable prerogative sur les aultres animaux, que où nature leur a prescript certaines raisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet sæpissime, melius est non adhibere omnino, quam, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : sic haud scio, an melius fuerit, humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari.⁵⁰⁵ De quel fruict pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses ? les a elle exemptez des incommoditez humaines ? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur ? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte ? pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux ioinctures, l'en ont ils moins sentie ? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aulcunes nations s'en resiouissent ; et du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region ? au rebours, ayants tenu le premier reng en sçavoir, l'un entre les Romains, l'autre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant appris qu'ils ayent eu aulcune particuliere excellence en leur vie ; voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aulcunes taches notables en la sienne. A Ion trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses à celui qui sçait l'astrologie et la grammaire ?

Illitterati num minus nervi rigent ? ⁵⁰⁶

et la honte et pauvreté moins importunes ?

Scilicet et morbis, et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.⁵⁰⁷

L'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université ; et lesquels i'aimerois mieulx ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient reng entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la beauté, la richesse, et telles aultres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fault guere plus d'offices, de regles et de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en fault aux grues et aux fourmis en la leur ; et ce neantmoins nous veoyons qu'elles s'y conduisent tresordonneement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les sçavants : ie dis en toute sorte de vertu. La vieille Home me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante, qui se ruyna soy mesme : quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud'hommie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne ; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que ie ne vouldrois suyvre. l'en dirai seulement encores cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au iugement de chascun la cognoissance de son debvoir ; il le luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : aultrement, selon l'imbecillité et varieté infinie

de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les autres, comme dict Epicurus.⁵⁰⁸

La premiere loy que Dieu donna iamais à l'homme, ce feut une loy de pure obeïssance ; ce feut un commandement nud et simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer, d'autant que l'obeïr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste superieur et bienfacteur. De l'obeïr et ceder naist toute aultre vertu ; comme de cuider, tout peché. Et au rebours, la premiere tentation qui veint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous feit de science et de cognoissance, Eritis sicut dii, scientes bonum et malum :⁵⁰⁹ et les sireines, pour piper Ulysse en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruyneux laqs, lui offrent en don la science.⁵¹⁰ La peste de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir : voylà pourquoi l'ignorance nous est tant recommandee par nostre religion, comme piece propre à la creance et à l'obeïssance : Cavete, ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones, secundum elementa mundi.⁵¹¹ En cecy, y a il une generale convenance entre tous les philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps : mais où la trouvons nous ?

Ad summum, sapiens uno minor est love, dives,
Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum ;
Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est.⁵¹²

Il semble, à la vérité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en

partage que la presumption ; c'est ce que dict Epictete, « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions : ⁵¹³ » nous n'avons que du vent et de la fumee en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence : l'homme, au contraire, possède ses biens par fantasie, les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination ; car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal : « Il n'est rien, dict Cicero, si doulx que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis ie, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres et les mers nous sont decouvertes : ce sont elles qui nous ont appris la religion, la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire veoir toutes choses haultes, basses, premieres, dernieres et moyennes ; ce sont elles qui nous fournissent de quoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense :⁵¹⁴ » cettuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu toutvivant et tout-puissant ? Et, quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus doulce et plus constante que ne feut la sienne.

Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit earn, quæ
Nunc appellatur Sapientia ; quique per artem
Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquilla et tam clara luce locavit :⁵¹⁵

voilà des paroles tresmagnifiques et belles ; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy ⁵¹⁶ en pire

estat que celui du moindre berger, nonobstant ce dieu precepteur, et cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus, « le m'en voys parler de toutes choses ; ⁵¹⁷ » et ce sot tiltre, qu'Aristote ous preste, de « dieux mortels ; ⁵¹⁸ » et ce iugement de Chrysippus, que « Dion estoit aussi vertueux que Dieu : ⁵¹⁹ » et mon Seneca recognoist, dict il, que « Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre ; » conformément à cet aultre, In virtute vere gloriatur ; quod non contingeret, si id donum a deo, non a nobis haberemus :⁵²⁰ cecy est aussi de Seneca : « que le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse ; par où il le surmonte.⁵²¹ » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité : il n'y a aulcun de nous qui s'offense tant de se veoir apparier à Dieu, comme il faict de se voir deprimer au reng des aultres animaulx : tant nous sommes plus ialoux de notre interest, que de celui de nostre Createur !

Mais il fault mettre aux pieds cette sottie vanité, et secouer vivvement et hardiement les fondements ridicules sur quoy ces faulses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, iamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doibt à son maistre ; il fera tousiours de ses œufs poules, comme on dict : il le fault mettre en chemise. Veoyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie : Posidonius, estant pressé d'une si douloureuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as beau faire, si ne diray ie pas que tu sois mal.⁵²² » Il sent mesmes passions que mon laquay ; mais il se brave, sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les loix de sa secte : re succumbere non oportebat, verbis gloriantem.⁵²³ Arcesilas estant malade de la goutte, Carneades, qui le veint visiter, s'en retournoit tout fasché ; il le rappella, et, luy montrant

ses pieds et sa poitrine : « Il n'est rien venu de là icy, » luy dict il. ⁵²⁴ Cettuy cy a un peu meilleure grace, car il sent avoir du mal, et en voudroit estre depestré ; mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbattu ny affoibly : l'aultre se tient en sa roideur, plus, ce crains ie, verbale, qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes, affligé d'une cuison vehemente des yeulx, feut rengé à quitter ces resolutions stoïcques.⁵²⁵ Mais, quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'esmoucer et rabbattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que faict elle que ce que faict beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment ? Le philosophe Pyrrho, courant en mer le hazard d'une grande tourmente, ne presentoit à ceulx qui estoient avecques luy à imiter, que la sécurité d'un porceau qui voyageoit avecques eulx, regardant cette tempeste sans effroy.⁵²⁶ La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on veoid ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleur et d'aultres inconvenients, et plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aulcun qui n'y feust nay et préparé de soy mesme par habitude naturelle. ⁵²⁷ Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant, et ceulx d'un cheval, plus ayseement que les nostres, si ce n'est l'ignorance ? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ? Nous en veoyons ordinairement se faire saigner, purger et medeciner, pour guarir des maulx qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lorsque les vrays maulx nous faillent, la science nous preste les siens : cette couleur et ce teinct vous presagent quelque defluxion catarrheuse ; cette saison chaulde vous menace d'une esmotion fiebvreuse ; cette coupeure de la ligne vitale de votre main gauche vous advertit de quelque notable et voisine indisposition : et enfin elle s'en adresse tout destrousseement⁵²⁸ à la santé mesme ; cette alaigresse et

vigueur de ieunesse ne peult arrester en une assiette ; il luy fault desrobber du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesme. Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur se laissant aller aprez son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a ; où l'aulture a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ayt aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, et luy court au devant. Ce que ie dis de la medecine se peult tirer par exemple generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes,⁵²⁹ qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre iugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte ; et, n'ayant aulture regle de ma santé que celle des exemples d'aultruy et des evenements que ie veoïs ailleurs en pareille occasion, l'en treuve de toutes sortes, et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je receois la santé les bras ouverts, libre, plaine et entiere ; et aiguise mon appetit à la iouïr, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en fault que ie trouble son repos et sa douceur par l'amertume d'une nouvelle et contraincte forme de vivre. Les bestes nous montrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies : ce qu'on nous dict de ceulx du Bresil, qu'ils ne mouroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air ; ie l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame, deschargee de toute passion, pensee et occupation tendue ou desplaisante ; comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. Et d'où vient, ce qu'on veoid par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions

amoureuses ; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme ; sinon qu'en cettuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesme ? Qui la desmeut, qui la iecte plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa poincte, son agilité, et enfin sa force propre ? de quoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitiez naissent des grandes inimitiez ; des santez vigoreuses, les mortelles maladies : ainsi des rares et vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus destracquees ; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer de l'un à l'autre. Aux actions des hommes insensez, nous veoyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoreuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avecques les gaillardes eslevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire ? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents : aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruynez par leur propre force et soupplasse : quel sault vient de prendre, de sa propre agitation et alaigresse, l'un des plus iudicieux, ingenieux, et plus formez à l'air de cette antique et pure poësie, qu'aulture poëte italien aye iamais esté ? n'a il pas de quoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere ? à cette clarté qui l'a aveuglé ? à cette exacte et tendue apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison ? à la curieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a conduit à la bestise ? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame ? l'eus plus de despit encores que de compassion, de le veoir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son

sceu, et toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et informes.⁵³⁰

Voulez vous un homme sain, le voulez vous réglé, et en ferme et seure posture ? affublez le de tenebres d'oysiveté et de pesanteur : il nous fault abestir, pour nous assagir ; et nous esblouir, pour nous guider. Et si on me dict que la commodité d'avoir l'appetit froid et mouce aux douleurs et aux maux, tire aprez soy cette incommodité de nous rendre aussi, par consequent, moins aigus et friands à la iouïssance des biens et des plaisirs ; cela est vray : mais la misere de nostre condition porte que nous n'avons pas tant à iouïr qu'à fuyr, et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legiere douleur, *segnius homines bona quam mala sentiunt* :⁵³¹ nous ne sentons point l'entiere santé comme la moindre des maladies ;

Pungit

In cute vix summa violatum plagula corpus ;

Quando valere nihil quemquam movet. Hoc iuvat unum,

Quod me non torquet latus, aut pes : cetera quisquam

Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem : ⁵³²

nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie, qui a le plus faict valoir la volupté, encores l'a elle rengee à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius,

Nimium boni est, cui nihil est mali ;⁵³³

car ce mesme chatouillement et aiguïsement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence ; cette volupté active, mouvante, et ie ne sçais comment cuisante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but ; l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir et se loger en repos et en l'exemption de cette fiebvre : ainsi des aultres. le dis doncques que si la simplesses nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tresheureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plumbee, qu'elle soit du tout sans sentiment : car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde, que l'abord mesme et la naissance des maux en feust à dire. « le ne loue point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable : ie suis content de n'estre pas malade ; mais si ie le suis, ie veulx sçavoir que ie le suis ; et si on me cauterise ou incise, ie le veulx sentir.⁵³⁴ » De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin aneantiroit l'homme : Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore. ⁵³⁵ Le mal est, à l'homme, bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousiours à fuyr, ny la volupté tousiours à suyvre.

C'est un tresgrand avantage pour l'honneur de l'ignorance que la science mesme nous reiecte entre ses bras, quand elle se treuve empeschee à nous roidir contre la pesanteur des maux ; elle est contraincte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner

congé de nous sauver en son giron, et nous mettre, sous sa faveur, à l'abri des coups et iniures de la fortune : car que veult elle dire aultre chose, quand elle nous presche « De retirer nostre pensee des maux qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues ; De nous servir, pour consolation des maux presents, de la souvenance des biens passez ; et D'appeller à nostre secours un contentement esvanoui, pour l'opposer à ce qui presse ? » *Levationes ægritudinum in avocatione a cogitanda molestia, et revocatione ad contemplandas voluptates, ponit :⁵³⁶* si ce n'est que, où la force luy manque, elle veult user de ruse, et donner un tour de souplesse et de iambe, où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir ; car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuisante d'une fiebvre chaulde, quelle monnoye est ce de le payer de la soubvenance de la douceur du vin grec ? ce seroit plustost luy empirer son marché :

Che ricordarsi il ben doppia la noia.⁵³⁷

De mesme condition est cet aultre conseil que la philosophie donne, « De maintenir en la memoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts ; ⁵³⁸ » comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubli : et conseil duquel nous valons moins, encores un coup.

Suavis laborum est præteritorum memoria.⁵³⁹

Comment ? la philosophie, qui me doibt mettre les armes à la main pour combattre la fortune ; qui me doibt roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours couards et ridicules ? car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist ; voire, il n'est rien qui imprime si vifvement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier : c'est une bonne maniere de donner en garde, et d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la solliciter de la perdre. Et cela est faux, Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus, et secunda iucunde et suaviter meminerimus ;⁵⁴⁰ et cecy est vray, Memini etiam quæ nolo ; oblivisci non possum quæ volo.⁵⁴¹ Et de qui est ce conseil ? de celuy, qui se unus sapientem profiteri sit ausus ;⁵⁴²

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol.⁵⁴³

De vuider et desmunir la memoire, est ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance ?

Iners malorum remedium ignorantia est.⁵⁴⁴

Nous veoyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter, du vulgaire, des apparences frivoles, où la raison vifve et forte ne peult assez, pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation : où ils ne peuvent guarir la playe, ils sont contents de

l'endormir et pallier. le crois qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adiouter de l'ordre et de la constance, en un estat de vie qui se mainteinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Potare, et spargere flores

Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi. ⁵⁴⁵

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy cy ayant, au demourant, ses mœurs bien reglees, vivant doucement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son debvoir envers les siens et les estrangers, se preservant tresbien des choses nuisibles, s'estoit, par quelque alteration de sens, imprimé en la cervelle une resverie, C'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à y veoir des pasetemps, des spectacles, et des plus belles comedies du monde. Guari qu'il feut, par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les meist en procez pour le restablir en la douceur de ces imaginations :

Pol ! me occidistis, amici,

Non servastis, ait ; cui sic extorta voluptas,

Et demptus per vim mentis gratissimus error : ⁵⁴⁶

d'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit accroître que tous les navires qui relaschoient du port de Piree et y abordoient ne travailloient que pour son service : se resiouissant de la

bonne fortune de leur navigation, les recueillant avecques ioye. Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout desplaisir.⁵⁴⁷ C'est ce que dict ce vers ancien grec, qu' « Il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé, »⁵⁴⁸

Ἐν τῷ προεῖν γὰρ μὲν, ἥδιστος βίος.²

Et l'Ecclesiaste, « En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisir ; et qui acquiert science, s'acquiert du travail et du torment.⁵⁴⁹ »

Cela mesme à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est De mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter. Placet ? pare. Non placet ? quacumque vis, exi... Pungit dolor ? Vel fodiat sane. Si nudus es, da iugulum ; sin tectus armis Vulcaniis, id est fortitudine, resiste ;⁵⁵⁰ et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, Aut bibat, aut abeat,⁵⁵¹ qui sonne plus sortablement en la langue d'un Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Cicero :

Vivere si recte nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti ;
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat, et pulset lasciva decentius ætas :⁵⁵²

qu'est ce aultre chose qu'une confession de son impuissance, et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir, et au non estre ?

Democritum postquam matura vetustas
Admonuit memorem, motus languescere mentis ;
Sponte sua letho caput obuius obtulit ipse.⁵⁵³

C'est ce que disoit Antisthenes ; « qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre ; ⁵⁵⁴ » et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus,

De la vertu, ou de mort approcher :⁵⁵⁵

et Cratez disoit « que l'amour se guarissoit par la faim, sinon par le temps ; et, à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart.⁵⁵⁶ » Celuy Sextius, duquel Seneque et Plutarque⁵⁵⁷ parlent avecques si grande recommandation, s'estant iecté, toutes choses laissees, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, veoyant le progres de ses estudes trop tardif et trop long : il couroit à la mort, au default de la science. Voicy les mots de la loy sur ce subiect : « Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peult on sauver, à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau ; car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. »

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme ie commenceois tantost à dire : Les simples, dict saint Paul, et les ignorants, s'eslevent et se saisissent du ciel ; et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abismes

infernaux. le ne m'arreste ny à Valention,⁵⁵⁸ ennemy déclaré de la science et des lettres ; ny à Licinius, tous deux empereurs romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique ; ny à Mahumet qui, comme i'ay entendu, interdit la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son auctorité, doit certes avoir grand poids, et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur, sans aulcune institution ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce monde nouveau, qui a esté descouvert du temps de nos peres par les Espaignols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitiment et plus reglement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix qu'il n'y a d'autres hommes, et qu'il n'y a d'actions :

Di cittatorie piene, e di libelli,
D' esame, et di carte di procure,
Hanno le mani e il seno, e gran fastelli
Di chiose, di consigli, e di letture :
Per cui le facultà de' poverelli
Non sono mai nelle città sicure ;
Hanno dietro et dinanzi, et d' ambi i lati,
Notai, procuratori, ed avvocati.⁵⁵⁹

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, Que leurs predecesseurs avoient l'haleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience ;⁵⁶⁰ et qu'au rebours, ceulx de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme ie pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand' faulte de preud'hommie.

L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence ; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine, demandent une ame vuide, docile, et presumant peu de soy. Les chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme : le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce feut la premiere ruyne du genre humain ; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle, l'orgueil est sa perte et sa corruption ; c'est l'orgueil qui iecte l'homme à quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouvelletez ; et aimer mieulx estre chef d'une troupe errante et desvoyee au sentier de perdition, aimer mieulx estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de vérité, se laissant mener et conduire par la main d'aultruy à la voye battue et droicturiere. C'est à l'aventure ce que dict ce mot grec ancien, que « la superstition suyt l'orgueil, et luy obeït comme à son pere : » ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατὴρ τῷ τυφῷ πείθεται.⁵⁶¹ O cuider ! combien tu nous empesches !

Aprez que Socrates feut adverty que le dieu de sagesse luy avoit attribué le nom de Sage, il en feut estonné ;⁵⁶² et, se recherchant et secouant partout, n'y trouvoit aulcun fondement à cette divine sentence : il en sçavoit de iustes, temperants, vaillants, sçavants comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des aultres, et n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel ; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse ; et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La sainte Parole declare miserables ceulx d'entre

nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dict elle, qu'as tu à te glorifier ? » Et ailleurs, « Dieu a faict l'homme semblable à l'ombre ; » de laquelle qui iugera, quand par l'esloingnement de la lumiere elle sera esvanouïe ! Ce n'est rien que de nous.

Il s'en fault tant que nos forces conceoivent la haulteur divine, que, des ouvrages de nostre Createur, ceulx là portent mieulx sa marque, et sont mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable ; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison : si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle ; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. Melius scitur Deus, nesciendo,⁵⁶³ dict saint Augustin ; et Tacitus, Sanctius est ne reverentius de actis deorum credere, quam scire ;⁵⁶⁴ et Platon estime quil' y ait quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses : Atque illum quidem parentem huius universitatis invenire, difficile ; et quum iam inveneris, indicare in vulgus, nefas,⁵⁶⁵ dict Cicero. Nous disons bien, Puissance, Vérité, Iustice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand ; mais cette chose là, nous ne la veoyons aulcunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu aime,

Immortalia mortali sermone notantes :⁵⁶⁶

ce sont toutes agitations et esmotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon nostre forme ; ny nous, l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se cognoistre, et interpreter ses ouvrages ; et le faict en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre

couchez. « La prudence,⁵⁶⁷ comment luy peult elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal ; veu que nul mal ne le touche ? quoy la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes ; veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu ? la iustice, qui distribue à chascun ce qui luy appartient, engendree pour la société et communauté des hommes, comment est elle en Dieu ? la temperance, comment ? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité : la fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangiers, luy appartiennent aussi peu ; ces trois choses n'ayants nul accez prez de luy : » parquoy Aristote⁵⁶⁸ le tient egualement exempt de vertu et de vice : Neque gratia, neque ira teneri potest ; quod quæ talia essent, imbecilla essent omnia.⁵⁶⁹

La participation que nous avons à la cognoissance de la Verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise : Dieu nous a assez appris cela par les tesmoings qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy, ce n'est pas nostre acquist ; c'est un pur present de la libéralité d'aultruy : ce n'est pas par discours, ou par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion ; c'est par auctorité et par commandement estrangier : la foiblesse de nostre iugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance ; c'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavants de ce divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle et celeste : apportons y seulement, du nostre, l'obeïssance et la subiection ; car, comme il est escript : « le destruiray la sapience des sages, et abbatray la prudence des prudents : où est le sage ? où est l'escrivain ? où est le disputateur de ce siecle ? Dieu n'a

il pas abesty la sapience de ce monde ? car, puisque le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pieu, par l'ignorance et simplese de la predication, sauver les croyants⁵⁷⁰. »

Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche ; et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. le crois qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite, c'est d'avoir appris à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance, qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablement sçavants ce qui advient aux espics de bled ; ils vont s'eslevant et se haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes : ⁵⁷¹ pareillement, les hommes ayant tout essayé, tout sondé, et n'ayant trouvé, en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero, « qu'ils ont appris de Philo n'avoir rien appris.⁵⁷² » Pherecydes, l'un des sept sages, escrivait à Thales, comme il expiroit, « l'ay, dict il, ordonné aux miens, aprez qu'ils m'aurent enterré, de te porter mes escripts. S'ils contentent et toy et les aultres sages, publie les ; sinon, supprime les : ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy mesme ; aussi ne foye ie pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre : i'ouvre les choses plus que ie ne les descouvre.⁵⁷³ » Le plus sage homme qui feut oncques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit, « Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien.⁵⁷⁴ » Il verifioit ce qu'on dict, que la plus grand' part de ce que nous sçavons est la

moindre de celle que nous ignorons, c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dict Platon, et les ignorons en verité. Omnes pene veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt ; angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ.⁵⁷⁵ Cicero mesme, qui debvoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dict que, sur sa vieillesse, il commença à desestimer les lettres : ⁵⁷⁶ et, pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation d'aucun party ; suyvant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'autre ; se tenant tousiours sous la dubitation de l'academie : Dicendum est, sed ita, ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque, et mihi diffidens.⁵⁷⁷

I'aurois trop beau ieu, si ie voulois considerer l'homme en sa commune façon et en gros ; et le pourrois faire pourtant par sa regle propre, qui iuge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

Qui vigilans stertit,
Mortua cui vita est prope iam, vivo atque
videnti ;⁵⁷⁸

qui ne se sent point, qui ne se iuge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles, oysifves : ie veulx prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excellents et triez, qui ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encores roidie et aiguisée par soing, par estude, et par art, et l'ont montée au plus hault point de sagesse où elle puisse atteindre : ils ont manié leur ame à tous sens et à tous biaux, l'ont appuyée et estansonnée de tout le secours estrangier qui luy a esté propre ; et enrichie et ornée de

tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eulx que loge la haulteur extreme de l'humaine nature : ils ont réglé le monde de polices et de loix ; ils l'ont instruit par arts et sciences, et instruit encores par l'exemple de leurs mœurs admirables. le ne mettray en compte que ces gents là, leur tesmoignage, et leur experience ; veoyons iusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus : les maladies et les defaults que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce point, ⁵⁷⁹ ou qu'il dict qu'il l'a trouvee ; ou qu'elle ne se peult trouver ; ou qu'il en est encores en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres : son desseing est de chercher la verité, la science, et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoïciens, et aultres, ont pensé l'avoir trouvee : ceulx cy ont establi les sciences que nous avons, et les ont traictees comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desesperé de leur queste, et iugé que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens : la fin de ceulx cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance ; ce party a eu la plus grande suite et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez de Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent qu'ils sont encores en cherche de la verité : ceulx cy iugent que ceulx là qui pensent l'avoir trouvee se trompent infiniment, et qu'il y a encores de la vanité trop hardie en ce second degré qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre ; car cela, d'establi la mesure de nostre puissance, de cognoistre et iuger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable :

Nil sciri si quis putat, id quoque nescit
An sciri possit quo se nil scire fatetur.⁵⁸⁰

L'ignorance qui se sçait, qui se iuge, et qui se condamne, ce n'est pas une entiere ignorance ; pour l'estre, il fault qu'elle s'ignore soy mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de bransler, doubter, et enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginatifve, l'appetitifve, et la consentante, ils en receoivent les deux premieres ; la derniere, ils la soustiennent et la maintiennent ambiguë, sans inclination ny approbation d'une part ou d'aulture, tant soit elle legiere. Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : la main espandue et ouverte, c'estoit Apparence ; la main à demy serree, et les doigts un peu croches, Consentement ; le poing fermé, Comprehension ; quand de la main gauche il venoit encores à clorre ce poing plus estroict, Science. ⁵⁸¹ Or, cette assiette de leur iugement, droicte et inflexible, recevant tous obiects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses ; d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, et la pluspart des maux corporels : voire ils s'exemptent par là de la ialousie de leur discipline ; car ils debattent d'une bien molle façon ; ils ne craignent point la revanche à leur dispute : quand ils disent que le poisant va contre bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust ; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la

dubitation et surseance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensent que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un ; ils n'y ont aulcun choïs. Si vous établissez que la neige soit noire ; ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche : si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'autre, c'est à eulx à maintenir qu'elle est tous les deux ; si, par certain iugement, vous tenez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez : oui ; et si, par un axiome affirmatif, vous asseurez que vous en doutez, ils vous iront debattant que vous n'en doutez pas, ou que vous ne pouvez iuger et establir que vous en doutez. Et, par cette extremité de doute, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doute et l'ignorance. Pourquoy ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre ialne, à eulx aussi de douter ? est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë ? et, où les aultres sont portez, ou par la coustume de leurs païs, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans iugement et sans choïs, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothéquez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent demordre, ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt ;⁵⁸² pourquoy à ceulx cy ne sera il pareillement concédé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude ? hoc liberiores et solutiores, quod integra illis est iudicandi potestas.⁵⁸³ N'est ce pas quelque avantage de se trouver

desengagé de la nécessité qui bride les aultres ? vault il pas mieulx demeurer en suspens, que de s'infrasquer ⁵⁸⁴ en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes ? vault il pas mieulx suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses ? Qu'iray ie choisir ? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez. ⁵⁸⁵ » Voylà une sottre response, à laquelle pourtant il semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, iamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis : vault il pas mieulx se tenir hors de cette meslee ? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'éternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus ; et à eulx il sera interdit d'en doubter ? S'il est loisible à Panætius ⁵⁸⁶ de soustenir son iugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les stoïciens ne doubtent aucunement ; pourquoy un sage n'osera il, en toutes choses, ce que cettuy cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole, de laquelle il est sectateur et professeur ? Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait que c'est ; si c'est un sçavant, il est préoccupé. Ils se sont reservé un merveilleux avantage au combat, s'estant deschargez du soing de se couvrir : il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent ; et font leurs besongnes de tout : s'ils vaincquent, vostre proposition cloche ; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance ; si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien ; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesme : Ut quum in eadem reparia contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur : ⁵⁸⁷ et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit faulse, que non pas

qu'elle soit vraye ; et ce qui n'est pas, que ce qui est ; et ce qu'ils ne croient pas, que ce qu'ils croient. Leurs façons de parler sont, « le n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'autre : le ne le comprends point : Les apparences sont eguales partout : La loy de parler, et pour et contre, est pareille : Rien ne semble vray, qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire, « ie soustiens, ie ne bouge : » voylà leurs refrains, et aultres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, et tresparfaicte surseance et suspension de iugement : ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debattre, mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un iugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. l'exprime cette fantasie autant que ie puis, parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir, et les auteurs mesmes la representent un peu obscurément et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles,⁵⁸⁸ à l'impulsion et contrainte des passions, aux constitutions des loix et des coustumes, et à la tradition des arts : Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti, voluit.⁵⁸⁹ Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aulcune opination ou iugement : qui faict que ie ne puis pas bien assortir à ce discours ce qu'on dict de Pyrrho ;⁵⁹⁰ ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est enchérir sur sa discipline : il n'a pas voulu se faire pierre ou souche ;⁵⁹¹ il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, iouissant de tous plaisirs, et commoditez naturelles, et se servant de toutes ses pieces

corporelles et spirituelles, en regle et droicture : les privileges fantastiques, imaginaires et fauls, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establiir, il les a de bonne foy renoncez et quittez. Si n'est il point de secte ⁵⁹² qui ne soit contraincte de permettre à son sage de suyvre assez de choses non comprinses, ny perceues, ny consenties, s'il veult vivre : et quand il monte en mer, il suytc ce desseing, ignorant s'il luy sera utile ; et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode ; circonstances probables seulement, aprez lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame ; les sens le poulsent, l'esprit l'agite. Encores qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de iuger, et qu'il s'apperceioive qu'il ne doibt engager son consentement, attendu qu'il peult estre quelque fauls pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y. a il d'arts qui font profession de consister en la coniecture plus qu'en la science ; qui ne decident pas du vray et du fauls, et suyvent seulement ce qu'il semble ? Il y a, disent ils, et vray et fauls, et y a en nous de quoy le chercher, mais non pas de quoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde : une ame garantie de preiugez a un merueilleux advancement vers la tranquillité ; gents qui iugent et contreroollent leurs iuges, ne s'y soubmettent iamais deuement.

Combien, et aux lois de la religion, et aux loix politiques, se treuvent plus dociles, et aysez à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines ! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité : cette cy presente l'homme nud et vuide ; recognoissant sa foyblesse naturelle ; propre à recevoir

d'en hault quelque force estrangiere ; desgarni d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine ; aneantissant son iugement pour faire plus de place à la foy, ny mescreant, ny establisant aulcun dogme contre les observances communes ; humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy iuré d'heresie, et s'exemptant, par consequent, des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulses sectes : c'est une charte blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commençons à Dieu, et renonceons à nous ; mieulx nous en valons. « Accepte, dit l'Ecclesiaste,⁵⁹³ en bonne part, les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du iour à la iournee ; le demourant est hors de ta cognoissance. » Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt.⁵⁹⁴

Voilà comment, des trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance : et, en celle des dogmatistes, qui est troisieme, il est aysé à descouvrir que la plupart n'ont prins le visage de l'assurance, que pour avoir meilleure mine ; ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous montrer iusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, quam docti fingunt magis, quam norunt.⁵⁹⁵ Timæus, ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme un homme à un homme ; et qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un aultre : car les exactes raisons n'estre en sa main, ny en mortelle main.⁵⁹⁶ Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité : Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixero ; sed, ut homunculus, probabilia coniectura sequens ;⁵⁹⁷ et cela sur le discours du mespris de la mort, discours naturel et populaire : ailleurs il l'a traduict sur le propos mesme de Platon : Si forte, de

deorum natura ortuque mundi disserentes, minus id, quod habemus in animo, consequimur, haud erit mirum : æquum est enim meminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos, qui iudicetis ; ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis.⁵⁹⁸ Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions, et d'autres créances, pour y comparer la sienne, et nous faire veoir de combien il est allé plus oultre, et combien il approche de plus prez la verisimilitude : car la verité ne se iuge point par auctorité et tesmoignage d'autrui ; et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escripts. Cettuy là est le prince des dogmatistes ; et si, nous apprenons de luy que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus douter :⁵⁹⁹ on le veoid à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse et inextricable, qu'on n'y peult rien choisir de son advis ; c'est par effect un pyrrhonisme sous une forme resolutifve. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'autrui par la sienne : Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt, quam necesse est... Hæc in philosophia ratio contra omnia disserendi, nullamque rem aperte iudicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem... Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adiuncta esse dicamus, tanta similitudine, ut in iis nulla insit certe iudicandi et assentiendi nota.⁶⁰⁰ Pourquoi, non Aristote seulement, mais la pluspart des philosophes ont ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subiect, et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux et descharné ? Clitomachus affirmoit n'avoir iamais sceu, par les escripts de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit : ⁶⁰¹ pourquoi a évité aux siens Epicurus, la facilité ; et Heraclitus en a esté surnommé σκοτεινός.⁶⁰² La difficulté est une monnoye que les sçavants employent, comme les ioueurs de passe passe, pour ne decouvrir

l'inanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye ayseement :

Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes...
Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt.⁶⁰³

Cicero⁶⁰⁴ reprend aulcuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droict, à la dialectique et à la geometrie, plus de temps que ne meritoient ces arts ; et que cela les divertissoit des debvoirs de la vie, plus utiles et honnestes : les philosophes cyrenaiques mesprisoient egualement la physique et la dialectique : ⁶⁰⁵ Zenon, tout au commencement des livres de la Republique, declaroit inutiles toutes les liberales disciplines :⁶⁰⁶ Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoient escript de la logique, ils l'avoient escript par ieu et par exercice ; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matière : ⁶⁰⁷ Plutarque le dict de la métaphysique ; Epicurus l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathématique, et, hors la physique, de toutes les sciences ; et Socrates, de toutes aussi, sauf celle seulement qui traicte des mœurs et de la vie : de quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousiours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passee, lesquelles il examinait et iugeoit, estimant tout aultre apprentissage subsecutif à celuy là et supernumeraire ; parum mihi placeant eæ litteræ, quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt ;⁶⁰⁸ la pluspart des arts ont esté ainsi mesprisees par le mesme sçavoir : mais ils n'ont pas pensé qu'il feust hors de propos d'exercer leur

esprit, ez choses mesmes où il n'y avoit aulcune solidité proufitable.

Au demourant, les uns ont estimé Plato dogmatiste ; les aultres, dubitateur ; les aultres en certaines choses l'un, et en certaines choses l'autre : le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousiours demandant et esmouvant la dispute, non iamais l'arrestant, iamais satisfaisant ; et dict n'avoir aultre science que la science de s'opposer. Homere, leur aucteur, a planté egualement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dict on ; aussi, à mon gré, iamais instruction ne feut titubante et rien asseverante, si la sienne ne l'est.

Socrates disoit,⁶⁰⁹ que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les aultres, quittent le mestier d'engendrer, elles : que luy, par le tiltre de Sage homme que les dieux luy ont defere, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter ; se contentant d'ayder et favoriser de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduicts, faciliter l'yssue de leur enfantement, iuger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, l'emmaillotter, et circoncrire ; exerçant et maniant son engein aux perils et fortunes d'aultruy

Il est ainsi de la pluspart des aucteurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democritus, Parmenides, Xenophanes, et aultres : ils ont une forme d'escire douteuse en substance et en desseing, enquerant plustost qu'instruisant ; encores qu'ils entresement leur style de cadences dogmatistes. Cela se veoid il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque ? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un aultre, pour ceulx qui y regardent de prez ? Et les reconciliateurs des iurisconsultes devoient premierement les concilier

chascun à soy. Platon me semble avoir aimé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres, est aussi bien les traicter que conformement, et mieulx ; à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous : les arrests font le point extresme du parler dogmatiste et resolutif ; si est ce que ceulx que nos parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doit à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté, non de la conclusion qui est à eux quotidienne, et qui est commune à tout iuge, tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matiere du droict souffre : et le plus large champ aux reprehensions des uns philosophes à l'encontre des aultres, se tire des contradictions et diversitez, en quoy chascun d'eulx se treuve empestre ; ou par desseing, pour montrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere : que signifie ce refrain : « en un lieu glissant et coulant, suspendons nostre creance ; » car, comme dict Euripides,

Les œuvres de Dieu, en diverses
Façons, nous donnent des traverses ; [610](#)

semblable à celui qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la verité : « Non, non, nous ne sentons rien, nous ne veoyons rien ; toutes choses nous sont occultes, il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle elle est ; [611](#) »

revenant à ce mot divin : Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ adinventiones nostræ, et providentiæ.⁶¹² Il ne fault pas trouver estrange, si gents desesperez de la prinse n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante, et si plaisante, que, parmy les voluptez, les stoïciens deffendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et treuvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democritus, ayant mangé à sa table des figes qui sentoient le miel, commença soudain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette douceur inusitée ; et, pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table pour veoir l'assiette du lieu où ces figes avoient esté cueillies : sa chambriere, ayant entendu la cause de ce remuement, luy dict, en riant, qu'il ne se peinast plus pour cela ; car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita de quoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobbé matiere à sa curiosité : « Va, luy dict il, tu m'as faict desplaisir ; ie ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle : ⁶¹³ » et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye à un effect fauls et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuyte des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce de quoy il estoit en doubte, pour ne perdre le plaisir de le chercher ; comme l'autre, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fiebvre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. Satius est supervacua discere, quam nihil.⁶¹⁴ Tout ainsi qu'en toute pasture, il y a le plaisir souvent seul ; et tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n'est pas tousiours nutritif, ousain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science, ne laisse pas d'estre voluptueux, encores qu'il ne

soit ny alimentant ny salulaire. Voicy comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits ; elle nous esleve et enfle, nous faict desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparaison des superieures et celestes ; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tresplaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en iuger : » ce sont des mots de leur profession.⁶¹⁵ La vaine image de cette maladifve curiosité se veoid plus expressement encores en cet aultre exemple, qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus souhaitoit et prioit les dieux, qu'il peust une fois veoir le soleil de prez, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beauté, à peine d'en estre bruslé soubdainement.⁶¹⁶ Il veult, au prix de sa vie, acquerir une science, de laquelle l'usage et possession luy soit quand et quand ostee ; et, pour cette soubdaine et volage cognoissance, perdre toutes aultres cognoissances qu'il a, et qu'il peult acquerir par aprez.

le ne me persuade pas ayseement qu'Epicurus, Platon, et Pythagoras, nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idees, et leurs Nombres : ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debattable. Mais, en cette obscurité et ignorance du monde, chascun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere ; et ont promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que, toute faulse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : Unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi.⁶¹⁷

Un ancien, à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son iugement il ne tenoit pas grand compte, respondit que « Cela c'estoit vraiment philosopher. » Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la

naturelle curiosité qui est en nous : aulcunes choses ils les ont escriptes pour le besoing de la societé publicque, comme leurs religions ; ⁶¹⁸ et a esté raisonnable, pour cette consideration, que les communes opinions ils n'ayent voulu les espelucher au vif, aux fins de n'engendrer du trouble en l'obéissance des loix et coustumes de leur païs.

Platon traicte ce mystere, d'un ieu assez descouvert : car, où il escript selon soy, il ne prescript rien à certes : quand il faict le législateur, il emprunte un style regentant et asseverant, et si y mesle hardiement les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy mesme ; sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes : et pourtant, en ses loix, il a grand soing qu'on ne chante en publicque que des poësies, desquelles les fabuleuses feinctes tendent à quelque utile fin ; estant si facile d'imprimer toute sorte de phantosmes en l'esprit humain, que c'est iniustice de ne le paistre plustost de mensonges proufitables, que de mensonges ou inutiles, ou dommageables ; il dict tout destrousseement,⁶¹⁹ en sa Republique⁶²⁰, « Que, pour le proufit des hommes, il est souvent besoing de les piper. » Il est aysé à distinguer quelques sectes avoir plus suyvi la verité, quelques aultres l'utilité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie : les plus hardies sectes, epicurienne, pyrrhonienne, nouvelle academique, encores sont elles contrainctes de se plier à la loy civile, au bout du compte.

Il y a d'aultres subiects qu'ils ont beluttez,⁶²¹ qui à gauche, qui à dextre, chascun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droict ; car, n'ayant rien trouvé de si caché de quoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des coniectures foibles et folles,

non qu'ils les prinssent eulx mesmes pour fondement, ny pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude : Non tam id sensisse quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse.⁶²² Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons nous une si grande inconstance, variété, et vanité d'opinions, que nous veoyons avoir esté produictes par ces ames excellentes et admirables ? car, pour exemple, qu'est il plus vain que de vouloir deviner Dieu par nos analogies et coniectures ? le régler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix ? et nous servir, aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition ; et, parce que nous ne pouvons estendre nostre veue iusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres ?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient, sous quelque visage, sous quelque nom et en quelque maniere que ce feust :

Iupiter omnipotens, rerum, regumque, deumque
Progenitor, genitrixque.⁶²³

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion ; les hommes, les actions impies, ont eu partout les evenemens sortables.⁶²⁴ Les histoires païennes recognoissent de la dignité, ordre, iustice, et des prodiges et oracles employez à leur prouffit et instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu,

par sa misericorde, daignant, à l'aventure, fomenter, par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy au travers des faulses images de leurs songes. Non seulement faulses, mais impies aussi et iniurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention ; et de toutes les religions que saint Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoient dediee à une « Divinité cachee et incogneue » luy sembla la plus excusable.⁶²⁵

Pythagoras adumbra la verité de plus prez, iugeant que la cognoissance de cette Cause premiere et Estre des estres debvoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration ; que ce n'estoit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chascun en amplifiant l'idee selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce proiect la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans obiect prefix et sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage : l'esprit humain ne se sçauroit maintenir, vaguant en cet infini de pensees informes ; il les luy fault compiler en certaine image à son modele. La maiesté divine s'est ainsi, pour nous, aulcunement laissé circonscrire aux limites corporels : ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition ; son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles : car c'est l'homme qui croit et qui prie. le laisse à part les aultres arguments qui s'employent à ce subiect : mais à peine me feroit on accroire que la veue de nos crucifix et peinture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements cerimonieux de nos eglises, que les voix accommodees à la devotion de nostre pensee, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tresutile effect.

De celles⁶²⁶ ausquelles on a donné corps, comme la nécessité l'a requis parmy cette cecité universelle, ie me feusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil,

La lumière commune,
L'œil du monde ; et si Dieu au chef porte des yeulx,
Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux,
Qui donnent vie à tous, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons ;
Qui remplit l'univers de ses vertus cogneues ;
Qui d'un traict de ses yeulx nous dissipe les nues :
L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant,
En la course d'un iour tout le ciel tournoyant ;
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme ;
Lequel tient dessoubs luy tout le monde pour terme :
En repos, sans repos ; oysif, et sans seiour ;
Fils aîné de nature, et le pere du iour :

d'autant qu'oultre cette sienne grandeur et beauté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloingnee de nous, et par ce moyen si peu cogneue, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration et reverence.

Thales,⁶²⁷ qui le premier s'enquit de telle matiere, estima dieu un esprit qui fait d'eau toutes choses : Anaximander, que les dieux estoient mourants et naissants à diverses saisons, et que c'estoient des mondes infinis en nombre :

Anaximenes, que l'air estoit dieu, qu'il estoit produict et immense, tousiours mouvant. Anaxagoras, le premier, a tenu la description et maniere de toutes choses estre conduite par la force et raison d'un esprit infini. Alcmaeon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres, et à l'ame. Pythagoras a faict dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont desprinses : Parmenides, un cercle entourant le ciel, et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disait estre des dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faictes : Protagoras, n'avoir rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont : Democritus, tantost que les images et leurs circutions sont dieux ; tantost cette nature qui eslance ces images ; et puis, nostre science et intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages : il dict, au Timee, le pere du monde ne se pouvoir nommer ; aux Loix, qu'il ne se fault enquerir de son estre ; et ailleurs, en ces mesmes livres, il faict le monde, le ciel, les astres, la terre, et nos ames, dieux ; et receoit, en oultre, ceulx qui ont esté receus par l'ancienne institution, en chasque republique. Xenophon rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates ; tantost qu'il ne se fault enquerir de la forme de dieu ; et puis il luy faict establir que le soleil est dieu, et l'ame, dieu ; qu'il n'y en a qu'un ; et puis, qu'il y en a plusieurs. Speusippus, nepveu de Platon, faict dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale : Aristote, asture que c'est l'esprit, asture le monde ; asture il donne un aultre maistre à ce monde, et asture faict dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en faict huict ; les cinq nommez entre les planetes ; le sixiesme, composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses membres ; le septiesme et huictiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne faict que vaguer entrer ses advis, et enfin prive dieu de sentiment, et le faict remuant de forme à aultre ; et puis dict que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promene, de pareille irresolution, entre toutes ses fantasies ;

attribuant l'intendance du monde, tantost à l'entendement, tantost au ciel, tantost aux estoiles : Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter, et diminuer, sans forme et sentiment : Zeno, la loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal, laquelle loy est un animant ; et oste les dieux accoustumez, Iupiter, Iuno, Vesta : Diogenes apolloniates, que c'est l'aage.⁶²⁸ Xenophanes faict dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avecques l'humaine nature. Ariston estime la forme de dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou aultre chose : Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus, auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes proufitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte entre mille formes de dieux qu'il faict ; les hommes aussi qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioient tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus faict les dieux luisants, transparents et perflables,⁶²⁹ logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups ; revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage :

Ego deum genus esse semper dixi, et dicam
cœlitum ;
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum
genus.⁶³⁰

Fiez vous, à vostre philosophie ; vantez-vous, d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de

cervelles philosophiques ! Le trouble des formes mondaines a gagné sur moy, que les diverses mœurs et fantasies aux miennes ne me desplaisent pas tant, comme elles m'instruisent ; ne m'enorgueillissent pas tant, comme elles m'humilient en les conferant : et tout aultre choisis, que celui qui vient de la main expresse de Dieu, me semble choisis de peu de prerogative.⁶³¹ Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subiect, que les écoles : par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsiderée. Les choses les plus ignorees sont plus propres à estre deifiées : parquoy, de faire de nous des dieux, comme l'ancienneté,⁶³² cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. l'eusse encores plustost suyvi ceulx qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf ; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cogneu, et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes là, et leur attribuer des facultez extraordinaires : mais d'avoir faict des dieux de nostre condition, de laquelle nous devons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parenteles, l'amour et la ialousie, nos membres et nos os, nos fiebvres et nos plaisirs, nos morts, nos sepultures, il fault que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain ;

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero quæ sint indigna videri : ⁶³³

Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt ; genera, coniugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis inducuntur ; accipimus enim deorum cupiditates,

agritudines, iracundias ; ⁶³⁴ comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere, à la peur, à la fiebvre et à la male fortune, et aultres iniures de nostre vie fraisle et caducque :

Quid iuvat hoc, templis nostros inducere mores ?

O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes ! ⁶³⁵

Les Ægyptiens, d'une impudente prudence, deffendoient, sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent aultrefois esté hommes ; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté : et leur effigie, representee le doigt sur la bouche, signifioit, dict Varro, ⁶³⁶ cette ordonnance mysterieuse, à leurs presbtres, de taire leur origine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieulx faict, dict Cicero, ⁶³⁷ de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere : mais, à le bien prendre, il a faict, en plusieurs façons, et l'un et l'autre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux, et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, ie ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encores aprez la ruyne et aneantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie :

Secreti celant calles, et myrtea circum
Silva tegit ; curæ non ipsa in morte relinquunt ;⁶³⁸

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excellente beauté, de vins et de vivres singuliers : ie veois bien que ce sont des mocqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous emmieller et attirer par ces opinions et esperances, convenables à nostre mortel appetit. Si sont aucuns des nostres tumbez en pareil erreur, se promettants, aprez la resurrection, une vie terrestre et temporelle, accompagnee de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinité, que le surnom luy en est demeuré, ayt estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance ? et qu'il ayt cru que nos prinses languissantes feussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste pour participer à la beatitude, ou peine eternelle ? Il fauldroit luy dire, de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont de ceux que i'ay sentis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité : Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult ; cela, ce ne seroit encores rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : Si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte ; tout contentement des mortels est mortel : la recognoissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'autre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les

commoditez terrestres et finies : Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes et divines promesses, si nous les pouvons aucunement concevoir ; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles et incomprehensibles, et parfaitement aultres que celles de nostre miserable experience. OEil ne sçauroit veoir, dict saint Paul,⁶³⁹ et. ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu-prepare aux siens. Et si, pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doibt estre d'un si extreme changement et si universel, que, par la doctrine physique, ce ne sera plus nous ;

Hector erat tunc quum bello certabat ; at ille
Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo ;⁶⁴⁰

ce sera quelque aultre chose qui recevra ces recompenses :

Quod mutatur... dissolvitur ; interit ergo :
Traiciuntur enim partes, atque ordine migrant.⁶⁴¹

Car, en la metempsychose de Pythagoras, et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lion, dans lequel est l'ame de César, espouse les passions qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy ? si c'estoit encores luy, ceulx là auroient raison, qui, combattants cett' opinion contre Platon, lui reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere revestue d'un corps de mule ; et semblables absurditez. Et pensons nous qu'ez mutations

qui se font des corps des animaux en aultres de mesme espece, les nouveaux venus ne soyent aultres que leurs predecesseurs ? Des cendres d'un phœnix s'engendre, dict on, ⁶⁴² un ver, et puis un aultre phœnix ; ce second phœnix, qui peult imaginer qu'il ne soit aultre que le premier ? Les vers qui font nostre soye, on les veoid comme mourir et asseicher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un aultre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier ; ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque
factum,
Interrupta semel quum sit repetentia nostra. ⁶⁴³

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de iouïr des recompenses de l'aultre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence :

Scilicet, avolsus radicibus, ut nequit ullam
Displicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto ;
⁶⁴⁴

car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette iouïssance ; car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles,

desquelles la separation c'est la mort et ruyne de nostre estre :

Inter enim iecta est vitai pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes : 645

nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres de quoy il vivoit, et que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos, qui coitu coniugioque
Corporis atque animae consistimus uniter apti. 646

Davantage, sur quel fondement de leur iustice peuvent les dieux recognoistre et recompenser à l'homme, aprez sa mort, ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eulx mesmes qui les ont acheminees et produictes en luy ? Et pourquoy s'offensent ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont eulx mesmes produit en cette condition faultiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empescher de faillir ! Epicurus opposeroit il pas cela à Platon, avecques grand'apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence,
« Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la mortelle ? » Elle ne faict que fourvoyer partout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidemment que nous ? car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la Vérité, qu'il a pleu à Dieu nous

communiquer, nous veoyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye trasee et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peult estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque,⁶⁴⁷ à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique vouloir iuger de ceulx qui chantent, ou à un homme qui ne feut iamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre, par quelque legiere coniecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce crois ie, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez, luy offrant de nos viandes à manger, de nos danses, mommeries et farces à la resiouïr, de nos vestements à se couvrir, et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets, et, pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa iustice d'une inhumaine vengeance, l'esiouïssant de la ruyne et dissipation des choses par elles creees et conservees : comme Tiberius Sempronius,⁶⁴⁸ qui fait brusler, pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles et armes qu'il avoit gagné sur les ennemis en la Sardaigne ; et Paul Emyle,⁶⁴⁹ celles de Macedoine, à Mars et à Minerve ; et Alexandre,⁶⁵⁰ arrivé à l'ocean indique, iecta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or ; remplissant en oultre ses autels d'une boucherie, non

de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi ; ainsi que plusieurs nations, et entre aultres la nostre, avoient en usage ordinaire ; et crois qu'il n'en est aulcune exempte d'en avoir faict essay :

Sulmone creatos
Quatuor hic iuvenes, totidem, quos educat Ufens,
Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.⁶⁵¹

Les Getes⁶⁵² se tiennent immortels, et leur mourir n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils despeschent vers luy quelqu'un d'entre eulx pour le requerir des choses necessaires. Ce député est choisi au sort ; et la forme de le despescher, aprez l'avoir, de bouche, informé de sa charge, est que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de iavelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soubdain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et exsecrable, et en deputent encores un aultre de mesme. Amestris,⁶⁵³ mere de Xerxes, devenue vieille, fait, pour une fois, ensepvelir tous vifs quatorze iouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du païs, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encores aujourd'huy les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfants ; et n'aiment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : iustice affamee du sang de l'innocence !

Tantum relligio potuit suadere malorum !⁶⁵⁴

Les Carthaginois⁶⁵⁵ immoloient leurs propres enfants à Saturne ; et qui n'en avoit point, en achetoit, estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office avecques contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine de notre affliction ; comme les Lacedemoniens,⁶⁵⁶ qui mignardoient leur Diane par le bourrellement des ieunes garçons qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent iusques à la mort : c'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bastiment, et de vouloir garantir la peine due aux coupables, par la punition des non coupables ; et que la pauvre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son immolation, deschargeast envers Dieu l'armee des Grecs des offenses qu'ils avoient commises ;

Et casta inceste, nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis :⁶⁵⁷

et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des dieux envers les affaires romaines, s'allassent iecter, à corps perdu, à travers le plus espais des ennemis. Quæ fuit tanta deorum iniquitas, ut placari populo romano non possent, nisi tales viri occidissent ?⁶⁵⁸ Ioinct que ce n'est pas au criminel de se faire fouetter à sa mesure et à son heure ; c'est au iuge, qui ne met en compte de chastiment que la peine qu'il ordonne, et ne peult attribuer à punition ce qui vient à gré à celui qui le souffre : la vengeance divine presuppose notre dissentement entier, pour sa iustice, et pour nostre peine. Et feut ridicule l'humeur de Polycrates,⁶⁵⁹ tyran de

Samos, lequel, pour interrompre le cours de son continuel bonheur, et le compenser, alla iecter en mer le plus cher et precieux ioyau qu'il eust, estimant que, par ce malheur aposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune : et elle, pour se mocquer de son ineptie, feit que ce mesme ioyau reveinst encores en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschirements et desmembremens des Corybantes, des Monades, et, en nos temps, des Mahumetans qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete : veu que l'offense consiste en la volonté, non en la poictrine, aux yeulx, aux genitoires, en l'embonpoinct, aux espaulles et au gosier ? Tantus est perturbatæ mentis, et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum nie homines quidem sæviunt.⁶⁶⁰ Cette contexture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des aultres hommes ; c'est iniustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit : ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner et corrompre les fonctions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la solitude de les conduire selon raison ; ubi iratos deos timent, qui sic propitios habere merentur ?... Inī regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidam ; sed nemo sibi, ne vir esset, iubente domino, manus intulit.⁶⁶¹ Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

Sæpius olim

Relligio peperit scelerosa atque impia facta.⁶⁶²

Or rien du nostre ne se peult apparier ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la

tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance, et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abiecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur ? *Infirmum Dei fortius est hominibus ; et stultum Dei sapientius est hominibus.*⁶⁶³ Stilpon le philosophe, interrogé si les dieux s'esioüissent de nos honneurs et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondict il ;⁶⁶⁴ retirons nous à part, si vous voulez parler de cela. » Toutes-fois, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegee par nos raisons (i'appelle raison nos resveries et nos songes, avecques la dispense de la philosophie, qui dict, « le fol mesme, et le meschant, forcener par raison ; mais que c'est une raison de particuliere forme ; ») nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et nostre cognoissance. Parce que rien ne se faict de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoi ! Dieu nous a il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? s'est il obligé à n'oultrepasser les bornes de nostre science ? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects ; penses tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mis toutes ses formes et toutes ses idees en cet ouvrage ? Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé ; au moins si tu la veois : sa divinité a une iurisdiction infinie au delà ; cette piece n'est rien au prix du tout :

Omnia cum cœlo, terraque, marique,
Nil sunt ad summam summaï totius omnem : ⁶⁶⁵

c'est une loy municipale que tu allegues, tu ne sçais pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subiect, mais non pas luy ; il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aulcunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ny pour te donner le contreroolle de son pouvoir : le corps humain ne peult voler aux nues ; c'est pour toy. Le soleil bransle, sans seiour, sa course ordinaire ; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre ; l'eau est instable et sans fermeté ; un mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide ; l'homme ne peult conserver sa vie dans les flammes ; il ne peult estre et au ciel, et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toy qu'il a faict ces regles ; c'est toy qu'elles attachent : il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreinct ses forces à certaine mesure ? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege ? Ta raison n'a, en aulcune aultre chose, plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes ;

Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quæ
sunt,

Non esse unica, sed numero magis innumerali : [666](#)

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aulcuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine ; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a rien seul et un,

Quum in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat ; ⁶⁶⁷

et que toutes les especes sont multipliees en quelque nombre ; par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ayt faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ayt esté toute espuisee en ce seul individu ;

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est,
Esse alios alibi congressus materiai,

Qualis hic est, avido complexu quem tenet
æther : ⁶⁶⁸

notamment, si c'est un animant, comme ses mouvements le rendent si croyable que Platon l'asseure, ⁶⁶⁹ et plusieurs des nostres, ou le confirment, ou ne l'osent infirmer ; non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoiles et aultres membres du monde, sont creatures composees de corps et ame, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du Createur. Or, s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus, et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les regles de cettuy cy touchent pareillement les aultres ? ils ont, à l'aventure, aultre visage et aultre police. Epicurus ⁶⁷⁰ les imagine, ou

semblables, ou dissemblables. Nous veoyons en ce monde une infinie difference et variété, pour la seule distance des lieux : ny le bled ny le vin ne se veoid, ni aulcun de nos animaulx, en ce nouveau coin du monde que nos peres ont descouvert ; tout y est divers : et, au temps passé, veoyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus ny de Ceres. Qui en voudra croire Pline et Herodote,⁶⁷¹ il y a des especes d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre ; et y a des formes mestisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale : il y a des contrees où les hommes naissent sans teste, portant les yeulx et la bouche en la poictrine ; où ils sont tous androgynes ; où ils marchent de quatre pattes ; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre ; où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau ; où les femmes accouchent à cinq ans, et n'en vivent que huict ; où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peult mordre, et rebouche contre ; où les hommes sont sans barbe ; des nations sans usage de feu ; d'autres qui rendent le sperme de couleur noire ; quoy, ceulx qui naturellement se changent en loups, en iuments, et puis encores en hommes ? et, s'il est ainsi, comme dict Plutarque,⁶⁷² qu'en quelque endroict des Indes il y ayt des hommes sans bouche, se nourrissants de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulses ? Il n'est plus risible, ny à l'aventure capable de raison et de société ; l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroient, pour la pluspart, hors de propos.

Davantage, combien y a il de choses en nostre cognoissance qui combattent ces belles regles que nous avons taillees et prescriptes à nature ? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme ! Combien de choses appelions nous miraculeuses et contre nature ? cela

se faict par chasque homme et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance : combien trouvons nous de proprieté occultes et de quintessences ? car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu' « aller selon nostre intelligence, » autant qu'elle peult suyvre, et autant que nous y veoyons : ce qui est au delà est monstrueux et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles, tout sera doncques monstrueux : car à ceulx là l'humaine raison a persuadé qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque, non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire ;⁶⁷³ s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose ; s'il y a science ou ignorance, ce que Metrodorus Chius⁶⁷⁴ nioit l'homme pouvoir dire ; ou, si nous vivons, comme Euripides est en doubte, « si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie :⁶⁷⁵ »

Τίς δ' εἶδεν εἰ ζῆν τεῦθ', ὃ κέλεται θανεῖν,
Τὸ ζῆν δὲ, θνήσκειν ἔστι ;³

et non sans apparence ; car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise⁶⁷⁶ dans le cours infiny d'une nuict eternelle, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encores une bonne partie de ce moment ? D'autres iurent, Qu'il n'y a point de mouvement, ⁶⁷⁷ que rien ne bouge, comme les suyvants de Melissus ; car s'il n'y a rien qu'Un, ni ce mouvement spherique ne luy peult servir, ny le mouvement de lieu à aultre, comme Platon prouve : d'autres, Qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras⁶⁷⁸ dict qu'il n'y a rien en nature que le doubte ; que de toutes choses on peult egualement disputer ; et de cela mesme, si on peult egualement disputer de toutes choses : Nausiphanes, ⁶⁷⁹ Que, des choses qui semblent,

rien n'est non plus que non est ; Qu'il n'y a aultre certain que l'incertitude : Parmenides, Que de ce qu'il semble il n'est aulcune chose en general ; qu'il n'est qu'Un : Zenon, qu'Un mesme n'est pas, et qu'il n'y a rien ; si Un estoit, il seroit ou en un aultre ou en soy mesme ; s'il est en un aultre, ce sont deux ; s'il est en soy mesme, ce sont encores deux ; le comprenant et le compris.⁶⁸⁰ Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'un'ombre ou faulse ou vaine.

Il m'a tousiours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence : « Dieu ne peult mourir ; Dieu ne se peult desdire ; Dieu ne peult faire cecy ou cela. » le ne treuve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parole : et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la faudroit représenter plus reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defaults, comme tout le reste : la pluspart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes ; nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix ; et la pluspart des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes : combien de querelles et combien importantes a produict au monde le doute du sens de cette syllabe, Hoc ?⁶⁸¹ Prenons la clause que la logique mesme nous presentera pour la plus claire : si vous dictes, « Il faict beau temps, » et que vous dissiez⁶⁸² verité, il fait doncques beau temps. Voylà pas une forme de parler certaine ? encores nous trompera elle : qu'il soit ainsi, suyvons l'exemple : si vous dictes, « le ments, » et que vous dissiez vray, vous mentez doncques.⁶⁸³ L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy sont pareilles à l'aultre ; toutesfois nous voylà embourbez. le veois les philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aulcune maniere de parler ; car il leur faudroit un nouveau langage : le nostre est tout formé

de propositions affirmatives, qui leur sont du tout ennemies ; de façon que, quand ils disent, « le doute », on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins assurent et savent ils cela, qu'ils doutent. Ainsin on les a contraincts de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : quand ils prononcent « l'ignore, » ou « le doute, » ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quand et quand le reste, ny plus ny moins que la rubarbe qui poulse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quand et quand elle mesme.⁶⁸⁴ Cette fantasie est plus seurement conceue par interrogation : QUE SÇAY IE ? comme ie la porte à la devise d'une balance.

Voyez comment on se prevault de cette sorte de parler, pleine d'irreverence :⁶⁸⁵ aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destroussement qu' « Il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. » Et ce mocqueur ancien,⁶⁸⁶ comment il en faict son proufit ! « Au moins, dict il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il veoid Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peult tuer quand il le vouldroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition ; il ne peult faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celui qui a vescu n'ayt point vescu, celui qui a eu des honneurs ne les ayt point eus ; n'ayant aultre droict sur le passé que de l'oubliance : et à fin que cette societé de l'homme à Dieu s'accouple encores par des exemples plaisants, il ne peult faire que deux fois dix ne soient vingt. » Voylà ce qu'il dict, et qu'un chrestien debvroit éviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage, pour ramener Dieu à leur mesure :

Cras vel atra
Nube polum Pater occupato,
Vel sole puro ; non tamen irritum,
Quodcumque retro est, efficiet, neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens semel hora vexit :⁶⁸⁷

Quand nous disons Que l'infinité des siecles, tant passez qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant ; Que sa bonté, sapience, puissance, sont même chose avecques son essence, nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende⁶⁸⁸ point. Et toutesfois nostre outrecuidance veult faire passer la Divinité par nostre estamine ; et de là s'engendrent toutes les resveries et les erreurs desquelles le monde se treuve saisi, ramenant et poisant à sa balance chose si esloingnee de son poids.⁶⁸⁹ Mirum, quo procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu.⁶⁹⁰ Combien insolemment rebrouent Epicurus les stoïciens, sur ce qu'il tient, l'Estre veritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un umbrage et similitude ! combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinee ! (à la mienne volonté, qu'aulcuns du surnom de chrestiens ne le facent pas encores !) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la nécessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeulx, a faict qu'un grand personnage des nostres⁶⁹¹ a attribué à la Divinité une forme corporelle ; et est cause de ce qui nous advient tous les iours d'attribuer à Dieu les evenements d'importance, d'une particuliere assignation : parce qu'ils nous poisent, il semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux

evenements qui nous sont legiers, ou d'une suite ordinaire ; magna dii curant, parva negligunt :⁶⁹² escoutez son exemple, il vous esclaircira de sa raison ; nec in regnis quidem reges omnia minima curant,⁶⁹³ comme si à ce roy là c'estoit plus et moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre ; et si sa providence s'exerceoit aultrement, inclinant l'evenement d'une bataille, que le sault d'une pulce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses, de pareille teneur, mesme force et mesme ordre ; nostre interest n'y apporte rien ; nos mouvements et nos mesures ne le touchent pas : Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis.⁶⁹⁴ Nostre arrogance nous remet tousiours en avant cette blasphemouse apparition. Parce que nos occupations nous chargent, Strabon a estrené les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs presbtres ; il faict produire et maintenir toutes choses à nature ; et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des iugements divins ; quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quidquam, nec exhibere alteri.⁶⁹⁵ Nature veult qu'en choses pareilles il y ayt relation pareille : le nombre doncques infiny des mortels conclud un pareil nombre d'immortels ; les choses infinies qui tuent et ruynent en presupposent autant qui conservent et proufiterit. Comme les ames des dieux, sans langue, sans yeulx, sans aureillés, sentent entre elles chascune ce que l'aultre sent, et iugent nos pensees : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et desprinses du corps par le sommeil ou par quelque ravissement, divinent, prognostiquent, et veoyent choses qu'elles ne sçauroient veoir meslees aux corps. Les hommes, dict saint Paul,⁶⁹⁶ sont devenus fols, pensants estre sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible. Veoyez un peu ce bastelage de deïfications anciennes : aprez la grande et superbe pompe

de l'enterrement,⁶⁹⁷ comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide et saisir le lict du trespasé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle, lequel, s'envolant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en paradis : nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine,⁶⁹⁸ où cet aigle est representé emportant à la chevremorte⁶⁹⁹ vers le ciel ces ames deïfies. C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions ;

Quod finxere, timent :⁷⁰⁰

comme les enfants qui s'effroyent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon ; quasi quidquam in felicius sit homine, cui sua figmenta dominantur. ⁷⁰¹ C'est bien loing d'honorer celuy qui nous a faicts, que d'honorer celuy que nous avons faict. Auguste eut plus de temples que Iupiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoient receus d'Agésilas, lui veinrent dire qu'ils l'avoient canonisé : « Vostre nation, leur dict il, ⁷⁰² a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble ? Faictes en, pour veoir, l'un d'entre vous : et puis, quand i'auray veu comme il s'en sera trouvé, ie vous diray grand-mercy de vostre offre. » L'homme est bien insensé ! il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaine ! Oyez Trismegiste⁷⁰³ louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature et la faire. » Voicy des arguments de l'eschole mesme de la philosophie,

Nosse cui divos et cœli numina soli,
Aut soli nescire, datum :⁷⁰⁴

« Si Dieu est, il est animal ;⁷⁰⁵ s'il est animal, il a sens ; et s'il a sens, il est subiect à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action ; et s'il a corps, il est perissable. » Voylà pas triomphé ! « Nous sommes

incapables d'avoir faict le monde : il y a doncques quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sottise arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers : il y a doncques quelque chose de meilleur ; cela c'est Dieu. Quand vous veoyez une riche et pompeuse demeure, encores que vous ne sçachiez qui en est le maistre ; si ne direz vous pas qu'elle soit faicte pour des rats : et cette divine structure que nous veoyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes ? Le plus hault est il pas tousiours le plus digne ? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison ne peult produire un animant capable de raison : le monde nous produict ; il a doncques ame et raison. Chasque part de nous est moins que nous : nous sommes part du monde ; le monde est doncourny de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : le gouvernement du monde appartient doncques à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance : ils sont doncques pleins de bonté. Nous avons besoin de nourriture : aussi ont doncques les dieux, et se paissent des vapeurs de ça bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont doncques pas biens à nous. L'offenser et l'estre offensé sont egualement tesmoignages d'imbécillité : c'est doncques folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature ; l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont aultre distinction, sinon que celle là est eternelle : or, la duree n'est aulcune accession à la sagesse ; parquoy nous voylà compaignons. Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la iustice : ces qualitez sont doncques en luy. » Somme, le bastiment et le desbastiment,⁷⁰⁶ les conditions de la Divinité, se forgent par l'homme, selon la relation à soy. Quel patron ! et quel modele ! Estirons,⁷⁰⁷ eslevons et

grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous plaira :
enfle toy, pauvre homme, et encores, et encores, et
encores ;

Non, si te ruperis, inquit.⁷⁰⁸

Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semet ipsos pro illo cogitantes, non illum, sed se ipsos, non illi, sed sibi comparant.⁷⁰⁹ Ez choses naturelles, les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes : quoy cette cy ? elle est au dessus de l'ordre de nature ; sa condition est trop haultaine, trop esloingnee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garottent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse : nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avecques vostre astrolabe. Ils ramencent Dieu iusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations : Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avec le dieu Serapis,⁷¹⁰ se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le macquerellage des presbtres de ce temple : Varro, le plus subtil et le plus sçavant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escript⁷¹¹ que le sacristain de Hercules, iectant au sort d'une main pour soy, de l'aulture pour Hercules, ioua contre luy un soupper et une garse ; s'il gaignoit, aux despens des offrandes ; s'il perdoit, aux siens : il perdit, paya son soupper et sa garse ; son nom feut Laurentine, qui veid de nuict ce dieu entre ses bras, luy disant au surplus que, le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit la payeroit celestement de son salaire : ce feut Taruncius,⁷¹² ieune homme riche, qui la mena chez luy,

et avecques le temps la laissa heritiere. Elle, à son tour, esperant faire chose agreable à ce dieu, laissa heritier le peuple romain : pourquoy on luy attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas que, par double estoc, ⁷¹³ Platon feust originellement descendu des dieux, et avoir pour aucteur commun de sa race Neptune ; il estoit tenu pour certain, à Athenes, que Ariston ayant voulu iouïr de la belle Perictione, n'avoit sceu ; et feust adverty en songe par le dieu Apollo de la laisser impollue et intacte iusques à ce qu'elle feust accouchee : c'estoient les pere et mere de Platon. ⁷¹⁴ Combien y a il, ez histoires, de pareils cocuages procurez par les dieux contre les pauvres humains ? et des maris iniurieusement descriez en faveur des enfants ? En la religion de Mahumet, il se treuve, par la creance de ce peuple, assez de Merlins, à sçavoir enfants sans pere, spirituels, nays divinement au ventre des pucelles ; et portent un nom qui le signifie en leur langue.

Il nous fault noter qu'à chasque chose il n'est rien plus cher et plus estimable que son estre ; le lion, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece ; et que chascune rapporte les qualitez de toutes aultres choses à ses propres qualitez ; lesquelles nous pouvons bien estendre et raccourcir, mais c'est tout ; car, hors de ce rapport et de ce principe, nostre imagination ne peult aller, ne peult rien diviner aultre, et est impossible qu'elle sorte de là et qu'elle passe au delà : d'où naissent ces anciennes conclusions : « De toutes les formes, la plus belle est celle
« . de l'homme : Dieu doncques est de cette forme. Nul ne
« peult estre heureux sans vertu ; ny la vertu estre sans
« raison ; et nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine
« figure : Dieu est doncques revestu de l'humaine
figure. ⁷¹⁵ »

Ita est information anticipalumque mentibus nostris, ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana. ⁷¹⁶
Pourtant disoit plaisamment Xenophanes, ⁷¹⁷ que si les

animaulx se forgent des dieux, comme il est vraysemblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eulx, et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent ; la terre me sert à marcher, le soleil à m'esclairer, les estoiles à m'inspirer leurs influences ; i'ay telle commodité des vents, telle des eaux ; il n'est rien que cette voulte regarde si favorablement que moy ; ie suis le mignon de nature ? Est-ce pas l'homme qui me traicte, qui me loge, qui me sert ? c'est pour moy qu'il faict et semer et mouldre ; s'il me mange, aussi faict il bien l'homme son compaignon ; et si foys ie moy les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en diroit une grue ;⁷¹⁸ et plus magnifiquement encores, pour la liberté de son vol, et la possession de cette belle et haulte region : Tam blanda conciliatrix, et tam sui est lena ipsa natura ! ⁷¹⁹

Or doncques, par ce mesme train, pour nous sont les destinees, pour nous le monde ; il luict, il tonne pour nous ; et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le point où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme ; elle ne leur attribue aultre consultation et aultre vacation. Les voylà contre nous en guerre ;

Domitosque Herculea manu
Telluris iuvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris.⁷²⁰

Les voicy partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs :

Neptunus muros, magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque a sedibus urbem
Eruit : hic Iuno Scaeas sævissima portas
Prima tenet.⁷²¹

Les Cauniens, pour la jalousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le iour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappants l'air par cy, par là, à tout leurs glaives, pourchassants ainsin à oultrance, et bannissants les dieux estrangers de leur territoire.⁷²² Leurs puissances sont retrenchees selon nostre nécessité : qui guarit les chevaulx, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de gale, qui une aultre ; adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos ! ⁷²³ qui faict naistre les raisins, qui les aulx ; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise ; à chasque race d'artisans, un dieu ; qui a sa province en orient, et son credit ; qui en ponent :

Hic illius arma,
Hic cur us fuit.⁷²⁴

O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines !
⁷²⁵

Pallada Cecropidae, Minoïa Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hypsipylea colit,
Iunonem Sparte, Pelopeïadesque Mycenæ ;

Pinigerum Fauni Mænalis ora caput ;
Mars Latio venerandus erat : 726

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession ; qui loge seul ; qui, en compagnie ou volontaire ou nécessaire,

Iunctaque sunt magno templa nepotis avo : 727

il en est de si chestifs et populaires (car le nombre s'en monte iusques à trente six mille) 728 qu'il en fault entasser bien cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers ; trois à une porte, celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil ; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter : aucuns certains, aucuns incertains et douteux ; aucuns qui n'entrent pas encores en paradis :

Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,
Quas dedimus, certe terras habitare sinamus : 729

il en est de physiciens, de poëtiques, de civils : aucuns, moyens entre la divine et l'humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu ; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif ; infinis en tiltres et offices ; les uns bons, les autres mauvais : il en est de vieux et cassez, et en est de mortels ; car Chrysippus 730 estimoit qu'en la dernière conflagration du monde, tous les dieux auroient à finir, sauf Iupiter. L'homme forge mille plaisantes sociétés entre Dieu et luy : est il pas son compatriote ?

Iovis incunabula Creten.⁷³¹

Voycy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce subiect, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien en leur temps : « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses : » Quum veritatem, qua liberetur, inquirat ; credatur ci expedire, quod fallitur.⁷³² Les yeulx humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance : et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëthon pour avoir voulu manier les renes des chevaulx de son pere d'une main mortelle ? Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le ciel et le soleil : que vous respondra elle, sinon de fer, ou, avecques Anaxagoras, ⁷³³ de pierre, ou aultre estoffe de son usage ? S'enquiert on à Zenon, que c'est que nature ? « Un feu, dict il,⁷³⁴ artiste, propre à engendrer, procedant reglement. » Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les aultres en verité et certitude, « Le soleil, dict il, est un dieu de fer enflammé. » Voylà pas une belle imagination produicte de la beauté et inevitable necessité des demonstrations geometriques ! non pourtant si inevitable et utile, que Socrates ⁷³⁵ n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir iusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit ; et que Polyænus,⁷³⁶ qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prinses à mespris, comme pleines de faulseté et de vanité apparente, aprez qu'il eust gousté les doux fruicts des iardins poltronesques d'Epicurus. Socrates, en Xenophon,⁷³⁷ sur ce

propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de tous autres et choses celestes et divines, dict qu'il se troubla du cerveau, comme font tous hommes qui perscrutent immoderement les cognoissances qui ne sont de leur appartenance : sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luict point au feu ; et, qui pis est, qu'elle s'y consume : en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu ; que le feu ne noircit pas ceulx qu'il regarde ; que nous regardons fixement le feu ; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est, à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus sagement iugé du ciel, que n'en iuger point. Platon, ayant à parler des daimons au *Timee* : ⁷³⁸ « C'est entreprinse, dict il, qui surpasse nostre portee ; il en fault croire ces anciens, qui se sont dicts engendrez d'eulx : c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encores que leur dire ne soit estably par raisons necessaires ny vraysemblables, puisqu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familiares. »

Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peult atteindre, leur aller forgeant un autre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention ; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peult arriver ny imaginer sa naturelle conduite, nous leur prestons, du nostre, des ressorts materiels, lourds et corporels :

Temo aureus, aurea summæ

Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo :⁷³⁹

vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engins à divers mouvements, et renger les rouages et entrelassements des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la Nécessité, selon Platon ⁷⁴⁰ :

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat : ⁷⁴¹.

ce sont tous songes et fanatiques folies. Que ne plaist il un iour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les moyens et la conduite de ses mouvements, et y preparer nos yeulx ? ô Dieu ! quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science ! le suis trompé, si elle tient une seule chose droictement en son point : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute aultre chose que mon ignorance.

Ay ie pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique ? ⁷⁴² » comme, peultestre, qui diroit une peinture voilee et tenebreuse, entre-luisant d'une infinie varieté de faulx iours à exercer nos coniectures. Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris ; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare possit.⁷⁴³ Et certes, la philosophie n'est qu'une poësie sophistiquée. D'où tirent ses aucteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poëtes ? et les premiers feurent poëtes eulx mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu : Timon⁷⁴⁴ l'appelle, par iniure, Grand

forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poétique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'ivoire, où les leurs naturelles leur manquent ; et au lieu de leur vray teinct, en forgent un de quelque matiere estrangiere ; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton ; et, au veu et sceu d'un chascun, s'embellissent d'une beauté faulse et empruntée : ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa iustice) ; elle nous donne en payement, et en presupposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventées ; car ces epicycles excentriques, concentriques, de quoy l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx qu'elle ayt sceu inventer en ce subiect : comme aussi, au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge, ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon,⁷⁴⁵ sur le discours de l'estat de nostre corps, et de celuy des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle ; seulement nous asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire. »

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoie ses cordages, ses engins, et ses roues ; considerons un peu ce qu'elle dict de nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là raison de l'appeller le petit Monde ;⁷⁴⁶ tant ils ont employé de pieces et de visages à le massonner et bastir. Pour accommoder les mouvements qu'ils veoyent en l'homme, les diverses fonctions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame ? en combien de sieges logee ? à combien

d'ordres et d'estages ont ils desparty ce pauvre homme, oultre les naturels et perceptibles ? et à combien d'offices et de vacations ? Ils en. font une chose publique imaginaire : c'est un subiect qu'ils tiennent et qu'ils manient ; on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler et estoffer, chascun à sa fantasie : et si ne le possèdent pas encores. Non seulement en verité, mais en songe mesme, ils ne le peuvent regler, qu'il ne s'y treuve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, et rapiecee de mille loppins fauls et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : car, aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartees, nous leur condonnons⁷⁴⁷ qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legiere, et, comme de choses ignorees, nous contentons d'un tel quel umbrage et feincte ; mais quand ils nous tirent aprez le naturel, ou aultre subiect qui nous est familier et cogneu, nous exigeons d'eulx une parfaicte et exacte representation des lineaments et des couleurs ; et les mesprisons, s'ils y faillent.

le sçais bon gré à la garse⁷⁴⁸ milesienne, qui, veoyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voulte celeste, et tenir tousiours les yeulx eslevez contremont, lui meit en son passage quelque chose à le faire bruncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit prouueu à celles qui estoient à ses pieds : elle luy conseilloit certes bien de regarder plustost à soy qu'au ciel ; car, comme dict Democritus, par la bouche de Cicero,

Quod est ante pedes, nemo spectat : coeli scrutantur plagas.⁷⁴⁹ Mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloingnee de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres : comme dict Socrates, en Platon,⁷⁵⁰ que à

quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thales, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy : car tout philosophe ignore ce que faict son voisin ; ouy, et ce qu'il faict lui mesme ; et ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bestès, ou hommes.

Ces gents icy, qui treuvent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout,

Quæ mare compescant causæ ; quid temperet
annum ;
Stellæ sponte sua, iussæve, vagentur et errent ;
Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem,
Quid velit et possit rerum concordia discors⁷⁵¹ :

n'ont ils pas quelquesfois sondé, parmy leurs livres, les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre ? Nous veoyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut, qu'aucunes parties se branslent d'elles mesmes, sans nostre congé, et que d'autres nous les agitions par nostre ordonnance ; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine aultre la pasleur ; telle imagination agit en la rate seulement, telle aultre au cerveau ; l'une nous cause le rire, l'autre le pleurer ; telle aultre transit et estonne tous nos sens, et arreste le mouvement de nos membres ; à tel obiect l'estomach se souleve, à tel aultre quelque partie plus basse : mais comme une impression spirituelle face une telle faulsee dans un subiect massif et solide,⁷⁵² et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts, iamais homme ne l'a sceu ; omnia incerta ratione, et in naturæ maiestate abdita,⁷⁵³ dict Pline ; et saint Augustin, Modus, quo corporibus adhærent spiritus,... omnino mirus est, nec

comprehendi ab homine potest ; et hoc ipse homo est ;⁷⁵⁴
et si ne le met on pas pourtant en doute ; car les opinions
des hommes sont receues à la suite des creances
anciennes, par auctorité et à credit, comme si c'estoit
religion et loix : on receoit comme un iargon ce qui en est
communement tenu ; on receoit cette verité avec tout son
bastiment et attelage d'arguments et de preuves, comme
un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne
iuge plus ; au contraire, chascun, à qui mieulx mieulx, va
plastrant et confortant cette creance receue, de tout ce que
peult sa raison, qui est un util souple, contournable, et
accommodable à toute figure : ainsi se remplit le monde, et
se confit en fadese et en mensonge. Ce qui faict qu'on ne
doute de gueres de choses, c'est que les communes
impressions, on ne les essaye iamais ; on n'en sonde point
le pied, où gist la faulte et la foiblesse ; on ne debat que sur
les branches : on ne demande pas si cela est vray, mais s'il
a esté ainsin ou ainsin entendu : on ne demande pas si
Galen a rien dict qui vaille, mais s'il a dict ainsin au
aultrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride
et contraincte de la liberté de nos iugements, et cette
tyrannie de nos creances, s'estendist iusques aux escholes
et aux arts : le dieu de la science scholastique, c'est
Aristote ; c'est religion de debattre de ses ordonnances,
comme de celles de Lycurgus à Sparte ; sa doctrine nous
sert de loy magistrale, qui est, à l'aventure, autant faulse
qu'une aultre. le ne sçay pas pourquoy ie n'acceptasse
autant volontiers, ou les idees de Platon, ou les atomes
d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et
Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature
d'Anaximander, ou l'air de Diogenes,⁷⁵⁵ ou les nombres et
symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou
l'Un de Musaeus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les
parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié
d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute aultre

opinion de cette confusion infinie d'advis et de sentences que produict cette belle raison humaine, par sa certitude et clairvoyance, en tout ce de quoy elle se mesle, que ie ferois l'opinion d'Aristote sur ce subiect des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme, et privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité mesme, cause de la production des choses ? la privation, c'est une negatifve ; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont ? Cela toutesfois ne s'oseroit esbransler, que pour l'exercice de la logique ; on n'y debat rien pour le mettre en doubte, mais pour deffendre l'auteur de l'eschole des obiections estrangieres : son auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondements advouez, de bastir ce qu'on veult ; car, selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduit ayseement sans se desmentir. Par cette voye, nous trouvons nostre raison bien fondee, et discourons à bouleveue : car nos maistres preoccupent et gaignent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en fault pour conclure aprez ce qu'ils veulent, à la mode des geometriens, par leurs demandes advouees ; le consentement et approbation que nous leur prestons, leur donnant de quoy nous traisner à gauche et à dextre, et nous pirouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre dieu ; il prendra le plan de ses fondements, si ample et si aysé, que par iceulx il nous pourra monter, s'il veult, iusques aux nues. En cette pratique et negociation de science, nous avons prins pour argent comptant le mot de Pythagoras, « Que chasque expert doibt estre creu en son art : » le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots ; le rhetoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments ; le poëte, du musicien, les mesures ; le geometrien, de l'arithmeticien, les proportions ; les

metaphysiciens prennent pour fondement les coniectures de la physique : car chasque science a ses principes presupposez ; par où le iugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barriere en laquelle gist la principale erreur, ils ont incontinent cette sentence en la bouche, « Qu'il ne fault pas debattre contre ceulx qui nient les principes ; » or n'y peult il avoir des principes aux hommes, si la Divinité ne les leur a revelez : de tout le demourant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fume. A ceulx qui combattent par presupposition, il leur fault presupposer au contraire le mesme axiome de quoy on debat : car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'auctorité que l'aulture, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les fault toutes mettre à la balance ; et premierement les generales, et celles qui nous tyrannisent. La persuasion de la certitude est un certain tesmoignage de folie et d'incertitude extreme ; et n'est point de plus folles gents ny moins philosophes que les philodoxes⁷⁵⁶ de Platon : il fault sçavoir si le feu est chauld, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quant à ces responses, de quoy il se faict des contes anciens ; comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dict qu'il se iectast dans le feu ; à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en meist dans le sein ; elles sont tresindignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laisse en nostre estat naturel, recevants les apparences estrangieres, selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprez nos appetits simples et reglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi ; mais c'est d'eulx que nous avons appris de nous rendre iuges du monde ; c'est d'eulx que nous tenons cette fantasie, « Que la raison humaine est contreroolleuse generale de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voulte celeste ; qui

embrasse tout, qui peult tout ; par le moyen de laquelle tout se sçait et cognoist. » Cette response seroit bonne parmy les Cannibales, qui iouissent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du nom de la physique : cette response vauldroit mieux à l'aventure, et auroit plus de fermeté que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention : de cette cy seroient capables avecques nous tous les animaulx, et tout ce où le commandement est encores pur et simple de la loy naturelle, mais eulx, ils y ont renoncé. Il ne fault pas qu'ils me dient, « Il est vray ; car vous le veoyez et sentez ainsin : » il fault qu'ils me dient si ce que ie pense sentir, ie le sens pourtant en effect ; et, si ie le sens, qu'ils me dient aprez pourquoy ie le sens, et comment, et quoy ; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit et de celuy qui souffre ; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essays ; mais, certes, c'est une touche pleine de faulseté, d'erreur, de foiblesse, et defaillance.

Par où la voulons nous mieulx esprouver que par elle mesme ? s'il ne la fault croire, parlant de soy, à peine sera elle propre à iuger des choses estrangieres : si elle cognoist quelque chose, au moins sera ce son estre et son domicile ; elle est en l'ame, et partie, ou effect d'icelle : car la vraye raison et essentielle, de qui nous desrobbons le nom à faulses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu ; c'est là son giste et sa retraicte ; c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire veoir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde.

Or, veoyons ce que l'humaine raison nous a appris de soy, et de l'ame ; non de l'ame, en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes et les

premiers corps participants, ni de celle que Thales⁷⁵⁷ attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimees, convié par la consideration de l'aimant ; mais de celle qui nous appartient, que nous debvons mieulx cognoistre :

Ignoratur enim, quæ sit natura animai ;
Nata sit ; an, contra, nascentibus insinuetur ;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta ;
An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se.⁷⁵⁸

A Crates et Dicæarchus,⁷⁵⁹ qu'il n'y en avoit du tout point, mais que le corps s'esbransloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon⁷⁶⁰ que c'estoit une substance se mouvant de soy mesme : à Thales, une nature sans repos : ⁷⁶¹ à Asclepiades, une exercitation des sens ; à Hesiodus et Anaximander, chose composee de terre et d'eau ; à Parmenides, ⁷⁶² de terre et de feu ; à Empedocles,⁷⁶³ de sang ;

Sanguineam vomit ille animam : ⁷⁶⁴

à Posidonius,⁷⁶⁵ Cleanthes et Galen,⁷⁶⁶ une chaleur ou complexion chaude ;

Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo :⁷⁶⁷

à Hippocrates,⁷⁶⁸ un esprit espandu par le corps ; à Varro,⁷⁶⁹ un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, et espandu par tout le corps ; à Zeno,⁷⁷⁰ la quint'-essence des quatre elements ; à Heraclides Ponticus, ⁷⁷¹ la lumiere ; à Xenocrates⁷⁷² et aux Egyptiens, un nombre mobile ; aux Chaldees, une vertu sans forme determinee ;

Habitu[m] quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt :⁷⁷³

n'oublions pas Aristote, Ce qui naturellement faict mouvoir le corps, qu'il nomme Entelechie,⁷⁷⁴ d'une autant froide invention que nulle aultre ; car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remarque seulement l'effect : Lactance,⁷⁷⁵ Senèque,⁷⁷⁶ et la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas : Et aprez tout ce denombrement d'opinions, harum sententiarum quæ vera sit, Deus aliquis viderit, dict Cicero.⁷⁷⁷ le cognois par moi, dict saint Bernard,⁷⁷⁸ combien Dieu est incomprehensible ; puisque les pieces de mon estre propre, ie ne les puis comprendre. Heraclitus,⁷⁷⁹ qui tenoit tout estre plein d'ames et de daimons, maintenoit pourtant qu'on ne pouvoit aller tant avant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust arriver ; si profonde estre son essence.

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hippocrates et Herophilus⁷⁸⁰ là mettent au ventricule du cerveau ; Democritus et Aristote,⁷⁸¹ par tout le corps ;

Ut bona sæpe valetudo quum dicitur esse
Corporis, et non est tamen hæc pars ulla
valentis :⁷⁸²

Epicurus, en l'estomach ;

Hic exsultat enim pavor ac metus ; hæc loca circum
Lætitiæ mulcent :⁷⁸³

les stoïciens,⁷⁸⁴ autour et dedans le cœur ; Erasistratus,⁷⁸⁵ ioignant la membrane de l'epicrane ; Empedocles,⁷⁸⁶ au sang ; comme aussi Moïse,⁷⁸⁷ qui feut la cause pourquoy il deffendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est ioincte : Galen a pensé que chasque partie du corps ayt son ame ; Strato⁷⁸⁸ l'a logee entre les deux sourcils : Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est,⁷⁸⁹ dict Cicero ; ie laisse volontiers à cet homme ses mots propres : irois ie à l'eloquence alterer son parler ? ioinct qu'il y a peu d'acquest à desrobber la matiere de ses inventions ; elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorees. Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les aultres de sa secte, n'est pas pour estre oubliee : c'est par ce, dict il,⁷⁹⁰ que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach, et quand nous voulons prononcer 'Εγώ, qui signifie Moy, nous baissons vers l'estomach la maschouere d'en bas. Ce lieu ne se doibt passer sans remarquer la vanité d'un si grand personnage ; car oultre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniment legieres, la derniere ne preuve qu'aux Grecs qu'ils ayent

l'ame en cet endroict là : il n'est iugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire ? voylà les stoïciens,⁷⁹¹ peres de l'humaine prudence, qui treuvent que l'ame d'un homme, accablé soubs une ruyne, traisne et ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris prinse à la trappelle.⁷⁹² Aulcuns tiennent que le monde feut faict pour donner corps, par punition, aux esprits descheus, par leur faulte, de la pureté, en quoy ils avoient esté creez, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle ; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloingnez de leur spiritualité, on les incorpore plus et moins alaigrement ou lourdement : de là vient la varieté de tant de matiere creee. Mais l'esprit qui feut, pour sa peine, investi du corps du soleil, debvoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particulière.

Les extremittez de nostre perquisition tumbent toutes en esblouissement ; comme dict Plutarque⁷⁹³ de la teste des histoires, qu'à la mode des chartes, l'oree⁷⁹⁴ des terres cogneues est saisie de marests, forests profondes, deserts et lieux inhabitables : voylà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries se treuvent plus en ceulx qui traictent les choses plus haultes et plus avant, s'abysmants en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise : veoyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poëtiques, veoyez chez luy le iargon des dieux ; mais à quoy songeoit il, quand il definit l'homme « un animal à deux pieds, sans plumes ?⁷⁹⁵ » fournissant à ceulx qui avoient envie de se mocquer de luy une plaisante occasion ; car ayants plumé un chapon vif, ils alloient le nommant « l'Homme de Platon. »

Et quoy les epicuriens ? de quelle simplicité estoient ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque poissanteur et un mouvement naturel contre bas, eussent basti le monde :

iusques à ce qu'ils feussent advisez par leurs adversaires, que par cette description il n'estoit pas possible qu'ils se ioignissent et se prinssent l'un à l'autre, leur cheute estant aussi droicte et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes paralleles ? parquoy il feut force qu'ils y adioutassent depuis un mouvement de costé, fortuite, et qu'ils fournissent encores à leurs atomes des queues courbes et crochues pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre : et lors mesme, ceulx qui les poursuivent de cette aultre consideration les mettent ils pas en peine ? « Si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils iamais rencontrez à faire une maison et un soulier ? pourquoy de mesme ne croit on. qu'un nombre infini de lettres grecques versees emmy la place seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade ? »⁷⁹⁶

« Ce qui est capable de raison, dit Zeno,⁷⁹⁷ est meilleur que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde ; il est doncques capable de raison. » Cotta,⁷⁹⁸ par cette mesme argumentation, faict le monde mathematicien ; et le faict musicien et organiste par cett' aultre argumentation aussi de Zeno : « Le tout est plus que la partie : nous sommes capables de sagesse, et sommes parties du monde ; il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils exemples, non d'arguments fauls seulement, mais ineptes, ne se tenants point, et accusants leurs aucteurs, non tant d'ignorance que d'imprudence, ez reproches que les philosophes se font les uns aux autres sur les dissensions de leurs opinions et de leurs sectes.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. l'en assemble volontiers, comme une montre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Iugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, et qui ont porté

si hault l'humaine suffisance, il s'y treuve des defaults si apparents et si grossiers.

Moy i'aime mieulx croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi qu'un iouet à toutes mains, et se sont esbattus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettants en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poule, dict ailleurs,⁷⁹⁹ aprez Socrates, « Qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme ; et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile cognoissance. » Par cette varieté et instabilité d'opinions, ils nous menent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne présenter pas tousiours leur advis à visage decouvert et apparent ; ils l'ont caché tantost sous des umbrages fabuleux de la poësie, tantost sous quelque aultre masque : car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousiours propre à nostre estomach ; il la fault asseicher, alterer et corrompre : ils font de mesme ; ils obscurcissent par fois leur naïfves opinions et iugements, et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage publicque. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, et de l'imbécillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfants : mais ils nous la decouvrent assez sous l'apparence d'une science trouble et inconstante.

le conseilloy, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir aultrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui luy viendroient à la bouche, latins, françois, espaignols, ou gascons, et qu'en y adioustant la terminaison italienne, il ne faudroit iamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou toscan, ou romain, ou venitien, ou piemontois, ou napolitain, et de se ioindre à quelqu'une de tant de formes : ie dis de mesmes

de la philosophie ; elle a tant de visages et de variété, et a tant dict, que tous nos songes et resveries s'y treuvent ; l'humaine fantasie ne peult rien concevoir, en bien et en mal, qui n'y soit ; nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.⁸⁰⁰ Et i'en laisse plus librement aller mes caprices en public : d'autant que bien qu'ils soient nayz chez moy et sans patron, ie sçais qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne, et ne fauldra quelqu'un de dire : « Voylà d'où il le print. » Mes mœurs sont naturelles ; ie n'ay point appelé, à les bastir, le secours d'aucune discipline : mais toutes imbecilles qu'elles sont, quand l'envie m'a prins de les reciter, et que, pour les faire sortir en public un peu plus decemment, ie me suis mis en devoir de les assister et de discours et d'exemples ; ç'a esté merveille à moy mesme de les rencontrer, par cas d'aventure, conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie, ie ne l'ay apprins qu'aprez qu'elle est exploictée et employée : nouvelle figure, Un philosophe impremedité et fortuite.

Pour revenir à nostre ame :⁸⁰¹ ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur, et la cupidité au foye, il est vraysemblable que ç'a esté plustost une interpretation des mouvements de l'ame, qu'une division et separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraysemblable de leurs opinions est, Que c'est tousiours une ame qui, par sa faculté, ratiocine, se souvient, comprend, iuge, desire, et exerce toutes ses aultres operations par divers instruments du corps ; comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laschant une chorde, ores haulsant l'antenne, ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effects : et Qu'elle loge au cerveau ; ce qui appert de ce que les bleceures et accidents qui touchent cette partie, offensent incontinent les facultez de

l'ame : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps ;

Medium non deserit unquam
Cœli Phœebus iter ; radiis tamen omnia lustrat ;⁸⁰²

comme le soleil espond du ciel en hors sa lumiere et ses puissances, et en remplit le monde :

Cetera pars animæ, per totum dissita corpus,
Paret, et ad numen mentis momenque movetur.⁸⁰³

Aulcuns ont dict qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes, et s'y en retournoient, se remeslant tousiours à cette matiere universelle :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque
profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia ; nec morti esse locum : ⁸⁰⁴

d'aultres, qu'elles ne faisoient que s'y reioindre et r'attacher ; d'aultres, qu'elles estoient produictes de la substance divine ; d'aultres, par les anges, de feu et d'air :

aucuns, de toute ancienneté ; aucuns, sur l'heure mesme du besoing ; aucuns les font descendre du rond de la lune, et y retourner ; le commun des anciens croyoit qu'elles sont engendrees de pere en fils, d'une pareille maniere et production que toutes aultres choses naturelles ; argumentants cela par la ressemblance des enfants aux peres ;

Instillata patris virtus tibi : 805

Fortes creantur fortibus, et bonis ; 806

et de ce qu'on veoid escouler des peres aux enfants, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions et inclinations de l'ame :

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur ? dolu' vulpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus ?

Si non certa suo quia semine, seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto ? 807

que là dessus se fonde la iustice divine, punissant aux enfants la faulte des peres ; d'autant que la contagion des vices paternels est aucunement empreinte en l'ame des enfants, et que le desreglement de leur volonté les touche :
² dadvantage, que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suite naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre

chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

Si in corpus nascentibus insinuat,
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus ? 808

car, pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les fault presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle : par ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en seront sorties : et de ce sçavoir, il faudroit qu'elles se ressouvinsent encores estants au corps, comme disoit Platon,⁸⁰⁹ « Que ce que nous apprenions n'estoit qu'un ressouvenir de ce que nous avions sceu : » chose que chascun par experience peult maintenir estre faulse ; en premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient iustement que de ce qu'on nous apprend, et que, si la memoire faisoit purement son office, au moins nous suggereroit elle quelque traict oultre l'apprentissage ; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence : là où icy on luy faict recevoir la mensonge et le vice, si on l'en instruict ; en quoy elle ne peult employer sa réminiscence, cette image et conception n'ayant iamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves, qu'elles y sont toutes esteinctes : cela est premierement contraire à cette aultre creance, de recognoistre ses forces si grandes, et les opérations que les hommes en sentent en cette vie, si

admirables, que d'en avoir conclu cette divinité et éternité passée, et l'immortalité à venir :

Nam si tantopere est animi mutata potestas,
Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
Non, ut opinor, ea ab letho iam longior errat.⁸¹⁰

En outre, c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que doivent estre considerees les forces et les effects de l'ame ; tout le reste de ses perfections luy est vain et inutile : c'est de l'estat present que doit estre payee et recogneue toute son immortalité ; et de la vie de l'homme, qu'elle est comptable seulement. Ce seroit iniustice de luy avoir retrenché ses moyens et ses puissances ; de l'avoir desarmee, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcee et contraincte, tirer le iugement et une condamnation de duree infinie et perpetuelle ; et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller d'un siecle, qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant ; pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitivement de tout son estre : ce seroit une disproportion inique aussi, de tirer une recompense éternelle en consequence d'une si courte vie. Platon,⁸¹¹ pour se sauver de cet inconvenient, veult que les paiements futurs se limitent à la duree de cent ans, relativement à l'humaine duree ; et des nostres assez leur ont donné bornes temporelles : par ainsin ils iugeoient que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines, comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receue : suyvant ces belles apparences, Qu'on la voyoit naistre à mesme que le

corps en estoit capable ; on voyoit eslever ses forces comme les corporelles ; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, et avecques le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et enfin sa decrepitude :

Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere
mentem.⁸¹²

ils l'appercevoient capable de diverses passions, et agitee de plusieurs mouvements penibles, d'où elle tumboit en lassitude et en douleur ; capable d'alteration et de changement, d'alaigresse, d'assopissement, et de langueur ; subiecte à ses maladies et aux offenses, comme l'estomach ou le pied ;

Mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus ;⁸¹³

esblouïe et troublee par la force du vin ; desmeue⁸¹⁴ de son assiette par les vapeurs d'une fiebvre chaulde ; endormie par l'application d'aulcuns medicaments, et reveillee par d'aultres ;

Corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat :⁸¹⁵

on lui voyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subiection de ces accidents ; la salive d'un chestif mastin, versee sur la main de Socrates, secouer toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reglees imaginations, les aneantir de maniere qu'il ne restast aulcune trace de sa cognoissance premiere,

Vis..... animai

Conturbatur, et..... divisa seorsum

Disiectatur, eodem illo distracta veneno ; ⁸¹⁶

et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame, qu'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnee, furieuse et insensee ; de sorte que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme et à la fortune, ne peust souffrir la veue d'un mirouer ou de l'eau, accablé d'espovantement et d'effroy, quand il seroit tumbé, par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment hydrophobie :

Vis morbi distracta per artus

Turbat agens animam, spumantes æquore salso

Ventorum ut validis fervere viribus undæ.⁸¹⁷

Or, quant à ce poinct, la philosophie a bien armé l'homme, pour la souffrance de tous aultres accidents, ou

de patience, ou, si elle couste trop à trouver, d'une desfaicte infaillible, en se desrobbant tout à faict du sentiment : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation ; non pas à cet inconvenient⁸¹⁸ où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublee, renversee, et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que, par quelque forte passion, l'ame peult engendrer en soy mesme, ou une bleceure en certain endroict de la personne, ou une exhalation de l'estomach, nous iectant à un esblouissement et tournoyement de teste.

Morbis in corporis avius errat
Saepe animus ; dementit enim, deliraque fatur :
Interdumque gravi lethargo fertur in altum
Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti.⁸¹⁹

Les philosophes n'ont, ce me semble, gueres touché cette chorde, non plus qu'un' aultre de pareille importance : ils ont ce dilemme tousiours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : Si mortelle, elle sera sans peine ; Si immortelle, ell' ira en amendant. » Ils ne touchent iamais l'aultre branche ; » Quoy, si elle va en empirant ? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures : mais par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. le reviens à la premiere.

Cette ame perd l'usage du souverain bien stoïque, si constant et si ferme : il fault que nostre belle sagesse se rende en cet endroict, et quitte les armes. Au demourant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine raison,

que le meslange et societ  de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

Quippe etenim mortale aeterno iungere, et una
Consentire putare, et fungi mutua posse,
Desipere est. Quid enim diversius esse putandum
est,
Aut magis inter se disiunctum discrepitansque,
Quam, mortale quod est, immortalis atque perenni
Iunctum, in concilio saevas tolerare procillas ?⁸²⁰

D'advantage ils sentoient l'ame s'engager en la mort comme le corps :

Simul aevum fessa fatiscit : ⁸²¹

ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous montre assez ; car il estime « que c'est une defaillance et cheute de l'ame, aussi bien que du corps, » contrahi animum, et quasi labi putal atque decidere :⁸²² et, ce qu'on appercevoit en aucuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoient   la diversité des maladies ; comme on veoid les hommes, en cette extremité, maintenir, qui un sens, qui un aultre, qui l'ouïr, qui le fleurir, sans alteration ; et ne-se veoid point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoreuses :

Non alio pacto, quam si, pes quum dolet ægri,
In nullo caput interea sit forte dolore.⁸²³

La veue de nostre iugement se rapporte à la vérité, comme faict l'œil du chathuant à la splendeur du soleil, ainsi que dict Aristote.⁸²⁴ Par où le sçaurions nous mieulx convaincre, que par si grossiers aveuglements en une si apparente lumiere ? car l'opinion contraire de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dict avoir esté premierement introduicte, au moins selon le tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius,⁸²⁵ du temps du roy Tullus, d'aultres en attribuent l'invention à Thales, et aultres à d'aultres ; c'est la partie de l'humaine science traictee avecques plus de reservation et de doute. Les dogmatistes les plus fermes sont contraincts, en cet endroict principalement, de se reiecter à l'abry des umbrages de l'académie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a establi de ce subiect, non plus que tous les anciens, en general, qui le manient d'une vacillante creance ; rem gratissimam promittentium magis, quam probantium :⁸²⁶ il s'est caché soubs le nuage de paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à debattre sur son iugement que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames il n'y auroit plus de quoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merueilleux credit au monde ; l'autre, que c'est une tresutile impression, comme dict Platon, ⁸²⁷ que les vices, quand ils se desrobberont de la veue et cognoissance de l'humaine iustice, demeurent tousiours en butte à la divine, qui les poursuyvra, voire aprez la mort des coupables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre : il y a pourveu par toutes ses pieces ; et pour la

conservation du corps sont les sepultures ; pour la conservation du nom, la gloire : il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estansonner ⁸²⁸ par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse, ne se pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances et fondements, et des circonstances estrangieres où elle s'attache et se plante ; et, pour legiers et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si iuste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille comme ils se sont trouvez courts et impuissants à l'establir par leurs humaines forces : somnia sunt non docentis, sed optantis ; disoit un ancien.⁸²⁹ L'homme peult recognoistre, par ce tesmoignage, qu'il doibt à la fortune et au rencontre la verité qu'il descouvre luy seul ; puisque, lors mesme qu'elle luy est tumbee en main, il n'a pas de quoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produictes par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que faulses, sont subiectes à incertitude et debat. C'est pour le chastiment de nostre fierté, et instruction de nostre misere et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel : tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous veoyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie ; l'essence mesme de la vérité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousiours à cette mesme confusion, de laquelle il nous represente si vifvement l'image par le iuste chastiment de quoy il battit l'oultrecuidance de Nembroth, et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa pyramide ; perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium

reprobabo.⁸³⁰ La diversité d'idiomes et de langues, de quoy il troubla cet ouvrage, qu'est ce aultre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discordance d'opinions et de raisons, qui accompagne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science, et l'embrouille utilement ? Qui nous tiendrait, si nous avions un grain de cognoissance ? Ce saint m'a faict grand plaisir : Ipsa veritatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio.⁸³¹ Iusques à quel point de presumption et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise ?

Mais pour reprendre mon propos, c'estoit vraiment bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puisque de sa seule libéralité nous recevons le fruict de l'immortalité, lequel consiste en la iouissance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foi ; car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison : et qui retentera⁸³² son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin ; qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et debvons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestienement. Ce que ce philosophe stoïcien dict tenir du fortuite consentement de la voix populaire, valoit il pas mieulx qu'il le tinst de Dieu ? Quum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione.⁸³³

Or, là foiblesse des arguments humains sur ce subiect, se cognoist singulierement par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adioustees à la suite de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les stoïciens (usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus : diu mansuros aiunt animos ; semper ;

negant⁸³⁴), qui donnent aux ames une vie au delà de cette cy, mais finie. La plus universelle et plus receue fantasie, et qui dure iusques à nous en divers lieux,⁸³⁵ ç'a esté celle de laquelle on faict aucteur Pythagoras ; non qu'il en feust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poids et de credit par l'auctorité de son approbation : c'est que « les ames, au partir de nous, ne faisoient que rouler d'un corps à un aultre, d'un lion à un cheval, d'un cheval à un roy, se promenant ainsi sans cesse de maison en maison : » et luy, disoit « se souvenir avoir esté /Ethalides,⁸³⁶ depuis Euphorbus, puis aprez Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras ; ayant memoire de soy de deux cents six ans. » Adioustoient aulcuns que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, et aprez en devallent encores :

O pater, anne aliquas ad coelum hinc ire putandum
est
Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
Corpora ? Quæ lucis miseris tam dira cupido ?⁸³⁷

Origene les faict aller et venir éternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite⁸³⁸ est qu'en quatre cents quarante ans de revolution, elles se reioignent à leur premier corps : Chrysippus,⁸³⁹ que cela doibt advenir aprez certain espace de temps incogneu et non limité. Platon, ⁸⁴⁰ qui dict tenir de Pindare et de l'ancienne poësie cette croyance des infinies vicissitudes de mutation ausquelles l'ame est preparee, n'ayant ny les peines ny les recompenses en l'aultre monde que temporelles, comme sa vie en cettuy cy n'est que temporelle, conclud en elle une singuliere science des affaires du ciel, de l'enfer, et d'icy,

où elle a passé, repassé, et seiourné à plusieurs voyages ;
matiere à sa reminiscence. Voicy son progrez ailleurs : ⁸⁴¹
« Qui a bien vescu, il se reioinct à l'astre auquel il est
assigné : qui mal, il passe en femme ; et, si lors mesme il
ne se corrige point, il se rechange en beste de condition
convenable à ses mœurs vicieuses ; et ne verra fin à ses
punitons, qu'il ne soit revenu à sa naïfve constitution,
s'estant, par la force de la raison, desfaict des qualitez
grossieres, stupides et elementaires qui estoient en luy. »
Mais ie ne veulx oublier l'objection que font les epicuriens
à cette transmigration de corps en aultre : elle est plaisante
: ils demandent « Quel ordre il y auroit si la presse des
mourants venoit à estre plus grande que des naissants ?
car les ames deslogées de leur giste seroient à se fouler à
qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy ; » et
demandent aussi « à quoy elles passeroient leur temps, ce
pendant qu'elles attendroient qu'un logis leur feust
appresté ? Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaulx
qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en
mauvais party, attendant l'infusion de leur ame ; et en
adviendroit qu'aulcuns d'iceulx se mourroient avant que
d'avoir esté vivants. »

Denique connubia ad veneris, partusque ferarum
Esse animas præsto, deridiculum esse videtur ;
Et spectare immortales mortalia membra
Innumero numero, certareque præproperanter
Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur.⁸⁴²

D'aultres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour
en animer les serpents, les vers, et aultres bestes, qu'on
dict s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et
de nos cendres : d'aultres la divisent en une partie

mortelle, et l'autre immortelle : aultres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle : aulcuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi qui ont estimé que des ames des condamnez il s'en faisoit des diables ; et aulcuns des nostres l'ont ainsi iugé : comme Plutarque pense qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvees ; car il est peu de choses que cet aucteur là establisce d'une façon de parler si resolute qu'il faict cette cy, maintenant partout ailleurs une maniere dubitative et ambiguë : « Il fault estimer, dict il,⁸⁴³ et croire fermement que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon iustice divine, deviennent d'hommes, saints ; et de saints, demy dieux ; et de demy dieux, aprez qu'ils sont parfaictement, comme ez sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estants delivrez de toute passibilité et de toute mortalité, ils deviennent, non par aulcune ordonnance civile, mais à la verité, et selon raison vraysemblable, dieux entiers et parfaicts, en recevant une fin tresheureuse et tresglorieuse. » Mais qui le voudra veoir, luy qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avecques plus de hardiesse, et nous conter ses miracles sur ce propos, ie le renvoye à son discours de la Lune, et du Daimon de Socrates, où, aussi évidemment qu'en nul aultre lieu, il se peult adverer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avecques celles de la poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir sonder et contrerooller toutes choses iusques au bout ; tout ainsi comme, lassez et travaillez de la longue course de nostre vie, nous retumbons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que nous tirons de la science humaine sur le subiect de nostre ame !

Il n'y a pas moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples ; car aultrement nous nous perdrons dans cette

mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy, De quelle matiere les hommes se produisent les uns des aultres : car, quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si, en chose si haulte et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates feut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit,⁸⁴⁴ Et les hommes et les animaulx avoir esté faicts d'un limon laicteux, exprimé par la chaleur de la terre : Pythagoras dict⁸⁴⁵ nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang Platon, l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos ; ce qu'il argumente de ce que cet endroict se sent le premier de la lasseté de la besongne : Alcmeon, partie de la substance du cerveau ; et qu'il soit ainsi, dict il, les yeulx troublent à ceulx qui se travaillent oultre mesure à cet exercice : Democritus, une substance extraicte de toute la masse corporelle ; Epicurus, extraicte de l'ame et du corps : Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres : aultres, du sang cuict et digeré par la chaleur des genitoires, ce qu'ils iugent de ce qu'aux extremes efforts on rend des gouttes de pur sang ; en quoy il semble qu'il y ait plus d'apparence, si on peult tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font ils d'opinions contraires ? Aristote ⁸⁴⁶ et Democritus tiennent Que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles esclancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, et qui ne sert de rien à la generation : Galen, au contraire, et ses suyvants, Que sans la rencontre des semences, la generation ne se peult faire. Voylà les medecins, les philosophes, les iurisconsultes et les theologiens, aux prinses pesle mesle avecques nos femmes, sur la dispute : « A quels termes les femmes portent leur fruict ; » et moy ie secours, par l'exemple de moy mesme, ceulx d'entr' eulx qui maintiennent la grossesse d'onze

mois.⁸⁴⁷ Le monde est basti de cette experience ; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son avis sur toutes ces contestations : et si nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifir que l'homme n'est non plus instruit de la cognoissance de soy en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesme à soy ; et sa raison, à sa raison, pour veoir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir montré combien peu elle s'entend en elle mesme ; et qui ne s'entend en soy, en quoy se peult il entendre ? Quasi vero mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat.⁸⁴⁸ Vrayement, Protagoras⁸⁴⁹ nous en contoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut iamais seulement la sienne : si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'aulture creature ayt cet avantage ; or, luy estant en soy si contraire, et l'un iugement subvertissant l'aulture sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risee, qui nous menoit à conclure, par nécessité, la neantise du compas et du compasseur. Quand Thaïes⁸⁵⁰ estime la cognoissance de l'homme tresdifficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute aulture chose luy estre impossible.

Vous,⁸⁵¹ pour qui i'ay prins la peine d'estendre un si long corps, contre ma coustume, ne refuyez point de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter de quoy vous estes tous les iours instruite, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede ; c'est un coup desesperé, auquel il fault abandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes ; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reserveement.⁸⁵² C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aulture : il ne fault pas vouloir mourir pour se venger, comme fait Gobrias ; car, estant aux prinses bien estroictes avecques un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de

frapper de peur d'assener Gobrias, il lui cria qu'il donnast hardiement, quand il debvroit donner au travers de tous les deux.⁸⁵³ l'ay veu reprouver pour iniustes des armes et conditions de combats singuliers, desesperées, et ausquelles celuy qui les offroit mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à tous deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer des Indes, certains Turcs prisonniers, lesquels, impatientes de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, de mettre, et eulx et leurs maistres, et le vaisseau, en cendre, frottant des clous de navire l'un contre l'autre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les caques de pouldre qu'il y avoit dans l'endroit où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune ; il ne faict pas bon estre si subtil et si fin. Souvienne vous de ce que dict le proverbe toscan :

Chi troppo s'assottiglia, si scavezza.⁸⁵⁴

le vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs, et en toute aultre chose, la moderation et l'attrempance,⁸⁵⁵ et la fuyte de la nouvelleté et de l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous, qui, par l'auctorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les avantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez, d'un clin d'œil, commander à qui il vous plaist, debviez donner cette charge à quelqu'un qui feist profession des lettres, qui vous eust bien aultrement appuyé et enrichy cette fantasie. Toutesfois, en voicy assez pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus⁸⁵⁶ disoit, des loix, que les pires nous estoient si necessaires, que, sans elles, les hommes

s'entremangeroient les uns les aultres ; et Platon ⁸⁵⁷ verifie que, sans loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est un util vagabond, dangereux et temeraire ; il est malaysé d'y ioindre l'ordre et la mesure : et, de mon temps., ceulx qui ont quelque rare excellence au dessus des aultres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les veoyons quasi tous desbordez en licence d'opinions et de mœurs ; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrieres les plus contrainctes qu'on peult : en l'estude, comme au reste, il luy fault compter et regler ses marches ; il luy fault tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles ; encores veoid on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons : c'est un corps vain, qui n'a par où estre saisi et assené ; un corps divers et difforme, auquel on ne peult asseoir nœud ni prinse. Certes, il est peu d'ames, si reglees, si fortes, et bien nees, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte, et qui puissent, avecques moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs iugements, au delà des opinions communes : il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un oultrageux glaive, à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonneement et discrettement ; et n' y a point de beste à qui plus iustement il faille donner des orbieres, ⁸⁵⁸ pour tenir sa veue subiecte et contraincte devant ses pas, et la garder d'extravaguer ny çà ny là, hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent : parquoy il vous siera mieulx de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de iecter vostre vol à cette licence effrenee. ⁸⁵⁹ Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre ; pour vous desfaire de cette dangereuse peste qui se

respend tous les iours en vos courts, ce preservatif, à l'extreme nécessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous, ny vostre assistance.

La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit, en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes ; chascun entreprenant de iuger, et de choisir, pour prendre party. Mais à present que les hommes vont tous un train, qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere,⁸⁶⁰ et que nous recevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poient et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne ; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egualement toutes choses : on receoit la medecine, comme la geometrie ; et les bastelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications, ⁸⁶¹ et iusques à cette ridicule poursuite de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne fault que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celui de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt ; et que quand la mensale⁸⁶² coupe le tubercle de l'en-seigneur, c'est signe de cruauté ; quand elle fault sous le mitoyen, et que la moyenne naturelle faict un angle avecques la vitale sous mesme endroict, que c'est signe d'une mort miserable : que si à une femme, la naturelle est ouverte, et ne ferme point l'angle avecques la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste : ie vous appelle vous mesme à tesmoing, si avecques cette science un homme ne peult passer, avec reputation et faveur, parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminee par les sens, pouvoit iuger des causes des choses iusques à une certaine mesure ; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast, à raison, ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et doulce, Que nostre suffisance nous peult conduire iusques à la cognoissance d'aulcunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, oultre lesquelles c'est temerité de l'employer : cette opinion est plausible, et introduicte par gents de composition. Mais il est malaysé de donner bornes à nostre esprit ; il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plustost à mille pas qu'à cinquante : ayant essayé, par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'autre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se iectent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leschant à loisir ; ce que ma force ne peult descouvrir, ie ne laisse pas de le sonder et essayer ; et en retastant et pestrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschauffant, i'ouvre à celuy qui me suyt quelque facilité, pour en iouïr plus à son ayse, et la luy rends plus souple et plus maniable,

Ut Hymettia sole

Cera remollescit, tractataque pollice multas

Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu ;⁸⁶³

autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doibt pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance ; car ce n'est que la mienne.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes : et s'il advoue, comme dict Theophrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il me quitte hardiement tout le reste de sa science ; si le fondement luy fault, son discours est par terre : le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que les principes ; si cette fin n'arreste son cours, il se iecte à une irresolution infinie. Non potest aliud alio magis minusve comprehendere, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi.⁸⁶⁴ Or, il est vraysemblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle-mesme ; et si elle sçavoit quelque chose hors elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute aultre chose : si on veoid, iusques aujourd'huy, les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie.

Mulciber in Troiam, pro Troia stabat Apollo ;⁸⁶⁵

quand attendons nous qu'ils en soient d'accord ? Nous nous sommes plus voisins, que ne nous est la blancheur de la neige, ou la pesanteur de la pierre ; si l'homme ne se cognoist, comment cognoist il ses fonctions et ses forces ? Il n'est pas, à l'aventure, que quelque notice veritable ne loge chez nous ; mais c'est par hazard : et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduite, les erreurs se receoiverit en nostre ame, elle n'a pas de quoy les distinguer, ny de quoy choisir la verité, du mensonge.

Les academiciens recevoient quelque inclination de iugement ;, et trouvoient trop crud de dire « qu'il n'estoit pas plus vraysemblable que la neige feust blanche que noire ; et que nous ne feussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celui de la huictiesme sphere : » et, pour eviter cette

difficulté et estrangeté, qui ne peult à la verité loger en nostre imagination que malayseement, quoyqu'ils establissent que nous n'estions aulcunement capables de sçavoir, et que la verité est engoufree dans de profonds abysmes où la veue humaine ne peult penetrer ; si advouoient ils aùlcunes choses estre plus vraysemblables que les aultres, et recevoient en leur iugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à une aultre : ils luy permettoient cette propension, luy deffendant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quand et quand plus vraysemblable :⁸⁶⁶ car cette inclination academique, et cette propension à une proposition plustost qu'à une aultre, qu'est ce aultre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu'en celle là ? ⁸⁶⁷ Si nostre entendement est capable de la forme, des lineaments, du port et du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante et imperfecte : cette apparence de verisimilitude, qui les faict prendre plustost à gauche qu'à droicte, augmentez la ; cette once de verisimilitude qui incline la balance, multipliez la de cent, de mille onces ; il en adviendra enfin que la balance prendra party tout à faict, et arrestera un choix et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vraysemblance, s'ils ne cognoissent le vray ? comment cognoissent ils la semblance de ce de quoy ils ne cognoissent pas l'essence ? Ou nous pouvons iuger tout à faict ; ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre iugement à aulcune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter ; et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendrait rassis, droict, inflexible, sans bransle et sans agitation : inter visa vera, aut falsa, ad animi assensum, nihil

interest.⁸⁶⁸ Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entree de leur force propre et auctorité, nous le veoyons assez : parce que s'il estoit ainsi, nous le recevrions de mesme façon ; le vin seroit tel en la bouche du malade, qu'en la bouche du sain ; celui qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que faict un aultre : les subiects estrangiers se rendent doncques à nostre mercy ; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or, si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prises humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à tous les hommes, cette verité se reiecteroit de main en main de l'un à l'autre ; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel : mais ce, qu'il ne se veoid aulcune proposition qui ne soit debattue et controverse entre nous, ou qui ne le puisse estre, montre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit ; car mon iugement ne le peult faire recevoir au iugement de mon compaignon : qui est signe que ie l'ay saisi par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en tous les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se veoid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la cognoissance des choses : car cela est presupposé tresveritablement, Que d'aulcune chose les hommes, ie dis les sçavants les mieulx nays, les plus suffisants, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste ; car ceulx qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela ; et ceulx qui nient que nous puissions comprendre aulcune chose, disent que nous n'avons pas compris que le ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Oultre cette diversité et division infinie ; par le trouble que nostre iugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chascun sent en soy, il est aysé à veoir qu'il a son assiette bien mal asseuree. Combien diversement iugeons nous des choses ? combien de fois changeons nous nos fantasies ? Ce que ie tiens aujourd'huy, et ce que ie crois, ie le tiens et le crois de toute ma croyance ; tous mes utils et tous mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent ; ie ne sçaurois embrasser aucune verité, ny la conserver avecques plus d'assurance, que ie foye cette cy ; i'y suis tout entier, i'y suis voirement : mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et tous les iours, d'avoir embrassé quelque aultre chose, à l'aide de ces mesmes instruments, en cette mesme condition, que depuis i'ay iugee faulse ? Au moins fault il devenir sage à ses propres despens : si ie me suis trouvé souvent trahy sous cette couleur ; si ma touche se treuve ordinairement faulse, et ma balance ineguale et iniuste, quelle assurance en puis ie prendre à cette fois plus qu'aux aultres ? n'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide ? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne face que vuyder et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre creance aultres et aultres opinions ; tousiours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'inaillible : pour cette cy il fault abandonner les biens, l'honneur, la vie, et le salut, et tout.

Posterior.... res illa reperta

Perdit et immutat sensus ad pristina quæque.⁸⁶⁹

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il faudroit tousiours se souvenir que c'est l'homme qui

donne, et l'homme qui receoit : c'est une mortelle main qui nous le présente ; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion ; seules, la marque de verité : laquelle aussi ne veoyons nous pas de nos yeulx, ny ne la recevons par nos moyens ; cette sainte et grande image ne pourroit pas⁸⁷⁰ en un si chestif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Au moins debvroit nostre condition faultiere⁸⁷¹ nous faire porter plus modereement et retenuement en nos changements : il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utils qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estants si aysez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles : n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie ? la ioye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subiects qui se presentent à nostre ame, de tout aultre visage que le chagrin et la melancholie ? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un ieune homme vigoureux et ardent ? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, estant malade, ses amis lui reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumees : « le crois bien, repliqua il ;⁸⁷² aussi ne suis ie pas celuy que ie suis estant sain : estant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies. » En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trempe, doulce et debonnaire, Gaudeat

de bona fortuna ;⁸⁷³ car il est certain que les iugements se rencontrent, par fois plus tendus à la condamnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse : tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la ialousie, ou le larrecin de son valet, ayant toute l'ame teincte et abruvee de cholere, il ne fault pas doubter que son iugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage iugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuyvants corrompist sa iustice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctifera lustravit lampade terras.⁸⁷⁴

Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents qui renversent nostre iugement ; les moindres choses du monde le tournevirent : ⁸⁷⁵ et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fievre continue peult atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion ; si l'apoplexie assopit et esteinct tout à faict la veue de nostre intelligence, il ne fault pas doubter que le morfondement ne l'esblouisse : et, par consequent, à peine se peult il rencontrer une seule heure en la vie où nostre iugement se treuve en sa deue assiette, nostre corps estant subiect à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que i'en crois les medecins, combien il est malaysé qu'il n'y en ayt tousiours quelqu'un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se descouvre pas si ayseement, si elle n'est du tout extreme et irremediable ; d'autant que la raison va tousiours, et torte, et boiteuse, et

deshanchee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité : par ainsin, il est malaysé de descouvrir son mescompte et desreglement. l'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subiect, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à tous biais et à toutes mesures ; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu'ayt un iùge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gents s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté , à la beauté, et à la vengeance, et non pas seulement choses si poissantes, mais cet instinct fortuite, qui nous faict favoriser une chose plus qu'une aultre, et qui nous donne sans le congé de la raison le choisis en deux pareils subiects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son iugement la recommandation ou desfaveur d'une cause, et donner pente à la balance.

Moy, qui m'espie de plus prez, qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

Quis sub Arcto
Rex gelidæ metuatur oræ ,
Quid Tiridatem torreat, unice
Securus,⁸⁷⁶

à peine oserois ie dire la vanité et la foiblesse que ie treuve chez moy : i'ay le pied si instable et si mal assis, ie le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle, et ma veue si desreglee, que à ieun ie me sens aultre qu'aprez le repas ; si ma santé me rid et la clarté d'un beau iour, me voylà honneste homme ; si i'ay un cor qui me presse l'orteil, me

voilà renfrongné, mal plaisant, et inaccessible : un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé ; et mesme chemin, à cette heure plus court, une aultre fois plus long ; et une mesme forme, ores plus, ores moins agreable : maintenant ie suis à tout faire, maintenant à rien faire ; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquesfois peine. Il se faict mille agitations indiscrettes et casuelles chez moy ; ou l'humeur melancholique me tient, ou la cholerique ; et, de son auctorité privee, à cett' heure le chagrin predomine en moy, à cett' heure l'alaigresse. Quand ie prends des livres, i'auray apperceu, en tel passage, des graces excellentes, et qui auront feru mon ame : qu'un' aultre fois i'y retumbe, i'ay beau le tourner et virer, i'ay beau le plier et le manier, c'est une masse incogneue et informe pour moy. En mes escripts mesmes, ie ne retreuve pas tousiours l'air de ma premiere imagination : ie ne sçais ce que i'ay voulu dire ; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier qui valoit mieulx. le ne foyz qu'aller et venir : mon iugement ne tire pas tousiours avant ; il flotte, il vague,

Velut minuta magno

*Deprensa navis in mari, vesaniente vento.*⁸⁷⁷

Maintesfois, comme il m'advient de faire volontiers, ayant prins, pour exercice et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit, s'appliquant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien, que ie ne treuve plus la raison de mon premier advis, et m'en despars. le m'entraîne quasi où ie penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids.

Chascun à peu prez en diroit autant de soy, s'il se regardoit comme moy : les prescheurs sçavent que l'esmotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance ; et qu'en cholere nous nous addonnons plus à la deffense de nostre proposition, l'imprimons en nous, et l'embrassons avecques plus de vehemence et d'approbation, que nous ne faisons estant en nostre sens froid et reposé. Vous recitez simplement une cause à l'advocat : il vous y respond chancellant et douteux ; vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'autre party : l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formaliser, commence il d'en estre intéressé, y a il eschauffé sa volonté ? sa raison et sa science s'y eschauffent quand et quand ; voylà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement ; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, ie ne sçais si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du dangier, ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir iusques au feu l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschaulder le bout du doigt. Les secousses et esbranlements que nostre ame receoit par les passions corporelles peuvent beaucoup en elle, mais encores plus les siennes propres, ausquelles elle est si forte en prinse, qu'il est, à l'aventure, soustenable qu'elle n'a aulcune aultre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abandonnent de leur secours : et qui maintiendrait cela, suyvant le party des peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puisqu'il est cogneu que la pluspart des plus belles actions de l'ame procedent, et ont besoin de cette impulsion des passions ; la vaillance, disent ils, ne se peult parfaire sans l'assistance de la cholere ; semper Ajax

fortis, fortissimus tamen in furore ;⁸⁷⁸ ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on n'est courroucé ; et veulent que l'avocat inspire le courroux aux iuges, pour en tirer iustice.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Demosthenes, et ont poulsé les philosophes aux travaux, veilles et peregrinations ; nous menent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles : et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastiment, et les fleaux de la correction politique : la compassion sert d'aiguillon à la clemence ; et la prudence de nous conserver et gouverner est esveillée par nostre crainte : et combien de belles actions par l'ambition ? combien par la presumption ? aulcune eminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreglée. Seroit ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soing et sollicitude de nos affaires, d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous, sans esbransler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des picqueures et sollicitations acheminant l'ame aux actions vertueuses ? ou bien ont ils creu aultrement, et les ont prinses comme tempestes qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité ? ut maris tranquillitas intelligitur, nulla, ne minima quidem, aura fluctus commovente : sic animi quietus et placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est, qua moveri queat. ⁸⁷⁹

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrariété d'imaginations, nous presente la diversité de nos passions ? Quelle assurance pouvons nous doncques prendre de chose si instable et si mobile, subiecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant iamais qu'un pas forcé et emprunté ? Si nostre iugement est en main à

la maladie mesme et à la perturbation ; si c'est de la folie et de la temerité, qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses ; quelle seureté pouvons nous attendre de luy ?

N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer des hommes, qu'ils produisent leurs plus grands effects et plus approchans de la divinité, quand ils sont hors d'eux, et furieux, et insensez ? ⁸⁸⁰ nous nous amendons par la privation de nostre raison et son assopissement ; les deux voyes naturelles, pour entrer au cabinet des dieux, et y preveoir le cours des destinees, sont la fureur et le sommeil : ⁸⁸¹ cecy est plaisant à considerer ; par la dislocation que les passions apportent à nostre raison, nous devenons vertueux ; par son extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophetes et devins. lamais plus volontiers ie ne l'en creus. C'est un pur enthousiasme que la sainte Verité a inspiré en l'esprit philosophique, qui luy arrache, contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir, n'est pas son meilleur estat : nostre veillee est plus endormie que le dormir ; nostre sagesse moins sage que la folie ; nos songes valent mieulx que nos discours ; la pire place que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle ⁸⁸² pas que nous ayons l'avisement de remarquer que la voix qui faict l'esprit, quand il est desprins de l'homme, si clairvoyant, si grand, si parfaict, et pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux ; et, à cette cause, voix infiable ⁸⁸³ et incroyable ?

le n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poissante, desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre : mais cette passion, qu'on dict estre produicte par l'oysifveté au cœur

des ieunes hommes, quoyqu'elle s'achemine avecques loisir et d'un progrez mesuré, elle represente bien evidemment, à ceulx qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre iugement souffre. l'ay aultresfois entrepris de me tenir bandé pour la soustenir et rabbattre ; car il s'en fault tant que ie sois de ceulx qui convient les vices, que ie ne les suys pas seulement, s'ils ne m'entraignent : ie la sentoie naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance, et enfin, tout voyant et vivant, me saisir et posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commenceoit à paroistre aultre que de coustume ; ie veoyois evidemment grossir et croistre les avantages du subiect que i'allois desirant, et les sentoie aggrandir et enfler par le vent de mon imagination ; les difficultez de mon entreprinse s'ayser et se planir ; ⁸⁸⁴ mon discours et ma conscience se tirer arriere : mais, ce feu estant évaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un éclair, mon ame reprendre une aultre sorte de veue, aultre estat, et aultre iugement ; les difficultez de la retraicte me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien aultre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentees : lequel plus veritablement ? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes iamais sans maladie : les fiebvres ont leur chauld et leur froid ; des effects d'une passion ardente, nous retumbons aux effects d'une passion frilleuse : autant que ie m'estois iecté en avant, ie me relance d'autant en arriere :

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,
Nunc ruit ad terras, scopulosque superiacit undam
Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam ;

Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit.⁸⁸⁵

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité, i'ay, par accident, engendré en moy quelque constance d'opinion, et n'ay gueres alteré les miennes premières et naturelles : car, quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, ie ne change pas ayseement, de peur que i'ay de perdre au change ; et puisque ie ne suis pas capable de choisir, ie prends le choix d'autrui, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis : autrement ie ne me sçaurois garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis ie, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siècle a produictes. Les escripts des anciens, ie dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent ; celui que i'ois me semble tousiours le plus roide ; ie les treuve avoir raison chascun à son tour, quoyqu'il s se contrarient : cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange, à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela montre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont branslé trois mille ans ; tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que Cleanthes le samien,⁸⁸⁶ ou, selon Theophraste, Nicetas syracusien, s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du zodiaque tournant à l'entour de son aixieu ; et, de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tresregleement à toutes les consequences astrologiennes : que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit

des deux ? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'icy à mille ans, ne renverse les deux precedentes ?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore ;
Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore.⁸⁸⁷

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de considerer qu'avant qu'elle feust produicte, sa contraire estoit en vogue ; et, comme elle a esté renversee par cette cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention qui chocquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote aintroduicts⁸⁸⁸ feussent en credit, d'aultres principes contentoient la raison humaine, comme ceulx cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceulx cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eulx, et qu'à eulx appartienne pour tout le temps advenir la possession de nostre creance ? ils ne sont non plus exempts du boutehors,⁸⁸⁹ qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer que ce à quoy ie ne puis satisfaire, un aultre y satisfera : car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous desfaire, c'est une grande simplesse ; il en adviendroit par là que tout le vulgaire, et nous sommes tous du vulgaire, auroit sa creance contournable comme une girouette ; car son ame, estant molle et sans resistance, seroit forcee de recevoir sans cesse aultres et aultres impressions, la derniere effaceant tousiours la trace de la precedente. Celuy qui se treuve foible, il doibt respondre, suyvant la pratique, qu'il en

parlera à son conseil ; ou s'en rapporter aux plus sages desquels il a receu son apprentissage. Combien y a il que la medecine est au monde ? On dict qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse,⁸⁹⁰ change et renverse tout l'ordre des regles anciennes, et maintient que iusques à cette heure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. le crois qu'il verifera ayseement cela : mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, ie treuve que ce ne seroit pas grand' - sagesse. Il ne fault pas croire à chascun, dit le precepte, parce que chascun peult dire toutes choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformatiions physiques, me disoit, il n'y a pas longtemps, que tous les anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature et mouvements des vents, ce qu'il me feroit tresevidemment toucher à la main, si ie voulois l'entendre. Aprez que i'eus eu un peu de patience à ouïr ses arguments qui avoient tout plein de verisimilitude, « Comment doncques, lui feis ie, ceulx qui navigeoient sous les lois de Theophraste, alloient ils en occident, quand ils tiroient en levant ? alloient ils à costé, ou à reculons ? » « C'est la fortune, me respondict il : tant y a qu'ils se mescomptoient. » le luy repliquay lors que i'aimois mieux suyvre les effects que la raison. Or, ce sont choses qui se chocquent souvent : et m'a lon dict qu'en la geometrie (qui pense avoir gaigné le hault point de certitude parmy les sciences) il se treuve des demonstrations inevitables, subvertissant la verité de l'experience : comme Iacques Peletier⁸⁹¹ me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminant l'une vers l'autre pour se ioindre, qu'il verifioit toutesfois ne pouvoir iamais, iusques à l'infinité, arriver à se toucher. ⁸⁹² Et les Pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison que pour ruyner l'apparence de l'expérience : et est merveille iusques où la souplesse de nostre raison les a suyvis à ce desseing de combattre l'evidence des effects ; car ils verifient que nous

ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chauld, avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vraysemblables. Ptolemeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde ; tous les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartees qui pouvoient eschapper à leur cognoissance ; c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doubte la science de la cosmographie, et les opinions qui en estoient receues d'un chascun ; c'estoit heresie d'advouer des antipodes : voylà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une seule isle ou une contree particuliere, mais une partie égale à peu prez en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre decouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé, et que tout est veu ;

Nam quod adest praesto, placet, et pollere videtur.⁸⁹³

Sçavoir mon,⁸⁹⁴ si Ptolemee s'y est trompé aultresfois, sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent ; et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps, que nous appellons le Monde, est chose bien aultre que nous ne iugeons.

Platon ⁸⁹⁵ dict qu'il change de visage à tous sens ; que le ciel, les estoiles et le soleil renversent par fois le mouvement que nous y veoyons, changeant l'orient en occident. Les presbtres aegyptiens dirent à Herodote,⁸⁹⁶ que depuis leur premier roy, de quoy il y avoit onze mille tant d'ans (et de tous leurs roys ils luy feirent veoir les effigies en statues tirees aprez le vif), le soleil avoit changé

quatre fois de route ; Que la mer et la terre se changent alternativement l'une en l'autre ; Que la naissance du monde est indeterminée ; Aristote, Cicero, de même : et quelqu'un d'entre nous, Qu'il est de toute éternité, mortel, et renaissant à plusieurs vicissitudes, appelant à tesmoing Salomon et Esaïe ; pour éviter ces oppositions, que Dieu a esté quelquesfois createur sans creature ; qu'il a esté oysif ; qu'il s'est desdict de son oysiveté, mettant la main à cet ouvrage ; et qu'il est par consequent subiect aux changements. En la plus fameuse des escholes grecques, ⁸⁹⁷ le monde est tenu pour un dieu, faict par un autre dieu plus grand, et est composé d'un corps, et d'un' ame qui loge en son centre, s'espandant, par nombres de musique, à sa circonference ; divin, tresheureux, tresgrand, tressage, eternal : en luy sont d'autres dieux, la terre, la mer, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agitation et danse divine ; tantost se rencontrants, tantost s'esloingnants ; se cachants, montrants ; changeants de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus ⁸⁹⁸ establissoit le monde estre composé par feu ; et, par l'ordre des destinees, se debvoir enflammer et resouldre en feu quelque iour, et quelque iour encores renaistre. Et des hommes dict Apuleius, sigillatim mortales, cunctim perpelui.⁸⁹⁹ Alexandre ⁹⁰⁰ escrivit à sa mere la narration d'un presbtre aegyptien, tiree de leurs monuments, tesmoignant l'antiquité de cette nation, infinie, et comprenant la naissance et progrez des autres pays au vray. Cicero et Diodorus ⁹⁰¹ disent, de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans : Aristote, Pline,⁹⁰² et autres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dict⁹⁰³ que ceulx de la ville de Saïs ont des memoires par escript de huict mille ans, et que la ville d'Athenes feut bastie mille ans avant ladicté ville de Saïs : Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy, comme nous les veoyons, elles sont toutes

pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes ; ce qu'il eust dict plus asseurement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en de si estranges exemples.

En verité, considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, ie me suis souvent esmerveillé de veoir, en une tresgrande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, monstrueuses, et des mœurs et creances sauvages, et qui, par aulcun biais, ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles, que l'esprit humain ! Mais cette relation a ie ne sçais quoy encores de plus heteroclite : elle se treuve aussi en noms, et en mille aultres choses : car on y trouva des nations n'ayants, que nous sçachions, iamais ouï nouvelles de nous ; où la circoncision estoit en credit ; ⁹⁰⁴ où il y avoit des estats et grandes polices maintenues par des femmes, sans hommes ; où nos ieusnes et nostre caresme estoit représenté, y adioustant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit ; icy on en honoroit les sepultures ; on les appliquoit là, et nommeement celle de saint André, à se deffendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfants contre les enchantements ; ailleurs, ils en rencontrèrent une de bois, de grande haulteur, adoree pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme : on y trouva une bien expresse image de nos penitenciers ; l'usage des mitres, le coelibat des presbtres, l'art de diviner par les entrailles des animaulx sacrifiez, l'abstinence de toute sorte de chair et poisson, à leur vivre ; la façon aux presbtres d'user, en officiant, de langue particuliere et non vulgaire ; et cette fantasie, que le premier dieu feust chassé par un second, son frere puisné : qu'ils feurent creez avecques toutes commoditez, lesquelles

on leur a depuis retrenchees pour leur peché ; changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'aultresfois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes ; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se iecterent dans les haults creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayant enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaulx ; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils meirent hors des chiens, lesquels estants revenus nets et mouillez, ils iugerent l'eau n'estre encore gueres abbaissee ; depuis, en ayant faict sortir d'aultres, et les veoyants revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpents : on rencontra, en quelque endroit, la persuasion du iour du iugement, de sorte qu'ils s'offensoient merueilleusement contre les Espaignols, qui espandoient les os des trespassez en fouillant les richesses des sepultures, disants que ces os escartez ne se pourroient facilement reioindre ; la traficque par eschange, et non aultre ; foires et marchez pour cet effect ; des nains et personnes difformes pour l'ornement des tables des princes ; l'usage de la faulconnerie selon la nature de leurs oyseaux ; subsidies tyranniques ; délicatesses de iardinages ; danses, saults basteleresques, musique d'instruments, armoiries ; ieux de paulme, ieu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent iusques à s'y iouer eulx mesmes et leur liberté ; medecine non aultre que de charmes ; la forme d'escire par figures ; creance d'un seul premier homme pere de tous les peuples : adoration d'un Dieu qui vesquit aultrefois homme en parfaicte virginité, ieusne et penitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle ; l'opinion des geants ; l'usage de s'enyvrer de leurs bruvages et de boire d'autant ; ornements religieux peincts d'ossements et testes de morts, surplis, eau beneicte, aspergez ; femmes et serviteurs, qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avecques le

mary ou maistre trespasé ; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aulcune part au puisné, que d'obeïssance ; coustume, à la promotion de certain office de grande auctorité, que celui qui est promeu prend un nouveau nom et quitte le sien ; de verser de la chaulx sur le genouil de l'enfant freschement nay, en luy disant, « Tu es venu de pouldre, et retourneras en pouldre ; » l'art des augures. Ces vains umbrages de nostre religion, qui se veoyent en aulcuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité : non seulement elle s'est aulcunement insinuee en toutes les nations infidelles de deçà par quelque imitation, mais à ces barbares aussi comme par une commune et supernaturelle inspiration ; car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle ; ce que nous donnons au feu ; ils le donnent au froid, et imaginent les ames et purgees et punies par la rigueur d'une extreme froidure : et m'advertit cet exemple, d'une aultre plaisante diversité ; car, comme il s'y trouva des peuples qui aimoient à deffubler le bout de leur membre, et en retrenchoient la peau à la mahumetane et à la iuifve, il s'y en trouva d'autres qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachee au dessus, de peur que ce bout ne veist l'air ; et de cette diversité aussi, que, comme nous honorons les roys et les festes en nous parant des plus honnestes vestements que nous ayons ; en aulcunes regions, pour montrer toute disparité et soubmission à leur roy, les subiects se presentoient à luy en leurs plus vils habillements, et entrants au palais prennent quelque vieille robe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l'ornement soit au maistre. Mais suyvons.

Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes aultres choses, aussi les creances, les iugements et opinions des hommes ; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme

les choulx ; si le ciel les agite et les roule à sa poste, quelle magistrale auctorité et parmanente leur allons nous attribuant ? Si, par experience, nous touchons à la main⁹⁰⁵ que la forme de nostre estre despend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons, non seulement le teinct, la taille, la complexion et les contenance, mais encores les facultez de l'ame ; et *plaga cæli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit*,⁹⁰⁶ dict Vegece ; et que la deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit, à la situer, une temperature de païs qui feist les hommes prudents, comme les presbtres d'Aegypte apprirent à Solon,⁹⁰⁷ *Athenis tenue cælum ; ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis ; itaque pingues Thebani, et valentes ;*⁹⁰⁸ en maniere que, ainsi que les fruicts naissent divers et les animaulx, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, iustes, tempérants et dociles ; icy subiects au vin, ailleurs au'larrecin ou à la paillardise ; icy enclins à superstition, ailleurs à la mescreance ; icy à la liberté, icy à la servitude ; capables d'une science, ou d'un art ; grossiers, ou ingenieux ; obeïssants, ou rebelles ; bons, ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis ; et prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres ; qui feust la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur païs, aspre et bossu, pour se transporter en un aultre doulx et plain, disant⁹⁰⁹ que les terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles, les esprits infertiles : Si nous veoyons tantôt fleurir un art, une creance, tantost une aultre, par quelque influence celeste ; tel siecle produire telles natures, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply ; les esprits, des hommes taritost gaillards, tantost maigres, comme nos champs ; que deviennent toutes ces belles prerogatives de quoy nous nous allons flattants ? Puisqu'un homme sage se peult mescompter, et cent hommes, et plusieurs nations ; voire et l'humaine nature selon nous se

mescompte plusieurs siecles en cecy ou en cela : quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mescompter, et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte ?

Il me semble, entre aultres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy cy ne merite pas d'estre oublié, Que, par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy fault ; Que, non par iouissance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce de quoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensee tailler et coudre à son plaisir ; elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, et se satisfaire :

Quid enim ratione timemus,
Aut cupimus ? quid tam dextro pede concipis, ut te
Conatus non pœniteat, votique peracti ? ⁹¹⁰

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient lui estre salutaire : et la priere des Lacedemoniens, ⁹¹¹ publicque et privee, portoit simplement, Les choses bonnes et belles leur estre octroyees ; remettant à la discretion de la puissance supresme le triage et chois d'icelles :

Coniugium petimus, partumque uxoris ; at illis
Notum, qui pueri, qualisque futura sit uxor : ⁹¹²

et le chrestien supplie Dieu « Que sa volonté soit faicte, » pour ne tumber en l'inconvenient que les poëtes feignent du roy Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere feut exaucee ; son vin feut or,

son pain or et la plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement ; de façon qu'il se trouva accablé sous la jouissance de son desir, et estrené d'une insupportable commodité : il luy fallut desprier ses prieres.

Attonitus novitate mali, divesque, miserque,
Effugere optat opes, et, quæ modo voverat, odit.⁹¹³

Disons de moy mesme : Je demandois à la fortune, aultant qu'aultre chose, l'ordre saint Michel, estant ieune : car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise, et tresrare. Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me monter et haulser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien plus gracieusement traicté, elle l'a ravallé et rabaissé iusques à mes espauls et au dessous. Cleobis et Biton,⁹¹⁴ Trophonius et Agamedes,⁹¹⁵ ayant requis, ceulx là leur deesse, ceulx cy leur dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present ; tant les opinions celestes sur ce qu'il nous fault sont diverses aux nostres ! Dieu pourroit nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie et la santé mesme, quelquesfois à nostre dommage ; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas tousiours salutaire. Si, au lieu de la guarison, il nous envoie la mort ou l'empirement de nos maux, *virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt* ;⁹¹⁶ il le faict par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire ; et le devons prendre en bonne part, comme d'une main tressage et tresamie ;

Si consilium vis :
Permittes ipsis expendere numinibus, quid

Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris....
Carior est illis homo quam sibi :⁹¹⁷

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous iectent à une bataille, ou au ieu des dez, ou de telle aultre chose de laquelle l'yssue vous est incogneue et le fruict douteux.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme ; duquel, par le calcul de Varro,⁹¹⁸ nasquirent deux cents quatre vingt huit sectes. Qui autem de summo bono dissentit, de tota philosophiæ ratione disputat.⁹¹⁹

Tres mihi convivae prope dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato :
Quid dem ? quid non dem ? Renuis tu, quod iubet
alter ;
Quod petis, id sane est invisum acidumque
duobus :⁹²⁰

nature debvroit ainsi respondre à leurs contestations et à leurs débats. Les uns disent nostre bienestre loger en la vertu ; d'aultres, en la volupté ; d'aultres, au consentir à nature ; qui en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser emporter aux apparences ; et à cette fantasie semble retirer cett' aultre de l'ancien Pythagoras,

Nil admirari, prope res est una, Numici,

Solaque, quæ possit facere et servare beatum,⁹²¹

qui est la fin de la secte pyrrhonienne : Aristote ⁹²² attribue à magnanimité n'admirer rien : et, disoit Archesilas,⁹²³ les soustenements et l'estat droict et inflexible du iugement, estre les biens, mais les consentements et applications, estre les vices et les maulx ; il est. vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme : les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'ataraxie,⁹²⁴ qui est l'immobilité du iugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmative ; mais le mesme bransle de leur ame, qui leur faict fuyr les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie, et leur en faict refuser une aultre.

Combien ie desire que, pendant que ie vis, ou quelque aultre, ou Iustus Lipsius,⁹²⁵ le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit trespoly et iudicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons veoir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le suiet de nostre estre et de nos mœurs, leurs controverses, le, credit et suite des parts, l'application de la vie des aucteurs et sectateurs à leurs preceptes ez accidents memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit !

Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiectons nous ? car ce que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeïr aux lois de son païs, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin ; et par là que veult elle dire, sinon que nostre debvoir n'a aultre regle que fortuite ? La

verité doibt avoir un visage pareil et universel : la droicture et la iustice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree, ou de celle là ; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes, que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus continuelle agitation que les loix : depuis que ie suis nay, i'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois nos voisins ; non seulement en subiect politique, qui est celuy qu'on veult dispenser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, à sçavoir de la religion : ⁹²⁶ de quoy i'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont eu aultresfois une si privee accointance, qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage : et chez nous icy, i'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime ; et nous, qui en tenons d'aultres, sommes à mesme, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un iour criminels de leze maiesté humaine et divine, nostre iustice tumbant à la mercy de l'iniustice, et, en l'espace de peu d'annees de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien ⁹²⁷ plus clairement accuser en l'humaine cognoissanse l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piecé de leur invention propre a lier leur société, qu'en declarant, comme il fait à ceulx qui en recherchoient l'instruction de son trepied, « Que le vray culte à chascun estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit ? » O Dieu ! quelle obligation n'avons nous à la bénignité de nostre souverain Createur, pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions, et l'avoir logee sur l'eternelle base de sa sainte parole ! Que nous dira doncques en cette nécessité la philosophie ? « Que nous suyvions les loix de nostre païs : » c'est à dire cette mer flottante des opinions d'un peuple ou

d'un prince, qui me peindront la iustice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eulx de changements de passion : ie ne puis pas avoir le iugement si flexible. Quelle bonté est ce, que ie veoyoies hier en credit, et demain ne l'estre plus ; et que le traiect d'une riviere faict crime ? Quelle vérité est ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà ?⁹²⁸

Mais ils sont plaisants, quand, pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aulcunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence ; et de celles là, qui en fait le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi douteuse que le reste. Or, ils sont si desfortunez (car comment puis ie nommer cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et temerité du sort ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations ?), ils sont, dis ie, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation, mais par plusieurs. Or, c'est la seule enseigne vraysemblable par laquelle ils puissent argumenter aulcunes loix naturelles, que l'université de l'approbation : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doute d'un commun consentement ; et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celui qui le voudroit poulser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en montrent, pour veoir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur ; et que, cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeuroient des noms vains de

choses indifférentes : Thrasymachus, en Platon,⁹²⁹ estime qu'il n'y a point d'autre droict que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable, qui apporte recommandation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrober ; les mariages entre les proches sont capitalement deffendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur :

Gentes esse feruntur,
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Iungitur, et pietas geminato crescit amore ;⁹³⁰

le meurtre des enfants, meurtre des peres, communication de femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se treuve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez aultres creatures : mais en nous elles sont perdues ; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance ; nihil itaque amplius nostrum est ; quod nostrum dico, artis est.⁹³¹ Les subiects ont divers lustres et diverses considerations ; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions : une nation regarde un subiect par un visage, et s'arreste à celuy là ; l'autre par un aultre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son pere : les peuples qui avoient anciennement cette coustume⁹³² la prenoient toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cherchant par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honorable sepulture ; logeants en eulx mesmes et comme en leurs moelles les

corps de leurs peres et leurs reliques ; les vivifiants aulcunement et regenerants par la transmutation en leur chair vifve, au moyen de la digestion et du nourrissement : il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté à des hommes abruvez et imbus de cette superstition, de iecter la despouille des parents à la corruption de la terre, et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voisin, et l'utilité qui revient au public que chascun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien ; et estima que de cette double institution à assaillir et à deffendre, il s'en tiroit du fruict à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'iniustice de se prevaloir de la chose d'aultruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfumee ; Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avecques cette response « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage.⁹³³ » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs, dict il, souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer, depuis la teste iusqu' aux pieds, pour attraper un gouion.⁹³⁴ » Diogenes lavoit ses choulx, et le veoyant passer, « Si tu sçavois vivre de choulx, tu ne ferois pas la court à un tyran : » à quoy Aristippus, « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx.⁹³⁵ » Voilà comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre :

Bellum, o terra hospita, portas :
Bello armantur equi ; bellum hæc armenta
minantur.
Sed tamen idem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frena iugo concordia ferre,
Spes est pacis.⁹³⁶

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dict il, que plus iustement ie les espands, qu'elles sont inutiles et impuissantes.⁹³⁷ » La femme de Socrates rengregeoit son dueil par telle circonstance : Oh ! qu'iniustement le font mourir ces meschants iuges ? « Aimerois tu donc mieulx que ce feust iustement ? » luy repliqua il.⁹³⁸ Nous portons les oreilles percees ; les Grecs tenoient cela pour une marque de servitude.⁹³⁹ Nous nous cachons pour iouïr de nos femmes ; les Indiens le font en public.⁹⁴⁰ Les Scythes immoloient les estrangiers en leurs temples ; ailleurs les temples servent de franchise.⁹⁴¹

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, quum solos credat habendos
Esse deos, quos ipse colit.⁹⁴²

l'ay ouï parler d'un iuge, lequel, où il rencontroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus,⁹⁴³ et quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, « Question pour l'amy : c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy

sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre partout, « Question pour l'amy : » les advocats et les iuges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur semble. A une science si infinie, despendant de l'auctorité de tant d'opinions, et d'un subiect si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de iugements : aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers ; ce qu'une compaignie a iugé, l'aulture le iuge au contraire, et elle mesme au contraire une aulture fois. De quoy nous veoyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merueilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres iuges pour decider d'une mesme cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus que publiez aux foibles esprits. Arcesilaus disoit⁹⁴⁴ n'estre considerable en la paillardise de quel costé et par où on le feust : Et obscenas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura, metiendas Epicurus putat Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur.... Quærmnus, ad quam usque ætatem iuvenes amandi sint.⁹⁴⁵ Ces deux derniers lieux stoïcques, et, sur ce propos, le reproche de Dicaearchus à Platon mesme,⁹⁴⁶ montrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l'usage commun, et excessives.

Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage ; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'annoblissent en roulant, comme nos rivières ; suyvez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit sourceon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsi net se fortifie en vieillissant. Veoyez

les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité, d'horreur et de reverence ; vous les trouverez si legieres et si delicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le ramencent à la raison, et qui ne receoivent rien par auctorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs iugements souvent tresesloingnez des iugements publicques. Gents qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune : comme, pour exemple, peu d'entre eulx eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages ; et la pluspart ont voulu les femmes communes et sans obligation : ils refusoient nos cerimonies ; Chrysippus disoit⁹⁴⁷ qu'un philosophe fera une douzaine de culebuttes en public, voire sans hault de chausses, pour une douzaine d'olives ; à peine eust il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclides,⁹⁴⁸ pour luy avoir veu faire l'arbre fourché ⁹⁴⁹ sur une table. Metrocles lascha un peu indiscretement un pet, en disputant, en presence de son eschole, et se tenoit en sa maison caché de honte ; iusqu'à ce que Crates le feut visiter, et adioustant à ses consolations et raisons l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avecques luy, il luy osta ce scrupule, et, de plus, le retira à sa secte stoïcque, plus franche, de la secte peripatetique plus civile, laquelle iusques lors il avoit suivy.⁹⁵⁰ Ce que nous appelions Honnesteté, de n'oser faire à descouvert ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient Sottise ; et de faire le fin à taire et desadvouer ce que nature, coustume et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l'estimoient Vice : et leur sembloit, Que c'estoit affoler ⁹⁵¹ les mysteres de Venus que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veue du peuple ; et Que tirer ses jeux hors du rideau, c'estoit les perdre ; c'est chose de poids que la honte ; la recelation, reservation,

circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tresingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituee au milieu des quarrefours, foulee des pieds et des yeulx de la commune, trouvant à dire la dignité et commodité de ses cabinets accoustumez. De là disent aulcuns que d'oster les bordels publiques, c'est non seulement espandre partout la paillardise qui estoit assignee à ce lieu là ; mais encore aiguillonner les hommes vagabonds et oisifs à ce vice, par la malaysance :

Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Scævine, fuisti :
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor ?
Numquid securus non potes arrigere ?⁹⁵²

Cette experience se diversifie en mille exemples :

Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet
Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,
Dum licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens
Turba fututorum est. Ingeniosus homo es.⁹⁵³

On demanda à un philosophe qu'on surprit à mesme, « ce qu'il faisoit : » il respondit tout froidement, « le plante un homme : ⁹⁵⁴ » ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

C'est, comme i'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux aucteur ⁹⁵⁵ tient cette action si necessairement obligee à l'occultation et à vergongne, qu'en la licence des embrassements cyniques il

ne se peult persuader que la besongne en veinst à sa fin, ains qu'elle s'arrestoit à représenter des mouvements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole ; et que, pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encores aprez besaing de chercher l'ombre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche : car Diogenes, exerçant en public sa masturbation, faisoit souhait, en presence du peuple assistant, « de pouvoir ainsi saouler son ventre en le frottant.⁹⁵⁶ » A ceulx qui luy demandoient pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : « C'est, respondoit il, que i'ay faim en pleine rue.⁹⁵⁷ » Les femmes philosophes, qui se mesloient à leur secte, se mesloient aussi à leur personne, en tout lieu, sans discretion ; et Hipparchia ne feut receue en la société de Crates, qu'à condition de suyvre en toutes choses les uz et coustumes de sa regle.⁹⁵⁸ Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu, et refusoient toutes aultres disciplines que la morale : si est ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souveraine auctorité à l'eslection de leur sage, et au dessus des loix ; et n'ordonnoient aux voluptez aultre bride, que la moderation, et la conservation de la liberté d'aultruy.

Heraclitus et Protagoras,⁹⁵⁹ de ce que le vin semble amer au malade, et gracieux au sain ; l'aviron tortu dans l'eau, et droict à ceulx qui le veoyent hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se treuvent aux subiects, argumenterent que tous subiects avoient en eulx les causes de ces apparences ; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade ; l'aviron, certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau ; et ainsi de tout le reste : qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aulcune ; car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experience que nous avons, qu'il n'est aucun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doux, ou courbe, que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de fouiller : en la parole la plus nette, pure et parfaicte qui puisse estre, combien de faulseté et de mensonge a Ion faict naistre ? quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir ? C'est pour cela que les auteurs de telles erreurs ne se veulent iamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par auctorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernièrement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de sa conscience (car il est de profession ecclesiastique) ; et, à la verité, l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encores bien proprement accommodee à la deffense de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices : il n'est prognostiqueur, s'il a cette auctorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement tous les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne face dire tout ce qu'on voudra, comme aux Sibylles ; il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est malaysé que, de biais ou de droict fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quelque air qui luy serve à son poinct : pourtant se treuve un style nubileux et douteux en si frequent et ancien usage.⁹⁶⁰ Que l'auteur puisse gagner cela, d'attirer et embesongner à soy la posterité , ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peult gaigner ; qu'au demourant il se presente, par bestise, ou par finesse, un peu obscurément et diversement ; ne lui chaille : nombre d'esprits, le beluttants et secouants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire, de la sienne, qui luy feront

toutes honneur ; il se verra enrichy des moyens de ses disciples, comme les regents du landy.⁹⁶¹ C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escripts, et les a chargez de toute sorte de matiere qu'on a voulu ; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses.

Est il possible qu'Homere ayt voulu dire tout ce qu'on lui faict dire ; et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les theologiens, legislatureurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traictent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traictent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy ? maistre général à tous offices, ouvrages et artisans ; general conseiller à toutes entreprises : quiconque a eu besoin d'oracles et de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict naistre en faveur de nostre religion ; et ne se peult ayseement despartir de cette opinion, que ce ne soit le desseing d'Homere ; si luy est cet aucteur aussi familier qu'à homme de nostre siecle : et ce qu'il treuve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Veoyez demener et agiter Platon : chascun, s'honorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il le veult ; on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde receoit ; et le differente Ion ⁹⁶² à soy mesme, selon le different cours des choses ; l'on faict desadvouer à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre : tout cela, vifvement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus ⁹⁶³ et cette sienne sentence, « Que toutes choses avoient en elles les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est « que les subiects n'avoient du tout rien

de ce que nous y trouvions ; » et, de ce que le miel estoit doulx à l'un et amer à l'autre, il argumentoit qu'il n'estoit ni doulx, ni amer.⁹⁶⁴ Les pyrrhoniens diroient, qu'ils ne sçavent s'il est doulx ou amer, ou ny l'un, ny l'autre, ou tous les deux ; car ceulx cy gagnent tousiours le hault point de la dubitation. Les cyrenaiens ⁹⁶⁵ tenoient que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté ; ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoient ; et que l'homme n'avoit autre siege de son iugement. Protagoras estimoit « estre vray à chascun ce qui semble à chascun.⁹⁶⁶ » Les epicuriens logent aux sens tout iugement, et en la notice des choses, et en la volupté. Platon⁹⁶⁷ a voulu le iugement de la verité, et la verité mesme, retiree des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doute par la faculté du cognoissant ; car, puisque le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte d'autrui, comme il adviendrait si nous cognoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or, toute cognoissance s'achemine en nous par les sens ; ce sont nos maistres :

Via qua munita fidei

Proxima fert humanum in pectus, templaque
mentis :⁹⁶⁸

la science commence par eulx, et se resoult en eulx. Aprez tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur : voilà le plan et les principes de tout le bastiment de nostre science ; et selon aulcuns, Science n'est rien aultre chose que Sentiment. Quiconque ne peult poulser à contredire les sens, il me tient à la gorge ; il ne me sçauroit faire reculer plus arriere : les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri ; neque sensus posse refelli...
Quid maiore fide porro, quam sensus, liaberi
Debet ? ⁹⁶⁹

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousiours fauldra il leur donner cela, que, par leur voye et entremise, s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict ⁹⁷⁰ que Chrysippus, ayant essayé de rabbattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesme des arguments au contraire, et des oppositions si vehementes., qu'il n'y peut satisfaire : sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre ; et s'escριοit à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu ! ⁹⁷¹ » Il n'est aulcun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens ; ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle là en certitude.

La premiere consideration que i'ay sur le subiect des sens, est que ie mets en doubte que l'homme soit pourveu de tous sens naturels. le veoie plusieurs animaulx qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veue, aultres sans l'ouïe : qui sçait si, à nous aussi, il ne manque pas encores un, deux, trois, et plusieurs aultres sens ? Car, s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peult decouvrir le default. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre appercevance : il n'y a rien au delà d'eulx qui nous puisse servir à les decouvrir ; voire ny l'un des sens ne peult decouvrir l'autre :

An poterunt oculos aures reprehendere ? an aures
Tactus ? an hunc porro tactum sapor arguet oris ?
An confutabunt nares, oculive revincent ?⁹⁷²

ils font trestouts la ligne extreme de nostre faculté :

Seorsum cuique potestas
Divisa est, sua vis cuique est.⁹⁷³

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y veoid pas ; impossible de luy faire desirer la veue, et regretter son default : parquoy nous ne devons prendre aulcune assurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceulx que nous avons ; veu qu'elle n'a pas de quoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aulcune

apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles naiz qu'on veoid desirer à veoir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont appris de nous qu'ils ont à dire quelque chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences ; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent ⁹⁷⁴ ny prez ny loing.

L'ay veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veue : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au veoir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On lui presentoit un enfant, duquel il estoit parrain ; l'ayant prins entre ses bras : « Mon Dieu, dict il, le bel enfant ! qu'il le faict beau veoir ! qu'il a le visage gay ! » Il dira, comme l'un d'entre nous, « Cette salle a une belle veue ; il faict clair ; il faict beau soleil. » Il y a plus : car, parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paulme, la bute, ⁹⁷⁵ et qu'il l'a ouï dire, il s'y affectionne, s'y empesche, et croit y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist ; et ne les receoit pourtant que par les aureilles. On luy crie que voylà un lievre, quand on est en quelque belle splanade où il puisse picquer ; et puis on luy dict encores que voilà un lievre prins : le voilà aussi fier de sa prinse, comme il oit dire aux aultres qu'ils le sont. L'esteuf, ⁹⁷⁶ il le prend à la main gauche, et le poulse à tout sa raquette : de la harquebuse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gents luy disent qu'il est ou hault ou costier. ⁹⁷⁷

Que sçait on si le genre humain faict une sottise pareille, à faulte de quelque sens, et que par ce default la pluspart du visage des choses nous soit caché ? Que sçait on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là ? et si plusieurs effects des animaulx, qui excedent nostre capacité, sont produicts par la faculté

de quelque sens que nous ayons à dire ? ⁹⁷⁸ et si aucuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen, et plus entiere que la nostre ? Nous saisissons la pomme quasi par tous nos sens ; ⁹⁷⁹ nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur, et de la doulceur : oultre cela, elle peult avoir d'aultres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietiez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est-il pas vraysemblable qu'il y a des facultez sensitives en nature propres à les iuger et à les appercevoir, et que le default de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses ? C'est, à l'aventure, quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut à chanter ; qui apprend aux poules, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier, et non un' oye ny un paon, plus grandes bestes ; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eulx, et à ne se desfier du chien ; s'armer contre le miaulement, voix aulcunement flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et querelleuse ; aux freslons, aux fourmis, et aux rats, de choisir tousiours le meilleur fromage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté ; et qui achemine le cerf, l'elephant, le serpent, à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guarison. Il n'y a sens qui n'ayt une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de cognoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie, et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science : car, oultre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'arguments, de consequences, et de conclusions tirons nous aux aultres choses, par la comparaison d'un sens à l'aulture ? Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue, et discoure

combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel default, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame ; on verra par là combien nous importe, à la cognoissance de la verité, la privation d'un aultre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens : mais à l'aventure falloit il l'accord de huict, ou de dix sens, et leur contribution, pour l'appercevoir certainement, et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens : car, puisque toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la lumiere, qui par eulx s'escoule en nostre ame, est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extreme difficulté sont nees toutes ces fantasies : « Que chasque subiect a en soy tout ce que nous y trouvons ; Qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : » et celle des epicuriens, « Que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veue le iuge :

Quidquid id est, nihilo fertur maiore figura,
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse
videtur :⁹⁸⁰

Que les apparences qui representent un corps grand à celui qui en est voisin, et plus petit à celui qui en est esloingné, sont toutes deux vrayes :

Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum...

Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli :⁹⁸¹

et resoluement, Qu'il n'y a aulcune tromperie aux sens ; qu'il fault passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons, voire inventer toute aultre mensonge et resverie (ils en viennent iusques là), plustost que d'accuser les sens. » Timagoras ⁹⁸² iuroit que pour presser ou biaiser son œil, il n'avoit iamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle, et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde, aux epicuriens,⁹⁸³ est desadvouer la force et l'effect des sens :

Proinde, quod in quoque est his visum tempore,
verum est.

Et, si non poterit ratio dissolvere causam,
Cur ea, quæ fuerint iuxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda ; tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ,
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita, salusque :
Non modo enim ratio ruat omnis, vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cetera, quæ sint
In genere hoc fugienda.⁹⁸⁴

Ce conseil desesperé, et si peu philosophique, ne represente aultre chose, sinon que l'humaine science ne se peult maintenir que par raison desraisonnable, folle, et

forcenee ; mais qu'encores vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout aultre remede tant fantastique soit il, que d'advouer sa necessaire bestise : verité si desavantageuse. Il ne peult fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances ; c'est là où il fault battre à oultrance, et, si les forces iustes luy faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à sçavoir « Que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont faulses ; » et que ce que disent les stoïciens, soit vray aussi, « Que les apparences des sens sont si faulses, qu'elles ne nous peuvent produire aulcune science : » nous conclurons, aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, Qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chascun s'en peult fournir autant d'exemples qu'il lui plaira : tant les faultes et tromperies qu'ils nous font sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere :

Exstantesque procul medio de gurgite montes,
Classibus inter quos liber patet exitus, iidem
Apparent, et longe divolsi licet, ingens
Insula coniunctis tamen ex his una videtur...
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus praeter navim, velisque volamus...
Ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere raptim.⁹⁸⁵

A manier une balle de harquebuse sous le second doigt, celui du milieu estant entrelacé par dessus, il fault extrêmement se contraindre pour avouer qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soient maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et iuge estre faulses, il se veoid à tous coups. le laisse à part celui de l'attouchement, qui a ses fonctions plus voisines, plus vives et substantielles, qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïcques, et contrainct de crier au ventre celui qui a estably en son ame ce dogme, avecques toute resolution, « Que la cholique, comme toute aultre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabattre du souverain bonheur et félicité en laquelle le sage est logé par sa vertu ; » il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur, que la douceur de la musique n'esveille et ne chatouille ; ny ame si revesche, qui ne se sente touchée de quelque reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornemens et ordre de nos cerimonies, et ouïr le son devotieux de nos orgues, et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui y entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en desfiance de leur opinion. Quant à moy, ie ne m'estime point assez fort pour ouïr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et ieune bouche : et Zenon ⁹⁸⁶ avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beauté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que tous nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts ; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire iugement à mes oreilles : tant la prononciation a de credit à donner prix et

façon aux ouvrages qui passent à sa mercy ! Sur quoy Philoxenus ne feut pas fascheux,⁹⁸⁷ en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy, disant : « le romps ce qui est à toy ; comme tu corromps ce qui est à moy.⁹⁸⁸ » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la mort d'une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se faisoient donner ? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterise, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprests, utils et operation du chirurgien ; attendu que la veue ne doibt avoir aulcune participation à cette douleur ? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifier l'auctorité que les sens ont sur le discours ? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntees d'un page ou d'un laquay ; que cette rougeur est venue d'Espagne, et cette blancheur et polisseure, de la mer oceane ; encores fault il que la veue nous force d'en trouver le subiect plus aimable et plus agreable, contre toute raison ; car en cela, il n'y a rien du sien.

Auferimur cultu ; gemmis, auroque teguntur
Crimina ; pars minima est ipsa puella sui.
Sæpe, ubi sit quod ames, inter tam multa requiras :
Decipit hac oculos ægide dives amor.⁹⁸⁹

Combien donnent à la force des sens, les poètes qui font
Narcisse esperdu de l'amour de son ombre,

Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse ;
Se cupit imprudens ; et, qui probat, ipse probatur ;

Dumque petit, petitur ; pariterque accendit, et
ardet :⁹⁹⁰

et l'entendement de Pygmalion si troublé par l'impression
de la veue de sa statue d'ivoire, qu'il l'aime et la serve pour
vifve !

Oscula dat, reddique putat ; sequiturque, tenetque,
Et credit tactis digitos insidere membris ;
Et metuit, pressos veniat ne livor in artus.⁹⁹¹

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets
de fer clair-semez, qui soit suspendue au hault des tours
Nostre Dame de Paris ; il verra, par raison evidente, qu'il
est impossible qu'il en tumbé ; et si ne se sçauroit garder
(s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs), que la veue
de cette haulteur extreme ne l'espovante et ne le transisse :
car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries
qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnées à iour,
encores qu'elles soient de pierre ; il y en a qui n'en peuvent
pas seulement porter la pensee. Qu'on iecte une poultre
entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault
à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de
si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y.
marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. l'ay
souvent essayé cela en nos montaignes de deçà, et si suis
de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles
choses, que ie ne pouvois souffrir la veue de cette
profondeur infinie, sans horreur et tremblement de iarrets
et de cuisses ; encores qu'il s'en fallust bien ma longueur
que ie ne fusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir si
ie ne me fusse porté à escient au dangier. l'y remarquay

aussi, quelque haulteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allege et donne assurance, comme si c'estoit chose de quoy à la cheute nous peussions recevoir secours ; mais que les precipices coupez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : ut clespici sine vertigine simul oculorum animique non possit : ⁹⁹² qui est une évidente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philosophe ⁹⁹³ se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté : mais à c e compte, il se debvoit aussi faire estoupper les aureilles, que Theophrastus ⁹⁹⁴ dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer, et se debvoit priver enfin de tous les aultres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie ; car ils ont tous cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius ; sæpe etiam cura et timore.⁹⁹⁵ Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aulcuns sons et instruments, iusques à la fureur. l'en ay veu qui ne pouvoient ouïr ronger un os sous leur table, sans perdre patience ; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer ; comme, à ouïr mascher prez de nous, ou ouïr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la. cholere et la haine. Ce fleuteur protocole ⁹⁹⁶ de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le iugement des auditeurs ? Vrayement il y a.bien de quoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle

piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent !

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour ; nostre ame par fois s'en revenche de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. Ce que nous veoyons et oïons, agitez de cholere, nous ne l'oïons pas tel qu'il est ;

Et solem geminum, et duplices se ostendere
Thebas : [997](#)

l'obiet que nous aimons nous semble plus beau qu'il n'est ;

Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere ; [998](#)

et plus laid celuy que nous avons à contre-cœur : à un homme ennuyé et affligé, la clarté du iour semble obscurcie et tenebreuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebestez du tout par les passions de l'ame : combien de choses veoyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs ?

In rebus quoque apertis noscere possis,
Si non advortas animum, proinde esse, quasi omni
Tempore semotæ fuerint, longèque remotæ : [999](#)

il semble que l'ame retire au dedans, et amuse les puissances des sens. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge.

Ceux qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'aventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille ; mais si plus mollement et obseurement, non de tant, certes, que la difference y soit comme de la nuict à une clarté vifve ; ouy, comme de la nuict à l'ombre : là elle dort, icy elle sommeille ; plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimmeriennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. le ne veois pas si clair dans le sommeil ; mais quant au veiller, ie ne le treuve iamais assez pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes ; mais nostre veiller n'est iamais si esveillé qu'il purge et dissipe bien à point les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoy ne mettons nous en doute si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir ?

Si les sens sont nos premiers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il fault seuls appeller au conseil ; car, en cette faculté, les animaulx ont autant ou plus de droict que nous : il est certain qu'aucuns ont l'ouïe plus aiguë que l'homme, d'autres la veue, d'autres le sentiment, d'autres l'attouchement ou le goust. Democritus ¹⁰⁰⁰ disoit que les dieux et les bestes avoient les facultez sensitives beaucoup plus parfaites que l'homme. Or, entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme : nostre salive nettoie et asseiche nos plaies, elle tue le serpent :

Tantaque in his rebus distantia, differitasque est,
Ut quod aliis cibus est, aliis fuat acre venenum.
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa : [1001](#)

quelle qualité donnerons nous à la salive ? ou selon nous, ou selon le serpent ? par quel des deux sens verifierons nous sa veritable essence que nous cherchons ? Pline [1002](#) dict qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eulx, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson ? à qui en croirons nous, ou au poisson, de l'homme, ou à l'homme, du poisson ? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit point au bœuf ; quelque aultre, le bœuf, qui ne nuit point à l'homme : laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité ? Ceulx qui ont la iaunisse, ils voient toutes choses iaunastres et plus pasles que nous :

Lurida præterea fiunt, quæcunque tuentur
Arquati : [1003](#)

ceulx qui ont cette maladie que les medecins nomment Hyposphagma, qui est une suffusion de sang sous la peau, veoyent toutes choses rouges et sanglantes. [1004](#) Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veue, que sçavons nous si elles predominant aux bestes, et leur sont ordinaires ? car nous en veoyons les unes qui ont les yeulx iaunes comme nos malades de iaunisse, d'aultres qui les ont sanglants de rougeur ; à celles là il est vraysemblable

que la couleur des objets paroist aultre qu'à nous : quel iugement des deux sera le vray ? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul ; la dureté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaux comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que nous regardons, nous les appercevons plus longs et estendus ; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est doncques, à l'aventure, la véritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeux lui donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessous, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum flagrantia lumina flammis...
Et duplices hominum facies, et corpora bina.¹⁰⁰⁵

Si nous avons les oreilles empêchées de quelque chose, ou le passage de l'ouïe resserré, nous recevons le son aultre que nous ne faisons ordinairement : ¹⁰⁰⁶ les animaux qui ont les oreilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'oreille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et receoivent le son aultre. Nous voyons aux festes et aux theatres, qu'opposant, à la lumière des flambeaux, une vitre teinte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou iaune, ou violet :

Et volgo faciunt id lutea russaque vela,
Et ferrugina, quum, magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque, trementia pendent :
Namque ibi consessum caveai subter, et omnem

Scenai speciem, patrum, matrumque, deorumque
Inficiunt, coguntque suo fluitare colore : 1007

il est vraysemblable que les yeulx des animaulx, que nous veoyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesme leurs yeulx.

Pour le iugement de l'operation des sens, il fauldroit doncques que nous en feussions premierement d'accord avecques les bestes, secondement entre nous mesmes ; ce que nous ne sommes aulcunement, et entrons en debat tous les coups de ce que l'un oit, veoid, ou goust quelque chose aultrement qu'un aultre ; et debattons, autant que d'aultre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Aultrement oit et veoid, par la regle ordinaire de nature, et aultrement goust un enfant, qu'un homme de trente ans ; et cettuy cy aultrement qu'un sexagenaire : les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes, et qu'il nous semble : or, nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons advouer que la neige nous apparoist blanche ; mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau l'eau. Quoy, que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'aultre ? une peinture semble eslevee à la veue, au maniement elle semble plate : 1008 dirons nous que le musc soit agreable ou non, qui resiouït nostre sentiment, et offense nostre goust ? il y a des herbes et des onguents propres à une partie du corps, qui en blecent une aultre : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue : 1009 ces bagues, qui sont entaillees en forme de plumes, qu'on appelle en devise, Pennes sans fin, il n'y a œil qui en puisse

discerner la largeur, et qui se sceust deffendre de cette piperie que d'un costé elles n'aillent en eslargissant, et s'appointant et estreissant par l'aultre, mesme quand on les roule autour du doigt ; toutesfois au maniement elles vous semblent equables en largeur et partout pareilles. Ces personnes qui, pour ayder leur volupté, se servoient anciennement de mirouers propres à grossir et aggrandir l'obiet qu'ils representent, à fin que les membres qu'ils avoient à employer, leur pleussent davantage par cette accroissance oculaire ; ¹⁰¹⁰ auquel des deux sens donnoient ils gaigné, ou à la veue qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement qui les leur presentoit petits et desdaignables ? Sont ce nos sens qui prestent au subiect ces diverses conditions, et que les subiects n'en aient pourtant qu'une ? comme nous veoyons du pain que nous mangeons ; ce n'est que pain, mais ostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils, et des ongles ;

Ut cibus in membra atque artus quum diditur
omnes,

Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se ; ¹⁰¹¹

l'humeur¹⁰¹² que succe la racine d'un arbre, elle se faict tronc, feuille et fruict ; et l'air n'estant qu'un, il se faict, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont ce, dis ie, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces subiects ? ou s'ils les ont telles ? et sur ce doubte que pouvons nous resoudre de leur veritable essence ? Dadvantage, puisque les accidents des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses aultres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, et à ceulx qui veillent ; n'est il pas vraysemblable que nostre

assiette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi de quoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreglees ? et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie ? pourquoy ¹⁰¹³ n'a le temperé quelque forme des obiects relative à soy, comme l'intemperé ; et ne leur imprimera il pareillement son caractere ? le degousté charge la fadeur au vin ; le sain, la saveur ; l'alteré, la friandise. Or, nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité ; car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la regle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, tous les bastiments qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et defaillants ; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum ;
Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta ;
Iam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
Proditæ iudiciis fallacibus omnia primis :
Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta
est.¹⁰¹⁴

Au demourant, qui sera propre à iuger de ces differences ? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous fault un iuge non attaché à l'un ny à l'autre party, exempt de choix et d'affection, ce qui ne se peult parmy les

chrestiens : il advient de mesme en cecy ; car, s'il est vieil, il ne peult iuger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat ; s'il est ieune, de mesme ; sain, de mesme ; de mesme, malade, dormant, et veillant : il nous fauldroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à fin que, sans preoccupation de iugement, il iugeast de ces propositions comme à luy indifferentes ; et, à ce compte, il nous fauldroit un iuge qui ne feust pas.

Pour iuger des apparences que nous recevons des subiects, il nous fauldroit un instrument iudicatoire ; pour verifier cet instrument, il nous y fault de la demonstration ; pour verifier la demonstration, un instrument : nous voylà au rouet.¹⁰¹⁵ Puisque les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault que ce soit la raison ; aulcune raison ne s'establira sans une aultre raison : nous voylà à reculons iusques à l'infy. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est conceue par l'entremise des sens ; et les sens ne comprennent pas le subiect estrangier, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subiect, ains seulement de la passion et souffrance du sens ; laquelle passion et subiect sont choses diverses : par quoy qui iuge par les apparences, iuge par chose aultre que le subiect. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subiects estrangiers, par ressemblance ; comment se peult l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avecques les subiects estrangiers ? Tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, voyant son pourtraict, ne peult dire qu'il luy ressemble. Or, qui voudroit toutesfois iuger par les apparences ; si c'est par toutes, il est impossible ; car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances,¹⁰¹⁶ comme nous veoyons par experience : sera ce qu'auculnes apparences choisies reglent les

autres ? il faudra vérifier cette chose par une autre chose, la seconde par la tierce ; et par ainsi ce ne sera jamais fait. Finalement, il n'y a aucune constante existence, ny de nostre estre, ny de celui des objets ; et nous, et nostre iugement, et toutes choses mortelles, vont coulants et roulants sans cesse : ainsin, il ne se peut establir rien de certain de l'un à l'autre, et le iugeant et le iugé estants en continuelle mutation et bransle.

Nous n'avons aucune communication à l'estre, parce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et ombre, et. une incertaine et debile opinion : et si, de fortune, vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui voudroit empoigner l'eau ; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi, veu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en autre, la raison, qui y cherche une reelle subsistance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon¹⁰¹⁷ disoit Que les corps n'avoient jamais existence, ouy bien naissance ; estimant que Homere eust fait l'Ocean pere des dieux, et Thetis la mere, pour nous montrer que toutes choses sont en fluxion, muance¹⁰¹⁸ et variation perpetuelle ; opinion commune à tous les philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il fait grand cas : Pythagoras, Que toute matiere est coulante et labile :¹⁰¹⁹ les stoïciens, Qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appelions Present n'est que la ioincture et assemblage du futur et du passé : Heraclitus,¹⁰²⁰ Que jamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus, Que celui qui a

iadis emprunté de l'argent, ne le doit pas maintenant : et que celui qui cette nuit a esté convié à venir ce matin disner, vient aujourdhuy non convié, attendu que ce ne sont plus eux, ils sont devenus autres : « et¹⁰²¹ qu'il ne se pouvoit « trouver une substance mortelle deux fois en mesme

« estat ; car, par soubdaineté et legiereté de changement
« , tantost elle dissipe, tantost elle rassemble, elle
« vient, et puis s'en va ; de façon que ce qui commence à
« naistre ne parvient iamais iusques à perfection d'estre,
« pour autant que ce naistre n'acheve iamais et iamais
« n'arreste comme estant à bout, ains, depuis la semence,
« va tousiours se changeant et muant d'un à autre ;
« comme de semence humaine se faict premierement, dans
« le ventre de la mere, un fruict sans forme, puis un enfant
« formé, puis, estant hors du ventre, un enfant de
« mammelle, aprez il devient garson, puis consequemment
« un iouvenceau, aprez un homme faict, puis un
« homme d'aage, à la fin decrepite vieillard ; de maniere
« que l'aage et generation subsequente va tousiours des
« faisant et gastant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet ;
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura, et vertere cogit.¹⁰²²

« Et puis, nous autres sottement craignons une espece de
« mort, là où nous en avons desjà passé et en passons tant
« d'autres : car, non seulement, comme disoit Heraclitus,
« la mort du feu est generation de l'air, et la mort de
« l'air, generation de l'eau ; mais encores plus
manifestement

« le pouvons nous veoir en nous mesmes ; la fleur
« d'aage se meurt et passe quand la vieillesse survient, et
« la ieunesse se termine en fleur d'aage d'homme faict,
« l'enfance en la ieunesse, et le premier aage meurt en
« l'enfance, et le iour d'hier meurt en celui du iour d'huy,
« et le iour d'huy mourra en celui de demain, et n'y a
« rien qui demeure ne qui soit tousiours un ; car qu'il soit
« ainsi, si nous demeurons tousiours mesmes et uns,
a comment est ce que nous nous esiouissons maintenant
« d'une chose, et maintenant d'une aultre ? comment est
« ce que nous aimons choses contraires ou les haïssons,
« nous les louons ou nous les blasmons ? comment avons
« nous differentes affections, ne retenants plus le mesme
« sentiment en la mesme pensee ? car il n'est pas
vraysemblable

« que, sans mutation, nous prenions aultres passions ;
« et ce qui souffre mutation ne demeure pas un
« mesme, et s'il n'est pas un mesme, il n'est doncques pas
« aussi ; ains, quand et l'estre tout un, change aussi l'estre
« simplement, devenant tousiours aultre d'un aultre : et
« par consequent se trompent et mentent les sens de
« nature, prenants ce qui apparoist pour ce qui est, à
« faulte de bien sçavoir que c'est qui est. Mais qu'est ce
« doncques qui est véritablement ? ce qui est eternal ; c'est
« à dire qui n'a iamais eu de naissance, ny n'aura iamais
« fin ; à qui le temps n'apporte iamais aulcune mutation :
« car c'est chose mobile que le Temps, et qui apparoist
« comme en ombre, avecques la matiere coulante et
« fluante, tousiours sans iamais demeurer stable ny
permanente,

« à qui appartiennent ces mots, Devant, et
« Aprez, et A esté, ou Sera, lesquels tout de prime face
« montrent évidemment que ce n'est pas chose qui soit ;
« car ce seroit grande sottise, et faulseté toute apparente,
« de dire que cela soit, qui n'est pas encores en estre, ou
« qui clesia a cessé d'estre ; et quant à ces mots, Present,

« Instant, Maintenant, par lesquels il semble que
principalement
« nous soustenons et fondons l'intelligence
« du temps, la raison le descouvrant, le destruiet tout sur
« le champ ; car elle le fend incontinent, et le partit en
« futur et en passé, comme le voulant veoir necessairement
« desparty en deux. Autant en advient il à la nature
« qui est mesuree, comme au temps qui la mesure, car il
« n'y a non plus en elle rien qui demeure ; ne qui soit
« subsistant, ains y sont toutes choses ou nees, ou
naissantes,
« ou mourantes. Au moyen de quoy ce seroit peché
« de dire de Dieu, qui est le seul qui Est, que Il feut, ou
« Il sera ;¹⁰²³ car ces termes là sont des déclinaisons,
passages
« ou vicissitudes de ce qui ne peult durer ny demeurer
« en estre : parquoy il fault conclure que Dieu seul
« Est, non point selon aulcune mesure du temps, mais
« selon une eternité immuable et immobile, non mesuree
« par temps, ni subiecte à aulcune declinaison ; devant
« lequel rien n'est, ny ne sera aprez, ny plus nouveau ou
« plus recent ; ains un realement Estant, qui, par un seul
« Maintenant, emplit le Tousiours ; et n'y a rien qui
veritablement
« soit, que luy seul, sans qu'on puisse dire, Il
« a esté, ou, Il sera, sans commencement et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'un homme païen, ie
veulx ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme
condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui
me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict
il,¹⁰²⁴ et abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de
l'humanité ! » Voylà un bon mot et un utile desir, mais
pareillement absurde : car de faire la poignée plus grande
que le poing, la brassee plus grande que le bras, et
d'esperer eniamber plus que de l'estendue de nos iambes,

cela est impossible et monstrueux ; ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peult veoir que de ses yeulx, ny saisir que de ses prinses. Il s'eslevera, si Dieu luy preste extraordinairement la main ; il s'eslevera, abandonnant et renonceant à ses propres moyens, et se laissant haulser et soulever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïcque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

CHAPITRE XIII.

DE IUGER DE LA MORT D'AULTRUY.

Quand nous iugeons de l'assurance d'aultruy en la mort, qui est sans doute la plus remarquable action de la vie humaine, il se fault prendre garde d'une chose, Que malaysement on croit estre arrivé à ce poinct. Peu de gens meurent, resolu que ce soit leur heure dernière ; et n'est endroit où la piperie de l'esperance nous amuse plus : elle ne cesse de corner aux oreilles : « D'autres ont bien esté plus malades sans mourir ; L'affaire n'est pas si desesperée qu'on pense ; et, au pis aller, Dieu a bien faict d'autres miracles. » Et advient cela, de ce que nous faisons trop de cas de nous : il semble que l'université des choses souffre aucunement de nostre aneantissement, et qu'elle soit compassionnée à nostre estat ; d'autant que nostre veue alterée se représente les choses abusivement, et nous est advis qu'elles lui faillent à mesure qu'elle leur fault : comme ceulx qui voyagent en mer, à qui les montaignes, les campagnes, les villes, le ciel, et la terre, vont mesme bransle et quand et quand eulx :

Provehimur portu, terræque urbesque
recedunt.¹⁰²⁵

Qui veid iamais vieillesse qui ne louast le temps passé et ne blasmast le present, chargeant le monde et les mœurs des hommes de sa misere et de son chagrin ?

Iamque caput quassans, grandis suspirat arator..
Et quum tempora temporibus præsentia confert
Præteritis, laudat fortunas sæpe parentis,
Et crepat antiquum genus ut pietate repletum.¹⁰²⁶

Nous entraînons tout avecques nous ; d'où il s'ensuit que nous estimons grande chose nostre mort, et qui ne passe pas si ayseement, ny sans solenne consultation des astres ; lot circa unum caput tumultuantes deos ; ¹⁰²⁷ et le pensons d'autant plus, que plus nous nous prisons : « Comment ? tant de science se perdrait elle avecques tant de dommage, sans particulier soulcy des destinees ? Un' ame si rare et exemplaire ne couste elle non plus à tuer, qu'un' ame populaire et inutile ? Cette vie, qui en couvre tant d'autres, de qui tant d'autres vies despendent, qui occupe tant de monde par son usage, remplit tant de places, se desplace elle comme celle qui tient à son simple nœud ? » Nul de nous ne pense assez n'estre qu'un : ¹⁰²⁸ de là viennent ces mots de Cesar à son pilote, plus enflez que la mer qui le menaceoit ;

Italiam si, coelo auctore, recusas,
Me, pete : sola tibi causa haec est iusta timoris,
Vectorem non nosse tuum ; perrumpe procellas,
Tutela secure mei : ¹⁰²⁹

et ceulx cy,

Credit iam digna pericula Cæsar
Fatis esse suis ; Tantisque evertere, dixit,
Me superis labor est, parva quem puppe sedentem
Tam magno petiere mari ?¹⁰³⁰

et cette resverie publicque, que le soleil porta en son front,
tout le long d'un an, le deuil de sa mort :

Ille etiam extincto miseratus Cæsare Romam,
Quum caput obscura nitidum ferrugine texit : ¹⁰³¹

et mille semblables, de quoy le monde se laisse si
ayseement piper, estimant que nos interests alterent le ciel,
et que son infinité se formalise de nos menues actions. Non
tanta cælo societas nobiscum est, ut nostro fato mortalis sit
ille quoque siderum fulgor.¹⁰³²

Or, de iuger la resolution et la constance en celuy qui ne
croit pas encores certainement estre au dangier, quoy qu'il
y soit, ce n'est pas raison ; et ne suffit pas qu'il soit mort en
cette desmarche, s'il ne s'y estoit mis iustement pour cet
effect : il advient à la pluspart de roidir leur contenance et
leurs paroles pour en acquerir reputation, qu'ils esperent
encores iouïr vivants. D'autant que i'en ay veu mourir, la
fortune a disposé les contenances, non leur desseing ; et de
ceulx mesmes qui se sont anciennement donné la mort, il y
a bien à choisir si c'est une mort soubdaine, ou mort qui ayt
du temps.¹⁰³³ Ce cruel empereur romain ¹⁰³⁴ disoit de ses
prisonniers, qu'il leur vouloit faire sentir la mort ; et si
quelqu'un se desfaisoit en prison, « Celuy là m'est

eschappé, » disoit il : il vouloit estendre la mort et la faire sentir par les torments.

Vidimus et toto quamvis in corpore cæso
Nil animæ lethale datum, moremque nefandæ
Durum sævitiae, pereuntis parcere morti.¹⁰³⁵

De vray, ce n'est pas si grand'chose d'establi, tout sain et tout rassis, de se tuer ; il est bien aysé de faire le mauvais avant que de venir aux prinses : de maniere que le plus effeminé homme du monde, Heliogabalus, parmy ses plus lasches voluptez, desseignoit bien ¹⁰³⁶ de se faire mourir delicatement, où l'occasion l'en forceroit ; et, à fin que sa mort ne desmentist point le reste de sa vie, avoit faict bastir exprez une tour sumptueuse, le bas et le devant de laquelle estoit planché d'ais enrichis d'or et de pierreries, pour se precipiter ; et aussi faict faire des chordes d'or et de soye cramoisie pour s'estrangler ; et battre une espee d'or pour s'enferrer ; et gardoit du venin dans des vaisseaux d'emerade et de topaze, pour s'empoisonner, selon que l'envie luy prendroit de choisir de toutes ces façons de mourir : ¹⁰³⁷

Impiger... et fortis virtute coacta.¹⁰³⁸

Toutesfois, quant à cettuy cy, la mollesse de ses apprests rend plus vraysemblable que le nez luy eust saigné, qui l'en eust mis au propre.¹⁰³⁹ Mais de ceulx mesmes qui, plus vigoureux, se sont resolu à l'execution, il fault veoir, dis ie, si c'a esté d'un coup qui ostast le loisir d'en sentir l'effect :

car c'est à deviner, à veoir escouler la vie peu à peu, le sentiment du corps se meslant à celui de l'ame, s'offrant le moyen de se repentir, si la constance s'y feust trouuee, et l'obstination en une si dangereuse volonté.

Aux guerres civiles de Cesar, Lucius Domitius, prins en la Brusse,¹⁰⁴⁰ s'estant empoisonné, s'en repentit aprez. Il est advenu de nostre temps que tel, resolu de mourir, et de son premier essay n'ayant donné assez avant, la demangeaison de la chair lui repoulsant le bras, se reblecea bien fort à deux ou trois fois aprez, mais ne peut iamais gagner sur luy d'enfoncer le coup. Pendant qu'on faisoit le procez à Plautius Silvanus, Urgulania, sa mere grand', luy envoya un poignard, duquel n'ayant peu venir à bout de se tuer, il se fait couper les veines à ses gents.¹⁰⁴¹ Albucilla, du temps de Tibere, s'estant, pour se tuer, frappee trop mollement, donna encores à ses parties moyen de l'emprisonner et faire mourir à leur mode.¹⁰⁴² Autant en fait le capitaine Demosthenes, aprez sa route en la Sicile : ¹⁰⁴³ et C. Fimbria, s'estant frappé trop foiblement, impetra de son valet de l'achever.¹⁰⁴⁴ Au rebours, Ostorius, lequel, pour ne se pouvoir servir de son bras, desdaigna d'employer celui de son serviteur à aultre chose qu'à tenir le poignard droict et ferme ; et, se donnant le bransle, porta luy mesme sa gorge à l'encontre, et la transpercea.¹⁰⁴⁵ C'est une viande, à la verité, qu'il fault engloutir sans mascher, qui n'a le gosier ferré à glace : et pourtant l'empereur Adrianus fait que son medecin marquast et circonscrivist, en son tectin, iustement l'endroit mortel, où celui eust à viser, à qui il donna la charge de le tuer.¹⁰⁴⁶ Voilà pourquoy Cesar, quand on luy demandoit quelle mort il trouvoit la plus souhaitable, « La moins premeditee ; respondit il, et la plus courte.¹⁰⁴⁷ » Si Cesar l'a osé dire, ce ne m'est plus lascheté de le croire. « Une mort courte, dict Pline, est le souverain heur de la vie humaine. »¹⁰⁴⁸ Il leur fasche de la recognoistre. Nul ne se peult dire estre resolu à la mort,

qui craint à la marchander, qui ne peult la soustenir les yeulx ouverts : ceulx qu'on veoid aux supplices courir à leur fin, et haster l'exécution et la presser, ils ne le font pas de resolution, ils se veulent oster le temps de la considerer ; l'estre mort ne les fasche pas, mais ouy bien le mourir ;

Emori nolo, sed me esse mortuum nihili æstimo :

1049

c'est un degré de fermeté auquel i'ay experimenté que ie pourrois arriver, comme ceulx qui se iectent dans les dangiers, ainsi que dans la mer, à yeulx clos.

Il n'y a rien, selon moy, plus illustre en la vie de Socrates, que d'avoir eu trente iours entiers à ruminer le decret de sa mort, de l'avoir digeree tout ce temps là d'une trescertaine esperance, sans esmoy, sans alteration, et d'un train d'actions et de paroles ravallé plustost et anonchaly, que tendu et relevé par le poids d'une telle cogitation. 1050

Ce Pomponius Atticus à qui Cicero escript, estant malade, fait appeller Agrippa, son gendre, et deux ou trois aultres de ses amis ; et leur dict qu'ayant essayé qu'il ne gaignoit rien à se vouloir guarir, et que tout ce qu'il faisoit pour allonger sa vie, allongeoit aussi et augmentoit sa douleur, il estoit deliberé de mettre fin à l'un et à l'autre, les priant de trouver bonne sa deliberation, et, au pis aller, de ne perdre point leur peine à l'en destourner. Or, ayant choisi de se tuer par abstinence, voylà sa maladie guarie par accident ; ce remede, qu'il avoit employé pour se desfaire, le remet en santé. Les medecins et ses amis, faisant feste d'un si heureux evenement, et s'en resiouissants avecques luy, se trouverent bien trompez ; car il ne leur feut possible pour cela de luy faire changer d'opinion, disant qu'ainsi comme ainsi luy falloit il, un iour, franchir ce pas, et qu'en

estant si avant, il se vouloit oster la peine de recommencer un' aultre fois.¹⁰⁵¹ Cettuy cy ayant recogneu la mort tout à loisir, non seulement ne se descourage pas au ioindre, mais il s'y acharne ; car estant satisfait en ce pourquoy il estoit entré en combat, il se picque par braverie d'en veoir la fin : c'est bien loing au delà de ne craindre point la mort, que de la vouloir taster et savourer.

L'histoire du philosophe Cleanthes est fort pareille : Les gengives luy estoient enflees et pourries ; les medecins lui conseillerent d'user d'une grande abstinence : ayant ieusné deux iours, il est si bien amendé qu'ils luy declarent sa guarison, et permettent de retourner à son train de vivre accoustumé ; luy, au rebours, goustant desià quelque douceur en cette defaillance, entreprend de ne se retirer plus en arriere, et franchit le pas qu'il avoit fort avancé.¹⁰⁵²

Tullius Marcellinus, ieune homme romain, voulant anticiper l'heure de sa destinee, pour se desfaire d'une maladie qui le gourmandoit plus qu'il ne vouloit souffrir, quoyque les medecins luy en promissent guarison certaine, sinon si soubdaine, appella ses amis pour en deliberer : les uns, dit Seneca, luy donnoient le conseil que par lascheté ils eussent prins pour eulx mesmes ; les aultres, par flatterie, celui qu'ils pensoient luy debvoir estre plus agreable : mais un stoïcien luy dict ainsi : « Ne te
« travaille pas, Marcellinus, comme si tu deliberois de
« chose d'importance : ce n'est pas grand'chose que vivre ;
« tes valets et les bestes vivent : mais c'est grand'chose
« de mourir honnestement, sagement, et constamment.
« Songe combien il y a que tu foyes mesme chose, manger,
« boire, dormir ; boire, dormir et manger : nous rouons¹⁰⁵³
« sans cesse en ce cercle. Non seulement les mauvais accidents
« et insupportables, mais la satieté mesme de vivre
« donne envie de la mort. » Marcellinus n'avoit besoin

d'homme qui le conseillast, mais d'homme qui le secourust : les serviteurs craignoient de s'en mesler ; mais ce philosophe leur fait entendre que les domestiques sont soupçonnez lors seulement qu'il est en doute si la mort du maistre a esté volontaire : autrement qu'il seroit d'aussi mauvais exemple de l'empescher, que de le tuer ; d'autant que

Invitum qui servat, idem facit occidenti.^{[1054](#)}

Après il advertit Marcellinus qu'il ne seroit pas messeant, comme le dessert des tables se donne aux assistants, nos repas faicts, aussi la vie finie, de distribuer quelque chose à ceulx qui en ont esté les ministres. Or, estoit Marcellinus de courage franc et liberal ; il fait despartir quelque somme à ses serviteurs, et les consola. Au reste, il n'y eut besoin de fer ny de sang ; il entreprit de s'en aller de cette vie, non de s'en fuyr ; non d'eschapper à la mort, mais de l'essayer. Et pour se donner loisir de la marchander, ayant quitté toute nourriture, le troisieme iour suyvant, après s'estre fait arrouser d'eau tiede, il defaillit peu à peu, et non sans quelque volupté, à ce qu'il disoit. ^{[1055](#)}

De vray, ceulx qui ont eu ces defaillances de cœur qui prennent par foiblesse, disent n'y sentir aucune douleur, ains plustost quelque plaisir, comme d'un passage au sommeil et au repos. Voilà des morts estudiees et digerees.

Mais à fin que le seul Caton peust fournir à tout exemple de vertu, il semble que son bon destin lui feist avoir mal en la main dequoy il se donna le coup, à ce qu'il eust loisir d'affronter la mort et de la colleter, renforçant le courage au dangier, au lieu de l'amollir. Et si c'eust esté à moy de le représenter en sa plus superbe assiette, c'eust esté deschirant tout ensanglanté ses entrailles, plustost que

l'espee au poing, comme feirent les statuaires de son temps : car ce second meurtre feut bien plus furieux que le premier.

CHAPITRE XIV.

COMME NOSTRE ESPRIT S'EMPESCHE SOY MESME.

C'est une plaisante imagination, de concevoir un esprit balancé iustement entre deux pareilles envies : car il est indubitable qu'il ne prendra iamais party, d'autant que l'application et le chois porte inégalité de prix ; et qui nous logeroit entre la bouteille et le iambon, avecques equal appetit de boire et de manger, il n'y auroit sans doubte remede que de mourir de soif et de faim.¹⁰⁵⁶ Pour pourveoir à cet inconvenient, les stoïciens,¹⁰⁵⁷ quand on leur demande d'où vient en nostre ame l'eslection de deux choses indifferentes, et qui faict que d'un grand nombre d'escus nous en prenions plustost l'un que l'aultre, estants tous pareils, et n'y ayant aulcune raison qui nous incline à la preference, respondent que ce mouvement de l'ame est extraordinaire et desreglé, venant en nous d'une impulsion estrangiere, accidentale, et fortuite. Il se pourroit dire, ce me semble, plustost, que aulcune chose ne se presente à nous, où il n'y ait quelque difference, pour legiere qu'elle soit ; et que, ou à la veue ou à l'attouchement, il y a tousiours quelque chois qui nous tente et attire, quoyque ce soit imperceptiblement : pareillement qui presupposera une fiscelle egualement forte par tout, il est impossible de toute impossibilité qu'elle rompe ; car par où voulez vous que la faulsee commence ? et de rompre par tout ensemble, il n'est pas en nature. Qui ioindroit encores à cecy les propositions geometriques qui concluent, par la certitude de leurs demonstrations, le contenu plus grand que le contenant, le centre aussi grand que sa circonference, et

qui trouvent deux lignes s'approchants sans cesse l'une de l'autre, et ne se pouvant jamais joindre, et la pierre philosophale, et quadrature du cercle, où la raison et l'effect sont si opposites ; en tireroit à l'aventure quelque argument pour secourir ce mot hardy de Plin, solum certum nihil esse certi, et homine nihil miserius, aut superbius.¹⁰⁵⁸

CHAPITRE XV.

QUE NOSTRE DESIR S'ACCROIST PAR LA MALAYSANCE.

Il n'y a raison qui n'en aye une contraire, dict le plus sage party des philosophes. le remaschois ¹⁰⁵⁹ tantost ce beau mot qu'un ancien allegue pour le mespris de la vie, « Nul bien ne nous peult apporter plaisir, si ce n'est celuy à la perte duquel nous sommes preparez ; ¹⁰⁶⁰ » In æquo est dolor amissæ rei, et timor amittendæ ; voulant gagner par là que la fruition de la vie ne nous peult estre vrayement plaisante, si nous sommes en crainte de la perdre. Il se pourroit toutesfois dire, au revers, que nous serrons et embrassons ce bien, d'autant plus estroict et avecques plus d'affection, que nous le veoyons nous estre moins seur, et craignons qu'il nous soit osté : car il se sent evidemment, comme le feu se picque à l'assistance du froid, que nostre volonté s'aiguise aussi par le contraste :

Si nunquam Danaen habuisset ahenea turris,
Non esset Danae de Jove facta parens ;¹⁰⁶¹

et qu'il n'est rien naturellement si contraire à nostre goust, que la satieté qui vient de l'aysance ; ny rien qui l'aiguise tant, que la rareté et difficulté : omnium rerum voluptas ipso, quo debet fugare, periculo crescit.¹⁰⁶²

Galla, nega ; satiatur amor, nisi gaudia
torquent.¹⁰⁶³

Pour tenir l'amour en haleine, Lycurgue ordonna que les mariez de Lacedemone ne se pourroient practiquer qu'à la desrobbee, et que ce seroit pareille honte de les rencontrer couchez ensemble qu'avecques d'aultres.¹⁰⁶⁴ La difficulté des assignations, le dangier des surprises, la honte du lendemain,

Et languor, et silentium,
... et latere petitus imo spiritus,¹⁰⁶⁵

c'est ce qui donne poincte à la saulse. Combien de ieux treslascifvement plaisants naissent de l'honneste et vergongneuse maniere de parler des ouvrages de l'amour ? La volupté mesme cherche à s'irriter par la douleur : elle est bien plus sucee quand elle cuict, et quand elle escorche. La courtisane Flora disoit n'avoir iamais couché avecques Pompeius, qu'elle ne luy eust faict porter les marques de ses morsures.¹⁰⁶⁶

Quod petiere, premunt arcte, faciuntque dolorem
Corporis, et dentes inlidunt sæpe labellis...
Et stimuli subsunt, qui instigant lædere id ipsum,
Quodcumque est, rabies unde illæ germina
surgunt.¹⁰⁶⁷

Il en va ainsi partout ; la difficulté donne prix aux choses : ceulx de la Marque d'Ancone¹⁰⁶⁸ font plus volontiers leurs vœux à saint Jacques, ¹⁰⁶⁹ et ceulx de Galice à Nostre dame de Lorete : on faict au Liege ¹⁰⁷⁰ grande feste des bains de Luques ; et, en la Toscane, de ceulx d'Aspa : il ne se veoid gueres de Romains en l'eschole de l'escrime à Rome, qui est pleine de François. Ce grand Caton se trouva, aussi bien que nous, desgousté de sa femme,¹⁰⁷¹ tant qu'elle feut sienne, et la desira quand elle feut à un aultre. l'ay chassé au haras un vieux cheval, duquel, à la senteur des iuments, on ne pouvoit venir à bout : la facilité l'a incontinent saoulé envers les siennes ; mais envers les estrangieres et la premiere qui passe le long de son pastis, il revient à ses importuns hennissements et à ses chaleurs furieuses, comme devant. Nostre appetit mesprise et oultrepasse ce qui luy est en main, pour courir aprez ce qu'il n'a pas :

Transvolat in medio posita, et fugientia captat.¹⁰⁷²

Nous deffendre quelque chose, c'est nous en donner envie :

Nisi tu servare puellam

Incipis, incipiet desinere esse mea : ¹⁰⁷³

nous l'abandonner tout à faict, c'est nous en engendrer mespris. La faulte et l'abondance retumbent en mesme inconvenient :

Tibi quod superest, mihi quod deficit, dolet.^{[1074](#)}

Le désir et la iouïssance nous mettent pareillement en peine. La rigueur des maistresses est ennuyeuse ; mais l'aysance et la facilité l'est, à vray dire, encores plus : d'autant que le mescontentement et la cholere naissent de l'estimation en quoy nous avons la chose desirée, aiguissent l'amour, et le reschauffent ; mais la satieté engendre le desgoust ; c'est une passion mousse, hebetee, lasse, et endormie.

Si qua volet regnare diu, contemnat amantem.^{[1075](#)}

Contemnite, amantes :

Sic hodie veniet, si qua negavit heri.^{[1076](#)}

Pourquoy inventa Poppea de masquer les beautez de son visage, que pour les rencherir à ses amants ?^{[1077](#)} Pourquoy a Ion voilé iusques au dessous des talons ces beautez que chascune desire montrer, que chascun desire veoir ? Pourquoy couvrent elles de tant d'empeschements, les uns sur les aultres, les parties où loge principalement nostre desir et le leur ? et à quoy servent ces gros bastions, de quoy les nostres viennent d'armer leurs flancs, qu'à leurrer notre appetit,^{[1078](#)} et nous attirer à elles en nous esloignant ?

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.^{[1079](#)}

Interdum tunica duxit operta moram.^{[1080](#)}

A quoy sert l'art de cette honte virginale, cette froideur rassise, cette contenance severe, cette profession d'ignorance des choses qu'elles sçavent mieulx que nous qui les en instruons, qu'à nous accroistre le desir de vaincre, gourmander, et fouler à nostre appetit, toute cette cerimonie et ces obstacles ? car il y a non seulement du plaisir, mais de la gloire encores, d'affolir¹⁰⁸¹ et desbaucher cette molle douceur et cette pudeur enfantine, et de renger à la mercy de nostre ardeur une gravité froide et magistrale : c'est gloire, disent ils, de triompher de la modestie, de la chasteté, et de la temperance ; et qui desconseille aux dames ces parties là, il les trahit, et soy mesme. Il fault croire que le cœur leur fremit d'effroy, que le son de nos mots blece la pureté de leurs aureilles, qu'elles nous en haïssent, et s'accordent à nostre importunité d'une force forcee. La beauté, toute puissante qu'elle est, n'a pas de quoy se faire savourer, sans cette entremise. Veoyez en Italie, où il y a plus de beauté à vendre, et de la plus fine, comment il fault qu'elle cherche d'autres moyens estrangiers et d'autres arts pour se rendre agreable ; et si, à la verité , quoy qu'elle face, estant venale et publicque, elle demeure foible et languissante : tout ainsi que, mesme en la vertu, de deux effects pareils, nous tenons neantmoins celuy là le plus beau et plus digne, auquel il y a plus d'empeschement et de hazard proposé.

C'est un effect de la Providence divine de permettre sa sainte Eglise estre agitee, comme nous la veoyons, de tant de troubles et d'orages, pour esveiller par ce contraste les ames pies, et les r'avoir de l'oisifveté et du sommeil où les avoit plongees une si longue tranquillité : si nous contrepoisons la perte que nous avons faicte par le nombre de ceulx qui se sont desvoyez, au gaing qui nous vient pour nous estre remis en haleine, resuscité nostre zele et nos

forces à l'occasion de ce combat, ie ne sçais si l'utilité ne surmonte point le dommage.

Nous avons pensé attacher plus ferme le nœud de nos mariages, pour avoir osté tout moyen de les dissouldre ; mais d'autant s'est desprins et relasché le nœud de la volonté et de l'affection, que celui de la contraincte s'est estrechy : et, au rebours, ce qui teint les mariages, à Rome, si long temps en honneur et en seureté, feut la liberté de les rompre qui vouldroit ; ils gardoient mieulx leurs femmes, d'autant qu'ils les pouvoient perdre ; et, en pleine licence de divorces, il se passa cinq cents ans, et plus, avant que nul s'en servist.¹⁰⁸²

Quod licet, ingratum est ; quod non licet, acrius urit.¹⁰⁸³

A ce propos se pourroit ioindre l'opinion d'un ancien, « Que les supplices aiguisent les vices, plustost qu'ils ne les amortissent ; Qu'ils n'engendrent point le soing de bien faire, c'est l'ouvrage de la raison et de la discipline, mais seulement un soing de n'estre surprins, en faisant mal : »

Latius excisæ pestis contagia serpunt : ¹⁰⁸⁴

ie ne sçais pas qu'elle soit vraye ; mais cecy sçais ie par experience, que iamais police ne se trouva reformee par là : l'ordre et reglement des mœurs despend de quelque aultre moyen.

Les histoires grecques¹⁰⁸⁵ font mention des Argippees, voisins de la Scythie, qui vivent sans verge et sans baston à

offenser ; que non seulement nul n'entreprend d'aller attaquer, mais quiconque s'y peult sauver, il est en franchise, à cause de leur vertu et saincteté de vie ; et n'est aulcun si osé d'y toucher : on recourt à eulx pour appoincter les differends qui naissent entre les hommes d'ailleurs. Il y a nation où la closture des iardins et des champs qu'on veult conserver, se faict d'un filet de coton, et se treuve bien plus seure et plus ferme que nos fossez et nos hayes. Furem signata sollicitant... Aperta effractarius præterit.¹⁰⁸⁶

A l'aventure sert, entre aultres moyens, l'aysance, à couvrir ma maison de la violence de nos guerres civiles ; la deffense attire l'entreprinse ; et la desfiance, l'offense. L'ay affoibly le desseing des soldats, ostant à leur exploict le hazard, et toute matiere de gloire militaire, qui a accoustumé de leur servir de tiltre et d'excuse : ce qui est faict courageusement, est tousiours faict honorablement, en temps où la iustice est morte. le leur rends la conqueste de ma maison lasche et traistresse : elle n'est close à personne qui y hurte ; il n'y a pour toute prouvision qu'un portier, d'ancien usage et cerimonie, qui ne sert pas tant à deffendre ma porte, qu'à l'offrir plus decemment et gracieusement ; ie n'ay ny garde ny sentinelle que celle que les astres font pour moy. Un gentilhomme a tort de faire montre d'estre en deffense, s'il ne l'est parfaictement. Qui est ouvert d'un costé, l'est par tout : nos peres ne penserent pas à bastir des places frontieres. Les moyens d'assaillir, ie dis sans batterie et sans armee, et de surprendre nos maisons, croissent tous les iours au dessus des moyens de se garder ; les esprits s'aiguisent generalement de ce costé là : l'invasion touche tous ; la deffense non, que les riches. La mienne estoit forte selon le temps qu'elle feut faicte ; ie n'y ai rien adiousté de ce costé là, et craindrois que sa force se tournast contre moy mesme ; ioinct qu'un temps paisible requerra qu'on les

desfortifie. Il est dangereux de ne les pouvoir regagner, et est difficile de s'en assurer : car en matiere de guerres intestines, vostre valet peult estre du party que vous craignez ; et où la religion sert de pretexte, les parentez mesmes deviennent infiables ¹⁰⁸⁷ avecques couverture de iustice. Les finances publiques n'entretiendront pas nos garnisons domestiques ; elles s'y espuiseroient : nous n'avons pas dequoy le faire sans nostre ruyne ; ou, plus incommodement et iniurieusement encores, sans celle du peuple. L'estat de ma perte ne seroit de guere pire. Au demourant, vous y perdez vous : vos amis mesmes s'amusent à accuser vostre invigilance et improvidence, ¹⁰⁸⁸ plus qu'à vous plaindre, et l'ignorance ou nonchalance aux offices de vostre profession. Ce que tant de maisons gardees se sont perdues, où cette cy dure, me faict souspeçonner qu'elles se sont perdues de ce qu'elles estoient gardees ; cela donne et l'envie et la raison à l'assaillant : toute garde porte visage de guerre. Qui se iectera, si Dieu veult, chez moy ; mais tant y a, que ie ne l'y appelleray pas : c'est la retraicte à me reposer des guerres, l'essaye de soustraire ce coing à la tempeste publicque, comme ie fois un aultre coing en mon ame. Nostre guerre a beau changer de formes, se multiplier et diversifier en nouveaux partis : pour moy ie ne bouge. Entre tant de maisons armees, moy seul, que ie sçache, en France, de ma condition, ay fié purement au ciel la protection de la mienne ; et n'en ay iamais osté ni vaisselle d'argent, ny tiltre, ny tapisserie. le ne veulx ny me craindre, ny me sauver à demy. Si une pleine recognoissance acquiert la faveur divine, elle me durera iusqu' au bout ; sinon, i'ay tousiours assez duré pour rendre ma duree remarquable et enregistrable. Comment ? il y a bien trente ans.

CHAPITRE XVI.

DE LA GLOIRE.

Il y a le nom et la chose : le nom, c'est une voix qui remarque et signifie la chose ; le nom, ce n'est pas une partie de la chose, ny de la substance ; c'est une piece estrangiere ioincte à la chose, et hors d'elle.

Dieu, qui est en soy toute plenitude et le comble de toute perfection, il ne peult s'augmenter et accroistre au dedans ; mais son nom se peult augmenter et accroistre par la benediction et louange que nous donnons à ses ouvrages extérieurs : laquelle louange, puisque nous ne la pouvons incorporer en luy, d'autant qu'il n'y peult avoir accession de bien, nous l'attribuons à son nom, qui est la piece hors de luy la plus voisine ; voilà comment c'est à Dieu seul à qui gloire et honneur appartient : et il n'est rien si esloigné de raison, que de nous en mettre en queste pour nous ; car, estants indigents et necessiteux au dedans, nostre essence estant imparfaicte, et ayant continuellement besoin d'amelioration, c'est là à quoy nous nous devons travailler ; nous sommes tout creux et vuides ; ce n'est pas de vent et de voix que nous avons à nous remplir, il nous fault de la substance plus solide à nous reparer ; un homme affamé seroit bien simple de chercher à se pourveoir plustost d'un beau vestement que d'un bon repas ; il fault courir au plus pressé. Comme disent nos ordinaires prieres, Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus.¹⁰⁸⁹ Nous sommes en disette de beauté, santé, sagesse, vertu, et telles parties essentielles : les ornements externes se chercheront, aprez que nous aurons pourveu aux choses

necessaires. La theologie traicte amplement et plus pertinemment ce subiect ; mais ie n'y suis gueres versé.

Chrysippus et Diogenes 1090 ont esté les premiers aucteurs, et les plus fermes, du mespris de la gloire ; et, entre toutes les voluptez, ils disoient qu'il n'y en avoit point de plus dangereuse, ny plus à fuyr, que celle qui nous vient de l'approbation d'aultruy. De vray, l'experience nous en faict sentir plusieurs trahisons bien dommageables : il n'est chose qui empoisonne tant les princes que la flatterie, ny rien par où les meschants gaignent plus ayseement credit autour d'eulx ; ny macquerelage si propre et si ordinaire à corrompre la chasteté des femmes, que de les paistre et entretenir de leurs louanges : le premier enchantement que les sirenes employent à piper Ulysses, est de cette nature :

Deça vers nous, deça, ô treslouable Ulysse,
Et le plus grand honneur dont la Grece
fleurisse.1091

Ces philosophes là disoient que toute la gloire du monde ne meritoit pas qu'un homme d'entendement estendist seulement le doigt pour l'acquérir : 1092

Gloria quantalibet quid erit, si gloria tantum est ?
1093

ie dis pour elle seule ; car elle tire souvent à sa suite plusieurs commoditez, pour lesquelles elle se peult rendre desirable : elle nous acquiert de la bienveillance ; elle nous rend moins exposez aux iniures et offenses d'aultruy,

et choses semblables. C'estoit aussi des principaulx dogmes d'Epicurus ; car ce precepte de sa secte, CACHE TA VIE, qui deffend aux hommes de s'empescher des charges et negociations publicques, presuppose aussi necessairement qu'on mesprise la gloire, qui est une approbation que le monde faict des actions que nous mettons en evidence. ¹⁰⁹⁴ Celuy qui nous ordonne de nous cacher et de n'avoir soing que de nous, et qui ne veult pas que nous soyons connus d'aultruy, il veult encores moins que nous en soyons honorez et glorifiez : aussi conseille il à Idomeneus de ne regler aulcunement ses actions par l'opinion ou reputation commune, si ce n'est pour eviter les aultres incommoditez accidentales que le mespris des hommes luy pourroit apporter.

Ces discours là sont infiniment vrayz, à mon advis, et raisonnables : mais nous sommes, ie ne sçais comment, doubles en nous mesmes, qui faict que ce que nous croyons, nous ne le croyons pas, et ne nous pouvons desfaire de ce que nous condamnons. Veoyons les dernieres paroles d'Epicurus, et qu'il dict en mourant : elles sont grandes, et dignes d'un tel philosophe ; mais si ont elles quelque marque de la recommandation de son nom, et de cette humeur qu'il avoit descreee par ses preceptes. Voicy une lettre ¹⁰⁹⁵ qu'il dicta un peu avant son dernier soupir :

« EPICURUS A HERMACHUS, salut.

« Ce pendant que ie passois l'heureux, et celuy là mesme le dernier iour de ma vie, i'escrivois cecy, accompagné toutesfois de telle douleur en la vessie et aux intestins, qu'il ne peult rien estre adiousté à sa grandeur : mais elle estoit compensee par le plaisir qu'apportoit à mon ame la souvenance de mes inventions et de mes discours. Or toy,

comme requiert l'affection que tu as eu de ton enfance envers moy et la philosophie, embrasse la protection des enfants de Metrodorus. »

Voilà sa lettre. Et ce qui me faict interpreter que ce plaisir, qu'il dict sentir en son ame de ses inventions, regarde aulcunement la reputation qu'il en esperoit acquerir aprez sa mort, c'est l'ordonnance de son testament, par lequel il veult que « Amynomachus et Timocrates, ses heritiers, fournissent pour la celebration de son iour natal, tous les mois de ianvier, les frais que Hermachus ordonneroit, et aussi pour la despense qui se feroit le vingtiesme iour de chaque lune, au traictement des philosophes ses familiers, qui s'assembleroient à l'honneur de la memoire de luy et de Metrodorus ¹⁰⁹⁶. »

Carneades a esté chef de l'opinion contraire ; et a maintenu que la gloire estoit pour elle mesme desirable : ¹⁰⁹⁷ tout ainsi que nous embrassons nos posthumes pour eulx mesmes, n'en ayant aulcune cognoissance ni iouissance. Cette opinion n'a pas failly d'estre plus communement suyvie, comme sont volontiers celles qui s'accommodent le plus à nos inclinations. Aristote luy donne le premier reng entre les biens externes ; evite, comme deux extremes vicieux, l'immoderation et à la rechercher et à la fuyr.¹⁰⁹⁸ le crois que si nous avions les livres que Cicero avoit escripts sur ce subiect, il nous en conteroit de belles ; car cet homme là feut si forcené de cette passion, que, s'il eust osé, il feust, ce crois ie, volontiers tumbé en l'excez où tumberent d'aultres, Que la vertu mesme n'estoit desirable que pour l'honneur qui se tenoit tousiours à sa suite :

Paulum sepultæ distat inertiae

qui est un' opinion si faulse, que ie suis despit qu'elle ayt iamais peu entrer en l'entendement d'homme qui eust cet honneur de porter le nom de philosophe.

Si cela estoit vray, il ne fauldroit estre vertueux qu'en public ; et les operations de l'ame, où est le vray siege de la vertu, nous n'aurions que faire de les tenir en regle et en ordre, sinon autant qu'elles debvroient venir'à la cognoissance d'aultruy. N'y va il doncques que de faillir finement et subtilement ! « Si tu sçais, dict Carneades,¹¹⁰⁰ un serpent caché en ce lieu auquel, sans y penser, se va seoir celuy de la mort duquel tu esperes proufit, tu foyes meschamment si tu ne l'en advisis ; et d'autant plus que ton action ne doibt estre cogneue que de toy. » Si nous ne prenons de nous mesmes la loy de bien faire, si l'impunité nous est iustice ; à combien de sortes de meschancetez avons nous tous les iours à nous abandonner ? Ce que Sext. Peduceus fait, de rendre fidelement cela que C. Plotius avoit commis à sa seule science, de ses richesses,¹¹⁰¹ et ce que i'en ay faict souvent de mesme, ie ne le treuve pas tant louable, comme ie trouverois exsecrable que nous y eussions failly : et treuve bon et utile à ramentevoir en nos iours l'exemple de P. Sextilius Rufus, que Cicero ¹¹⁰² accuse pour avoir recueilly une heredité contre sa conscience, non seulement, non contre les loix, mais par les loix mesmes ; et M. Crassus, et Q. Hortensius,¹¹⁰³ lesquels, à cause de leur auctorité et puissance, ayant esté, pour certaines quotitez, appelez par un estrangier à la succession d'un testament fauls, à fin que, par ce moyen, il y establist sa part, se contenterent de n'estre participants de la faulseté, et ne refuserent d'en retirer du fruict ; assez couverts, s'ils se tenoient à l'abry des accusations, et des tesmoins, et des loix : Meminerint

Deum se habere testem, id est (ut ego arbitror), mentem suam.¹¹⁰⁴

La vertu est chose bien vaine et frivole, si elle tire sa recommandation de la gloire : pour neant entreprendrions nous de luy faire tenir son reng à part, et la desioindrions de la fortune ; car qu'est il plus fortuite que la reputation ? Profecto fortuna in omni re dominatur : ea res cunctas ex libidine magis, quam ex vero, celebrat, obscuratque.¹¹⁰⁵ De faire que les actions soient cogneues et veues, c'est le pur ouvrage de la fortune ; c'est le sort qui nous applique la gloire, selon sa temerité. le l'ay veue fort souvent marcher avant le merite ; et souvent outrepasser le merite, d'une longue mesure. Celuy qui premier s'advisa de la ressemblance de l'ombre, à la gloire, fait mieulx qu'il ne vouloit : ce sont choses excellemment vaines : elle va aussi quelquesfois devant son corps ; et quelquesfois l'excede de beaucoup en longueur. Ceulx qui apprennent à la noblesse de ne chercher en la vaillance que l'honneur, quasi non sit honestum, quod nobilitatum non sit ;¹¹⁰⁶ que gagnent ils par là, que de les instruire de ne se hazarder iamais, si on ne les veoid, et de prendre bien garde s'il y a des tesmoins qui puissent rapporter nouvelles de leur valeur : là où il se presente mille occasions de bien faire, sans qu'on en puisse estre remarqué ? Combien de belles actions particulieres s'ensepvelissent dans la foule d'une bataille ? quiconque s'amuse à contrerooller aultruy pendant une telle meslee, il n'y est gueres embesogné, et produict contre soy mesme le tesmoignage qu'il rend des desportements de ses compaignons. Vera et sapiens animi magnitudo, honestum illud, quod maxime natura sequitur, in factis positum, non in gloria, iudicat.¹¹⁰⁷

Toute la gloire que ie pretends de ma vie, c'est de l'avoir vescu tranquille : tranquille, non selon Metrodorus, ou Arcesilas, ou Aristippus, mais selon moy. Puisque la philosophie n'a sceu trouver aulcune voye pour la

tranquillité, qui feust bonne en commun ; que chascun la cherche en son particulier.

A qui doibvent Cesar et Alexandre cette grandeur infinie de leur renommee, qu'à la fortune ? combien d'hommes a elle esteincts sur le commencement de leur progrez, desquels nous n'avons aulcune cognoissance, qui y apportoint mesme courage que le leur, si le malheur de leur sort ne les eust arrestez tout court sur la naissance mesme de leurs entreprinses ? Au travers de tant et si extremes dangiers, il ne me souvient point avoir leu que Cesar ayt esté iamais blecé : mille sont morts de moindres perils que le moindre de ceulx qu'il franchit. Infinies belles actions se doibvent perdre sans tesmoignage, avant qu'il en vienne une à proufit : on n'est pas tousiours sur le hault d'une bresche, ou à la teste d'une armee, à la veue de son general, comme sur un eschaffaud ; on est surprins entre la haye et le fossé ; il fault tenter fortune contre un poulailler ; il fault denicher quatre chestifs harquebusiers d'une grange ; il fault seul s'escarter de la troupe, et entreprendre seul, selon la nécessité qui s'offre. Et si on prend garde, on trouvera, à mon advis, qu'il advient par experience, que les moins esclatantes occasions sont les plus dangereuses ; et qu'aux guerres qui se sont. passees de nostre temps, il s'est perdu plus de gents de bien aux occasions legieres et peu importantes, et à la contestation de quelque bicoque, qu'ez lieux dignes et honorables.

Qui tient sa mort pour mal employee, si ce n'est en occasion signalee, au lieu d'illustrer sa mort, il obscurcit volontiers sa vie, laissant eschapper ce pendant plusieurs iustes occasions de se hazarder ; et toutes les iustes sont illustres assez, sa conscience les trompétant suffisamment à chascun. *Gloria nostra est testimonium conscientiae nostræ.* ¹¹⁰⁸ Qui n'est homme de bien que parce qu'on le sçaura, et parce qu'on l'en estimera mieulx aprez l'avoir sceu ; qui ne veult bien faire qu'en condition que sa vertu

vienne à la cognoissance des hommes, celui là n'est pas
personne de qui on puisse tirer beaucoup de service.

Crede che 'l resto di quel verno cose
Facesse degne di tenerne conto ;
Ma fur sin da quel tempo si nascose,
Che non è colpa mia s' or non le conto :
Perchè Orlando a far l' opre virtuose,
Più ch' a narrarle poi, sempre era pronto ;
Nè mai fu alcuno de' suoi fatti espresso,
Se non quando ebbe i testimoni appresso.^{[1109](#)}

Il fault aller à la guerre pour son debvoir, et en attendre
cette recompense, qui ne peult faillir à toutes belles
actions, pour occultes qu'elles soyent, non pas mesme aux
vertueuses pensees ; c'est le contentement qu'une
conscience bien reglee receoit, en soy, de bien faire. Il fault
estre vaillant pour soy mesme, et pour l'avantage que
c'est d'avoir son courage logé en une assiette ferme et
asseuree contre les assaults de la fortune :

Virtus, repulsæ nescia sordidæ,
Intaminatis fulget honoribus ;
Nec sumit, aut ponit secures
Arbitrio popularis auræ.^{[1110](#)}

Ce n'est pas pour la montre, que nostre ame doibt iouer
son roolle ; c'est chez nous, au dedans, où nuls yeulx ne
donnent que les nostres : là elle nous couvre de la crainte
de la mort, des douleurs et de la honte mesme ; elle nous

asseure là de la perte de nos enfants, de nos amis et de nos fortunes ; et quand l'opportunité s'y presente, elle nous conduict aussi aux hazards de la guerre, non emolumento aliquo, sed ipsius honestatis decore.¹¹¹¹ Ce proufit est bien plus grand, et bien plus digne d'estre souhaité et esperé, que l'honneur et la gloire, qui n'est aultre chose qu'un favorable iugement qu'on faict de nous.

Il fault trier de toute une nation une douzaine d'hommes, pour iuger d'un arpent de terre : et le iugement de nos inclinations et de nos actions, la plus difficile matiere et la plus importante qui soit, nous le remettons à la voix de la commune et de la tourbe, mere d'ignorance, d'iniustice, et d'inconstance. Est ce raison de faire despendre la vie d'un sage, du iugement des fols ? An quidquam stultius, quam, quos singulos contemnas, eos aliquid putare esse universos ? ¹¹¹² Quiconque vise à leur plaire, il n'a iamais faict ; c'est une butte qui n'a ny forme ny prinse : Nil tam inæstimabile est, quam animi multitudinis. ¹¹¹³ Demetrius ¹¹¹⁴ disoit plaisamment de la voix du peuple, qu'il ne faisoit non plus de recepte de celle qui luy sortoit par en hault, que de celle qui luy sortoit par en bas : celuy là dict encores plus, Ego hoc iudico, si quando turpe non sit, tamen non esse non turpe, quum id a multitudine laudetur.¹¹¹⁵ Null' art, nulle souplesse d'esprit pourroit conduire nos pas à la suite d'un guide si desvoyé et si desreglé : en cette confusion venteuse de bruits, de rapports et opinions vulgaires qui nous poulsent, il ne se peult establir aucune route qui vaille. Ne nous proposons point une fin si flottante et volage : allons constamment aprez la raison : que l'approbation publicque nous suyve par là, si elle veult ; et, comme elle despend toute de la fortune, nous n'avons point loy de l'esperer plustost par aultre voye que par celle là. Quand, pour sa droicture, ie ne suyvrois le droict chemin, ie le suyvrois pour avoir trouvé, par experience, qu'au bout du compte, c'est communement

le plus heureux et le plus utile : Dedit hoc providentia
hominibus manus, ut honesta magis iuvarent.¹¹¹⁶ Le
marinier ancien disoit ainsin à Neptune, en une grande
tempeste : « O dieu, tu me sauveras, si tu veulx ; si tu
veulx, tu me perdras : mais si tiendray ie tousiours droict
mon timon. » ¹¹¹⁷ l'ay veu de mon temps mill' hommes
souples, mestis, ambigus, et que nul ne doubtoit plus
prudents mondains que moy, se perdre où ie me suis sauvé
:

Risi successu posse carere dolos.¹¹¹⁸

Paul Emile, allant en sa glorieuse expedition de Macedoine,
advertit sur tout le peuple à Rome, « de contenir leur
langue de ses actions, pendant son absence. » ¹¹¹⁹ Que la
licence des iugements est un grand destourbier ¹¹²⁰ aux
grands affaires ! d'autant que chascun n'a pas la fermeté
de Fabius, à l'encontre des voix communes contraires et
iniurieuses, qui aima mieulx laisser desmembrer son
auctorité aux vaines fantasies des hommes, que faire moins
bien sa charge, avecques favorable reputation et populaire
consentement.

Il y a ie ne sçais quelle doulceur naturelle à se sentir
louer ; mais nous luy prestons trop de beaucoup :

Laudari haud metuam, neque enim mihi cornea
fibra est ;
Sed recti finemque, extremumque esse recuso,
Euge tuum, et belle.¹¹²¹

le ne me soulcie pas tant quel ie sois chez aultruy, comme ie me soulcie quel ie sois en moy mesme : ie veulx estre riche par moy, non par emprunt.¹¹²² Les estrangiers ne veoyent que les evenements et apparences externes ; chascun peult faire bonne mine par le dehors, plein au dedans de fiebvre et d'effroy : ils ne veoyent pas mon cœur, ils ne veoyent que mes contenances. On a raison de descrier l'hypocrisie qui se treuve en la guerre : car qu'est il plus aysé à un homme pratique, que de gauchir aux dangiers, ¹¹²³ et de contrefaire le mauvais, ayant le cœur plein de mollesse ? Il y a tant de moyens d'éviter les occasions de se bazarder en particulier, que nous aurons trompé mille fois le monde, avant que de nous engager à un dangereux pas ; et lors mesme, nous y trouvant empestrez, nous sçaurons bien, pour ce coup, couvrir nostre ieu d'un bon visage et d'une parole asseuree, quoyque l'ame nous tremble au dedans : et qui auroit l'usage de l'anneau platonique, ¹¹²⁴ rendant invisible celuy qui le portoit au doigt, si on luy donnoit le tour vers le plat de la main, assez de gents souvent se cacheroient où il se fault presenter le plus, et se repentiroient d'estre placez en lieu si honorable, auquel la necessité les rend asseurez.

Falsus honor iuvat, et mendax infamia terret
Quem, nisi mendosum et mendacem ? ¹¹²⁵

Voilà comment tous ces iugements, qui se font des apparences externes, sont merveilleusement incertains et douteux ; et n'est aulcun si asseuré tesmoing, comme chascun à soy mesme. En celles là combien avons nous de gouiats, compagnons de nostre gloire ? celuy qui se tient ferme dans une trenchee decouverte, que faict il en cela que ne facent devant luy cinquante pauvres pionniers qui

luy ouvrent le pas, et le couvrent de leurs corps pour cinq sols de paye par iour ?

Non, quidquid turbida Roma
Elevet, accedas ; examenque improbum in illa
Castiges trutina : nec te quæsiveris extra.¹¹²⁶

Nous appellons aggrandir nostre nom, l'estendre et semer en plusieurs bouches ; nous voulons qu'il y soit receu en bonne part, et que cette sienne accroissance luy vienne à proufit : voilà ce qu'il y peult avoir de plus excusable en ce desseing. Mais l'excez de cette maladie en va iusques là, que plusieurs cherchent de faire parler d'eulx en quelque façon que ce soit : Trogus Pompeius ¹¹²⁷ dict de Herostratus, et Titus Livius,¹¹²⁸ de Manlius Capitolinus, qu'ils estoient plus desireux de grande que de bonne reputation, Ce vice est ordinaire : nous nous soignons plus qu'on parle de nous, que comment on en parle ; et nous est assez que nostre nom coure par la bouche des hommes, en quelque condition qu'il y coure : il semble que l'estre cogneu, ce soit aulcunement avoir sa vie et sa duree en la garde d'aultruy. Moy, ie tiens que ie ne suis que chez moy ; et de cette aultre mienne vie, qui loge en la cognoissance de mes amis, à la considerer nue et simplement en soy, ie sçais bien que ie n'en sens fruict ny iouïssance que par la vanité d'une opinion fantastique : et quand ie seray mort, ie m'en ressentiray encores beaucoup moins ; et si perdray tout net l'usage des vrayes utilitez, qui accidentalement la suyvent par fois. le n'auray plus de prinse par où saisir la reputation, ny par où elle puisse me toucher, ny arriver à moy ; car de m'attendre que mon nom la receoive, premierement, ie n'ay point de nom qui soit assez mien ; de deux que i'ay, l'un est commun à toute ma

race, voire encores à d'autres ; il y a une famille à Paris et à Montpellier qui se surnomme Montaigne, une autre en Bretagne et en Xaintonge, De la Montaigne ; le remuement d'une seule syllabe meslera nos fusees de façon que i'auray part à leur gloire, et eulx à l'aventure à ma honte ; et si les miens se sont autresfois surnommez Eyquem, surnom qui touche encores une maison cogneue en Angleterre : quant à mon autre nom, il est à quiconque aura envie de le prendre ; ainsi i'honoreray peut estre un crocheteur en ma place. Et puis, quand i'aurois une marque particuliere pour moy, que peult elle marquer quand ie n'y suis plus ? peult elle designer et favoriser ¹¹²⁹ l'inanité ?

Nunc levior cippus non imprimit ossa.
Laudat posteritas ; nunc non e manibus illis,
Nunc non e tumulo, fortunataque favilla,
Nascuntur violæ : ¹¹³⁰

mais de cecy i'en ay parlé ailleurs. Au demourant, en toute une bataille où dix mill'hommes sont stropiez ou tuez, il n'en est pas quinze de quoy l'on parle ; il fault que ce soit quelque grandeur bien eminente, ou quelque consequence d'importance que la fortune y ayt ioincte, qui face valoir un' action privee, non d'un harquebuzier seulement, mais d'un capitaine : car de tuer un homme, ou deux, ou dix, de se presenter courageusement à la mort, c'est à la verité quelque chose à chascun de nous, car il y va de tout ; mais pour le monde, ce sont choses si ordinaires, il s'en veoid tant tous les iours, et en fault tant de pareilles pour produire un effect notable, que nous n'en pouvons attendre aulcune particuliere recommandation ;

Casus multis hic cognitus, ac iam
Tritus, et e medio fortunæ ductus acervo.¹¹³¹

De tant de milliasses de vaillants hommes qui sont morts, depuis quinze cents ans en France, les armes en la main, il n'y en a pas cent qui soyent venus à nostre cognoissance : la memoire, non des chefs seulement, mais des batailles et victoires, est ensepvelie : les fortunes de plus de la moitié du monde, à faulte de registre, ne bougent de leur place, et s'esvanouïssent sans duree. Si i'avois en ma possession les evenements incogneus, i'en pense-rois tresfacilement supplanter les cogneus, en toute espece d'exemples. Quoy, que des Romains mesmes et des Grecs, parmy tant d'escrivains et de tesmoings, et tant de rares et nobles exploicts, il en est venu si peu iusques à nous !

Ad nos vix tenuis famæ perlabitur aura.¹¹³²

Ce sera beaucoup, si, d'icy à cent ans, on se souvient en gros que de nostre temps il y a eu des guerres civiles en France. Les Lacedemoniens sacrifioient aux Muses, entrants en bataille,¹¹³³ à fin que leurs gestes feussent bien et dignement escripts, estimants que ce feust une faveur divine et non commune que les belles actions trouvassent des tesmoings qui leur sceussent donner vie et memoire. Pensons nous qu'à chasque harquebusade qui nous touche, et à chasque hazard que nous courons, il y ayt soubdain un greffier qui l'enroolle ? et cent greffiers oultre cela le pourront escrire, desquels les commentaires ne dureront que trois iours, et ne viendront à la veue de personne. Nous n'avons pas la milliesme partie des escripts

anciens ; c'est la fortune qui leur donne vie, ou plus courte, ou plus longue, selon sa faveur : et ce que nous en avons, il nous est loisible de doubter si c'est le pire, n'ayant pas veu le demourant. On ne faict pas des histoires de choses de si peu : il fault avoir esté chef à conquerir un empire ou un royaume ; il fault avoir gagné cinquante deux batailles assignees, tousiours plus foible en nombre, comme Cesar : dix mille bons compagnons et plusieurs grands capitaines moururent à sa suite vaillamment et courageusement, desquels les noms n'ont duré qu'autant que leurs femmes et leurs enfants vesquirent :

Quos fama ubscura recondit.¹¹³⁴

De ceulx mesmes que nous veoyons bien faire, trois mois ou trois ans aprez qu'ils y sont demeurez, il ne s'en parle non plus que s'ils n'eussent iamais esté. Quiconque considerera, avecques iuste mesure et proportion, de quelles gents et de quels faicts la gloire se maintient en la memoire des livres, il trouvera qu'il y a, de nostre siecle, fort peu d'actions et fort peu de personnes qui y puissent pretendre nul droict. Combien avons nous veu d'hommes vertueux survivre à leur propre reputation, qui ont veu et souffert esteindre en leur presence l'honneur et la gloire tresiustement acquise en leurs ieunes ans ? Et pour trois ans de cette vie fantastique et imaginaire, allons nous perdant nostre vraye vie et essentielle, et nous engager à une mort perpetuelle ! Les sages se proposent une plus belle et plus iuste fin à une si importante entreprinse : Recte facti, fecisse merces est : ¹¹³⁵ Officii fructus, ipsum officium est. Il seroit, à l'aventure, excusable à un peintre ou aultre artisan, ou encores à un rheteurien ou grammairien, de se travailler pour acquerir nom par ses

ouvrages ; mais les actions de la vertu, elles sont trop nobles d'elles mesmes pour rechercher aultre loyer que de leur propre valeur, et notamment pour la chercher en la vanité des iugements humains.

Si toutesfois cette faulse opinion sert au public à contenir les hommes en leur debvoir ; si le peuple en est esveillé à la vertu ; si les princes sont touchez de veoir le monde benir la memoire de Traian, et abominer celle de Neron ; si cela les esmeut de veoir le nom de ce grand pendard, aultrefois si effroyable et si redoubté, maudit et outragé si librement par le premier escholier qui l'entreprend : qu'elle accroisse hardiement, et qu'on la nourrisse entre nous le plus qu'on pourra : et Platon,¹¹³⁶ employant toutes choses à rendre ses citoyens vertueux, leur conseille aussi de ne mespriser la bonne reputation et estimation des peuples ; et dict que par quelque divine inspiration il advient que les meschants mesmes sçavent souvent, tant de parole que d'opinion, iustement distinguer les bons des mauvais. Ce personnage et son paidagogue sont merueilleux et hardis ouvriers à faire ioindre les operations et revelations divines tout partout où fault l'humaine force ; ut tragici poetæ confugiunt ad deum ; quum explicare arguments exitum non possunt : ¹¹³⁷ et pour cette cause peut estre l'appelloit Timon, en l'iniuriant, le grand forgeur de miracles.¹¹³⁸ Puisque les hommes, par leur insuffisance, ne se peuvent assez payer d'une bonne monnoye : qu'on y employe encores la faulse. Ce moyen a esté practiqué par tous les legislatureurs ; et n'est police où il n'y ayt quelque meslange, ou de vanité cerimonieuse, ou d'opinion mensongiere, qui serve de bride à tenir le peuple en office. C'est pour cela que la pluspart ont leurs origines et commencements fabuleux, et enrichis de mysteres supernaturels ; c'est cela qui a donné credit aux religions bastardes, et les a faictes favorir aux gents d'entendement ; et pour cela, que Numa et Sertorius, pour rendre leurs hommes de meilleure

creance, les paissoient de cette sottise, l'un que la nymphe Egeria, l'autre que sa biche blanche, luy apportoit de la part des dieux tous les conseils qu'il prenoit : et l'auctorité que Numa donna à ses loix sous tiltre du patronage de cette deesse, Zoroastre, le legislateur des Bactrians et des Perses, la donna aux siennes, sous le nom du dieu Oromazis ; Trismegiste des Aegyptiens, de Mercure ; Zamolxis des Scythes, de Vesta ; Charondas des Chalcides, de Saturne ; Minos des Candiots, de Jupiter ; Lycurgus des Lacedemoniens, d'Apollo ; Dracon et Solon des Atheniens, de Minerve : et toute police a un dieu à sa teste, faulusement les autres, veritablement celle que Moïse dressa au peuple de Iudee sorty d'Aegypte. La religion des Bedoins, comme dict le sire de Louinville,¹¹³⁹ portoit, entre autres choses, que l'ame de celuy d'entre eux qui mouroit pour son prince, s'en alloit en un autre corps plus heureux, plus beau, et plus fort que le premier : au moyen de quoy ils en hazardoient beaucoup plus volontiers leur vie ;

In ferrum mens prona viris, animæque capaces
Mortis, et ignavum est redituræ parcere vitæ,¹¹⁴⁰

Voilà une creance tressalutaire, toute vaine qu'elle soit. Chasque nation a plusieurs tels exemples chez soy : mais ce subiect meriteroit un discours à part.

Pour dire encores un mot sur mon premier propos, ie. ne conseille non plus aux dames d'appeller honneur leur devoir ; ut enim consuetudo loquitur, id solum dicitur honestum, quod est populari fama gloriosum ; ¹¹⁴¹ leur devoir est le marc, leur honneur n'est que l'escorce : ny ne leur conseille de nous donner cette excuse en payement de leur refus ; car ie presuppose que leurs intentions, leur desir, et leur volonté, qui sont pieces où l'honneur n'a que

veoir, d'autant qu'il n'en paroist rien au dehors, soyent encores plus resglees que les effects :

Quæ, quia non liceat, non facit, illa facit : 1142

l'offense et envers Dieu et en la conscience seroit aussi grande de le desirer, que de l'effectuer : et puis ce sont actions d'elles mesmes cachees et occultes ; il seroit bien aysé qu'elles en desrobbassent quelqu'une à la cognoissance d'aultruy, d'où l'honneur despend, si elles n'avoient aultre respect à leur debvoir, et à l'affection qu'elles portent à la chasteté, pour elle mesme. Toute personne d'honneur choisit de perdre plustost son honneur, que de perdre sa conscience.

CHAPITRE XVII.

DE LA PRESUMPTION.

Il y a une aultre sorte de gloire, qui est une trop bonne opinion que nous concevons de nostre valeur.¹¹⁴³ C'est un' affection inconsiderée, de quoy nous nous cherissons, qui nous represente à nous mesmes aultres que nous ne sommes : comme la passion amoureuse preste des beautés et des graces au subiect qu'elle embrasse, et faict que ceulx qui en sont esprins treuvent, d'un iugement trouble et altéré, ce qu'ils aiment aultre et plus parfaict qu'il n'est. le ne veulx pas que, de peur de faillir de ce costé là, un homme se mescognoisse pourtant, ny qu'il pense estre moins que ce qu'il est ; le iugement doibt tout par tout maintenir son droict : ¹¹⁴⁴ c'est raison qu'il veoye en ce subiect, comme ailleurs, ce que la verité luy presente ; si c'est Cesar, qu'il se treuve hardiement le plus grand capitaine du monde. Nous ne sommes quecerimonie : la cerimonie nous emporte, et laissons la substance des choses : nous nous tenons aux branches, et abandonnons le tronc et le corps : nous avons appris aux dames de rougir, oyants seulement nommer ce qu'elles ne craignent aulcunement à faire : nous n'osons appeller à droict nos membres, et ne craignons pas de les employer à toute sorte de desbauches : la cerimonie nous deffend d'exprimer, par paroles, les choses licites et naturelles, et nous l'en croyons ; la raison nous deffend de n'en faire point d'illicites et mauvaises, et personne ne l'en croit. le me treuve icy empestré ez loix de la cerimonie ; car elle ne permet, ny qu'on parle bien de soy, ny qu'on en parle mal : nous la lairrons là pour ce coup.

Ceulx de qui la fortune (bonne ou mauvaise qu'on la doibve appeller) a faict passer la vie en quelque eminent degré, ils peuvent par leurs actions publicques tesmoigner quels ils sont : mais ceulx qu'elle n'a employez qu'en foule, et de qui personne ne parlera, si eulx mesmes n'en parlent, ils sont excusables, s'ils prennent la hardiesse de parler d'eulx mesmes envers ceulx qui ont interest de les cognoistre ; à l'exemple de Lucilius,

Ille velut fidis arcana sodalibus olim
Credebat libris, neque si male cesserat, usquam
Decurrens alio, neque si bene : quo fit, ut omnis
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis ;¹¹⁴⁵

celuy là commettoit à son papier ses actions et ses pensees, et s'y peignoit tel qu'il se sentoit estre : nec id Rutilio et Scauro citra fidem, aut obtrectationi fuit,¹¹⁴⁶

Il me souvient doncques que, dez ma plus tendre enfance, on remarquoit en moy ie ne sçais quel port de corps, et des gestes, tesmoignants quelque vaine et sotte fierté. l'en veulx dire premierement cecy, qu'Il n'est pas inconvenient d'avoir des conditions et des propensions ¹¹⁴⁷ si propres et si incorporees en nous, que nous n'ayons pas moyen de les sentir et recognoistre ; et de telles inclinations naturelles, le corps en retient volontiers quelque ply, sans notre sceu et consentement : c'estoit une certaine afletterie consente de sa beauté,¹¹⁴⁸ qui faisoit un peu pencher la teste d'Alexandre sur un costé, et qui rendoit le parler d'Alcibiades mol et gras ; Iulius Cesar ¹¹⁴⁹ se grattoit la teste d'un doigt, qui est la contenance d'un homme remply de pensements penibles ; et Cicero, ce me semble, avoit

accoustumé de rincer le nez,¹¹⁵⁰ qui signifie un naturel mocqueur : tels mouvements peuvent arriver imperceptiblement en nous. Il y en a d'autres artificiels, de quoy ie ne parle point, comme les salutations et reverences, par où on acquiert, le plus souvent à tort, l'honneur d'estre bien humble et courtois : on peult estre humble, de gloire. le suis assez prodigue de bonnetades, notamment en esté, et n'en receois iamais sans revanche, de quelque qualité d'hommes que ce soit, s'il n'est à mes gages. le desirasse d'aulcuns princes que ie cognois, qu'ils en feussent plus espargnants et iustes dispensateurs : car ainsin indiscretement espandues, elles ne portent plus de coup ; si elles sont sans esgard, elles sont sans effect. Entre les contenances desreglees, n'oublions pas la morgue de l'empereur Constantius,¹¹⁵¹ qui en public tenoit tousiours la teste droicte, sans la contourner ou fleschir ny cà ny là, non pas seulement pour regarder ceulx qui le saluoient à costé ; ayant le corps planté immobile, sans se laisser aller au bransle de son coche, sans oser ny cracher, ny se moucher, ny essuyer le visage devant les gents. le ne sçais si ces gestes qu'on remarquoit en moy, estoient de cette premiere condition, et si à la verité i'avois quelque occulte propension à ce vice, comme il peult bien estre ; et ne puis pas respondre des bransles du corps : mais quant aux bransles de l'ame, ie veux icy confesser ce que i'en sens.

Il y a ¹¹⁵² deux parties en cette gloire : sçavoir est, de S'estimer trop ; et N'estimer pas assez aultruy. Quant à l'une, il me semble premierement ces considerations debvoir estre mises en compte, Que ie me sens pressé d'une erreur d'ame, qui me desplaist, et comme inique, et encores plus comme importune ; i'essaye à la corriger, mais l'arracher ie ne puis : c'est que ie diminue du iuste prix des choses que ie possède, et haulse le prix aux choses d'autant qu'elles sont estrangieres, absentes, et non miennes : cette humeur s'espand bien loing. Comme la prerogative de

l'auctorité faict que les maris regardent les femmes propres d'un vicieux desdaing, et plusieurs peres leurs enfants : ainsi foyz ie, et entre deux pareils ouvrages poiseroyz tousiours contre le mien ; non tant que la ialousie de mon advancement et amendement trouble mon iugement, et m'empesche de me satisfaire, comme que, d'elle mesme, la maistrise ¹¹⁵³ engendre mespris de ce qu'on tient et regente. Les polices, les mœurs loingtaines me flattent, et les langues ; et m'apperceois que le latin me pipe par la faveur de sa dignité, au delà de ce qui luy appartient, comme aux enfants et au vulgaire : l'œconomie, la maison, le cheval de mon voisin, en eguale valeur, vault mieulx que le mien, de ce qu'il n'est pas mien : dadvantage que ie suis tresignorant en mon faict, i'admire l'asseurance et promesse que chascun a de soy ; au lieu qu'il n'est quasi rien que ie sçache sçavoir, ny que i'ose me respondre pouvoir faire, le n'ay point mes moyens en proposition et par estat, et n'en suis instruit qu'aprez l'effect ; autant douteux de ma force, que d'une aultre force. D'où il advient, si ie rencontre louablement en une besongne, que ie le donne plus à ma fortune qu'à mon industrie ; d'autant que ie les desseigne ¹¹⁵⁴ toutes au hazard et en crainte. Pareillement i'ay en general cecy, que De toutes les opinions que l'ancienneté a eues de l'homme en gros, celles que i'embrasse plus volontiers, et ausquelles ie m'attache le plus, ce sont celles qui nous mesprisent, avilissent, et aneantissent le plus : la philosophie ne me semble iamais avoir si beau ieu, que quand elle combat nostre presumption et vanité, quand elle recognoist de bonne foy son irresolution, sa foiblesse, et, son ignorance. Il me semble que la mere nourrice des plus faulses opinions, et publicques et particulieres, c'est la trop bonne opinion que l'homme a de soy. Ces gents qui se perchent à chevauchons sur l'epicycle de Mercure, qui veoient si avant dans le ciel ; ils m'arrachent les dents : car, en l'estude que ie foyz,

duquel le subiect c'est l'homme, trouvant une si extreme varieté de iugements, un si profond labyrinthe de difficultez les unes sur les aultres, tant de diversité et incertitude en l'eschole mesme de la sapience ; vous pouvez penser, puisque ces gents là n'ont peu se resouldre de la cognoissance d'eulx mesmes, et de leur propre condition, qui est continuellement presente à leurs yeulx, qui est dans eulx, puis qu'ils ne sçavent comment bransle ce qu'eulx mesmes font bransler, ny comment nous peindre et dechiffrer les ressorts qu'ils tiennent et manient eulx mesmes, comment ie les croirois de la cause du flux et reflux de la riviere du Nil. La curiosité de cognoistre les choses a esté donnee aux hommes pour fleau, dict la sainte parole.

Mais pour venir à mon particulier, il est bien difficile, ce me semble, qu'aucun aultre s'estime moins, voire qu'aucun aultre m'estime moins, que ce que ie m'estime : ie me tiens de la commune sorte, sauf en ce que ie m'en tiens ; coupable des defectuositez plus basses et populaires, mais non desadvouees, non excusees ; et ne me prise seulement que de ce que ie sçais mon prix. S'il y a de la gloire, ell' est infuse en moy superficiellement, par la trahison de ma complexion, et n'a point de corps qui comparoisse à la veue de mon iugement ; i'en suis arrousé, mais non pas teinct : car, à la vérité, quant aux effects de l'esprit, en quelque façon que ce soit, il n'est iamais party de moy chose qui me contentast ; et l'approbation d'aultruy ne me paye pas. l'ay le iugement tendre et difficile, et notamment en mon endroict : ie me desadvoue sans cesse, et me sens par tout flotter et flechir de foiblesse ; ie n'ay rien du mien de quoy satisfaire mon iugement. l'ay la veue assez claire et reglee, mais, à l'ouvrer,¹¹⁵⁵ elle se trouble : comme i'essaye plus evidemment en la poësie ; ie l'aime infiniment, ie me cognois assez aux ouvrages d'aultruy ; mais ie foy, à la vérité, l'enfant quand i'y veulx mettre la

main ; ie ne me puis souffrir. On peult faire le sot par tout ailleurs, mais non en la poësie ;

Mediocribus esse poetis

Non di, non homines, non concessere columnæ,^{[1156](#)}

Pleust à Dieu que cette sentence se trovast au front des boutiques de tous nos imprimeurs, pour en deffendre l'entree à tant de versificateurs !

Verum

Nil securius est malo poeta.^{[1157](#)}

Que n'avons nous de tels peuples ? ^{[1158](#)} Dionysius le pere n'estimoit rien tant de soy que sa poësie ; à la saison des ieux olympiques, avecques des chariots surpassants tous aultres en magnificence, il envoya aussi des poëtes et musiciens, pour presenter ses vers, avecques des tentes et pavillons dorez et tapissez royalement. Quand on veint à mettre ses vers en avant, la faveur et excellence de la prononciation attira sur le commencement l'attention du peuple ; mais, quand par aprez il veint à poiser l'ineptie de l'ouvrage, il entra premierement en mespris, et continuant d'aigrir son iugement, il se iecta tantost en furie, et courut abbattre et deschirer par despit tous ses pavillons : et, ce que ses chariots ne feirent non plus rien qui vaille en la course, et que la navire qui rapportoit ses gents faillit la Sicile, et feut par la tempeste poulsee et fracasee contre la coste de Tarente ; ce mesme peuple teint pour certain que c'estoit un effect de l'ire des dieux irritez, comme luy,

contre ce mauvais poëme ; ¹¹⁵⁹ et les mariniers mesmes eschappiez du naufrage alloient secondant l'opinion de ce peuple, à laquelle l'oracle qui predict sa mort sembla aussi aulcunement souscrire : il portoit : « que Dionysius seroit prez de sa fin, quand il auroit vaincu ceulx qui vauldroient mieux que luy. » Ce qu'il interpreta des Carthaginois qui le surpassoient en puissance ; et ayant affaire à eulx, gauchissoit souvent la victoire, et la temperoit, pour n'encourir le sens de cette prediction : mais il l'entendoit mal ; car le dieu marquoit le temps de l'avantage que par faveur et iniustice il gagna à Athenes sur les poëtes tragiques meilleurs que luy, ayant faict iouer à l'envy la sienne intitulee les Leneïens ; soubdain aprez laquelle victoire il trespassa, et en partie pour l'excessifve ioye qu'il en conceut.¹¹⁶⁰

Ce que ie treuve excusable du mien, ce n'est pas de soy et à la vérité, mais c'est à la comparaison d'aultres choses pires, ausquelles ie veois qu'on donne credit. le suis envieux du bonheur de ceulx qui se sçavent resiouïr et gratifier en leur ouvrage ; car c'est un moyen aysé de se donner du plaisir, puisqu'on le tire de soy mesme, specialement s'il y a un peu de fermeté en leur opiniastrie.¹¹⁶¹ le sçais un poëte à qui, fort et foible, en foule et en chambre, et le ciel et la terre crient qu'il n'y entend gueres : il n'en rabbat pour tout cela rien de la mesure à quoy il s'est taillé ; tousiours recommence, tousiours reconsulte, et tousiours persiste, d'autant plus fort en son advis, et plus roide, qu'il touche à luy seul de le maintenir.

Mes ouvrages, il s'en fault tant qu'ils me rient, qu'autant de fois que ie les retaste, autant de fois ie m'en despite :

Quum relego, scripsisse pudet ; quia plurima cerno,

Me quoque, qui feci, iudice, digna lini.¹¹⁶²

l'ay tousiours une idee en l'ame et certaine image trouble qui me presente comme en songe une meilleure forme que celle que i'ay mis en besongne ; mais ie ne la puis saisir et exploicter : et cette idee mesme n'est que du moyen estage. Ce que i'argumente par là, que les productions de ces riches et grandes ames du temps passé sont bien loing au delà de l'extreme estendue de mon imagination et souhaict : leurs escripts ne me satisfont pas seulement et me remplissent, mais ils m'estonnent et transissent d'admiration ; ie iuge leur beauté, ie la vois, sinon iusques au bout, au moins si avant qu'il m'est impossible d'y aspirer. Quoy que i'entreprene, ie doibs un sacrifice aux Graces, comme dict Plutarque de quelqu'un,¹¹⁶³ pour practiquer leur faveur :

Si quid enim placet,
Si quid dulce hominum sensibus influit,
Debentur lepidis omnia Gratiis.¹¹⁶⁴

Elles m'abandonnent partout ; tout est grossier chez moy ; il y a faulte de gentillesse et de beauté : ie ne sçais faire valoir les choses pour le plus que ce qu'elles valent : ma façon n'ayde rien à la matiere ; voylà pourquoy il me la fault forte, qui ayt beaucoup de prinse, et qui luise d'elle-mesme. Quand i'en saisis des populaires et plus gayer, c'est pour me suyvre à moy, qui n'ayme point une sagesse cerimonieuse et triste, comme faict le monde ; et pour m'esgayer, non pour esgayer mon style, qui les veult plustost graves et severes : au moins si ie doibs nommer

style un parler informe et sans regle, un iargon populaire, et un proceder sans definition, sans partition, sans conclusion, trouble, à la guise de celui d'Amafanius et de Rabirius.¹¹⁶⁵ le ne sçais ny plaire, ny resiouir, ny chatouiller : le meilleur conte du monde se seiche entre mes mains, et se ternit. le ne sçais parler qu'en bon escient : et suis du tout desnué de cette facilité, que ie veoie en plusieurs de mes compaignons, d'entretenir les premiers venus, et tenir en haleine toute une troupe, ou amuser, sans se lasser, l'aureille d'un prince de toute sorte de propos ; la matiere ne leur faillant iamais, pour cette grace qu'ils ont de sçavoir employer la premiere venue, et l'accommoder à l'humeur et portee de ceulx à qui ils ont affaire. Les princes n'aiment gueres les discours fermes ; ny moy à faire des contes. Les raisons premieres et plus aysees, qui sont communement les mieulx prises, ie ne sçais pas les employer ; mauvais prescheur de commune : de toute matiere ie dis volontiers les plus extremes choses que i'en sçais. Cicero estime que, ez traictez de la philosophie, le plus difficile membre soit l'exorde : ¹¹⁶⁶ s'il est ainsi, ie me prends à la conclusion sagement. Si faut il sçavoir relascher la chorde à toute sorte de tons ; et le plus aigu est celui qui vient le moins souvent en ieu. Il y a pour le moins autant de perfection à relever une chose vuide, qu'à en soubtenir une poissante : tantost il fault superficiellement manier les choses, tantost les profiler.¹¹⁶⁷ le sçais bien que la pluspart des hommes se tiennent en ce bas estage, pour ne concevoir les choses que par cette premiere escorce ; mais ie sçais aussi que les plus grands maistres, et Xenophon et Platon, on les veoid souvent se relascher à cette basse façon et populaire de dire et traicter les choses, la soubtenants des graces qui ne leur manquent iamais.

Au demourant, mon langage n'a rien de facile et poly ; il est aspre et desdaigneux, ayant ses dispositions libres et

desreglees ; et me plaist ainsi, sinon par mon iugement, par mon inclination : mais ie sens bien que parfois ie m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, i'y retombe d'une aultre part ;

Brevis esse laboro,
Obscurus fio.¹¹⁶⁸

Platon dict¹¹⁶⁹ que le long ou le court ne sont pas proprietez qui ostent ny qui donnent prix au langage. Quand i'entreprendrois de suyvre cet aultre style equable, uny et ordonné, ie n'y sçaurois advenir : et encores que les coupures et cadences de Saluste reviennent plus à mon humeur, si est ce que ie treuve Cesar et plus grand et moins aysé à représenter ; et si mon inclination me porte plus à l'imitation du parler de Seneque, ie ne laisse pas d'estimer davantage celui de Plutarque. Comme à faire,¹¹⁷⁰ à dire aussi, ie suys tout simplement ma forme naturelle : d'où c'est, à l'aventure, que ie puis plus à parler qu'à escrire. Le mouvement et action animent les paroles, notamment à ceulx qui se remuent brusquement, comme ie foy, et qui s'eschauffent : le port, le visage, la voix, la robbe, l'assiette, peuvent donner quelque prix aux choses qui d'elles mesmes n'en ont gueres, comme le babil. Messala se plainct, en Tacitus,¹¹⁷¹ de quelques accoustrements estroicts de son temps, et de la façon des bancs où les orateurs avoient à parler, qui affoiblissoient leur eloquence.

Mon langage françois est altéré, et en la prononciation, et ailleurs, par la barbarie de mon creu : ie ne veis iamais homme des contrees de deçà, qui ne sentist bien evidemment son ramage, et qui ne bleceast les aureilles pures françoises. Si n'est ce pas pour estre fort entendu en

mon perigordin ; car ie n'en ay non plus d'usage que de l'allemand, et ne m'en chault gueres ; c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une bande et d'aulture, le poittevin, xaintongeois, angoumoisin, limosin, auvergnat), brode,¹¹⁷² traisnant, esfoiré : il y a bien au dessus de nous, vers les montaignes, un gascon que ie treuve singulierement beau, sec, bref, signifiant, et à la vérité, un langage masle et militaire plus qu'aulture que i'entende, autant nerveux, puissant et pertinent, comme le françois est gracieux, delicat et abundant.

Quant au latin, qui m'a esté donné pour maternel,¹¹⁷³ i'ai perdu par desaccoustumance la promptitude de m'en pouvoir servir à parler ; ouy, et à escrire : en quoy aultresfois ie me faisois appeller maistre Iehan. Voylà combien peu ie vaulx de ce costé là.

La beauté est une piece de grande recommandation au commerce des hommes ; c'est le premier moyen de conciliation des uns aux aultres, et n'est homme si barbare et si rechigné, qui ne se sente aulcunement frappé de sa doulceur. Le corps a une grande part à nostre estre, il y tient un grand reng ; ainsi sa structure et composition sont de bien iuste consideration. Ceulx qui veulent desprendre nos deux pieces principales, et les sequestrer l'une de l'aulture, ils ont tort : au rebours, il les fault r'accoupler et reioindre ; il fault ordonner à l'ame, non de se tirer à quartier, de s'entretenir à part, de mespriser et abandonner le corps (aussi ne le sçauroit elle faire que par quelque singerie contrefaicte), mais de se r'allier à luy, de l'embrasser, le cherir, luy assister, le contrerooller, le conseiller, le redresser, et ramener quand il fourvoye, l'espouser en somme, et luy servir de mary, à ce que leurs effects ne paraissent pas divers et contraires, ains accordants et uniformes. Les chrestiens ont une particuliere instruction de cette liaison : car ils sçavent que la iustice divine embrasse cette societé et ioincture du

corps et de l'ame, iusques à rendre le corps capable des recompenses eternelles ; et que Dieu regarde agir tout l'homme, et veult qu'entier il receoive le chastiment, ou le loyer, selon ses demerites. La secte peripatetique, de toutes sectes la plus sociable, attribue à la sagesse ce seul soing, de pourveoir et procurer en commun le bien de ces deux parties associees : et montrent les aultres sectes, pour ne s'estre assez attachees à la consideration de ce meslange, s'estre partialisees, cette cy pour le corps, cette aultre pour l'ame, d'une pareille erreur ; et avoir escarté leur subiect, qui est l'Homme ; et leur guide, qu'ils advouent en general estre Nature. La premiere distinction qui ayt esté entre les hommes, et la premiere consideration qui donna les preeminences aux uns sur les aultres, il est vraysemblable que ce feut l'avantage de la beauté :

Agros divisere atque dedere
Pro facie cuiusque, et viribus, ingenioque ;
Nam facies multum valuit, viresque vigeabant.¹¹⁷⁴

Or, ie suis d'une taille un peu au dessous de la moyenne : ¹¹⁷⁵ ce default n'a pas seulement de la laideur, mais encores de l'incommodité, à ceulx mesmement qui ont des commandements et des charges ; car l'auctorité que donne une belle presence et maiesté corporelle en est à dire. C. Marius ne recevoit pas volontiers des soldats qui n'eussent six pieds de haulteur. ¹¹⁷⁶ Le Courtisan¹¹⁷⁷ a bien raison de vouloir, pour ce gentilhomme qu'il dresse, une taille commune, plustost que toute aultre ; et de refuser pour luy toute estrangeté qui le face montrer au doigt. Mais de choisir, s'il fault à cette médiocrité, qu'il soit plustost au deçà, qu'au delà d'icelle, ie ne le ferois pas à un homme militaire. Les petits hommes, dict Aristote,¹¹⁷⁸ sont

bien iolis, mais non pas beaux ; et se cognoist en la grandeur, la grand' ame : comme la beauté, en un grand corps et hault : les Ethiopes et les Indiens, dict il,¹¹⁷⁹ elisants leurs roys et magistrats, avoient esgard à la beauté et procerité des personnes. Ils avoient raison ; car il y a du respect pour ceulx qui le suyvent, et, pour l'ennemy, de l'effroy, de veoir à la teste d'une troupe marcher un chef de belle et riche taille.

*Ipse inter primos præstanti corpore Turnus
Vertitur, arma tenens, et toto vertice supra est.*¹¹⁸⁰

Nostre grand roy divin et celeste, duquel toutes les circonstances doibvent estre remarquees avec soing, religion et reverence, n'a pas refusé la recommandation corporelle, *speciosus forma præ filiis hominim* :¹¹⁸¹ et Platon,¹¹⁸² avecques la temperance et la fortitude, desire la beauté aux conservateurs de sa republique. C'est un grand despit, qu'on s'adresse à vous parmi vos gents pour vous demander « Où est monsieur ? » et que vous n'ayez que le reste de la bonnetade qu'on faict à vostre barbier ou à vostre secretaire ; comme il adveint au pauvre Philopœmen :¹¹⁸³ Estant arrivé le premier de sa troupe en un logis où on l'attendoit, son hostesse, qui ne le cognoissoit pas, et le veoyoit d'assez mauvaise mine, l'employa d'aller un peu ayder à ses femmes à puiser de l'eau, ou attiser du feu, pour le service de Philopœmen : les gentilshommes de sa suite estants arrivés, et l'ayants surprins embesogné à cette belle vacation, car il n'avoit pas failly d'obeïr au commandement qu'on luy avoit faict, luy demanderent ce qu'il faisoit là : « le paie, leur respondit il, la peine de ma laideur. » Les aultres beautez sont pour les femmes : la

beauté de la taille est la seule beauté des hommes. Où est la petitesse ; ny la largeur et rondeur du front, ny la blancheur et douceur des yeulx, ny la mediocre forme du nez, ny la petitesse de l'aureille et de la bouche, ny l'ordre et la blancheur des dents, ny l'espaisseur bien unie d'une barbe brune à escorce de chastaigne, ny le poil relevé, ny la iuste rondeur de teste, ny la frescheur du teinct, ny l'air du visage agreable, ny un corps sans senteur, ny la proportion legitime des membres, peuvent faire un bel homme.

l'ay, au demourant, la taille forte et ramasee ; le visage, non pas gras, mais plein ; la complexion entre le iovial et le melancholique, moyennement sanguine et chaulde,

Unde rigent setis mihi crura, et pectora villis ;^{[1184](#)}

la santé, forte et alaigre, iusques bien avant en mon aage, rarement troublee par les maladies. l'estois tel ; car ie ne me considere pas à cette heure que ie suis engagé dans les avenues de la vieillesse, ayant pieça franchy les quarante ans :

Minutatim vires et robur adultum

Frangit, et in partem peiorem liquitur ætas : ^{[1185](#)}

ce que ie seray doresnavant, ce ne sera plus qu'un demy estre ; ce ne sera plus moy ; ie m'eschappe tous les iours, et me desrobbe à moy :

Singula de nobis anni prædantur euntes.¹¹⁸⁶

D'adresse et de disposition, ie n'en ai point eu ; et si suis fils d'un pere tresdispos, et d'une alaigresse qui lui dura iusques à son extreme vieillesse. Il ne trouva gueres homme de sa condition qui s'egualast à luy en tout exercice de corps : comme ie n'en ai trouvé gueres aulcun qui ne me surmontast ; sauf au courir, en quoy i'estois des mediocres. De la musique, ny pour la voix, que i'y ay tresinepte ; ny pour les instruments, on ne m'y a iamais sceu rien apprendre. A la danse, à la paulme, à la luicte, ie n'y ay peu acquerir qu'une bien fort legiere et vulgaire suffisance ; à nager, à escrimer, à voltiger, et à saulter, nulle du tout. Les mains, ie les ay si gourdes,¹¹⁸⁷ que ie ne sçais pas escrire seulement pour moy ; de façon que, ce que i'ay barbouillé, i'aime mieulx le refaire que de me donner la peine de le demesler : et ne lis gueres mieulx ; ie me sens poiser aux escoutants : aultrement bon clerc. le ne sçais pas clorre à droict une lettre, ny ne sceus iamais tailler plume, ny trencher à table, qui vaille, ny equipper un cheval de son harnois, ny porter à poing ¹¹⁸⁸ un oyseau et le lascher, ny parler aux chiens, aux oyseaux, aux chevaulx. Mes conditions corporelles sont, en somme, tresbien accordantes à celles de l'ame : il n'y a rien d'alaigre ; il y a seulement une vigueur pleine et ferme : ie dure bien à la peine ; mais i'y dure, si ie m'y porte moi mesme, et autant que mon desir m'y conduit,

Molliter austerum studio fallente laborem :¹¹⁸⁹

aultrement, si ie n'y suis alleiché par quelque plaisir, et si i'ay aultre guide que ma pure et libre volonté, ie n'y vauls rien ; car i'en suis là, que, sauf la santé et la vie, il n'est chose pour quoy ie veuille ronger mes ongles, et que ie veuille acheter au prix du torment d'esprit et de la contraincte :

Tanti mihi non sit opaci
Omnis arena Tagi, quodque in mare volvitur
aurum.¹¹⁹⁰

Extremement oysif, extremement libre, et par nature et par art, ie presterois aussi volontiers mon sang que mon soing.¹¹⁹¹ l'ay une ame libre et toute sienne, accoustumee à se conduire à sa mode : n'ayant eu, iusques à cette heure, ny commandant, ny maistre forcé, i'ay marché aussi avant, et le pas, qu'il m'a pleu ; cela m'a amolli et rendu inutile au service d'aultruy, et ne m'a faict bon qu'à moy.

Et, pour moy, il n'a esté besoing de forcer ce naturel poissant, paresseux, et faineant ; car, m'estant trouvé en tel degré de fortune, dez ma naissance, que i'ay eu occasion de m'y arrester (une occasion pourtant que mille aultres de ma cognoissance eussent prinse pour planche plus tost à se passer à la queste, à l'agitation et inquietude),¹¹⁹² et en tel degré de sens, que i'ay senty en avoir occasion, ie n'ay rien cherché, et n'ay aussi rien prins :

Non agimur tumidis velis Aquilone secundo,
Non tamen adversis ætatem ducimus Austris ;

Viribus, ingenio, specie, virtute, loco, re,
Extremi primorum, extremis usque priores : 1193

ie n'ay eu besoin que de la suffisance de me contenter ; qui est toutesfois un reglement d'ame, à le bien prendre, egualement difficile en toute sorte de condition, et que, par usage, nous veoyons se trouver plus facilement encores en la disette qu'en l'abondance ; d'autant, à l'aventure, que, selon le cours de nos aultres passions, la faim des richesses est plus aiguisee par leur usage que par leur disette, et la vertu de la moderation, plus rare que celle de la patience : et n'ay eu besoin que de iouïr doucement des biens que Dieu, par sa liberalité, m'avoit mis entre mains. le n'ay gousté aulcune sorte de travail ennuyeux : ie n'ay eu gueres en maniemment que mes affaires ; ou, si i'en ay eu, ce a esté en condition de les manier à mon heure et à ma façon, commis par gents qui s'en fioient à moy, et qui ne me pressoient pas, et me cognoissoient ; car encores tirent les experts quelque service d'un cheval restif et poulsif.

Mon enfance mesme a esté conduite d'une façon molle et libre, et exempte de subiecton rigoureuse. Tout cela m'a formé une complexion delicate et incapable de sollicitude ; iusques là, que i'aime qu'on me cache mes pertes, et les desordres qui me touchent. Au chapitre de mes mises, ie loge ce que ma nonchalance me couste à nourrir et entretenir ;

Hæc nempe supersunt,
Quæ dominum fallunt, quæ prosunt furibus ; 1194

i'aime à ne sçavoir pas le compte de ce que i'ay, pour sentir moins exactement ma perte : ie prie ceulx qui vivent

avecques moy, où l'affection leur manque et les bons effects, de me piper et payer de bonnes apparences. A faulte d'avoir assez de fermeté pour souffrir l'importunité des accidents contraires ausquels nous sommes subiects, et pour ne me pouvoir tenir tendu à regler et ordonner les affaires, ie nourris, autant que ie puis, en moy cett' opinion, m'abandonnant du tout à la fortune, « De prendre toutes choses au pis ; et ce pis là, me resouldre à le porter doucement et patiemment : » c'est à cela seul que ie travaille, et le but auquel i'achemine tous mes discours. A un dangier, ie ne songe pas tant comment i'en eschapperay, que combien peu il importe que i'en eschappe : quand i'y demeurerois, que seroit-ce ? Ne pouvant regler les evenements, ie me regle moy mesme ; et m'applique à eulx, s'ils ne s'appliquent à moy. le n'ay gueres d'art pour sçavoir gauchir la fortune et luy eschapper ou la forcer, et pour dresser et conduire par prudence les choses à mon point : i'ay encores moins de tolerance pour supporter le soing aspre et penible qu'il fault à cela ; et la plus penible assiette pour moy, c'est estre suspens ez choses qui pressent, et agité entre la crainte et l'esperance.

Le deliberer, voire ez choses plus legieres, m'importune ; et sens mon esprit plus empesché à souffrir le bransle et les secousses diverses du doubte et de la consultation, qu'à se rasseoir et resouldre à quelque party que ce soit, aprez que la chance est livree. Peu de passions m'ont troublé le sommeil ; mais, des deliberations, la moindre me le trouble. Tout ainsi que des chemins, i'en evite volontiers les costez pendants et glissants, et me iecte dans le battu, le plus boueux et enfondrant, d'où ie ne puisse aller plus bas ; et y cherche seureté : aussi i'aime les malheurs tous purs, qui ne m'exercent et tracassent plus aprez l'incertitude de leur rabillage, et qui du premier sault me poulsent droictement en la souffrance :

Dubia plus torquent mala.¹¹⁹⁵

Aux evenements, ie me porte virilement ; en la conduite, puerilement : l'horreur de la cheute me donne plus de fiebvre que le coup. Le ieu ne vault pas la chandelle : l'avaricieux a plus mauvais compte de sa passion, que n'a le pauvre, et le ialoux, que le cocu ; et y a moins de mal souvent à perdre sa vigne, qu'à la plaider. La plus basse marche est la plus ferme : c'est le siege de la constance ; vous n'y avez besoin que de vous ; elle se fonde là et appuye toute en soy. Cet exemple d'un gentilhomme que plusieurs ont cogneu, a il pas quelque air philosophique ? Il se maria bien avant en l'aage, ayant passé en bon compaignon sa ieunesse, grand diseur, grand gaudisseur.¹¹⁹⁶ Se souvenant combien la matiere de cornardise luy avoit donné de quoy parler et se mocquer des aultres ; pour se mettre à couvert, il espousa une femme qu'il print au lieu où chascun en treuve pour son argent, et dressa avecques elle ses alliances : « Bon iour, putain ; » « Bon iour, cocu ; » et n'est chose de quoy plus souvent et ouvertement il entretinst chez luy les survenants que de ce sien desseing : par où il bridait les occultes cacquets des mocqueurs, et esmousseoit la poincte de ce reproche.

Quant à l'ambition, qui est voisine de la presumption, ou fille plustost, il eust fallu, pour m'avancer, que la fortune me feust venue querir par le poing ; car, de me mettre en peine pour un' esperance incertaine, et me soubmettre à toutes les difficultez qui accompaignent ceulx qui cherchent à se poulser en credit sur le commencement de leur progrez, ie ne l'eusse sceu faire :

Spem pretio non emo : 1197

ie m'attache à ce que ie veoie et que ie tiens, et ne m'esloingne gueres du port ;

Alter remus aquas, alter tibi radat arenas : 1198

et puis, on arrive peu à ces advancements, qu'en hazardant premierement le sien ; et ie suis d'advis que si ce qu'on a suffit à maintenir la condition en laquelle on est nay et dressé, c'est folie d'en lascher la prinse sur l'incertitude de l'augmenter. Celuy à qui la fortune refuse de quoy planter son pied, et establir un estre tranquille et reposé, il est pardonnable s'il iecte au hazard ce qu'il a, puis qu'ainsi comme ainsi la nécessité l'envoye à la queste :

Capienda rebus in malis praecepta via est : 1199

et i'excuse plustost un cabdet de mettre sa legitime au vent, que celuy à qui l'honneur de la maison est en charge, qu'on ne peult point veoir necessiteux que par sa faulte. l'ay bien trouvé le chemin plus court et plus aysé, avecques le conseil de mes bons amis du temps passé, de me desfaire de ce desir, et de me tenir coy ;

Cui sit conditio dulcis sine pulvere palmæ : 1200

iugeant aussi bien sainement de mes forces, qu'elles n'estoient pas capables de grandes choses ; et me souvenant de ce mot du feu chancelier Olivier, « que les François semblent des guenons, qui vont grim pant contremont un arbre, de branche en branche, et ne cessent d'aller, iusques à ce qu'elles soyent arrivees à la plus haulte branche, et y montrent le cul quand elles y sont.¹²⁰¹ »

Turpe est, quod nequeas, capiti committere
pondus,
Et pressum inflexo mox dare terga genu.¹²⁰²

Les qualitez mesmes qui sont en moy non reprochables, ie les trouvois inutiles en ce siecle : la facilité de mes mœurs, on l'eust nommee lascheté et foiblesse ; la foy et la conscience s'y feussent trouvees scrupuleuses et superstitieuses ; la franchise et la liberté, importune, inconsiderée, et temeraire. A quelque chose sert le malheur : il faict bon naistre en un siecle fort dépravé ; car, par comparaison d'aultruy, vous estes estimé vertueux, à bon marché : qui n'est que parricide en nos iours et sacrilege, il est homme de bien et d'honneur :

Nunc, si depositum non inficiatur amicus,
Si reddat veterem cum tota aerugine follem,
Prodigiosa fides, et Tuscis digna libeliis,
Quæque coronata lustrari debeat agna :¹²⁰³

et ne feut iamais temps et lieu où il y eust, pour les princes, loyer plus certain et plus grand proposé à la bonté et à la iustice. Le premier qui s'avisera de se poulser en faveur et en credit par cette voye là, ie suis bien deceu si à bon compte il ne devance ses compaignons : la force, la violence, peuvent quelque chose, mais non pas tousiours tout. Les marchands, les iuges de village, les artisans, nous les veoyons aller à pair de vaillance et science militaire avecques la noblesse ; ils rendent des combats honorables et publiques et privez, ils battent, ils deffendent villes en nos guerres presentes : un prince estouffe sa recommandation emmy cette presse : Qu'il reluisse d'humanité, de vérité, de loyauté, de temperance, et surtout de iustice ; marques rares, incogneues et exilees : c'est la seule volonté des peuples dequoy il peult faire ses affaires ; et nulles aultres qualitez ne peuvent attirer leur volonté comme celles là, leur estants les plus utiles : Nihil est tam popolare, quam bonitas.¹²⁰⁴

Par cette proportion,¹²⁰⁵ ie me feusse trouvé grand et rare ; comme ie me treuve pygmee et populaire, à la proportion d'aulcuns siecles passez, ausquels il estoit vulgaire, si d'aultres plus fortes qualitez n'y concurroient, de veoir un homme modéré en ses vengeances,¹²⁰⁶ mol au ressentiment des offenses, religieux en l'observance de sa parole, ny double, ny souple, ny accommodant sa foy à la volonté d'aultruy et aux occasions : plustost lairrais ie rompre le col aux affaires, que de tordre ¹²⁰⁷ ma foy pour leur service. Car, quant à cette nouvelle vertu de feinctise et dissimulation, qui est à cette heure si fort en credit, ie la hais capitalemerit ; et de tous les vices, ie n'en treuve aulcun qui tesmoigne tant de lascheté et bassesse de cœur. C'est une humeur couarde et servile de s'aller desguiser et cacher sous un masque, et de n'oser se faire veoir tel qu'on est : par là nos hommes se dressent à la perfidie ; estants duicts à produire des paroles faulses, ils ne font pas

conscience d'y manquer. Un cœur genereux ne doit point desmentir ses pensees ; il se veult faire veoir iusques au dedans ; tout y est bon, ou au moins, tout y est humain. Aristote ¹²⁰⁸ estime office de magnanimité, haïr et aimer à descouvert ; iuger, parler avecques toute franchise, et, au prix de la verité, ne faire cas de l'approbation ou réprobation d'aultruy. Apollonius disoit ¹²⁰⁹ que « c'estoit aux serfs de mentir, et aux libres de dire verité : » c'est la premiere et fondamentale partie de la vertu ; il la fault aimer pour elle mesme. Celuy qui dict vray, parce qu'il y est d'ailleurs obligé, et parce qu'il sert,¹²¹⁰ et qui ne craint point à dire mensonge, quand il n'importe à personne, il n'est pas veritable suffisamment. Mon ame, de sa complexion, refuyt la menterie, et hait mesme à la penser : i'ay un' interne vergongne et un remords picquant, si parfois elle m'eschappe ; comme parfois elle m'eschappe, les occasions me surprenant et agitant impremeditement. Il ne fault pas tousiours dire tout ; car ce seroit sottise : mais ce qu'on dict, il fault qu'il soit tel qu'on le pense ; aultrement, c'est meschanceté. le ne sçais quelle commodité ils attendent de se feindre et contrefaire sans cesse, si ce n'est, de n'en estre pas creus lors mesmes qu'ils disent verité ; ¹²¹¹ cela peult tromper une fois ou deux les hommes : mais de faire profession de se tenir couvert, et se vanter, comme ont faict aulcuns de nos princes, Que « ils iecteroient leur chemise au feu, si elle estoit participante de leurs vrayes intentions, » qui est un mot de l'ancien Metellus Macedonicus ; ¹²¹² et publier, Que « qui ne sçait se feindre, ne sçait pas regner,¹²¹³ » c'est tenir advertis ceulx qui ont à les practiquer, que ce n'est que piperie et mensonge qu'ils disent : quo quis versutior et callidior est, hoc invisior et suspectior, detracta opinione probitatis :¹²¹⁴ ce seroit une grande simplesse à qui se lairroït amuser ny au visage, ny aux paroles de celuy qui faict estat d'estre tousiours aultre au dehors qu'il n'est au

dedans, comme faisoit Tibere. Et ne sçais quelle part telles gents peuvent avoir au commerce des hommes, ne produisans rien qui soit receu pour comptant : qui est desloyal envers la verité, l'est aussi envers le mensonge.

Ceux qui, de nostre temps, ont considéré , en l'establissement du debvoir d'un prince, le bien de ses affaires seulement, et l'ont préféré au soing de sa foy et conscience, diroient quelque chose ¹²¹⁵ à un prince de qui la fortune auroit rengé à un tel poinct les affaires, que pour tout iamais il les peust establir par un seul manquement et faulte à sa parole : mais il n'en va pas ainsin ; on recheoit souvent en pareil marché ; on faict plus d'une paix, plus d'un traicté en sa vie. Le gaing qui les convie à la premiere desloyauté, et quasi tousiours il s'en presente, comme à toutes aultres meschancetez ; les sacrileges, les meurtres, les rebellions, les trahisons, s'entreprennent pour quelque espece de fruict : mais ce premier gaing apporte infinis dommages suyvants, iectant ce prince hors de tout commerce et de tout moyen de negociation, par l'exemple de cette infidélité. Soliman, de la race des Ottomans, race peu soigneuse de l'observance des promesses et paches,¹²¹⁶ lorsque, de mon enfance,¹²¹⁷ il feit descendre son armee à Otrante, ayant sceu que Mercurin de Gratinare, et les habitants de Castro, estoient detenus prisonniers aprez avoir rendu la place, contre ce qui avoit esté capitulé par ses gents avecques eulx, manda qu'on les relaschast ; et qu'ayant en main d'aultres grandes entreprises en cette contree là, cette desloyauté, quoiqu'elle eust quelque apparence d'utilité presente, luy apporteroit pour l'advenir un descri et une desfiance d'infini preiudice.

Or, de moy, i'aime mieulx estre importun et indiscret, que flatteur et dissimulé.¹²¹⁸ l'advoue qu'il se peult mesler quelque poincte de fierté et d'opiniastreté, à se tenir ainsin entier et ouvert comme ie suis, sans consideration

d'aultruy ; et me semble que ie deviens un peu plus libre où il le faudroit moins estre, et que ie m'eschauffe par l'opposition du respect : il peult estre aussi que ie me laisse aller aprez ma nature, à faulte d'art. Presentant aux grands cette mesme licence de langue et de contenance que l'apporte de ma maison, ie sens combien elle decline vers l'indiscretion et incivilité : mais, oultre ce que ie suis ainsi faict, ie n'ay pas l'esprit assez souple pour gauchir à une prompte demande, et pour en eschapper par quelque destour, ny pour feindre une vérité, ny assez de memoire pour la retenir ainsi feincte, ny certes assez d'assurance pour la maintenir, et foy le brave par foiblesse ; parquoy ie m'abandonne à la naïfveté, et à toujours dire ce que ie pense, et par complexion et par desseing, laissant à la fortune d'en conduire l'evenement. Aristippus disoit,¹²¹⁹ « le principal fruict qu'il eust tiré de la philosophie, estre Qu'il parloit librement et ouvertement à chascun. »

C'est un util et merueilleux service que la memoire, et sans lequel le iugement faict bien à peine son office : elle me manque du tout.¹²²⁰ Ce qu'on me veult proposer, il fault que ce soit à parcelles ; car de respondre à un propos où il y eust plusieurs divers chefs, il n'est pas en ma puissance : ie ne sçaurois recevoir une charge sans tablettes. Et, quand i'ay un propos de consequence à tenir, s'il est de longue haleine, ie suis reduict à cette vile et miserable necessité d'apprendre par cœur, mot à mot, ce que i'ay à dire ; aultrement ie n'aurois ny façon, ny assurance, estant en crainte que ma memoire veinst à me faire un mauvais tour. Mais ce moyen m'est non moins difficile ; pour apprendre trois vers, il m'y fault trois heures ; et puis, en un propre ouvrage, la liberté et auctorité de remuer l'ordre, de changer un mot, variant sans cesse la matiere, la rend plus malaysee à arrester en la memoire de son aucteur.¹²²¹ Or, plus ie m'en desfie, plus elle se trouble ; elle me sert mieulx par rencontre : il fault que ie la sollicite nonchalamment ;

car, si ie la presse, elle s'estonne ; et depuis qu'ell' a commencé à chanceler, plus ie la sonde, plus elle s'empestre et embarrasse : elle me sert à son heure, non pas à la mienne.

Cecy que ie sens en la memoire, ie le sens en plusieurs aultres parties : ie fuy le commandement, l'obligation, et la contraincte ; ce que ie foyz ayseement et naturellement, si ie m'ordonne de le faire par une expresse et prescripte ordonnance, ie ne sçais plus le faire. Au corps mesme, les membres qui ont quelque liberté et iurisdiction plus particuliere sur eulx, me refusent parfois leur obeïssance, quand ie les destine et attache à certain poinct et heure de service necessaire : cette preordonnance contraincte et tyrannique les rebute ; ils se croupissent d'effroy ou de despit, et se transissent. Aultresfois, estant en lieu où c'est discourtoisie barbaresque de ne respondre à ceulx qui vous convient à boire, quoy qu'on m'y traictast avec toute liberté, i'essayay de faire le bon compaignon en faveur des dames qui estoyent de la partie, selon l'usage du pays : mais il y eut du plaisir ; car cette menace et preparation d'avoir à m'efforcer oultre ma coustume et mon naturel, m'estoupa de maniere le gosier, que ie ne sceus avaller une seule goutte, et feus privé de boire pour le besoiing mesme de mon repas ; ie me trouvay saoul et desalteré par tant de bruvage, que mon imagination avoit préoccupé. Cet effect est plus apparent en ceulx qui ont l'imagination plus vehemente et puissante ; mais il est pourtant naturel, et n'est aulcun qui ne s'en ressente aulcunement. On offroit à un excellent archer, condamné à la mort, de luy sauver la vie, s'il vouloit faire veoir quelque notable preuve de son art : il refusa de s'en essayer, craignant que la trop grande contention de sa volonté luy feist fourvoyer la main, et qu'au lieu de sauver sa vie, il perdist encores la reputation qu'il avoit acquise au tirer de l'arc. Un homme qui pense ailleurs, ne fauldra point, à un poulce prez, de refaire tousiours un mesme nombre et mesure de pas au lieu où il

se promene ; mais s'il y est avecques attention de les mesurer et compter, il trouvera que ce qu'il faisoit par nature et par hazard, il ne le fera pas si exactement par desseing.

Ma librairie, qui est des belles entre les librairies de village, est assise à un coing de ma maison : s'il me tumble en fantasie chose que i'y vueille aller chercher ou escrire, de peur qu'elle ne m'eschappe, en traversant seulement ma cour, il fault que ie la donne en garde à quelqu'aultre. Si ie m'enhardis, en parlant, à me destourner tant soit peu de mon fil, ie ne fauls iamais de le perdre : qui faict que ie me tiens, en mes discours, contrainct, sec, et resserré. Les gents qui me servent, il fault que ie les appelle par le nom de leurs charges ou de leur pays, car il m'est tresmalaysé de retenir des noms ; ie diray bien qu'il a trois syllabes, que le son en est rude, qu'il commence ou termine par telle lettre : et si ie durois à vivre longtemps, ie ne crois pas que ie n'oublie mon nom propre, comme ont faict d'aultres. Messala Corvinus feut deux ans n'ayant trace aulcune de memoire, ¹²²² ce qu'on dict aussi de George Trapezonce.¹²²³ Et pour mon interest, ie rumine souvent quelle vie c'estoit que la leur, et si, sans cette piece, il me restera assez pour me soubtenir avecques quelque aysance ; et y regardant de prez, ie crains que ce default, s'il est parfaict, perde toutes les fonctions de l'ame :

Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo.¹²²⁴

Il m'est advenu plus d'une fois d'oublier le mot du guet, que i'avois trois heures auparavant donné, ou receu d'un aultre ; et d'oublier où i'avois caché ma bourse, quoy qu'en die Cicero : ¹²²⁵ ie m'ayde à perdre ce que ie serre particulièrement. Memoria certe non modo philosophiam,

sed omnis vitæ usum, omnesque artes, una maxime continet. ¹²²⁶ C'est le receptacle et l'estuy de la science que la memoire : l'ayant si defaillante, ie n'ay pas fort à me plaindre si ie ne sçais gueres. le sçais en general le nom des arts, et ce de quoy ils traictent ; mais rien au delà. le feuillète les livres ; ie ne les estudie pas : ce qui m'en demeure, c'est chose que ie ne recognois plus estre d'aultruy, c'est cela seulement de quoy mon iugement a faict son proufit, les discours et les imaginations de quoy il s'est imbu ; l'auteur, le lieu, les mots, et aultres circonstances, ie les oublie incontinent : et suis si excellent en l'oubliance, que mes escripts mesmes et compositions, ie ne les oublie pas moins que le reste ; on m'allegue tous les coups à moy mesme, sans que ie le sente. Qui voudroit sçavoir d'où sont les vers et exemples que i'ay icy entassez, me mettroit en peine de le luy dire : et ie ne les ay mendiez qu'ez portes cogneues et fameuses ; ne me contentant pas qu'ils feussent riches, s'il ne venoient encores de main riche et honorable : l'auctorité y concurre ¹²²⁷ quand et la raison. Ce n'est pas grand' merveille si mon livre suyt la fortune des aultres livres, et si ma memoire desempare ce que i'escris, comme ce que ie lis, et ce que ie donne, comme ce que ie receois.

Oultre le default de la memoire, i'en ay d'aultres qui aydent beaucoup à mon ignorance : l'ay l'esprit tardif et mousse, le moindre nuage luy arreste sa poincte, en façon que (pour exemple) ie ne luy proposay iamais enigme si aysé, qu'il sceust desvelopper ; il n'est si vaine subtilité qui ne m'empesche ; aux ieux où l'esprit a sa part, des echecs, des chartes, des dames, et aultres, ie n'y comprends que les plus grossiers traicts : L'apprehension, ie l'ay lente et embrouillee ; mais ce qu'elle tient une fois, elle le tient bien, et l'embrasse bien universellement, estroictement, et profondement, pour le temps qu'elle le tient : l'ay la veue longue, saine, et entiere, mais qui se lasse ayseement au

travail, et se charge ; à cette occasion, ie ne puis avoir long commerce avecques les livres, que par le moyen du service d'aultruy. Le ieune Pline instruira ceulx qui ne l'ont essayé, combien ce retardement est important à ceulx qui s'adonnent à cette occupation.¹²²⁸

11 n'est point ame si chestifve et brutale, en laquelle on ne veoye reluire quelque faculté particuliere ; il n'y en a point de si ensepvelie, qui ne face une saillie par quelque bout : et comment il advienne qu'une ame, aveugle et endormie à toutes aultres choses, se treuve vifve, claire, et excellente à certain particulier effect, il s'en fault enquerir aux maistres. Mais les belles ames, ce sont les ames universelles, ouvertes, et prestes à tout ; si non instruictes, au moins instruisables ; ce que ie dis pour accuser la mienne ; car, soit par foiblesse ou nonchalance (et de mettre à nonchaloir ce qui est à nos pieds, ce que nous avons entre mains, ce qui regarde de plus prez l'usage de la vie, c'est chose bien esloingnee de mon dogme), il n'en est point une si inepte et si ignorante que la mienne de plusieurs telles choses vulgaires, et qui ne se peuvent sans honte ignorer. Il fault que i'en conte quelques exemples. le suis nay et nourry aux champs, et parmy le labourage ; i'ay des affaires et du mesnage en main, depuis que ceulx qui me devanceoient en la possession des biens que ie iouys m'ont quitté leur place : or, ie.ne sçais compter ny à iect¹²²⁹ ny à plume ; la pluspart de nos monnoyes, ie ne les cognois pas ; ny ne sçais la difference d'un grain à l'aultre, ny en la terre, ny au grenier, si elle n'est par trop apparente ; ny à peine celle d'entre les choux et les laictues de mon iardin : ie n'entends pas seulement les noms des premiers utils du mesnage, ny les plus grossiers principes de l'agriculture, et que les enfants sçavent ; moins aux arts mechaniques, en la traficque,¹²³⁰ et en la cognoissance des marchandises, diversité et nature des fruits, de vins, de viandes, ny à dresser un oyseau, ny à medeciner un cheval

ou un chien ; et, puisqu'il me fault taire la honte toute entiere, il n'y a pas un mois qu'on me surprint ignorant de quoy Le levain servoit à faire du pain, et que c'estoit que Faire cuver du vin. On coniectura anciennement à Athenes une aptitude à la mathematique, en celuy à qui on veoyoit ingenieusement adgencer et fagotter une charge de brossailles : ¹²³¹ vraiment on tireroit de moy une bien contraire conclusion : car qu'on me donne tout l'apprest d'une cuisine, me voylà à la faim. Par ces traicts de ma confession, on en peult imaginer d'autres à mes despens. Mais quel que ie me face cognoistre, pourveu que ie me face cognoistre tel que ie suis, ie foye mon effect ; et si ne m'excuse pas d'oser mettre par escript des propos si bas et frivoles que ceulx cy, la bassesse du subiect m'y contrainct ; qu'on accuse si on veult mon proiect, mais mon progresz, non : tant y a que, sans l'advertissement d'aultruy, ie veois assez le peu que tout cecy vault et poise, et la folie de mon desseing ; c'est prou que mon iugement ne se desferre point, duquel ce sont icy les essais.

Nasutus sis usque licet, sis denique nasus,
Quantum noluerit ferre rogatus Atlas,
Et possis ipsum tu deridere Latinum,
Non potes in nugas dicere plura meas,
Ipse ego quam dixi : quid dentem dente iuvabit
Rodere ? carne opus est, si satur esse velis.
Ne perdas operam : qui se mirantur, in illos
Virus habe ; nos hæc novimus esse nihil.¹²³²

le ne suis pas obligé à ne dire point de sottises, pourveu que ie ne me trompe pas à les cognoistre : et de faillir à mon escient, cela m'est si ordinaire, que ie ne faulx gueres d'autre façon ; ie ne faulx gueres fortuitement. C'est peu

de chose de prester à la temerité de mes humeurs les actions ineptes, puisque ie ne me puis pas deffendre d'y prester ordinairement les vicieuses.

le veis un iour, à Barleduc,¹²³³ qu'on presentoit au roy François second, pour la recommandation de la memoire de René, roy de Sicile, un pourtraict qu'il avoit luy mesme faict de soy : Pourquoi n'est il loisible de mesme à chascun de se peindre de la plume, comme il se peignoit d'un creon ? le ne veulx doncques pas oublier encores cette cicatrice, bien mal propre à produire en public ; c'est l'irresolution : default tresincommode à la negociation des affaires du monde. le ne sçais pas prendre party ez entreprinses douteuses :

Ne si, ne no, nel cor mi suona intero : ¹²³⁴

ie sçais bien soubtenir une opinion, mais non pas la choisir. Parce qu'ez choses humaines, à quelque bande qu'on penche, il se presente force apparences qui nous y confirment (et le philosophe Chrysippus disoit¹²³⁵ qu'il ne vouloit apprendre, de Zenon et Cleanthes, ses maistres, que les dogmes simplement ; car quant aux preuves et raisons, qu'il en fourniroit assez de luy mesme), de quelque costé que ie me tourne, ie me fournis tousiours assez de cause et de vraysemblance pour m'y maintenir : ainsi i'arreste chez moy le doute et la liberté de choisir, iusques à ce que l'occasion me presse ; et lors, à confesser la vérité, ie iecte le plus souvent la plume au vent, comme on dict, et m'abandonne à la mercy de la fortune ; une bien legiere inclination et circonstance m'emporte ;

Dum in dubio est animus, paulo memento hue atque
Illuc impellitur.¹²³⁶

L'incertitude de mon iugement est si egualement balancee en la pluspart des occurrences, que ie compromettrois volontiers à la decision du sort et des dez ; et remarque, avecques grande consideration de nostre foiblesse humaine, les exemples que l'histoire divine mesme nous a laissé de cet usage de remettre à la fortune et au hazard la determination des eslections ez choses douteuses : sors cecidit super Mathiam.¹²³⁷ La raison humaine est un glaive double et dangereux ; et en la main mesme de Socrates, son plus intime et plus familier amy, voyez à quants de bouts c'est un baston ! ¹²³⁸ Ainsi, ie ne suis propre qu'à suyvre, et me laisse ayseement emporter à la foule : ie ne me fie pas assez en mes forces, pour entreprendre de commander, ny guider ; ie suis bien ayse de trouver mes pas tracez par les aultres. S'il fault courre le hazard d'un choix incertain, i'aime mieulx que ce soit soubs tel qui s'asseure plus de ses opinions, et les espouse plus, que ie ne foyes les miennes, ausquelles ie treuve le fondement et le plant glissant.

Et si ne suis pas trop facile pourtant au change ; d'autant que i'apperceois aux opinions contraires une pareille foiblesse ; ipsa consuetudo assentiendi periculosa esse videtur, et lubrica ;¹²³⁹ notamment aux affaires politiques, il y a un beau champ ouvert au bransle et à la contestation :

Iusta pari premitur veluti quum pondere libra
Prona, nec hac plus parte sedet, nec surgit ab
illa.¹²⁴⁰

Les discours de Machiavel, pour exemple, estoient assez solides pour le subiect ; si y a il eu grand' aysance à les combattre ; et ceulx qui l'ont faict, n'ont pas laissé moins de facilité à combattre les leurs : il s'y trouveroit tousiours, à un tel argument, de quoy fournir responses, dupliques, repliques, tripliques, quadrupliques, et cette infinie contexture de débats que nostre chicane a alongé tant qu'elle a peu en faveur des procez ;

Cædimur, et totidem plagis consumimus hostem ;

1241

les raisons n'y ayant gueres aultre fondement que l'experience, et la diversité des evenemens humains nous presentant infinis exemples à toutes sortes de formes. Un sça vaut personnage de nostre temps dict qu'en nos almanacs, où ils disent chauld, qui voudra dire froid, et au lieu de sec, humide, et mettre tousiours le rebours de ce qu'ils prognostiquent, s'il debvoit entrer en gageure de l'evenement de l'un ou l'autre, qu'il ne se soulcieroit pas quel party il prinst ; sauf ez choses où il n'y peult escheoir incertitude, comme de promettre à Noël des chaleurs extremes, et à la saint lean des rigueurs de l'hiver : l'en pense de mesme de ces discours politiques ; à quelque roolle qu'on vous mette, vous avez aussi beau ieu que vostre compaignon, pourveu que vous ne veniez à chocquer les principes trop grossiers et apparents : et pourtant, selon mon humeur, ez affaires publicques, il n'est aulcun si mauvais train, pourveu qu'il aye de l'aage et de la constance, qui ne vaille mieulx que le changement et le remuement. Nos mœurs sont extremement corrompues, et penchent d'une merueilleuse inclination vers

l'empirement ; de nos loix et usances, il y en a plusieurs barbares et monstrueuses : toutesfois, pour la difficulté de nous mettre en meilleur estat, et le dangier de ce croullement, si ie pouvois planter une cheville à nostre roue et l'arrester en ce poinct, ie le ferois de bon cœur :

Nunquam adeo foedis, adeoque pudendis
Utimur exemplis, ut non peiora supersint.¹²⁴²

Le pis que ie treuve en nostre estat, c'est l'instabilité ; et que nos loix, non plus que nos vestements, ne peuvent prendre aulcune forme arrestee. Il est bien aysé d'accuser d'imperfection une police, car toutes choses mortelles en sont pleines ; il est bien aysé d'engendrer à un peuple le mespris de ses anciennes observances ; iamais homme n'entreprint cela, qui n'en veinst à bout : mais d'y restablir un meilleur estat en la place de celuy qu'on a ruyné, à cecy plusieurs se sont morfondus de ceulx qui l'avoient entrepris. le foyz peu de part à ma prudence de ma conduite ; ie me laisse volontiers mener à l'ordre publicque du monde. Heureux peuple qui faict ce qu'on commande mieulx que ceulx qui commandent, sans se tourmenter des causes ; qui se laisse mollement rouler aprez le roulement celeste ! l'obeïssance n'est iamais pure ny tranquille en celuy qui raisonne et qui plaide.

Somme, pour revenir à moy, ce seul par où ie m'estime quelque chose, c'est ce en quoy iamais homme ne s'estima defaillant : ma recommandation est vulgaire, commune, et populaire ; car qui a iamais cuidé avoir faulte de sens ? ce seroit une proposition qui impliqueroit en soy de la contradiction : c'est une maladie qui n'est iamais où elle se veoid ; elle est bien tenace et forte, mais laquelle pourtant le premier rayon de la veue du patient perce et dissipe,

comme le regard du soleil un brouillas opaque : s'accuser, ce seroit s'excuser en ce subiect là ; et se condamner, ce seroit s'absouldre. Il ne feut iamais crocheteur ny femmelette qui ne pensast avoir assez de sens pour sa provision. Nous recognoissons ayseement aux aultres l'avantage du courage, de la force corporelle, de l'experience, de la disposition, de la beauté : mais l'avantage du iugement, nous ne le cedons à personne ; et les raisons qui partent du simple discours naturel en aultruy, il nous semble qu'il n'a tenu qu'à regarder de ce costé là, que nous ne les ayons trouvees. La science, le style et telles parties que nous veoyons ez ouvrages estrangers, nous touchons¹²⁴³ bien ayseement si elles surpassent les nostres : mais les simples productions de l'entendement, chascun pense qu'il estoit en luy de les rencontrer toutes pareilles ; et en apperceoit malayseement le poids et la difficulté, si ce n'est, et à peine, en une extreme et incomparable distance ; et qui verroit bien à clair la haulteur d'un iugement estrangier, il y arriveroit, et y porteroit le sien. Ainsi, c'est une sorte d'exercitation, de laquelle on doibt esperer fort peu de recommandation et de louange, et une maniere de composition de peu de nom. Et puis, pour qui escrivez vous ? Les sçavants, à qui appartient la iurisdiction livresque, ne cognoissent aultre prix que de la doctrine, et n'advouent aultre proceder en nos esprits que celuy de l'erudition et de l'art ; si vous avez prins l'un des Scipions pour l'aultre, que vous reste il à dire qui vaille ? qui ignore Aristote, selon eulx, s'ignore quand et quand soy mesme : Les ames communes et populaires ne veoyent pas la grace et le poids d'un discours haultain et deslié. Or, ces deux especes occupent le monde. La tierce, à qui vous tombez en partage, des ames reglees et fortes d'elles mesmes, est si rare, que iustement elle n'a ny nom, ny reng entre nous : c'est, à demy, temps perdu d'aspirer et de s'efforcer à luy plaire.

On dict communement que le plus iuste partage que nature nous ayt faict de ses graces, c'est celuy du sens ; car il n'est aulcun qui ne se contente de ce qu'elle luy en a distribué : n'est ce pas raison ? qui verroit au delà, il verroit au delà de sa veue. le pense avoir les opinions bonnes et saines ; mais qui n'en croit autant des siennes ? L'une des meilleures preuves que i'en aye, c'est le peu d'estime que ie foy de moy ; car si elles n'eussent esté bien asseurees, elles se fussent ayseement laissé piper à l'effection que ie me porte, singuliere, comme celuy qui la ramene quasy toute à moy, et qui ne l'espands gueres hors de là : tout ce que les aultres en distribuent à une infinie multitude d'amis et de cognoissants, à leur gloire, à leur grandeur, ie le rapporte tout au repos de mon esprit et à moy, ce qui m'en eschappe ailleurs ; ce n'est pas proprement de l'ordonnance de mon discours :

Mihi nempe valere et vivere doctus.^{[1244](#)}

Or, mes opinions, ie les treuve infiniment hardies et constantes à condamner mon insuffisance. De vray, c'est aussi un subiect auquel i'exerce mon iugement autant qu'à nul aultre. Le monde regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans ; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy : moy, ie regarde dedans moy ; ie n'ay affaire qu'à moy, ie me considere sans cesse, ie me contreroolle, ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien ; ils vont tousiours avant ;

Nemo in sese tentat descendere :^{[1245](#)}

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de tirer le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett'humeur libre de n'assubiection ayseement ma creance, ie la doibs principalement à moy ; car les plus fermes imaginations que i'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, nasquirent avecques moy : elles sont naturelles, et toutes miennes. le les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement ; ceulx là m'en ont asseuré la prinse, et m'en ont donné la iouissance et possession plus claire. La recommandation que chascun cherche De vivacité et promptitude d'esprit ; ie la pretends du reglement : D'une action esclatante et signalee, ou de quelque particuliere suffisance ; ie la pretends de l'ordre, correspondance, et tranquillité d'opinions et de mœurs : omnino si quidquam est decorum, nihil est profecto magis, quam æquabilitas universæ vitæ, tum singularum actionum ; quam conservare non possis, si, aliorum naturam imitans, omittas tuam.¹²⁴⁶

Voilà doncques iusques où ie me sens coupable de cette premiere partie que ie disois estre au vice de la presumption. Pour la seconde, qui consiste à N'estimer point assez aultruy, ie ne sçais si ie m'en puis si bien excuser ; car, quoy qu'il me couste, ie delibere de dire ce qui en est. A l'aventure que le commerce continuel que i'ay avecques les humeurs anciennes, et l'idee de ces riches ames du temps passé, me desgouste et d'aultruy, et de moy mesme ; ou bien qu'à la verité nous vivons en un siecle qui ne produict les choses que bien mediocres : tant y a que ie ne cognois rien digne de grande admiration. Aussi ne cognois ie gueres d'hommes avecques telle privauté qu'il fault pour en pouvoir iuger ; et ceulx ausquels ma condition

me mesle plus ordinairement, sont, pour la pluspart, gents qui ont peu de soing de la culture de l'ame, et ausquels on ne propose, pour toute beatitude, que l'honneur, et pour toute perfection, que la vaillance.

Ce que ie veoïs de beau en aultruy, ie le loue et l'estime tresvolontiers ; voire i'encheris souvent sur ce que i'en pense, et me permets de mentir iusques là, car ie ne sçais point inventer un subiect fauls : ie tesmoigne volontiers de mes amis, par ce que i'y treuve de louable, et d'un pied de valeur i'en foy volontiers un pied et demy ; mais de leur prester les qualitez qui n'y sont pas, ie ne puis, ny les deffendre ouvertement des imperfections qu'ils ont ; voire à mes ennemis, ie rends nettement ce que ie doibs de tesmoignage d'honneur ; mon affection se change, mon iugement non, et ne confonds point ma querelle avecques aultres circonstances qui n'en sont pas : et suis tant ialoux de la liberté de mon iugement, que malayseement la puis ie quitter pour passion que ce soit ; ie me foy plus d'iniure en mentant, que ie n'en foy à celui de qui ie ments. On remarque cette louable et genereuse coustume de la nation persienne, qu'ils parloient de leurs mortels ennemis, et à qui ils faisoient guerre à oultrance, honorablement et equitablement, autant que portoit le merite de leur vertu. le cognois des hommes assez qui ont diverses parties belles, qui l'esprit, qui le cœur, qui l'adresse, qui la conscience, qui le langage, qui une science, qui un' aultre ; mais de grand homme en general, et ayant tant de belles pieces ensemble, ou une en tel degré d'excellence qu'on le doibve admirer ou le comparer à ceulx que nous honorons du temps passé, ma fortune ne m'en a faict veoir nul : et le plus grand que i'aie cogneu au vif, ie dis des parties naturelles de l'ame, et le mieulx nay, c'estoit Estienne de la Boëtie ; c'estoit vraiment un'ame pleine, et qui monroit un beau visage à tout sens ; un'ame à la vieille marque, et qui eust produict de grands effects si sa fortune l'eust

voulu : ayant beaucoup adiousté à ce riche naturel, par science et estude.

Mais ie ne sçais comment il advient, et si advient sans doubte, qu'il se treuve autant de vanité et de foiblesse d'entendement en ceulx qui font profession d'avoir plus de suffisance, qui se meslent de vacations lettrees et de charges qui despendent des livres, qu'en nulle aultre sorte de gents ; ou bien parceque l'on requiert et attend plus d'eulx, et qu'on ne peult excuser en eulx les fautes communes ; ou bien, que l'opinion du sçavoir leur donne plus de hardiesse de se produire et de se descouvrir trop avant, par où ils se perdent et se trahissent. Comme un artisan tesmoigne bien mieulx sa bestise en une riche matiere qu'il ayt entre mains, s'il l'acommode et mesle sottement et contre les regles de son ouvrage, qu'en une matiere vile ; et s'offense lon plus du default en une statue d'or qu'en celle qui est de plastre : ceulx cy en font autant lors qu'ils mettent en avant des choses qui d'elles mesmes, et en leur lieu, seroient bonnes ; car ils s'en servent sans discretion, faisant honneur à leur memoire aux despens de leur entendement, et faisant honneur à Cicero, à Galien, à Ulpian, et à saint Hierosme, pour se rendre eulx ridicules.

Je retumbe volontiers sur ce discours de l'ineptie de nostre institution :¹²⁴⁷ elle a eu pour sa fin, de nous faire, non bons et sages, mais sçavants ; elle y est arrivee : elle ne nous a pas appris de suivre et embrasser la vertu et la prudence, mais elle nous en a imprimé la derivation et l'etymologie ; nous sçavons decliner Vertu, si nous ne sçavons l'aimer ; si nous ne sçavons que c'est que prudence par effect et par experience, nous le sçavons par jargon et par cœur : de nos voisins, nous ne nous contentons pas d'en sçavoir la race, les parentelles et les alliances, nous les voulons avoir pour amis, et dresser avecques eulx quelque conversation et intelligence ; toutesfois elle nous a appris les definitions, les divisions et partitions de la

vertu, comme des surnoms et branches d'une genealogie, sans avoir aultre soing de dresser entre nous et elle quelque pratique de familiarité et privee accointance ; elle nous a choisis, pour nostre apprentissage, non les livres qui ont les opinions plus saines et plus vrayes, mais ceulx qui parlent le meilleur grec et latin, et parmy ses beaux mots nous a faict couler en la fantasie les plus vaines humeurs de l'antiquité.

Une bonne institution, elle change le iugement et les mœurs : comme il adveint à Polemon,¹²⁴⁸ ce ieune homme grec desbauché, qui, estant allé ouïr par rencontre une leçon de Xenocrates, ne remarqua pas seulement l'eloquence et la suffisance du lecteur,¹²⁴⁹ et n'en rapporta pas seulement en la maison la science de quelque belle matiere, mais un fruict plus apparent et plus solide, qui feut le soubdain changement et amendement de sa premiere vie. Qui a iamais senti un tel effect de nostre discipline ?

Faciasne, quod olim
Mutatus Polemon ? ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia ; potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransi correptus voce magistri ?
¹²⁵⁰

La moins desdaignable condition de gents me semble estre celle qui par simplesses tient le dernier reng, et nous offrir un commerce plus réglé : les mœurs et les propos des païsans, je les treuve communement plus ordonnez selon la prescription de la vraye philosophie, que ne sont ceulx de nos philosophes : plus sapit vulgus, quia tantum, quantum opus est, sapit.¹²⁵¹

Les plus notables hommes que i'aye iugé, par les apparences externes (car, pour les iuger à ma mode, il les faudroit esclairer de plus prez), ce ont esté, pour le faict de la guerre et suffisance militaire, le duc de Guyse, qui mourut à Orleans, et le feu mareschal Strozzi ; pour gents suffisants et de vertu non commune, Olivier, et L'Hospital, chanceliers de France. Il me semble aussi de la poësie, qu'elle a eu sa vogue en nostre siecle ; nous avons abondance de bons artisans de ce mestier là, Aurat,¹²⁵² Beze, Buchanan, L'Hospital, Mont-doré,¹²⁵³ Turnebus : quant aux François, ie pense qu'ils l'ont montee au plus haut degré où elle sera iamais ; et aux parties en quoy Ronsard et du Bellay excellent, ie ne les treuve gueres esloignez de la perfection ancienne. Adrianus Turnebus sçavoit plus, et sçavoit mieulx ce qu'il sçavoit, qu'homme qui feust de son siecle, ny loing au delà. Les vies du duc d'Albe, dernier mort, et de nostre connestable de Montmorency, ont esté des vies nobles, et qui ont eu plusieurs rares ressemblances de fortune : mais la beauté et la gloire de la mort de cettuy cy, à la veue de Paris et de son roy, pour leur service, contre ses plus proches, à la teste d'une armee victorieuse par sa conduite, et d'un coup de main, en si extreme vieillesse, me semble meriter qu'on la loge entre les remarquables evenements de mon temps ; comme aussi, la constante bonté, douceur de mœurs, et facilité consciencieuse de monsieur de la Noue, en une telle iniustice de parts armees (vraye eschole de trahison, d'inhumanité et de brigandage), où tousiours il s'est nourry, grand homme de guerre et tres experimenté.¹²⁵⁴

l'ay prins plaisir à publier, en plusieurs lieux, l'esperance que i'ay de Marie de Gournay le lars, ma fille d'alliance,¹²⁵⁵ et certes aimee de moy beaucoup plus que paternellement, et enveloppee en ma retraicte et solitude comme l'une des meilleures parties de mon propre estre :

ie ne regarde plus qu'elle au monde. Si l'adolescence peult donner presage, cette ame sera quelque iour capable des plus belles choses, et entre aultres, de la perfection de cette tressaincte amitié, où nous ne lisons point que son sexe ayt peu monter encores : la sincerité et la solidité de ses mœurs y sont desia bastantes ; ¹²⁵⁶ son affection vers moy, plus que surabondante, et telle, en somme, qu'il n'y a rien à souhaiter, sinon que l'apprehension qu'elle a de ma fin, par les cinquante et cinq ans ausquels elle m'a rencontré, la travaillast moins cruellement. Le iugement qu'elle feit des premiers Essais, et femme, et en ce siecle, et si ieune, et seule en son quartier ; et la vehemence fameuse dont elle m'aima et me desira longtemps, sur la seule estime qu'elle en print de moy, longtemps avant m'avoir veu, sont des accidents de tresdigne consideration.

Les aultres vertus ont eu peu ou point de mise en cet aage : mais la vaillance, elle est devenue populaire par nos guerres civiles ; et en cette partie, il se treuve parmy nous des ames fermes iusques à la perfection, et en grand nombre, si que le triage en est impossible à faire.

Voilà tout ce que i'ay cogneu, iusques à cette heure, d'extraordinaire grandeur et non commune.

CHAPITRE XVIII.

DU DESMENTIR.

Voire mais, on me dira que ce desseing de se servir de soy, pour subiect à escrire, seroit excusable à des hommes rares et fameux, qui, par leur reputation, auroient donné quelque desir de leur cognoissance. Il est certain, ie l'advoue et sçais bien, que pour veoir un homme de la commune façon, à peine qu'un artisan leve les yeulx de sa besongne ; là où, pour veoir un personnage grand et signalé arriver en une ville, les ouvriers ¹²⁵⁷ et les boutiques s'abandonnent. Il messied à tout aultre de se faire cognoistre, qu'à celui qui a de quoy se faire imiter, et duquel la vie et les opinions peuvent servir de patron : Cesar et Xenophon ont eu de quoy fonder et fermir leur narration, en la grandeur de leurs faicts, comme en une base iuste et solide : ainsi sont à souhaiter les papiers iournaux du grand Alexandre, les commentaires qu'Auguste, Caton, Sylla, Brutus, et aultres avoient laissé de leurs gestes : de telles gents, on aime et estudie les figures, en cuivre mesme et en pierre.

Cette remontrance est tresvraye ; mais elle ne me touche que bien peu :

Non recito cuiquam, nisi amicis, idque rogatus ;
Non ubivis, coramve quibuslibet : in medio qui
Scripta foro recitent, sunt multi, quique
lavantes.¹²⁵⁸

le ne dresse pas icy une statue à planter au quarrefour d'une ville, ou dans une eglise, ou place publique :

Non equidem hoc studeo, bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat.
Secreti loquimur :¹²⁵⁹

c'est pour le coing d'une librairie, et pour en amuser un voisin, un parent, un amy, qui aura plaisir à me raconter ¹²⁶⁰ et repractiquer en cett' image. Les aultres ont prins cœur de parler d'eulx, pour y avoir trouvé le subiect digne et riche ; moy, au rebours, pour l'avoir trouvé si sterile et si maigre, qu'il n'y peult escheoir souspeçon d'ostentation. le iuge volontiers des actions d'aultruy : des miennes, ie donne peu à iuger, à cause de leur nihilité ; ie ne treuve pas tant de bien en moy, que ie ne le puisse dire sans rougir. Quel contentement me seroit ce d'ouïr ainsi quelqu' un qui me recitast les mœurs, le visage, la contenance, les plus communes paroles, et les fortunes de mes ancestres ! combien i'y serois attentif ! Vrayement cela partiroit d'une mauvaise nature, d'avoir à mespris les pourtraicts mesmes de nos amis et predecesseurs, la forme de leurs vestements et de leurs armes. l'en conserve l'escriture, le seing, des heures, et un' espee peculiere ¹²⁶¹ qui leur a servi ;¹²⁶² et n'ay point chassé de mon cabinet des longues gaules que mon pere portoit ordinairement en la main : Paterna vestis, et annulus, tanto carior est posteris, quanto erga parentes maior affectus.¹²⁶³ Si toutesfois ma posterité est d'aultre appetit, i'auray bien de quoy me revenger ; car ils ne sçauroient faire moins de compte de moy que i'en feray d'eulx en ce temps là. Tout le commerce que i'ay en cecy avecques le publicq, c'est que i'emprunte les utils de son escriture, plus soubdaine et plus aysee : en recompense,

i'empescheray peut estre que quelque coing de beurre ne se fonde au marché :

Ne toga cordyllis, ne penula desit olivis ; ¹²⁶⁴

Et laxas scombris sæpe dabo tunicas. ¹²⁶⁵

Et quand personne ne me lira, ay ie perdu mon temps, de m'estre entretenu tant d'heures oysyfves à des pensements si utiles et agreables ? Moulant sur moy cette ligure, il m'a fallu si souvent me testonner et composer pour m'extraire, que le patron s'en est fermey, et aulcunement formé soy mesme : me peignant pour aultruy, ie me suis peinct en moy, de couleurs plus nettes que n'estoient les miennes premieres. le n'ay pas plus faict mon livre, que mon livre m'a faict : livre consubstantiel à son aucteur, d'une occupation propre, membre de ma vie, non d'une occupation et fin tierce et estrangiere, comme tous aultres livres. Ay ie perdu mon temps, de m'estre rendu compte de moy, si continuellement, si curieusement ? car ceulx qui se repassent par fantasie seulement et par langue, quelque heure, ne s'examinent pas si primement ¹²⁶⁶ ny ne se penetrent, comme celuy qui en faict son estude, son ouvrage et son mestier, qui s'engage à un registre de duree, de toute sa foy, de toute sa force : les plus delicieux plaisirs, si se digerent ils au dedans, fuyent à laisser trace de soy, et fuyent la veue, non seulement du peuple, mais d'un aultre. Combien de fois m'a cette besongne diverty de cogitations ennuyeuses ? et doibvent estre comptees pour ennuyeuses toutes les frivoles. Nature nous a estrenez d'une large faculté à nous entretenir à part ; et nous y appelle souvent, pour nous apprendre que nous nous devons en partie à la societé, mais en la meilleure partie à nous. Aux fins de renger ma fantasie à resver mesme par

quelque ordre et proiet, et la garder de se perdre et extravaguer au vent, il n'est que de donner corps et mettre en registre tant de menues pensees qui se presentent à elle : i'escoute à mes resveries, parce que i'ay à les enrooller. Quantesfois, estant marry de quelque action que la civilité et la raison me prohiboient de reprendre à descouvert, m'en suis ie icy desgorgé, non sans desseing de publicque instruction ? et si, ces verges poëtiques,

Zon sus l'œil, zon sur le groin,
Zon sur le dos du sagoin,^{[1267](#)}

s'impriment encores mieulx en papier, qu'en la chair vifve. Quoy, si ie preste un peu plus attentifvement l'aureille aux livres, depuis que ie guette si i'en pourray fripponner quelque chose de quoy esmailler ou estayer le mien ? le n'ay aulcunement estudié pour faire un livre ; mais i'ai aulcunement estudié pour ce que ie l'avois faict : si c'est aulcunement estudier qu'effleurer et pincer, par la teste, ou par les pieds, tantost un aucteur, tantost un aultre, nullement pour former mes opinions ; ouy, pour les assister pieça formees, seconder et servir.

Mais à qui croirons nous parlant de soy, en une saison si gastee ? veu qu'il en est peu, ou point, à qui nous puissions croire parlant d'aultruy, où il y a moins d'interest à mentir. Le premier traict de la corruption des mœurs, c'est le bannissement de la verité : car, comme disoit Pindare, ^{[1268](#)} l'estre veritable est le commencement d'une grande vertu, et le premier article que Platon demande au gouverneur de sa republique. Nostre verité de maintenant, ce n'est pas ce qui est, mais ce qui se persuade à aultruy : comme nous appelons Monnoye, non celle qui est loyale seulement, mais la faulse aussi qui a mise. Nostre nation est de long temps

reprochee de ce vice : car Salvianus Massiliensis, qui estoit du temps de l'empereur Valentinian, dict,¹²⁶⁹ « qu'aux François le mentir et se par« iurer n'est pas vice, mais une façon de parler. » Qui voudroit encherir sur ce tesmoignage, il pourroit dire que ce leur est à present vertu : on s'y forme, on s'y façonne, comme à un exercice d'honneur ; car la dissimulation est des plus notables qualitez de ce siecle.

Ainsi, i'ay souvent considéré d'où pouvoit naistre cette coustume, que nous observons si religieusement, De nous sentir plus aigrement offensez du reproche de ce vice, qui nous est si ordinaire, que de nul aultre ; et que ce soit l'extreme iniure qu'on nous puisse faire de parole, que de nous reprocher la mensonge. Sur cela, ie treuve qu'il est naturel de se deffendre le plus des defaults de quoy nous sommes les plus entachez : il semble qu'en nous ressentants de l'accusation et nous en esmouvants, nous nous deschargeons aulcunement de la coulpe ; si nous l'avons par effect, au moins nous la condamnons par apparence. Seroit ce pas aussi que ce reproche semble envelopper la couardise et lascheté de cœur ? en est il de plus expresse que se desdire de sa parole ? quoy, se desdire de sa propre science ? C'est un vilain vice que le mentir, et qu'un ancien ¹²⁷⁰ peint bien honteusement, quand il dict que « c'est donner tesmoignage de mespriser Dieu, et quand et quand de craindre les hommes : » il n'est pas possible d'en représenter plus richement l'horreur, la vilité, et le desreglement ; car que peult on imaginer plus vilain que d'estre couard à l'endroit des hommes, et brave à l'endroit de Dieu ? Nostre intelligence se conduisant par la seule voye de la parole, celui qui la faulse trahit la société publicque : c'est le seul util par le moyen duquel se communiquent nos volonteiz et nos pensees, c'est le truchement de nostre ame ; s'il nous fault, nous ne nous tenons plus, nous ne nous entrecognoissons plus ; s'il nous

trompe, il rompt tout nostre commerce, et dissout toutes les liaisons de nostre police. Certaines nations des nouvelles Indes (on n'a que faire d'en remarquer les noms, ils ne sont plus ; car, iusques à l'entier abolissement des noms, et ancienne cognoissance des lieux, s'est estendue la desolation de cette conquête, d'un merveilleux exemple et inouï), offroient à leurs dieux du sang humain, mais non aultre que tiré de leur langue et aureilles, pour expiation du peché de la mensonge, tant ouïe que prononcee. Ce bon compaignon de Grece ¹²⁷¹ disoit que les enfants s'amusest par les osselets, les hommes par les paroles.

Quant aux divers usages de nos desmentirs, et les loix de nostre honneur en cela, et les changements qu'elles ont receu, ie remets à une aultre fois d'en dire ce que i'en sçais ; et apprendray cependant, si ie puis, en quel temps print commencement cette coustume de si exactement poiser et mesurer les paroles, et d'y attacher nostre honneur : car il est aysé à iuger qu'elle n'estoit pas anciennement entre les Romains et les Grecs ; et m'a semblé souvent nouveau et estrange de les veoir se desmentir et s'iniurier, sans entrer pourtant en querelle : les loix de leur devoir prenoient quelque aultre voye que les nostres. On appelle Cesar, tantost voleur, tantost yvrongne, ¹²⁷² à sa barbe : nous veoyons la liberté des invectives qu'ils font les uns contre les aultres, ie dis les plus grands chefs de guerre de l'une et l'aultre nation, où les paroles se revengent seulement par les paroles, et ne se tirent à aultre consequence.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

1 PLUTARQUE, Vie de C. Marius, à la fin. (C.)

2 Vellem nescire litteras ! (SÉNÈQUE, de Clementia, II, I.) (C.)

3 C'est un mauvais plan que celui qu'on ne peut changer. (Ex Publii mimis, apud A. GELL., XVII, 14.)

4 SÉNÈQUE, Epist. 20. (C.)

5 Dans le Discours funèbre, attribué à Démosthène, sur les guerriers morts à Chéronée. (C.)

6 Il quitte ce qu'il vouloit avoir ; il retourne à ce qu'il a quitté ; toujours flottant, il se contredit sans cesse lui-même. (HOR., Epist., I, I, 98.)

7 Nous nous laissons conduire comme l'automate suit la corde qui le dirige. (HOR., Sat., II, VII, 82.)

8 Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours, sans savoir ce qu'il désire, et qu'il change sans cesse de place, comme s'il pouvoit se délivrer ainsi du fardeau qui l'accable ? (LUCRÈCE, III, 1070.)

9

Les penses des mortels, et leur deuil, et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.

Les deux vers du texte, conservés par S. Augustin (Cité de Dieu, V, 8), ont été traduits par Cicéron de l'Odyssée, XVIII, 135. On croit qu'il les avoit placés dans ses Académiques, en rapportant sur l'âme humaine le sentiment d'Aristote, qui les a cités lui-même dans son traité de l'Ame, III, 3. Je me sers de ma traduction, OŒuvres de Cicéron, t. XXIX, p. 481. (J. V. L.)

10 Phrase traduite de Sénèque (Epist. 52). (C.)

11 DIOGÈNE LAERCE, VIII, 83. — Élien donne ce mot à Platon (Var. Hist., XII, 29). (C.)

12 C'est ainsi que ce mot est écrit dans l'exemplaire corrigé par Montaigne. Il y a apparence que de son temps, et en Gascogne, on disoit et on écrivoit indifféremment lendemain, landemein, ou lendemain, au lieu de le lendemain, comme on parle aujourd'hui. (Voyez ci-dessus, liv. I^{er}, ch. XVII.) (N.)

13 C'est-à-dire : celui qui a posé le doigt sur une des touches du clavier les a fait résonner toutes. On donnoit autrefois le nom de marches aux touches du clavier des orgues, etc. (A. D.)

14 PLUTARQUE, Vie de Pélopidas, ch. I. (C.)

15 En termes capables d'inspirer du courage au plus timide. (HOR., Epist., II, II, 36.)

16 Tout grossier qu'il étoit, il répondit : « Ira là qui aura perdu sa bourse. » (HOR., ibid., V. 39.)

17 « Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avons deux âmes ; un sujet simple leur paroissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur. » (PASCAL, Pensées.)

18 Tusc. quæst., II, 27. (C.)

19 Pour avoir une conduite uniforme, il faut partir d'un principe invariable. (CIC., Tusc. quæst., II, 27.)

20 On trouve cette intercalation interlinéaire dans l'exemplaire de l'édition in-4° de 1588, corrigé par Montaigne : « Voluptatem contemnunt ; in dolore sunt molles : gloriam negligunt ; franguntur infamia. » (N.)

21 De sorte qu'il suive, sans jamais s'écarter, la route qu'il s'est choisie. (CIC., Paradox., V, 1.)

22 Régulièrement, ces mots devroient être écrits ainsi, à vau le vent, aussi bien que dans cette expression, à vau de route, dont on se sert encore pour signifier une déroute entière, comme si l'ennemi qui est mis en fuite étoit poussé du haut d'une montagne vers le bas ; ce qui précipiteroit sa fuite, et le jetteroit dans la dernière confusion. A vau le vent, c'est selon le cours du vent, lequel, soufflant sur l'eau, lui donne un cours déterminé, assez semblable à celui d'un torrent, ou d'une rivière qui coule de haut en bas. A vau, à val, en bas, comme qui diroit du haut d'une montagne vers la vallée, a monte ad vallem. (C.) — L'ancien mot, amont, ou à mont, qu'on trouvera dans le chapitre suivant, signifie le contraire. (J. V. L.)

23 SÉNÈQUE, Epist. 71 et 72. (C.)

24 CIC., de Senectute, 7. (C.)

25 HÉRODOTE, V, 29. (J. V. L.)

26 La conséquence n'est point aussi vicieuse que Montaigne le dit. On peut citer à l'appui de cette opinion l'exemple fameux du duc de Sully. (SERVAN.)

27 Soyez persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. (SÉNÈQUE, Epist. 120.)

28 Sous la conduite de Vénus, la jeune fille passe furtivement au travers de ses surveillants endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. (TIBULLE, II, I, 75.)

29 Dont on ne peut s'écarter en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. (HoR., Sat., I, I, 107.)

30 On ne prouvera jamais, par de bonnes raisons, que voler des choux dans un jardin soit un aussi grand crime que de piller un temple. (HOR., Sat., I, III, 115.)

31 Cherche à rendre le sien plus léger. Du latin elevat ; image prise des deux plateaux d'une balance. (J. V. L.)

32 Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants, sa démarche est incertaine, ses pas chancellent, sa langue s'embarrasse ; son ame semble noyée, et ses yeux flottants ; il pousse d'impurs hoquets, il bégaye des injures. (LUCRÈCE, III, 475.)

33 Dans tes joyeux transports, ô Bacchus ! le sage se laisse arracher son secret. (HOR., Od., III, XXI, 14.)

34 De Vita sua, p. 1016, A. (C.)

35 Ces deux exemples appartiennent à Sénèque (Epist. 83), d'où Montaigne a tiré plusieurs idées de ce chapitre. (C.)

36 Les veines encore enflées du vin qu'il avoit bu la veille. (VIRG., Eclog. VI, 15.) Ce vers est un peu différent dans Virgile. (J. V. L.)

37 SÉNÈQUE, Epist. 83. (C.)

38 Et, quoique noyés dans le vin, bégayants et chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. (Juv., XV, 47.)

39 JUSTIN, IX, 6. (C. ;

40 Dans ce noble combat, le grand Socrate remporta, dit-on, la palme. (PSEUDO-GALLUS, I, 47.)

41 On raconte aussi du vieux Caton, que le vin réchauffoit sa vertu. (HOR., Od., III, XXI, 11. — Voy. J.-B. Rousseau, Odes, II, 1.)

42 PLUTARQUE, Vie d'Artaxerxès, ch. II. (C.)

43 Célèbre par son avarice, qui lui a valu cette épitaphe de Buchanan :

Silvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam ;
Mortuus, et gratis quod legis ista, dolet.
Henri Estienne a traduit ainsi ce distique :

Ici gît Sylvius, auquel onq en sa vie
De donner rien gratis ne prit aucun' envie ;
Et ores qu'il est mort, et tout rongé de vers,
Encores ha dépit qu'on lit gratis ces vers.

44 HÉRODOTE, I, 133, et autres auteurs. (C.)

45 Environ dix bouteilles.

46 Le ressiner, ou plutôt reciner, du latin recœnare, d'après Le Duchat sur Rabelais, c'est le goûter, la collation qu'on fait quelque temps après le dîner. « Il n'est desjeuner que d'escoliers ; dipner que d'avocats ; ressiner que de vigneron ; souper que de marchands. » (RABELAIS, IV, 46.) (C.)

47 Coint et joli, termes synonymes, selon Nicot : cultus, comptus. — Coint, c'est, dit Borel, beau, galant, ajusté. (C.)

48 L'Horloge des Princes, ou le Marc-Aurèle, par Antoine Guevara. (Voy. BAYLE, à l'article Guevara.) (C.)

49 C'est-à-dire du premier saut. Prin, vieux mot qui signifie premier. Ce mot nous est resté dans printemps, primum tempus. De primsault on a fait primsaultier, dont Montaigne se sert ailleurs en parlant de lui-même. (C.)

50 De notre agilité. — Alaigre et deliberé, alacer, vegetus. Alaigresse, alaigreté, agilitas, alacritas. (NICOT. C.)

51 DIOGÈNE LAERCE, I, 104. (C.)

52 Lois, liv. II, p. 581. (C.)

53 Lois, liv. II, vers la fin. (C.)

54 DIOGÈNE LAERCE, II, 120. (C.)

55 ID., IV, 44. (C.)

56 Si le vin peut terrasser la sagesse la plus ferme. (HOR., Od., III, XXVIII, 4.) — C'est ici une parodie plutôt qu'une

citation. (C.)

57 Aussi, lorsque l'esprit est frappé de terreur, tout le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue bégaye, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, la machine se relâche et s'affaisse. (LUCRÈCE, III, 155.)

58 Notre folie, notre sottise, notre foiblesse. (E. J.)

59 Qu'il ne se croie donc à l'abri d'aucun accident humain. (TÉRENCE, *Heautontim.*, acte I, sc. I, v. 25.) — Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée. (C.)

60 Ainsi parloit Énée, les larmes aux yeux ; et sa flotte voguoit à pleines voiles. (VIRG., *Æn.*, VI, 1.)

61 PLUTARQUE, *Vie de Publicola*, ch. III. (C.)

62 Celle des stoïciens, ou de Zénon, son fondateur. (C.)

63 Celle d'Épicure. (C.)

64 Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô Fortune ! J'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvois venir jusqu'à moi. (CIC., *Tusc. quæst.*, V, 9.)

65 DIOGÈNE LAERCE, IX, 58. (C.)

66 C'est ce que fait dire Prudence à saint Laurent (*livre des Couronnes*, hymn. II, v. 401.) (C.)

67 De *Maccab.*, ch. VIII. (C.)

68 AULU-GELLE, IX, 5 ; DIOGÈNE LAERCE, VI, 3. — Montaigne a traduit ces mots avant de les citer. (C.)

69 SÉNÈQUE, *Epist.* 66 et 92 ; de *Otio sapientis*, ch. XXXII, etc. (J. V. L.)

70 Dédaignant ces animaux timides, il voudroit qu'un sanglier écumant vînt s'offrir à lui, ou qu'un lion descendît

de la montagne. (VIRG., *Æn.*, IV, 158.) Cette application est aussi empruntée de Sénèque (Epist. 64). (J. V. L.)

71 SÉNÈQUE, de Tranquillitate animi, ch. xv, d'après l'Ion. (J. V. L.)

72 ARISTOTE, Problem., sect. 30 ; CICÉRON, Tusc. quæst., I, 33 ; SÉNÈQUE, de Tranquillitate animi, ch. xv. (J. V. L.)

73 Dans le Timée, p. 543, G. (C.)

74 Cet exemple et les quatre suivants sont tirés de PLUTARQUE, Apophthegmes des Lacédémoniens. (C.)

75 SÉNÈQUE, Epist. 70. (C.)

76 TACITE (Annal., XIII, 56) : « Deesse nobis terra, in qua vivamus, potest ; in qua moriamur, non potest. »

77 Par un effet de la sagesse divine, la mort est partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme, personne ne peut lui ôter la mort : mille chemins ouverts y conduisent. (SÉNÈQUE, Thébaïde, acte I^{er}, sc. I, v. 151.)

78 La plupart de ces idées sont de Sénèque (Epist. 69 et 70). (C.)

79 Veine du pli du coude. (E. J.)

80 PLINE, Nat. Hist., XXV, 3 ; SUÉTONE, de Illustr. Gramm., ch. II et III. (C.)

81 CIC., de Finibus, III, 18. (C.)

82 DIOGÈNE LAERCE, II, 94. (C.)

83 ID., IV, 3. (C.)

84 Plus loin, on voit accablés de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusqu'alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. (VIRG., *Æn.*, VI, 434.)

85 Tel le chêne, dans les noires forêts de l'Algide, se fortifie sous les coups redoublés de la hache ; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une vigueur nouvelle. (HOR., Od., IV, IV, 57.)

86 La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. (SÉNÈQUE, Thébaïde, acte I^{er}, v. 190.)

87 Dans l'adversité, il est facile de mépriser la mort : il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. (MARTIAL, XI, LVI, 15.)

88 Que l'univers brisé s'écroule ; les ruines le frapperont sans l'effrayer. (HOR., Od., III, III, 7.)

89 Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas folie ? (MARTIAL, II, LXXX, 2.)

90 La crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. (LUCAIN, VII, 104.)

91 La crainte de la mort inspire souvent aux hommes un tel dégoût de la vie, qu'ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte de la mort étoit l'unique source de leurs peines. (LUCRÈCE, III, 79.)

92 Liv. IX, et dans les Pensées de Platon, troisième partie, p. 374, seconde édition. (J. V. L.)

93 On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe plus dans le temps où il pourroit arriver. (LUCRÈCE, III, 874.)

94 Εὐλογον ἐξαγωγήν, sortie raisonnable. C'étoit l'expression des stoïciens. (Voy. DIOGÈNE LAERCE, VIII, 130 ; et les observations de Ménage, p. 311 et 312.) (C.)

95 PLUTARQUE, des Faits vertueux des femmes, à l'article des Milésiennes. (C.)

96 Ou plutôt Therycion ; car Plutarque (Vie d'Agis et de Cléomène, ch. XIV) le nomme Θηρυκίων. (C.)

97 Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore, quoique, par le signe ordinaire, le peuple ordonne qu'il meure. (PENTADIUS, de Spe, apud Virg. Catalecta, edit. Scaligero, p. 223.) (C.)

98 SÉNÈQUE, Epist. 70. (C.)

99 De Vita sua, p. 1009. (C.)

100 Blaise de Montluc, qui eut beaucoup de part au gain de la bataille, l'assure positivement dans ses Commentaires (fol. 95, verso). Cette bataille se donna en 1544. (C.)

101 Tel a survécu à son bourreau. (SÉNÈQUE, Epist. 13.)

102 Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heureux ; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les relever avec plus d'éclat. (VIRG., Æn., XI, 425.)

103 PLINE, XXV, 3. — SÉNÈQUE, Epist. 58. (C.)

104 TITE LIVE, XXXVII, 46. — L'exemple suivant est pris du même historien (XLV, 26). (C.)

105 Petite île à l'occident de celle de Malte, dont elle n'est pas fort éloignée. (C.)

106 SÉNÈQUE, Epist. 70. (C.)

107 Machabées, II, XIV, 37-46. (C.)

108 S. AMBROISE, de Virgin., III, p. 97, édit. de Paris, 1569. (C.)

109 RUFIN, Hist. Eccl., VIII, 27 ; EUSÈBE, Hist. Eccl., VIII, 14. Mais celui-ci ne la nomme pas, quoique ce soit la même.

(C.)

110

DE OUY ET NENNY.

Un doulx nenny, avec un doulx sourire,
Est tant honneste ! il vous le fault apprendre.
Quant est d'ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dict ie vouldrois vous reprendre :
Non que ie sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruict dont le desir me point ;
Mais ie vouldrois qu'en me le laissant prendre,
Vous me disiez : Non, vous ne l'aurez point. (MAROT.)

111 TACITE, Annal., VI, 48. (C.)

112 ID., ibid., XV, 71.

113 HÉRODOTE, I, 213. — Boge. HÉRODOTE, VII, 107. (J. V. L.)

114 TACITE, Annal., VI, 29. — Cocceius Nerva. (ID., VI, 26.) (C.)

115 PLUTARQUE, Du trop parler, ch. IX. — Tacite (Annal., I, 5) fait un récit un peu différent, au sujet de Marcia, femme de Fabius Maximus.

116 TITE LIVE, XXVI, 13-15. (C.)

117 De Capoue, ou de la Campanie, Campanus, comme dit Tite Live (XXVI, 15). (C.)

118 DIODORE DE SICILE, XVII, 18. (C.)

119 TITE LIVE, XXVIII, 22, 23. (C.)

120 ID., XXXI, 17 et 18. (C.)

121 TACITE, Annal., VI, 29. (C.)

122 Epist. ad Philipp., I, 233. — Ad. Rom., VII, 24. (C.)

123 Ou d'Ambracie. (Voy. CIC., Tusc. quæst., I, 34.) (C.)

124 VALÈRE MAXIME, II, VI, 7. — Voltaire dit quelque part que ces magistrats, dont l'office étoit d'empêcher les Marseillois de se tuer, devoient avoir beaucoup de loisir ; et je le pense comme lui. La nature a, pour ce même sujet, élevé au fond de nos cœurs un tribunal dont les décrets sont un peu plus respectés que ceux des magistrats de Marseille ; et l'on doit révoquer en doute ou leur existence, ou leurs occupations. (SERVAN.)

125 VALÈRE MAXIME, II, VI, 8. (C.)

126 Nat. Hist., IV, 12. (C.)

127 CIC, Tusc. quæst., II, 27. (C.) — J.-J. Rousseau, dans ses deux fameuses lettres pour et contre le suicide (Nouv. Héloïse, liv. II, lettres 1 et 2), a fait usage de plusieurs des arguments que contient ce chapitre de Montaigne. (A. D.)

128 Traité de la Curiosité, ch. XIV de la traduction d'Amyot. (C.)

129 Voy. Mém. de G. DU BELLAY, liv. IX, fol. 451. (C.)

130 Dans la Vie de J. César, ch. XVII. (C.)

131 Dans son Traité, De l'esprit familier de Socrate, ch. XXVII. (C.)

132 PLUTARQUE, Propos de table, I, 3, 2, de la traduction d'Amyot. (J. V. L.)

133 Ainsi Théodoric vit ou crut voir, dans la tête d'un poisson qu'on lui servoit, celle de Symmaque qu'il avoit fait assassiner. Une femme, accusée à Londres d'être complice du meurtre de son mari, nioit le fait : on lui présente l'habit du défunt, qu'on secoue devant elle ; son imagination, excitée par sa conscience, lui fait voir son mari même ; elle se jette à ses pieds, et veut les embrasser en lui demandant pardon. (SERVAN.)

134 Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. (JUVÉNAL, XIII, 195.)

135 PLUTARQUE, Pourquoi la justice divine, etc., ch. VIII. (C.)

136 ID., ibid., ch. IX. (C.)

137 SÉNÈQUE, Epist. 105, à la fin. (C.)

138 Le mal retombe sur celui qui l'a médité. (Apud A. GELLIUM, IV, 5.)

139 Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. (VIRG., Georg., IV, 238.)

140 PLUTARQUE, Pourquoi la justice divine, etc. (C.)

141 Souvent les coupables se sont accusés eux-mêmes en songe ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes longtemps cachés. (LUCRÈCE, V, 1157.)

142 PLUTARQUE, Pourquoi la justice divine, etc., ch. IX ; POLYEN. IV, VI, 18. (C.)

143 SÉNÈQUE, Epist. 97. (J. V. L.)

144 Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne sauroit s'absoudre à son propre tribunal. (JUVÉNAL, Sat., XIII, 2.)

145 Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. (OVIDE, Fast., I, 485.)

146 PLUTARQUE, Comment on se peult louer soy mesme, ch. v. (C.)

147 VALÈRE MAXIME, III, VII, 1. (C.)

148 TITE LIVE, XXXVIII, 54 et 55. (C.)

149 Tout ce que Montaigne a écrit sur la torture est admirable ; il a dit autant et mieux que tous ceux qui dans ce siècle ont traité ce sujet. (SERVAN.)

150 Une si belle récompense que celle, etc. (E. J.)

151 La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents. (Sentences de PUBLIUS SYRUS.)

152 QUINTE-CURCE, VI, 7. (C.)

153 Il est dans Froissart, vol. IV, ch. LXXXVII ; et c'est là sans doute que Montaigne l'avoit lu, quoiqu'il ne s'en souvînt plus quand il composa ce chapitre. (C.)

154 Bajazet 1^{er}, que Froissart nomme l'Amorabaquin. Je viens d'apprendre de l'ingénieux commentateur de Rabelais (Le Duchat, t. V, p. 217) que Bajazet fut ainsi nommé , parce qu'il étoit fils d'Amurat. Ce que je remarque en faveur de ceux qui pourroient l'ignorer, comme je faisois avant que d'avoir jeté les yeux sur cette page du Rabelais imprimé à Amsterdam, chez Henri Desbordes, en 1711. (C)

155 On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. (LUCRÈCE, III, 942.)

156 Voy. SÉNÈQUE, de Tranquillitate animi, ch. XIV. (C.)

157 Tant il exerçoit d'empire sur son âme, à l'heure même de la mort. (LUCAIN. VIII, 636.)

158 « Une douleur très-vive, pour peu qu'elle dure, conduit à l'évanouissement ou à la mort. Nos organes, n'ayant qu'un certain degré de force, ne peuvent résister que pendant un certain temps à un certain degré de douleur ; si elle devient excessive, elle cesse, parce qu'elle est plus forte que le corps, qui, ne pouvant la supporter, peut encore moins la transmettre à l'âme, avec laquelle il ne peut correspondre que quand les organes agissent, etc., etc. » (BUFFON.) — Il y auroit quelque intérêt à continuer

ce parallèle. Buffon s'est rappelé certainement plusieurs idées de ce chapitre des Essais. (J. V. L.)

159 Le milieu, ou le centre. (COTGRAVE, Dict. franc, et angl.)

160 Car l'âme abattue, encore incertaine de son retour, ne peut se raffermir. (TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, cant. XII, stanz. 74.).

161 Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveillé, tantôt ouvre et tantôt ferme les yeux. (TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, cant. VIII, stanz. 26.)

162 Quelque conclusion que Montaigne veuille tirer de l'histoire, de son accident, racontée avec tant d'originalité et de génie, il n'en est pas moins certain qu'il y a des morts très-douloureuses, comme il y en a qui sont, selon son expression, muettes et hébétées. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les douleurs qui conduisent les maux à la guérison sont quelquefois aussi vives, et même plus vives, que celles qui conduisent à la mort ; et qu'il n'est point d'homme qui, dans plusieurs moments de sa vie, n'ait plus souffert qu'il ne souffrira au moment de sa mort. (SERVAN.)

163 Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre ; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine ; il se roule et s'agite en tous sens. (LUCRÈCE, III, 485.)

164 Rommeller, pour grommeler, se trouve dans le Dictionnaire de Cotgrave. (C.)

165

Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie. (OVIDE, *Trist.*, I, III, 12.)

166 J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu : j'enlève cette âme dévouée au dieu des enfers, et je brise ses chaînes

mortelles. (VIRG., *Enéide*, IV, 702.)

167 Les doigts mourants s'agitent, et ressaisissent le fer qui leur échappe. (VIRG., *Enéide*, X, 396.)

168 On dit qu'au fort de la mêlée les chars armés de faux coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si prompt ait pu parvenir jusqu'à l'âme. (LUCRÈCE, III, 642.)

169 En l'air. (C.)

170 Comme par habitude. (C.)

171 Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. (OVIDE, *Trist.*, I, III, 14.)

172 *Nat. Hist.*, XXII, 24. (C.)

173 Se friser les cheveux, se parer la tête,... pour se montrer en public.

174 « Le moi est haïssable, » a dit Pascal. Et ailleurs : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! » On verra plus bas, dans les notes sur le chapitre VIII, la réponse de Voltaire. (J. V. L.)

175

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire. HOR., *de Arte poet.*, v. 31. (Traduct. de Boileau.)

176 Les protestants. (C.)

177 « Vivre est le métier que je lui veux apprendre. » (ROUSSEAU, *Émile*, liv. I^{er}.)

178 Si c'est être vain et glorieux que de publier soi-même ses bonnes qualités, etc. — Gloire signifie ici vanité, présomption : c'est dans ce sens que Philippe de Comines a souvent employé ce mot. (C.)

179 Rousseau avoit lu sans doute ce passage quand il a dit, dans ses Confessions, qu'à tout prendre il se regardoit comme un des meilleurs hommes qui eussent existé. Le défaut n'est pas peut-être de le dire dès qu'on le croit, mais de le croire un peu légèrement ; car enfin cette assertion suppose une comparaison de nous-mêmes avec les autres, sur la fidélité de laquelle un homme de bon sens doit toujours douter. (SERVAN.)

180 Morale à Niromaque, IV, 7. (C.)

181 Sincèrement, sérieusement. Expression commune dans Amyot. (C.)

182 SUÉTONE, Vie d'Auguste, ch. XXV. (C.)

183 On raconte qu'un officier qui sollicitoit une récompense de ses services, dit à Louis XIV qu'il préféreroit la croix de Saint-Louis à une pension. « Je le crois bien, » répondit le roi : ce mot si simple étoit bien propre à relever cet honneur. (SERVAN.)

184 Meurte, myrtus, signifie myrte dans Nicot. (C.)

185

A qui nul ne paroît méchant, Nul ne sauroit paroître juste.

(MARTIAL, XII, 82.)

186 L'ordre de Saint-Michel, institué par une ordonnance de Louis XI, à Amboise, le 1^{er} août 1469. (J. V. L.)

187 Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. (TITE LIVE, XXV, 19.)

188 L'ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III en 1578.

189 Virtus, vis. J.-J. Rousseau, dans Émile (liv. V) : « Le mot de vertu vient de force ; la force est la base de toute vertu ;

la vertu n'appartient qu'à un être foible par sa nature, et fort par sa volonté. » (J. V. L.)

190 Il paroît que le fils de cette dame accompagna Montaigne, en 1580, dans son voyage à Rome. « Le pape, d'un visage courtois, admonesta M. d'Estissac à l'estude et à la vertu. » (Voyages, t. I^{er}, p. 87.) (J. V. L.)

191 Pascal avoit dit : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! » Voltaire lui répond : « Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait ! car il peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avoient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auroient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos foiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé. » (VOLTAIRE, Rem. 41 sur les Pensées de Pascal.)

192 ARISTOTE, Morale à Nicomaque, IX, 7. (C.)

193 Au moment même, sur le point de le quitter. — Retrains, resserrés.

194 C'est un rare éloge ; il est bien peu d'hommes qui pussent se le donner en conscience ; et le péché d'envie, ou du vol par la pensée, est peut-être le plus commun de tous. Ces voleurs sont faciles à connoître ; ce sont ceux qui vantent le bonheur de la possession de ce qu'ils n'ont pas. (SERVAN.)

195 Morale à Nicomaque, IV, 3. (C.)

196 C'est se tromper fort, à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force que par l'affection. (TÉRENCE, Adelph., acte I, sc. I, v. 40.)

197 Montaigne parle encore de sa fille au chapitre v du troisième livre des Essais. Elle fut mariée depuis au vicomte de Gamaches.

198 Car nul crime n'est fondé en raison. (TITE LIVE, XXVIII, 28.)

199 De quæstuaris, mercenaire, qui travaille pour vivre.

200 Aristote, Politic., VII, 16, dit trente-sept, et non trente-cinq. (C.)

201 C'est à la fin du sixième livre de la République, où il dit, depuis trente jusqu'à trente-cinq. (C.)

202 DIOGÈNE LAERCE, I, 26. (C.)

203 Ce que Montaigne attribue ici aux Gaulois, César le dit expressément des Germains (de Bello Gallico, VI, 21). (C.)

204 Uni à une jeune épouse, il goûtoit le bonheur d'être père ; et ces sentiments si doux avoient amolli son courage. (TASSO, Gerusal. liber., cant. X, stanza 39.)

205 Muley-Haçan, roi de Tunis. (Voy. la dernière note du chapitre LV du premier livre.) (J. V. L.)

206 Lâche, efféminé (COTGRAVE, dans son Dictionnaire françois et anglois). Si je ne me trompe, brode, pris en ce sens, est un terme purement gascon. (C.) — Le père de ce roi de Tunis avoit eu, de différentes femmes, trente-quatre enfants.

207 PLATON, de Legibus, liv. VIII, p. 647. (C.)

208 Palestrine, pour lutte ou palestre, se trouve aussi dans Brantôme. (C.)

209

Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant, De peur que, tout à coup efflanqué, hors d'haleine,

Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.
HOR., Epist., I, 1,8 (imitation de Boileau).

210 Comme si la nature n'avoit pas assez bien pourvu à notre autorité. (C.)

211 Le bon roi Henri IV la réforma aussi dans sa famille :
« Car il ne « vouloit pas, dit Péréfixe, que ses enfants l'appelassent monsieur, nom
« qui semble rendre les enfants étrangers à leur père, et qui marque a
« servitude et la sujétion, mais qu'ils l'appelassent papa, nom de tendresse
« et d'amour. » (Histoire de Henri le Grand.) (C.)

212 S'attache à lui. (C.)

213 Il ignore, seul, tout ce qu'on fait chez lui. (TÉRENCE, Adelph., acte IV, sc. II, V. 9.)

214 Faite à dessein, préparée d'avance.

215 Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris. — Ce que je dis là n'est pas pour approuver, mais seulement pour expliquer la pensée de Montaigne. (C.)

216 SÉNÈQUE, Epist. 47 ; MACROBE, Saturnal., I, II, etc. (J. V. L.)

217 « Je ne puis lire qu'avec les larmes aux yeux (dans les Essais de Montaigne) ce que dit le maréchal de Montluc du regret qu'il a de ne s'être pas communiqué à son fils, et de lui avoir laissé ignorer la tendresse qu'il avoit pour lui. C'est à madame d'Estissac, de l'Amour des pères envers leurs enfants. Mon Dieu, que ce livre est plein de bon sens ! » (M^{me} DE SÉVIGNÉ, Lettre à sa fille.) (J. V. L.)

218 La Boétie. Toute cette éloquente apostrophe manque dans l'exemplaire de Naigeon, où l'on trouve à tout

moment de semblables lacunes. (J. V. L.)

219 De Bello Gall., VI, 18. (C.)

220 Tout ce passage sur les femmes est admirable par l'expression et par la vérité. Il est certain, d'après l'expérience, que le bon naturel est la seule raison de préférence dans le choix d'une femme ; sa richesse est une raison de plus, et sa pauvreté n'est pas une raison de moins. (SERVAN.)

221 Traité des Lois, liv. XI, p. 969 et 970, édit. de Francfort, 1602 ; de Leipsick, 1814, p. 429. (J. V. L.)

222 De leurs grossesses. (C.)

223 Melpomène, ou liv. IV, 180. — Hérodote dit que l'on regarde alors comme le père de chaque enfant celui à qui il ressemble le plus, τῷ ἅν οἴκη τῶν ἀνδρῶν. L'autre leçon, ἦκη, ne peut être admise. (J. V. L.)

224 Dans le Phédrus, édit. d'Estienne, t. III, p. 258. (C.)

225 Tricca, maintenant Triccala, en Thessalie. — Sa fille, son histoire amoureuse de Théagène et Chariclée. (Voy. Nicéphore, XII, 34.) Bayle, au mot Héliodore, combat cette tradition. (J. V. L.)

226 Ajustée, parée. (C.)

227 Passage traduit de Sénèque le rhéteur (Controv. V, init.), comme presque tout ce récit. Il est fort douteux que ce Labiénus ait été fils de l'ancien lieutenant de César. (Voy. Vossius, de Hist. Lat.. T, 23.) (J. V. L.)

228 TACITE, Annales, IV, 34. (C.)

229 ID., ibid., XV, 70. (C.)

230 DIOGÈNE LAERCE, X, 22 ; CICÉRON, de Finibus, II, 30. (J. V. L.)

231 On auroit tort, je crois, de prendre au sérieux cette décision singulière, qui révolte la nature, et qui n'est pas dans le caractère de Montaigne : son égoïsme ne va pas jusque-là. Mais trop souvent il a été jugé par des critiques superficiels, qui l'ont pris à la lettre. Supposons que des censeurs de cette force parcourent son troisième livre ; ils voient dans la même page, chapitre IX : « Les dieux s'ébattent de nous à la pelote, et nous agitent à toutes mains... » Plus bas : « Les astres ont fatalement destiné l'état de Rome pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre. » Et voilà Montaigne astrologue et polythéiste. (J. V. L.)

232 Morale à Nicomaque, IX, 7. (C.)

233 C'est ainsi que le mot est rapporté par Diodore de Sicile (XV, 87) ; car, selon Cornélius Népos (Vie d'Épaminondas, ch. x), ce grand capitaine ne parle que d'une fille, savoir, la bataille de Leuctres. (C.)

234 Aux plus belles, aux plus aimables. Gorgias signifie mignon, propre, selon Nicot ; gorgiasse, ou gorgiasse, agréable, belle, selon Borel. (C.)

235 Il touche l'ivoire, et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts. (OVIDE, Metamorph., X, 283.)

236 « Du mot italien celata, qui signifie elmo, casque, armet, les soldats français firent en Italie le mot salade. » (VOLTAIRE, Dict. philos., art. Langues, sect. 3.)

237 Incapables de souffrir la fatigue, ils avoient peine à porter leurs armes. (TITE LIVE, X, 28.)

238 Ils se faisoient des casques avec la molle écorce du liège. (VIRG., Æn., VII, 742.)

239 Annales, III, 43. (C.)

240 PLUTARQUE, Lucullus, ch. XIII. (C.)

241 VALÈRE MAXIME, III, VII, 2. — Le texte latin dit seulement que l'on proposa ce stratagème à Scipion, et qu'il refusa de s'en servir. (J. V. L.)

242 Deux des guerriers que je chante ici avoient la cuirasse sur le dos et le casque en tête : depuis qu'ils étoient dans ce château, ils n'avoient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portoient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étoient accoutumés. (ARIOSTO, cant. XII, stanz. 30.)

243 Voy. XIPHILIN, Vie de Caracalla. (C.)

244 Le morion est une sorte de casque semblable à celui qu'on appeloit salade ; mais l'un est à l'usage des soldats de pied, l'autre des cheveu-légers. (Voy. la première note de ce chapitre.) (E. J.)

245 Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. (CIC., Tusc. quæst., II, 16.) — De là, en latin, l'analogie d'arma, armes, avec armus, épaule, et armilla, bracelet, (E. J.)

246 Pieux, ou palissades ; au singulier, pal, du latin palus.

247 PLUTARQUE, Marius, ch. IV. (C.)

248 PLUTARQUE, Apophthegmes, article du second Scipion. (C.)

249 AMMIEN MARCELLIN, XXIV, 7. (C.)

250 Liv. XXV, ch. I. (C.)

251 Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu'elle enferme ; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer : on diroit que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure : le fer couvre leur front superbe ; et leurs flancs, sous un

rempart de fer, bravent les traits impuissants. (CLAUDIEN, contre Rufin, II, 358.)

252 PLUTARQUE, Demétrius, ch. VI. — Montaigne change quelque chose au récit de l'historien. (C.)

253 Comment Montaigne peut-il parler ainsi, après la lecture infinie dont son ouvrage même est la preuve ? n'est-ce pas acquérir que de lire beaucoup, et surtout de réfléchir, comme lui, sur tout ce qu'on a lu ? (SERVAN.)

254 C'est-à-dire je ne garantis. — Pleuvir, promettre : « Serviteur qu'on a pleuvi franc et quitte de tout larrecin, et aultres crimes. » (NICOT.) — Plevir, c'est, dit Borel, cautionner, promettre. (C.)

255 Sol, terrain, terroir. (E. J.)

256 En langage vulgaire. (C.)

257 Cacher. — Musser, abdere. (NICOT.) (C.)

258 C'est vers ce but que doivent tendre mes coursiers. (PROPERCE, IV, I, 70.)

259 Qui fait ses plus grands efforts du premier coup, de prime saut, a primo saltu. (C.)

260 Montaigne ajoutoit ici : « Mon esprit pressé se iecte au rouet ; » mais il a rayé ensuite cette addition. (Voy. l'exemplaire corrigé de sa main, p. 169, verso.) (N.)

261 Dans l'édition in-4° de 1588, Montaigne disoit ici : « parce que mon iugement ne se satisfait pas d'une moyenne intelligence ; » ce qui peut servir de commentaire à cette nouvelle phrase. Il veut nous apprendre par là qu'il n'avoit qu'une médiocre intelligence de la langue grecque. (C.) — Il déclare positivement (liv. II, ch. IV) qu'il n'entendoit rien au grec, et (liv. I^{er}, ch. xxv) qu'il n'avoit

quasi du tout point d'intelligence du grec : ce qui ne l'empêche pas d'en citer assez souvent des passages. (E. J.)

262 Jean Second étoit né à La Haye, en 1511 ; il mourut à Tournai, en 1536, n'ayant pas encore vingt-cinq ans. On peut voir sur ce poëte la Préface de la nouvelle édition de ses OEuvres, par Bosscha ; Leyde, 1821, 2 vol. in-8°. (J. V. L.)

263 L'Axiochus n'est point de Platon, et Diogène Laërce l'avoit déjà reconnu. On a longtemps attribué cet ouvrage à Eschine le socratique (voy. l'édition de Jean Le Clerc, Amsterdam, 1711) ; d'autres l'ont donné à Xénocrate de Chalcédoine. Il est certain que ce dialogue est d'une très-haute antiquité. (J. V. L.)

264 Ou il n'est pas si vain, comme avoit mis Montaigne dans l'édition in-4° de 1588. Oultrecuidé est de l'édition de 1595. Celle de Naigeon porte : il n'est pas si sot. (J. V. L.)

265 Peigne. (E. J.)

266 O siècle sans jugement et sans goût ! (CATULLE, XLIII, 8.)

267 HORACE, Art poétique, v. 270. (C.)

268 Il coule avec tant d'aisance et de pureté. (HORACE, Epist., II, II, 120.)

269 Il n'avoit pas de grands efforts à faire ; le sujet même lui tenoit lieu d'esprit. (MARTIAL, Préface du liv. VIII.

270 A leur ordinaire, édit. in-4° de 1588, p. 171, verso. (C.)

271 L'Orlando furioso de l'Arioste. (C.)

272 Il tente de petites courses. (VIRG., Géorg., IV, 194.)

273 Plutarque et Sénèque. (C.)

274 Texte de Naigeon : « mais c'est à luy faulte de iugement. » Il est évident que Montaigne a voulu, depuis, adoucir les termes. (J. V. L.)

275 SÉNÈQUE, Suasor. 8. (C.)

276 Voy. le dialogue de Oratoribus, ch. XVIII. (C.)

277 Ibid., ch. XXIII. (C.)

278 Pour moi, j'aimerois mieux être vieux moins longtemps que de vieillir avant la vieillesse. (CIC., de Senectute, ch. x.) — Voy. quelques observations sur cette critique de Montaigne, OEuvres complètes de Cicéron édit. in-8°, t. XXVIII, p. 91. (J. V. L.)

279 Montaigne appelle ici la lecture des historiens sa droite balle, pour nous apprendre que c'est le plus doux et le plus aisé de ses amusements, par allusion à ce qui arrive à un joueur de paume, qui, lorsque la balle lui vient du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine, réduit, lorsqu'elle lui vient du côté opposé, à la chasser d'un coup de revers, qui, pour l'ordinaire, est un coup moins sûr et plus malaisé. — Il y avoit dans les premières éditions : « Les historiens sont le vray gibier de mon estude. » (C.)

280 CICÉRON, Brutus, ch. IXXV. (J. V. L.)

281 « Les faits changent de forme dans la tête de l'historien ; ils se moulent sur ses intérêts ; ils prennent la teinte de ses préjugés. » (ROUSSEAU, Émile, liv. IV.)

282 SUÉTONE, César, ch. LVI. (C.)

283 Si l'on ne confronte les témoignages, si l'on ne reçoit les objections, lorsqu'il s'agit de prouver les moindres détails de chaque fait. (J. V. L.)

284 Le célèbre jurisconsulte, dans l'ouvrage qu'il publia, en 1566, sous le titre de Methodus ad facilem historiarum cognitionem.

285 Montaigne avait ajouté à la marge d'un de ses exemplaires : « Trescommune et tresdangereuse corruption du iugement humain. » Mais il a jugé à propos de barrer cette addition. (Voy. la page 176, recto, de l'exemplaire qu'il a corrigé.) (N.)

286 Ces Mémoires, publiés par messire Martin du Bellay, et moins connus que les ouvrages précédents, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de Martin du Bellay, et les autres de son frère Guillaume de Langey, et ont été tirés de sa cinquième Ogdoade, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés : Memoires de messire Martin du Bellay, contenant le Discours de plusieurs choses advenues au Royaume de France, depuis l'an 1513 jusqu'au trepas de François I^{er}, arrivé en 1547. De tout cela il est aisé de juger pourquoi Montaigne parle de deux seigneurs du Bellay, après avoir dit les Memoires de monsieur du Bellay. (C.)

287 Sans partie adverse, sans opposition. (E. J.)

288 « Quoique nous appelions Dieu bon, nous ne l'appelons pas vertueux, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire. » (ROUSSEAU, Émile, liv. V.)

289 L'édition de 1635 ajoute ici deux ou trois lignes pour préparer à la longue parenthèse qui suit : ces changements ont été faits sans autorité. (J. V. L.)

290 DIOGÈNE LAERCE, IV, 43. (C.)

291 Montrant. (C.)

292 Car ceux qu'on appelle amoureux de la volupté sont en effet amoureux de l'honnêteté et de la justice, et ils respectent et pratiquent toutes les vertus. (CIC., Epist. fam., XV, 19.)

293 La vertu se perfectionne par les combats. (SÉNÈQUE, Epist. 13.)

294 De la secte pythagoricienne. (Voy. CICÉRON, de Offic., I, 44.) (C.)

295 Du peuple, ou des plébéiens. (E. J.)

296 PLUTARQUE, Vie de Marius, ch. X. (C.)

297 Ni trouble, du latin disturbare. (E.J.)

298 CIC., de Finibus, II, 30, etc. (J. V. L.)

299 Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. (CIC., Tusé. quæst., I, 30.)

300 César, que Montaigne admire souvent, est ici mis à sa place, comme auteur du plus grand des crimes. Cicéron l'appelle aussi perditus latro (ad Attic., VII, 18). (J. V. L.)

301 Plus fière, parce qu'elle avoit résolu de mourir. (HOR., Od., I, XXXVII, 29.) — Ce que le poète a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'âme de Caton. (C.)

302 Caton, qui avoit reçu de la nature une sévérité inflexible, et qui, toujours inébranlable dans ses principes et ses devoirs, avoit fortifié par l'habitude la fermeté de son caractère, Caton dut mourir plutôt que de soutenir l'aspect d'un tyran. (CIC., de Officiis, I, 31.)

303 Dégagée. — Desenforgé se trouve dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave. (C.)

304 DIOGÈNE LAERCE., II, 76. (C.)

305 Socrate et Caton. (C.)

306 On sait ce que peut sur un jeune guerrier la soif de la gloire, et la douce espérance d'un premier triomphe. (VIRG., Æn., XI, 154.)

307 Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seroient éparses sur un beau visage. (HOR., Sat., I, VI, 65.)

308 Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. (HOR., Od., II, XVII, 17.) (C.)

309 DIOGÈNE LAERCE, VI, 17. (C.)

310 DIOGÈNE LAERCE, II, 67. (C.)

311 ID., II, 17 ; et HORACE, Sat., II, III, 100. (C)

312 DIOGÈNE LAERCE, X, 11. (C.)

313 Hors de là, je ne suis pas vicieux. (JUVÉNAL, Sat., VIII, 164)

314 CIC., Tusc. quæst., IV, 37. (C.)

315 CIC., de Fato, ch. v. (C)

316 CIC., de Senect., ch. XII. (J. V. L.)

317 Aux approches du plaisir, au moment où Vénus va féconder son domaine. (LUCRÈCE, IV, 1099.)

318 C'est-à-dire de guet à pens, appensé, ou pourpensé, de propos délibéré, ex præparato, dedita opera. (NICOT.) — De guetter on a fait le composé aguetter, d'où aguet et d'aguet. (MÉNAGE, dans spn Dictionnaire étymologique.) — Au lieu d'aguet, nous disons aujourd'hui de guet-à-pens ; et cela par corruption, pour de guet appensé, dont on se servoit autrefois pour dire de propos délibéré. — Appenser est un vieux mot qui se trouve souvent dans les grandes chroniques de France, pour délibérer. (MÉNAGE, ibid.) (C.)

319 Peut-on, au milieu de ces distractions, ne pas oublier les soucis du cruel amour ? (HOR., Epod., II, 37.) — Dans les premières éditions des Essais, Montaigne disoit, après

cette citation : « C'est icy un fagotage de pieces descousues ; ie me suis destourné de ma voye pour dire ce mot de la chasse. »

320 SUÉTONE, César, ch. LXXIV. (C.)

321 Les gens de goût qui voudront comparer ce récit dans l'édition de 1595, p. 277, et dans celle de 1802, t. II, p. 128, ne douteront pas que la première n'ait donne le vrai texte. (J. V. L.)

322 Ils tuent le corps :, et, après cela, ne peuvent rien faire de plus. (S. LUC, XII, 4.)

323

Ah ! ne leur laissez pas, sur ces champs désolés,
Traîner d'un roi sanglant les os demi-brûlés.
(CIC., Tuscul., I, 44.)

324 Leur tiare. — PLUTARQUE, Apophthegmes, (C.)

325 HÉRODOTE, II, 47. (J. V. L.)

326 Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colère ou par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. (SÉNÈQUE, Epist. 90.)

327

Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grâce.
(VIRG., Énéide, VII, 501.)

328 C'est, je crois, du sang des animaux que le premier glaive a été teint. (OVIDE, Métam., XV, 106.)

329 Les ames ne meurent point ; mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. (OVIDE, Métam., XV, 158.)

330 Il emprisonne les ames dans le corps des animaux : le cruel habite au sein d'un ours ; le ravisseur, dans les flancs d'un loup ; le renard est le cachot du fourbe... Soumises,

pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les âmes sont enfin purifiées dans le fleuve de l'Oubli, et Dieu les rend à leur forme première. (CLAUDIEN, in Rufin., II, 482-491.)

331 « Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étois Euphorbe, fils de Panthée. » — C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans Ovide (Métam., XV, 160).

332 Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevoient du bien. (CIC., de Nat. deor., I, 36.)

333 Les uns adorent le crocodile ; les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraissé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue ; là on adore un poisson du Nil ; et des villes entières se prosternent devant un chien. (JUVÉNAL, XV, 2-7.)

334 Dans son Traité d'Isis et d'Osiris, ch. XXXIX. (C.)

335 CIC., pro Rosc. Am., ch. XX ; TITE-LIVE, V, 47 ; PLINE, X, 22. (J. V. L.)

336 PLUTARQUE, Vie de Caton le censeur, ch. III. (C.)

337 DIODORE DE SICILE, XIII, 17. (C.)

338 HÉRODOTE, II, 65, 66, etc. (J. V. L.)

339 ID., VI, 103 ; ÉLIEN, Hist. des anim., XII, 40. (J. V. L.)

340 Sur un cap ou promontoire. (C.)

341 Cynosséma. (PLUTARQUE, Vie de Caton le censeur, ch. III.) (C.)

342 Ibid. (C.)

343 Appelé aussi Sebon, Sebeyde, Sabonde, ou de Sebonde ; né à Barcelone, dans le quatorzième siècle ; mort en 1432, à Toulouse, où il professoit la médecine et la

théologie. Joseph Scaliger disoit de cette apologie de Sebond : « Eo omnia faciunt, ut Magnificat à matines. » (SCALIGERANA II^a.) — On peut voir, sur ce chapitre des Essais, les Pensées de Pascal, première partie, art. XI, et l'ouvrage de M. Labouderie, intitulé : Le Christianisme de Montaigne, Paris, 1819. (J. V. L.)

344 DIOGÈNE LAERCE, VII, 165. (C.)

345 Toulousain, un des plus habiles cicéroniens du seizième siècle, au jugement d'Henri Estienne (Dedicat. Epist. P. Bunelli, etc., 1581) ; né en 1499, mort à Turin en 1546. Il fut précepteur de Pibrac. (Voy. son article dans Bayle.) (J. V. L.)

346 Dans la première édition des Essais, et dans celle de 1588, in-4°, il y a simplement ici, la Théologie naturelle de Raimond Sebond. L'ouvrage latin du théologien espagnol, publié pour la première fois à Deventer, en 1487, a été souvent réimprimé en France dans le cours du seizième et du dix-septième siècle. (J. V. L.)

347 On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et révééré. (LUCRÈCE, V, 1139.)

348 A Paris, chez Gabriel Buon, en 1569. Montaigne se plaignoit ici de « l'infiny nombre de fautes que l'imprimeur y laissa, qui en eust la conduite luy seul. » (Essais de 1580 et de 1588.) L'édition de Paris, 1581, est assez correcte : c'est celle dont je me servirai pour quelques citations. On trouvera dans le dernier volume de notre édition des Essais, plusieurs extraits de la Théologie naturelle, et la dédicace de Montaigne à son père. (J. V. L.)

349 Tel, inébranlable sur ses bases profondes, un vaste rocher repousse les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante. (Vers imités de VIRGILE, *Æn.*, VII, 587, et qui ont été faits par un anonyme à la louange

de Ronsard, t. X des œuvres de ce poète, Paris, 1609, in-12.) (C.)

350 JOINVILLE, ch. XIX, p. 88, 89. (C.)

351 Montaigne pourroit bien avoir emprunté cette belle histoire d'un conte de Boccace, où l'on assure qu'un juif se convertit au christianisme par la raison qu'on nous dit ici (Giornata prima, Novella 2). (C.)

352 Evang. S. Matth., XVII, 19. (N.)

353 Crois, et tu connoîtras bientôt la route de la vertu et du bonheur. (QUINTILIEN, XII, 11.) — Il n'est pas besoin de dire que Montaigne détourne à un autre sens le texte de Quintilien. (J. V. L.)

354 Bayle cite et commente tout ce passage dans son Dictionnaire, remarque I de l'article Hotman. (C.)

355 Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, et lui faire barbe de paille. On trouve dans Nicot, faire à Dieu gerbe de foarre, pour, frauder la dixme, ne baillant que de la paille sans grain. On disoit, du temps de Rabelais, faire gerbe de feurre. « Gargantua, dit-il, faisoit gerbe de feurre aux dieux » (liv. I, ch. XI). (C.)

356 On lit dans l'édition de 1802, « entrast en troque, » qui veut dire la même chose. Biguer, pour troquer, échanger, est resté longtemps dans le Dictionnaire de l'Académie. (J. V. L.)

357 DIOGÈNE LAERCE, VI, 4. (C.)

358 ID., VI, 39. (C.)

359 Bien loin de gémir de notre dissolution, nous nous en irions avec joie ; nous laisserions notre enveloppe comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois. (LUCRÈCE, III, 612.)

360 S. PAUL, dans son Épître aux Philipp., I, 23. (C.)

361 CICÉRON, Tuscul., I, 34 ; CALLIMAQUE, Epigr. 24 ; OVIDE, in Ibin, v. 495 ; S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, I, 22. (J. V. L.)

362 Lois, au commencement du liv. X ; passage déjà cité dans les Essais, liv. I^{er}, ch. LVI. (J. V. L.)

363 PLATON, Republique, I, p. 330. (C.)

364 C'est le résultat de ce que dit Platon sur la fin du second livre, et au commencement du troisième de sa Republique. (C.)

365 DIOGÈNE LAERCE, IV, 4. — Cette reflexion même, si juste et si naturelle, est de Diogène Laërce (ibid., segm. 55). Comme il n'est pas riche de son fonds, il seroit cruel de lui ravir le peu qu'il a. (C.)

366 « Tout ainsi que par ce peu de lumiere que nous avons la nuit, nous imaginons la lumiere du soleil qui est esloigné de nous ; de mesme, par l'estre du monde que nous cognoissons, nous argumentons l'estre de Dieu qui nous est caché, etc. » (R. SEBOND, Théolog. naturelle, ch. XXIV, traduction de Montaigne.)

367 Épître aux Romains, I, 20. (C.)

368 Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel : en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face ; il s'offre à nous, il s'imprime en nous ; il veut être clairement connu ; il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois. (MANIL., IV, 907.)

369 Si vous avez quelque chose de meilleur, produisez-le ; ou bien soumettez-vous. (HOR., Epist., I, v, 6.)

370 Texte de l'édition de 1802 : « On couche volontiers le sens des escripts d'autrui à la faveur des opinions qu'on a

preiugées en soy ; et un atheïste se flatte à ramener tous auteurs à l'atheïsme, infectant de son propre venin, etc. »

371 Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. Ainsi parle Artaban à Xerxès, dans Hérodote, VII, 10. (J. V. L.)

372 Dieu résiste aux superbes, et fait grâce aux humbles. (la Epist. S. Petri, v, 5.)

373 Dans le Timée, t. III de l'édit. d'Estienne, p. 51. (C.)

374 De Civit. Dei, XXI, 5. (C.)

375 S. PAUL aux Colossiens, II, 8. (C.)

376 S. PAUL aux Corinthiens, I, III, 19. (C.)

377 Le stoïcien Balbus, qui, dans Cicéron (de Nat. deor., II, 54), parle ainsi : Quorum igitur, etc. « Pour qui dirons-nous donc que le monde a

« été fait ? C'est sans doute pour les êtres animés qui ont l'usage de la

« raison, savoir, les dieux et les hommes, qui sont les plus parfaits de

« tous les êtres. »

378 Quand on contemple au-dessus de sa tête ces immenses voûtes du monde, et les astres dont elles étincellent ; quand on réfléchit sur le cours réglé de la lune et du soleil. (LUCRÈCE, V, 1203.)

379 Car la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des astres. (MANIL., III, 58.)

380 Elle reconnoît que ces astres que nous voyons si éloignés de nous, ont sur l'homme un secret empire ; que les mouvements de l'univers sont assujettis à des lois périodiques, et que l'enchaînement des destinées est déterminé par des signes certains. (MANIL., I, 60.)

381 Que les plus grands changements sont produits par ces mouvements insensibles, dont l'empire suprême s'étend jusque sur les rois. (MANIL., I, 55 ; IV, 93.)

382 L'un, furieux d'amour, brave une mer orageuse pour causer la ruine de Troie, sa patrie. L'autre est destiné, par le sort, à composer des lois. Ici, les fils assassinent leurs pères ; là, les pères égorgent leurs fils, et les frères arment contre leurs frères des mains sacrilèges. N'accusons point les hommes de ces crimes : le destin les entraîne, et les force à se déchirer, à se punir de leurs propres mains... Et si je parle ainsi du destin, c'est que le destin l'a voulu. (MANIL., IV, 79, 118.)

383 Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste édifice ? (CIC., de Nat. deor., I, 8.)

384 Ah ! que les bornes de notre esprit sont étroites ! (CIC., de Nat. deor., I, 31.)

385 Entre autres maux attachés à la nature humaine, est cet aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. (SÉNÈQUE, de Ira, II, 9.)

386 Le corps, sujet à la corruption, appesantit l'ame de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée et l'attache à la terre. (Liv. de la Sagesse, IX, 15 ; cité par saint Augustin, de Civit. Dei, XII, 15.)

387 Dans le Politique, t. II, p. 272. (C.)

388 PHILOSTRATE, Vie d'Apollonius de Tyane, I, 20. — Melampus, APOLLODORE, I, 9, 11. — Tirésias, ID., III, 6, 7, etc. (C.)

389 PLINE, Nat, Hist., VI, 30. (C.)

390 Les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des sons différents, selon que la crainte, la

douleur ou la joie agissent en eux. (LUCRÈCE, V, 1058.)

391 Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégayements, force les enfants à recourir aux gestes. (LUCRÈCE, V, 1029.)

392 Le silence même a son langage ; il sait prier, il sait se faire entendre. (Aminta del TASSO, atto II, nel choro, v. 34.)

393 Liv. VI, ch. xxx. (C.)

394 PLUTARQUE, Apophthegmes des Lacédémoniens. (C.)

395 Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avoit dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. (VIRG., Georg., IV, 219.)

396 Semblable au nautonier qu'une affreuse tempête a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu, sans parole, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel, pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance ; et n'a-t-il pas raison de pleurer l'infortune à qui il reste tant de maux à souffrir ? Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine ; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante ; la différence des saisons ne les force pas à changer de vêtements : il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert, puisque de son sein fécond la nature leur prodigue ses inépuisables bienfaits. (LUCRÈCE, V, 223.)

397 PLUTARQUE, Vie de Lycurgue, ch. XIII, (C.)

398 Car chaque animal sent sa force et ses besoins. (LUCRÈCE, V, 1032.)

399 A planté, c'est-à-dire avec plénitude ; du latin plenitas, et nom du françois plante : l'expression de plus plainement,

qui suit, le prouve (E. J.)

400 La terre produit d'elle-même, et offrit d'abord aux mortels les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les riants vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui les trésors de son sein à nos longues fatigues ; et nous épuisons les forces des laboureurs et des taureaux. (LUCRÈCE, II, 1157.)

401 Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui semblent s'aborder et se parler entre elles, peut-être pour épier les desseins et la fortune l'une de l'autre. (DANTE, nel Purg.. XXVI, 34.)

402 Inst, Divin., III, 10. (C.)

403 Hist. des Animaux, liv. IV, ch. IX, vers la fin. (C.)

404 Les oiseaux changent de voix, selon les différents temps... Il en est à qui une saison nouvelle inspire un nouveau ramage. (LUCRÈCE, V, 1077, 1080, 1082, 1083.)

405 Tout est enchaîné par les liens de la destinée. (LUCRÈCE, V, 874.)

406 Tous les êtres ont leur caractère propre ; tous gardent les différences que les lois de la nature ont établies entre eux. (LUCRÈCE, V, 921.)

407 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XII. (C.)

408 ID., Comment on peut discerner le flatteur d'avec l'ami, ch. III. (C.)

409 HÉRODOTE, V, 5 ; POMPONIUS MÉLA, II, 2, etc. (J. V. L.)

410 CÉSAR, de Bell. Gall., III, 22. (J. V. L.)

411 PÉTRONE, Sat. 117. (C.)

412 Brûle-moi, j'y consens, brûle-moi la tête, perce-moi le corps d'un glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. (TIBULLE, I, IX, 21.)

413 HÉRODOTE, IV, 71 et 72. (J. V. L.)

414 DIOGÈNE LAERCE, VI, 75. (C.)

415 La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle trouve loin des routes frayées... ; l'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil. (JUVÉNAL, XIV, 74, 81.)

416 Du verbe partir, diviser en plusieurs parts. Ce mot vieilli n'est plus d'usage que dans cette phrase proverbiale : « Ils ont toujours maille à partir entre eux. » (C.)

417 PLINE, X, 8. (C.)

418 Des collets, sorte de lacs à prendre des lièvres. (C.)

419 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XXVIII. (C.)

420 Allusion à la maladie pédiculaire, dont Sylla mourut à l'âge de soixante ans.

421 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XIII, (C.)

422 SEXTUS EMPIRICUS, Pyrrh. Hypotyp., I, 14. (C.)

423 Georgius Trapezuntius, que nous appelons George de Trébizonde, un de ces savants grecs qui, forcés de quitter l'Orient dans le quinzième siècle, se réfugièrent en Occident, où ils firent revivre les lettres. Eugène IV lui confia la direction d'un des collèges de Rome. (C.)

424 De l'Industrie des animaux, ch. XVIII, (C.)

425 Se revenir, se recolligere. (NICOT.) — On ne dit plus aujourd'hui se revenir, mais revenir d'un profond sommeil,

d'une pamoison, d'un évanouissement. etc. (C.)

426 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XX. (C.)

427 ID., ibid., ch. XIV. (C.)

428 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XVIII, (C.)

429 Tout ce passage sur le chant des rossignols est extrait de Pline (Nat. Hist., X, 29). (J. V. L.)

430 Hist. Indic., ch. XIV, p. 328, édit. de Gronovius. — Il y a ici Arrius dans toutes les éditions de Montaigne. Pourquoi ne pas corriger cette faute évidente de ses imprimeurs ou de ses copistes ? (J. V. L.)

431 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XII. (C.)

432 ID., ibid. ; PLINE, VIII, 3. (C.)

433 PLUTARQUE, ibid., ch. XVIII, (C.)

434 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XII. (C.)

435 Ibid. (C.)

436 Ibid., ch. X. (C.)

437 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XII. (C.)

438 Les ancêtres de nos éléphants combattoient dans les armées d'Annibal, du roi d'Épire, et des généraux de Rome ; ils portoient sur leur dos des cohortes entières, et des tours que l'on voyoit s'avancer au milieu des batailles. (JUVÉN., XII, 107.)

439 C'est ce que plusieurs peuples avoient fait longtemps auparavant. (Voy. PLINE, VIII, 40 ; ÉLIEN, Var. Hist., XIV, 46, etc.) (C.)

440 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XXIV. (C.)

441 Ils ont un nom ; et chacun d'eux vient à la voix du maître qui l'appelle. (MARTIAL, IV, XXIX, 6.)

442 PLINE, VIII, 1. (C.)

443 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XII. (C.)

444 Fourmi, que nous faisons féminin, étoit masculin autrefois, comme on voit ici, et dans Nicot. (C.)

445 PLINE, XXXII, 1. (C.)

446 ID., ibid. (C.)

447 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. xv. (C.)

448 ID., ibid., ch. XXVIII. (C.)

449 SEXT. EMPIRIC., Pyrrh. Hypotyp., I, 14. (C.)

450 On croit communément que, pour être féconde, l'union des époux doit se faire dans l'attitude des quadrupèdes, parce qu'alors la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. (LUCRÈCE, IV, 1261.)

451 Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux, sont un obstacle à la fécondation ; ils ôtent le soc du sillon, et détournent les germes de leur but. (LUCRÈCE, IV, 1266.)

452 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XIII. (C.)

453 Ibid. (C.)

454 La volupté ne lui semble pas plus vive dans les bras de la fille d'un consul. (HOR., Sat., I, II, 69.)

455 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XVII.

456 Ibid. (C.)

457 Poème de la Chasse, I, 236. (C.)

458 La génisse se livre sans honte à son père ; la cavale assouvit les désirs du cheval dont elle est née ; le bouc

s'unit aux chèvres qu'il a engendrées ; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. (OVIDE, Métam., X, 325.)

459 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XV ; ÉLIEN, Hist. des Anim., VII, 42. (C.)

460 Vit-on jamais un lion déchirer un lion plus foible que lui ? dans quelle forêt un sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux ? (JUVÉN., XV, 160.)

461 Souvent, dans une ruche, il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles : dès-lors on peut pressentir la fureur des combats dont le peuple est agité. (VIRG., Géorg., IV, 67.)

462 L'acier renvoie ses éclairs au ciel ; les campagnes sont colorées par le reflet de l'airain ; la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde. (LUCRÈCE, II, 325.)

463 On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Pâris, précipita les Grecs sur les barbares. (HORACE, Epist., I, II, 6.)

464 Cette épigramme, composée par Auguste, nous a été conservée par Martial (Epigr., XI, XXI, 3). Voici l'imitation que Fontenelle en a faite dans ses Dialogues des Morts :

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Hé bien donc ? Est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?
Qui ? moi ! que je serve Fulvie !
Suffit-il qu'elle en ait envie ?
A ce compte, on verroit se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi ?
Elle est bien laide ! Allons, sonnez, trompettes.
(C.)

465 On croit que cette longue Apologie de Sebond étoit adressée par l'auteur à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre (depuis Henri IV), connue par ses poésies et ses mémoires. C'est une tradition des deux derniers siècles, recueillie dans une note manuscrite de M. Jamet, mort en 1778, et qui devoit beaucoup de renseignements sur Montaigne au fils de Montesquieu ; à l'abbé Bertin, conseiller au parlement de Bordeaux, et grand vicaire de Périgueux ; à Antoine Lancelot, de l'Académie des Inscriptions. (J. V. L.)

466 Comme les flots innombrables qui roulent en mugissant sur la mer de Libye, quand l'orageux Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans les eaux ; ou comme les innombrables épis que dore le soleil de l'été, soit dans les champs de l'Hermus, soit dans la féconde Lycie : les boucliers résonnent, et la terre tremble sous les pas des guerriers. (VIRG., Énéide, VII, 718.)

467 Le noir essaim marche dans la plaine. (VIRG., Énéide, IV, 404.)

468 Un brouillard, une brume du matin.

469 Ici Montaigne se défie un peu de sa mémoire, et avec raison ; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les Caracitaniens, peuples d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes creusées dans le roc, où il étoit impossible de les forcer. (Voy., dans PLUTARQUE, la Vie de Sertorius, ch. VI.) (C.)

470

Et tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.
(Géorg., trad. par Delille, IV, 86.)

471 Savatier, ou savetier, dit Cotgrave. — Savatier a été en usage longtemps avant Montaigne ; car, du temps de Villon, on disoit :

Et vous, Blanche la savatière.
Savatier vient fort naturellement de savate, mot très-usité encore, aujourd' hui. (C.)

472 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XII.

473 ID., ibid., ch. XII ; PAUSANIAS, IX, 31 ; PPOLLUX, Onomastic., V, 5, etc. (J. V. L.)

474 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XII, Voy. aussi ÉLIEN, de Animal., VII, 13. (C.)

475 AULU-GELLE, V, 14. — Sénèque (de Benef., II, 19) semble rappeler le même fait. Quelques éditeurs d'Aulu-Gelle nomment le héros de cette histoire Androclus, ou plutôt Androclès, d'après Élien (Hist. des Anim., VII, 48). Nous suivons, comme Montaigne, les anciennes éditions. (J. V. L.)

476 Je rencontraï une caverne, etc. — S'embattre signifie arriver en quelque lieu, soit par dessein, soit par aventure. Qui sont ces gens qui ainsi se sont embattus en ces païs, c'est-à-dire, sont entrez ou se sont ruez dedans ? (NICOT.) — Je m'embatis sur luy, je le rencontraï par hasard. (COTGRAVE.) (C.)

477 Un grand éclat de bois. — Escot signifie ici une écharde, un piquant de chardon ou de bois ; et, pris dans ce sens-là, il se trouve dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave. — « Ibi ego stirpem ingentem vestigio pedis ejus hærentem revelli, » dit Androdus dans Aulu-Gelle (V, 14). (C.)

478 Ensuite venoit, dépouillé de toute parure, Éthon, son cheval de bataille, pleurant, et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. (VIRG., Enéide, XI, 89. — Voy. PLINE, VIII, 42.)

479 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XXVI.

480 Ibid.

481 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XXXII.

482 ID., ibid., ch. XXXII ; PLINE, VIII, 25 ; ÉLIEN, Hist. des anim., III, 11 ; VIII, 25 ; X, 47. (J. V. L.)

483 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XXXII ; CICÉRON, de Nat. deor., II, 48. (C.)

484 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XXIX, XXXI ; ARISTOTE, de Animal., VIII, 13 ; ÉLIEN, de Animal., IX, 42. (C.)

485 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XIV. (C.)

486 ARRIEN, Hist. Indic., ch. XIV. (C.)

487 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XIX. (C.)

488 PLUTARQUE, de l'Industrie des animaux, ch. XXXIV. — Voy. aussi PLINE, X, 32 ; ÉLIEN, Hist. des anim., IX, 17. (J. V. L.)

489 Vous verrez des coursiers, quoique profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, comme s'ils disputoient le prix de la course. (LUCRÈCE, IV, 988.)

490 Souvent, au milieu du sommeil, les chiens de chasse agitent tout à coup les pieds, aboient, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils étoient sur la trace de la proie : souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnoissent leur erreur. (LUCRÈCE, IV, 992.)

491 Souvent le gardien fidèle et caressant, qui vit sous nos toits, dissipe tout à coup le sommeil léger qui couvroit ses paupières, se dresse avec précipitation sur ses pieds,

croyant voir un visage étranger et des traits inconnus.
(LUCRÈCE, IV, 999.)

492 Le teint belgique dépare un visage romain.
(PROPERCE, II, XVII, 26.)

493 J'estime, dit Borel dans son Trésor de Recherches gauloises, que le mot de baleures (car c'est ainsi qu'il l'a écrit) dénote les joues ou mâchoires. FROISSARD : Perçoient bras, testes et baleures. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit balieures, comme a fait Montaigne. Mais, selon Nicot, levres et balieures sont termes synonymes. Et pour moi, je crois que, par balieure, Montaigne entend ici la lèvre d'en bas, qui, percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe sur le menton et découvre les dents jusqu'au-dessous des racines. (C.)

494 Liv. VI, ch. XIII. (C.)

495 PLATON, Timée, p. 94 ; D. CICÉRON, de Nat. deor., I, 10. (C.)

496 Plusieurs animaux nous surpassent en beauté.
(SÉNÈQUE, Epist. 124.)

497 Dieu a courbé les animaux, et attaché leurs regards à la terre ; mais il a donné à l'homme un front sublime ; il a voulu qu'il regardât le ciel, et qu'il levât, pour contempler les astres, sa face majestueuse. (OVIDE, Mét., I, 84.)

498 Décrites par Platon et par Cicéron : par le premier, dans son Timée ; et par le dernier, dans son traité de la Nature des dieux, II, 54, etc. (C.)

499

Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble.
(ENNIUS apud CIC., de Nat. deor., I, 35.)

500 Tel, pour avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs

transports, s'éteindre sa passion. (OVIDE, de Remed. amor., 429.)

501 C'est ce que les femmes savent bien : elles ont grand soin de cacher ces arrière-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. (LUCRÈCE, IV, 1182.)

502 PLUTARQUE, Des communes conceptions contre les Stoïques, ch. VIII. (C.)

503 Exalté cette belle raison. — Surpayer une chose, c'est la payer au delà de son juste prix. (C.)

504 XÉNOPHON, Mémoires sur Socrate, I, IV, 12. (C.)

505 Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait, pour une espérance incertaine, à un véritable danger : de même il vaudrait peut-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité de pensée, cette pénétration, cette industrie, que nous appelons raison, et qu'elle nous a si libéralement accordée, puisque cette noble faculté n'est salubre qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. (CIC., de Nat. deor.. III, 27.)

506 Un ignorant soutient-il avec moins de vigueur les combats de l'amour ? (HOR., Epod. VIII, v. 17.)

507 C'est par là, sans doute, que vous serez exempt d'infirmités et de maladies ; vous ne connaîtrez ni le chagrin ni l'inquiétude ; vous jouirez d'une vie plus longue et plus heureuse. (JUVÉN., XIV, 156.)

508 Ou plutôt l'épicurien Colotès, comme on peut voir dans le traité que Plutarque a écrit contre lui, ch. XXVII de la traduction d'Amyot. (C.)

509 Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal.
(Genèse, III. 5.)

510 HOMÈRE, Odyss., XII, 188 ; Crc., de Fin., V, 18. (J. V. L.)

511 Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines et trompeuses subtilités, selon les doctrines du monde. (S. PAUL, ad Coloss., II, 8.)

512 Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter ; il est riche, beau, comblé d'honneurs, libre ; il est le roi des rois, et surtout il jouit d'une santé merveilleuse, si ce n'est quand la pituite le tourmente. (HOR., Epist., I, 1, 106.)

513 Manuel, ch. XI. (C.)

514 CIC., Tusc. quæst., I, 26. (C.)

515 Il fut un dieu, illustre Memmius ; oui, il fut un dieu, celui qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse ; celui qui, par cet art vraiment divin, a fait succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. (LUCRÈCE, V, 8.)

516 De Lucrèce, qui, dans les vers précédents, parle si magnifiquement d'Épicure et de sa doctrine ; car un breuvage, que lui donna sa femme ou sa maîtresse, lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervalles lucides, qu'il employa à composer son poëme, et le porta enfin à se tuer lui-même. (Chron. d'EUSÈBE.) (C.)

517 CIC., Acad., II, 23.

518 CIC., de Fin., II, 13.

519 PLUTARQUE, des Communes conceptions, etc., ch. xxx.

520 C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu ; ce qui ne seroit point, si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. (CIC., de Nat. deor., III, 36.)

521 SÉNÈQUE, Epist. 53, à la fin. (C.)

522 CIC., Tusc. quæst., II, 25. (C.)

523 Faisant le brave en paroles, il ne falloit pas succomber en effet. (CIC., Tusc. quæst., II, 13.)

524 CIC., de Fin., V, 31.

525 ID., ibid. ; Tusc., II, 25. (C.)

526 DIOG. LAERCE, IX, 69. (C.)

527 Montaigne ajoutoit ici dans l'édition in-4° de 1588, fol. 204 verso : « La cognoissance nous esguise plustost au ressentiment des maux, qu'elle ne les allege. » (J. V. L.)

528 Ouvertement, dans Cotgrave. (C.)

529 Des sceptiques.

530 Montaigne vit à Ferrare, en novembre 1580, le célèbre Torquato Tasso, l'auteur de la Jérusalem délivrée, enfermé dans l'hôpital Sainte-Anne au mois de mars 1579, et qui n'en sortit qu'au mois de juillet 1586. Quoiqu'il en parle ici avec beaucoup d'intérêt, il n'en dit rien dans le Journal de son voyage en Italie. Il se contente de faire mention d'une effigie de l'Arioste, « un peu plus plein de visage qu'il n'est en ses livres. » (J. V. L.)

531 Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. (TITE LIVE, XXX, 21.)

532 Nous sentons vivement la piquûre qui nous effleure à peine, et nous ne sommes pas sensibles au plaisir de la santé. L'homme se félicite de n'avoir ni la pleurésie ni la goutte ; mais à peine sait-il qu'il est sain et plein de vigueur. (Stephani Boetiani poemata, au revers de la page

115, ligne 11, etc.) — Ces vers latins, qu'on a attribués à Ennius, sont tirés d'une satire latine d'Estienne de la Boétie, dont nous avons cité un passage dans les notes sur le ch. XXVII du premier livre. (C.)

533 ENNIUS ap. CIC., de Finib., II, 13.

534 CIC., Tusc. quæst., III, 7.

535 Cette indolence ne se peut acquérir, qu'il n'en coûte cher à l'esprit et au corps ; il faut que l'esprit devienne féroce, et le corps léthargique. (CIC., Tusc. quæst., III, 6.)

536 Pour bannir le chagrin, il faut, dit Épicure, écarter toute idée fâcheuse, et se rappeler les idées riantes. (CIC., Tusc. quæst., III, 15.)

537 Le souvenir du bien double le mal.

538 CIC., Tusc. quæst., III, 15. (C.)

539

Des maux passés le souvenir est doux. (EURIPID. apud CIC., de Finib., II, 32.)

540 Il est en notre puissance d'effacer entièrement nos malheurs de notre mémoire, et de rappeler dans notre esprit l'agréable souvenir de tout ce qui nous est arrivé d'heureux. (CIC., de Finib., I, 17.)

541 Je me souviens des choses que je voudrais oublier, et je ne puis oublier celles dont je voudrais perdre le souvenir. (CIC., de Finib., II, 32.)

542 Qui, seul entre les hommes, a osé se dire sage (Épicure). (CIC., de Fin., II, 3.)

543 Qui, par son génie, supérieur à tous les hommes, les a tous effacés ; comme le soleil, en se levant, éteint tous les feux célestes. (LUCRÈCE, III, 1056.)

544 Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un foible remède.
(SÉNÈQUE, OEdipe, acte III, v. 7.)

545 Au hasard de passer pour fou, je veux boire, je veux
répandre des fleurs autour de moi. (HOR., Epist., I, v, 14.)

546 Ah ! mes amis, qu'avez-vous fait ? En me guérissant,
vous m'avez tué ! C'est m'ôter tous mes plaisirs, que de
m'arracher de l'âme cette douce erreur dont j'étois
enchanté. (HOR., Epist.. II, II, 138.)

547 Toute cette histoire est prise d'Athénée, liv. XII, à la fin.
Elle est aussi dans Élien (Var. Hist., IV, 25), où l'on trouve
Thrasyllus au lieu de Thrasylaus. (C.)

548 SOPHOCLE, Ajax, v. 552. (C.)

549 Ecclesiast., I, 18. (C.)

550 Te plaît-elle encore ? supporte-la. En es-tu las ? sors-en
par où tu voudras... La douleur te pique ? je suppose même
qu'elle te déchire. Prête le flanc, si tu es sans défense ;
mais, si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire
armé de force et de courage, résiste. — Les premières
paroles sont un passage altéré de Sénèque (Epist. 70) :
« Placet ? vive. Non placet ? licet eo reverti, unde venisti. »
Le reste est de Cicéron (Tusc. quæst., II, 14). (C.)

551 Qu'il boive ou qu'il s'en aille. (CIC., Tusc. quæst., V, 4.)

552 Si tu ne sais point user de la vie, cède la place à ceux
qui le savent. Tu as assez folâtré, assez bu, assez mangé ;
il est temps pour toi de faire retraite. Ne crains-tu pas de
t'enivrer, et de devenir la risée et le jouet des jeunes gens à
qui la gaieté convient mieux qu'à toi ? (HOR., Epist., II, II,
213.)

553 Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son
esprit commençoient à s'user, alla lui-même au-devant de la
mort. (LUCRÈCE, III, 1052.)

554 PLUTARQUE, Contredits des philosophes stoïques, ch. XIV. (C.)

555 ID., *ibid.*

556 DIOG. LAERCE, VI, 86. (C.)

557 PLUTARQUE, Comment on pourra apercevoir si on amende, etc., ch. v, de la version d'Amyot. (C.) — Sextius le pythagoricien est cité par Sénèque (Epist. 59, 64, 73, 98, 108 ; de Ira, II, 36 ; III, 36 ; Nat. quæst., VII, 32, etc.). (J. V. L.)

558 Comme on ne connoît point d'empereur romain de ce nom, je crois qu'il s'agit ici de Valens, empereur qui vivoit dans la seconde moitié du IV^e siècle, et qui fut en effet, comme Licinius, un ennemi déclaré des sciences et de la philosophie. (A. D)

559 Ils ont le sein et les mains pleines d'ajournements, de requêtes, d'informations et de lettres de procuration ; ils marchent chargés de sacs remplis de gloses, de consultations et de procédures. Grâce à eux, le pauvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes ; par devant, par derrière, des deux côtés, il est assiégé d'une foule de notaires, de procureurs et d'avocats. (Orlando furioso, cant. XIV, stanz. 84.)

560 C'est un passage de Varron, qu'on trouve dans Nonius Marcellus, au mot Cepe (p. 201, édit. de Mercier). (C.)

561 C'est un mot de Socrate, s'il faut en croire Stobée, qui le lui attribue (Serm. XXII, p. 189). (C.)

562 Voy. PLATON, Apologie de Socrate, p. 360. (C.)

563 On connoît mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. (S. AUGUSTIN, de Ordine, II, 16.)

564 A l'égard de ce que font les dieux, il est plus respectueux et plus saint de croire que d'approfondir. (TACITE, de Mor. German., ch. XXXIV.)

565 Il est difficile de connoître l'auteur de cet univers ; et, si on parvient à le découvrir, il est impossible de le dire à tous. (CIC., trad. du Timée de Platon, ch. II.)

566 Exprimant des choses divines en termes humains. (LUCRÈCE, V, 122.)

567 Montaigne transcrit ici un long passage de Cicéron, sans le nommer. (Voy. de Nat. deor., III, 15.) (C.)

568 Morale à Nicomaque, VII, 1. (C.)

569 Il n'est susceptible ni de haine ni d'amour, parce que ces passions décèlent des êtres foibles. (CIC., de Nat. deor., I, 17.)

570 S. PAUL, Épître aux Corinth., I, I, 19. (C.)

571 Similitude prise du traité de Plutarque, Πῶς ἄν τις αἴσθοιτο, etc., ch. x de la version d'Amyot. L'expression appartient à Montaigne. (J. V. L.)

572 CIC., de Nat. deor., I, 17. (C.)

573 Cette lettre, vraie ou fausse, est dans Diogène Laërce (I, 122). (C.)

574 Mot de Socrate. (CIC., Academ., I, 4.) Dans l'édition in-4° de 1588, fol. 209 verso, après « le plus sage homme qui feut oncques, » Montaigne ajoutoit : « (et qui n'eust aultre plus juste occasion d'estre appellé sage, que cette sienne sentence.) » (J. V. L.)

575 Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvoit rien connoître, rien comprendre, rien savoir ; que nos sens étoient bornés, notre intelligence foible, et notre vie trop courte. (CIC., Acad., I, 12.)

576 La Monnoye pensoit avec raison que l'erreur de Montaigne, qui fait dire à Valère Maxime ce qu'il n'a pas dit, venoit d'un passage incorrect dans les anciennes éditions de cet auteur, II, 2, 3 ; et Barbeyrac, dans une note citée aussi par Coste, prouvoit que ce passage avoit déjà trompé Jean de Salisbury (Policratic., VIII, 12), que Montaigne s'est peut-être contenté de traduire. (J. V. L.)

577 Je vais parler, mais sans rien affirmer ; je chercherai toujours, je douterai souvent, et je me défierai de moi-même. (CIC., de Divinat., II, 3.)

578 Qui dort en veillant, qui est presque mort, quoiqu'il vive et qu'il ait les yeux ouverts. (LUCRÈCE, III, 1061, 1059.)

579 C'est précisément par là que Sextus Empiricus, d'où Montaigne a tiré bien des choses, commence son livre des Hypotyposes pyrrhoniennes. De là il infère, comme Montaigne, qu'il y a trois manières générales de philosopher ; l'une dogmatique, l'autre académique, et l'autre sceptique : les uns assurent qu'ils ont trouvé la vérité ; les autres déclarent qu'elle est au-dessus de notre compréhension, et les autres la cherchent encore. (C.)

580 Celui qui croit qu'on ne peut rien savoir ne sait pas même si on peut rien savoir qui lui permette d'avouer qu'il ne sait rien. (LUCRÈCE, IV, 470.)

581 CIC., Academ., II, 47. (C.)

582 Ils s'attachent à la première secte que leur offre le hasard, comme à un rocher sur lequel la tempête les auroit jetés. (CIC., Academ., II, 3.)

583 D'autant plus libres et plus indépendants, qu'ils ont une pleine puissance de juger. (CIC., Academ., II, 3.)

584 S'embarrasser, s'embrouiller. — Infrasquer vient de l'italien infrascare, qui signifie couvrir de feuillages, et, par

métaphore, embrouiller, embarrasser. (C.)

585 CIC., Academ., II, 43. (J. V. L.)

586 Montaigne continue de traduire Cicéron (Academ., II, 33). (C.)

587 Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, il soit plus facile, sur un point ou sur l'autre, de suspendre son jugement. (CIC., Acad., I, 12.) — Il faut lire dans le texte latin assensio, comme tous les critiques en conviennent aujourd'hui. (J. V. L.)

588 C'est ce que Sextus Empiricus déclare expressément, et en autant de mots (Pyrrh. Hypot., I, 6, p. 11). (C.)

589 Car Dieu nous a refusé la connoissance de ces choses, et ne nous en a accordé que l'usage. (CIC., de Divinat., I, 18.)

590 Édition de 1588, fol. 212 : « ce que Laërtius dict de la vie de Pyrrho, et à quoy Lucianus, Aulus Gellius, et aultres, semblent s'incliner : car ils le peignent stupide et immobile, etc. »

591 Montaigne, qui se déclare ici tout ouvertement, et avec raison, contre cette aveugle insensibilité qu'on a imputée à Pyrrhon, semble la reconnoître ailleurs, quoiqu'elle lui paroisse, dit-il, quasi incroyable (liv. II, ch. XXIX, vers le commencement). (C.)

592 L'auteur copie encore Cicéron (Academ., II, 31). (C.)

593 III, 22 ; V, 17, etc. (J. V. L.)

594 Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. (Psaume XCIII, V. 11.)

595 Que les savants supposent, plutôt qu'ils ne la connoissent.

596 PLATON, Timée, p. 526. (C.)

597 Je m'expliquerai comme je pourrai ; mais, en m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que je dirai pour des vérités indubitables : faible mortel, je cherche, par des conjectures, à découvrir la vraisemblance. (CIC., Tuscul, I, 9.)

598 Si, en discourant sur la nature des dieux et sur l'origine du monde, je ne puis atteindre le but que je me propose, il ne faut pas vous en étonner ; car vous devez vous souvenir que moi qui parle, et vous qui jugez, nous sommes des hommes ; et si je vous donne des probabilités, ne demandez rien de plus. (CIC., trad. du Timée de Platon, ch. III.)

599 Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia. Cette pensée n'est point d'Aristote. On l'attribue à Æneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II. (N.)

600 Ceux qui voudroient savoir ce que nous pensons sur chaque matière, poussent trop loin la curiosité... La secte des académiciens, dont le caractère est de tout soumettre à la dispute, sans décider sur rien ; cette secte fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, affirmée par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours... Voici donc notre sentiment : Le faux est partout mêlé avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer. (CIC., de Nat. deor., I, 5.)

601 CIC., Academ., II, 45. (C.)

602 Ténébreux. (CIC., de Finib., II, 5.) (J. V. L.)

603 C'est par l'obscurité de son langage qu'Héraclite s'est attiré la vénération des ignorants ; car la sottise n'estime et n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. (LUCRÈCE, I, 640.)

604 De Offic., I, 6. (C.)

605 DIOGÈNE LAERCE, II, 92. (C.)

606 DIOGÈNE LAERCE, VII, 32. (C.)

607 PLUTARQUE, Contredits des philosophes stoïques, ch. xxv. — Ici Montaigne a été trompé par sa mémoire : Chrysippe, dans Plutarque, dit le contraire de ce qu'il lui fait dire. (C.)

608 J'estime peu ces arts qui n'ont point servi à rendre vertueux ceux qui les possèdent. (SALLUSTE, Discours de Marius, Bell. Jug., ch. LXXXV.) — Il est inutile d'avertir de nouveau que Montaigne altère fort souvent, comme ici, le texte de ses citations. J. V. L.)

609 Dans le Théétète de Platon.

610 PLUTARQUE, des Oracles qui ont cessé, ch. XXV, traduction d'Amyot. (C.)

611 CIC., Academ., II, 5 ; SEXTUS EMPIRICUS, Advers. mathem., p. 160. (C.)

612 Les pensées des hommes sont timides ; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. (Sagesse, IX, 14.)

613 Plutarque (Propos de table, liv. I, quest. 10) fait manger un concombre à Démocrite, τὸν σίκυον, et non pas une figue, τὸ σῦκον. Montaigne a suivi la version françoise d'Amyot, ou le latin de Xylander. (C.)

614 Il vaut mieux apprendre des choses inutiles que de ne rien apprendre. (SÉNÈQUE, Epist. 88.)

615 Ainsi s'expriment Cicéron (Academ., II, 41), Sénèque (Nat. quæst., proœm., etc.) (J. V. L.)

616 PLUTARQUE, Qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure, ch. VIII de la traduction d'Amyot. Vous trouverez dans Diogène Laërce (liv. VIII, segm. 86-91)

la Vie d'Eudoxus, célèbre philosophe pythagoricien, qui étoit contemporain de Platon. (C.)

617 Ces systèmes sont les fictions du génie de chaque philosophe, plutôt que le résultat de leurs découvertes. (M. SENECA., Suasor. 4.)

618 Édit. de 1588 : « Aulcunes choses ils les ont escriptes pour l'utilité publique, comme les religions : car il n'est pas deffendu de faire notre proufit de la mensonge mesme, s'il est besoin ; et a esté raisonnable, etc. »

619 Tout ouvertement. (C.)

620 Liv. V, p. 459. (C.)

621 Blutés, passes au sas, au tamis, au blutoir. (E. J.)

622 Ils semblent avoir écrit, moins par suite d'une conviction profonde que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

623 Tout-puissant Jupiter, père et mère du monde, et des dieux, et des rois. (VALERIUS SORANUS, ap. D. Augustin., de Civit. Dei, VII, 9 et 11.)

624 Montaigne lui-même, au liv. I^{er}, ch. XXXI, blâme l'usage « de chercher à affermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprises. » Nostre creance, dit-il, a assez d'autres fondements sans l'auctorisier par les evenements. (A. D.)

625 Actes des Apôtres, XVII, 23.

626 Des divinités. — Dans l'édition in-4° de 1588, cette phrase suit immédiatement celle où il est parlé de la divinité incogneue adorée à Athènes. (A. D.)

627 Cette analyse de la théologie païenne est extraite surtout de Cicéron (de Nat. deor., I, 10, 11, 12, etc.). Il est inutile de multiplier les renvois. (J. V. L.)

628 On a essayé en vain de défendre ce texte. Celui de Cicéron (de Nat. deor., I, 12) : « Aër, quo Diogenes Apolloniates utitur deo, » prouve incontestablement qu'il faut ici l'air, au lieu de l'âge ; et Coste n'avoit pas même besoin de citer encore à l'appui de cette opinion saint Augustin (de Civit. Dei, VIII, 2), et Bayle, à l'article Diogène d'Apollonie. Montaigne lui-même dit plus bas dans ce chapitre : « Ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes, ou les nombres et symmetries de Pythagoras, etc. » (J. V. L.)

629 Perlucidos et perflabiles. (CIC., de Divinat., II, 17.) (C.)

630

Il est des dieux, des dieux sans amour, sans courroux,
Dont les regards jamais ne s'abaissent sur nous.
J'ai traduit ainsi les deux vers d'Ennius, rapportés par Cicéron (de Divinat., II, 50). (J. V. L.)

631 L'édition de 1802 ajoute cette phrase, d'après l'exemplaire de Bordeaux : « Je laisse à part les trains de vie monstrueux et contre nature. »

632 Édit. de 1588 : « Car d'adorer celles de notre sorte, maladifves, corruptibles et mortelles, comme faisoit toute l'ancienneté, des hommes qu'elle avoit veu vivre et mourir, et agiter de toutes nos passions, cela surpasse, etc. »

633 Toutes choses qui sont indignes des dieux, et qui n'ont rien de commun avec leur nature. (LUCRÈCE, V, 123.)

634 On connoît les différentes figures de ces dieux, leur âge, leurs habillements, leurs ornements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances ; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. (CIC., de Nat. deor., II, 28.)

635 Pourquoi consacrer dans les temples la corruption de nos mœurs ? O âmes attachées à la terre, et vides de célestes pensées ! (PERSE, Sat., II, LXII et LXI.)

636 Cité par S. Augustin (de Civit. Dei, XVI, 5). (C.)

637 Tusc. quæst., I, 26. (C.)

638 Ils se cachent dans un bois de myrtes, coupé de sentiers solitaires ; la mort même ne les a pas délivrés de leurs soucis. (VIRG., Énéide, VI, 443.)

639 Corinth., I, II, 9, d'après Isaïe, LXIV, 4. (J. V. L.)

640 C'étoit Hector qui combattoit les armes à la main ; mais le corps qui fut traîné par les chevaux d'Achille, ce n'étoit plus Hector. (OVIDE, Trist., III, XI, 27.)

641 Ce qui est changé se dissout ; donc il périt : en effet, les corps sont séparés par d'autres corps, et l'organisation est détruite. (LUCRÈCE, III, 756.)

642 PLINIE, Nat. Hist., X, 2. (C.)

643 Et si le temps rassembloit la matière de notre corps après qu'il a été dissous, de sorte qu'il remît cette matière dans la situation où elle est à présent, et qu'il nous rendît à la vie, tout cela ne seroit rien à notre égard, dès que le cours de notre existence a été une fois interrompu. (LUCRÈCE, III, 859.)

644 De même l'œil arraché de son orbite, et séparé du corps, ne peut voir aucun objet. (LUCRÈCE, III, 562.)

645 En effet, dès que le cours de la vie est interrompu, le mouvement abandonne tous les sens, et se dissipe. (LUCRÈCE, III ; 872.)

646 Cela ne nous touche pas, puisque nous sommes un tout formé du mariage du corps et de l'âme. (LUCRÈCE, III, 857.)

647 Dans le traité, Pourquoi la justice divine diffère quelquefois la punition des maléfices, ch. IV de la version d'Amyot. (C.)

648 TITE LIVE, XLI, 16.

649 TITE LIVE, XLV, 33. (C.)

650 Arrien (VI, 19) et Diodore de Sicile (XVII, 104) sont les seuls historiens d'Alexandre qui parlent des vases d'or jetés dans l'Océan ; mais ils ne disent rien de la boucherie d'hommes. (C.)

651 Énée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre, nourris sur les bords de l'Ufens, pour les immoler vivants aux mânes de Pallas. (VIRG., Énéide, X, 517.)

652 HÉRODOTE, IV, 94. (J. V. L.)

653 PLUTARQUE, de la Superstition, ch. XIII ; et HÉRODOTE, VII, 114. — Amestris étoit femme de Xerxès. (C.)

654 Tant la superstition a pu conseiller de crimes ! (LUCRÈCE, I, 102.)

655 PLUTARQUE, de la Superstition, ch. XIII. (C.)

656 ID., Apophthegmes des Lacédémoniens, vers la fin. (C.)

657 Que cette vierge infortunée, au moment destiné à son hymen, expirât sous les coups impitoyables d'un père. (LUCRÈCE, I, 99.)

658 Comment les dieux étoient-ils si irrités contre le peuple romain, qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux ? (CIC., de Nat. deor., III, 6.)

659 HÉRODOTE, III, 41 et 42. (J. V. L.)

660 Tel est leur délire, telle est leur fureur, qu'ils pensent apaiser les dieux en surpassant toutes les cruautés des

hommes. (S. AUGUSTIN, de Civit. Del, VI, 10.)

661 De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent, ceux qui croient se les rendre propices par des crimes ?... On a vu des hommes qui ont été faits eunuques, pour servir aux plaisirs des rois ; mais jamais esclave ne s'est mutilé lui-même, lorsque son maître lui commandait de ne plus être homme. (S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, VI, 10, d'après Sénèque.)

662 Autrefois la superstition a souvent inspiré des actions impies et détestables. (LUCRÈCE, I, 83.)

663 La foiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes ; sa folie est plus sage que leur sagesse. (S. PAUL., Corinth., I, I, 25.)

664 DIOGÈNE LAERCE, II, 117. (C.)

665 Le ciel, la terre et la mer, pris ensemble, ne sont rien, en comparaison de l'immensité du grand tout. (LUCRÈCE, VI, 679.)

666 Que la terre, le soleil, la lune, la mer, et tous les êtres, ne sont point uniques, mais en nombre infini. (LUCRÈCE, II, 1085.)

667 Qu'il n'y a point, dans la nature, d'être unique de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. (LUCRÈCE, II, 1077.)

668 On ne peut donc s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs d'autres agrégations de matière, semblables à celle que l'éther embrasse dans son vaste contour. (LUCRÈCE, II, 1064.)

669 Dans son Timée, p. 527. (C.)

670 DIOGÈNE LAERCE, X, 85. (C.)

671 Les exemples suivants sont tirés du troisième et du quatrième livre d'Hérodote, et du sixième, septième, et huitième livre de Pline. Mais la plupart de ces traditions sont révoquées en doute par l'un et l'autre. (J. V. L.)

672 PLUTARQUE, De la face de la lune : et PLINE, VII, 2. (C.)

673 CICÉRON, Academ., II, 23 et 31 ; Epist. ad. Quint. fr., II, 13. — On peut consulter, sur cette opinion d'Anaxagore, Sextus Empiricus (Hypotyp. Pyrrhon., I, 13), Galien (de Simpl. medicam., II, II), Lactance (Divin. Instit., III, 23 ; V, 3), etc. Un Allemand, Voigt, a publié aussi une dissertation *Adversus alborem nivis*. (J. V. L.)

674 CIC., Academ., II, 23 ; SEXT. EMPIRICUS, p. 146. (C.)

675 PLATON, Gorgias, p. 300 ; DIOGÈNE LAERCE, IX, 73 : SEXTUS EMPIRICUS, Hypotyp., III, 24. (C.)

676 C'est-à-dire un éclair. Borel, qui sur ce mot cite Montaigne, le fait venir de *elucere*. En Languedoc, ajoute-t-il, un *liaus* veut dire un éclair ; et *lieussa*, faire des éclairs : deux mots qui viennent aussi du latin *lucere*. (C.)

677 DIOGÈNE LAERCE, IX, 24. (C.)

678 DIOGÈNE LAERCE, IX, 51 ; SÉNÈQUE, Epist. 99. (C.)

679 SÉNÈQUE, Epist. 88. (C.)

680 CICÉRON, Academ., II, 37 ; SÉNÈQUE, Epist. 88. (C.)

681 Montaigne veut parler ici des controverses des catholiques et des protestants sur la transsubstantiation. (A. D.)

682 C'est ainsi que Montaigne a orthographié deux fois de suite ce mot dans l'exemplaire corrigé de sa main. Nous écrivions aujourd'hui *disiez* : mais c'est bien plus la précision et l'énergie, que la correction et la pureté du

style, qu'il faut chercher dans Montaigne. Ce philosophe n'est pas un guide plus sûr en fait d'orthographe et de ponctuation : aussi dit-il expressément qu'il ne se mêle ni de l'une ni de l'autre, et qu'il recommande seulement aux imprimeurs de suivre l'orthographe antiene. (N.)

683 C'est le sophisme appelé le Menteur, ψευδόμενος. (CIC., Academ., II, 29 ; AULU-GELLE., XVIII, 2, etc.) (J. V. L.)

684
DIOGÈNE LAERCE, IX, 76. (C.)

685 Dont il est question plus haut, savoir : Dieu ne peut faire ceci, ou cela. (C.)

686 Dans la première édition des Essais, publiée en 1580, et dans l'édition in-4° de 1588, chez Abel l'Angelier, Montaigne avoit mis : « Et ce mocqueur de Pline, comment il en faict son profit ! » Mais il a rayé lui-même de Pline, et a écrit au-dessus, antien. (Voy. le passage auquel il fait allusion, PLINE, II, 7.) (N.)

687 Que demain l'air soit couvert de nuages épais, ou que le soleil brille dans un ciel pur ; les dieux ne peuvent faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que le temps rapide a emporté sur ses ailes. (HOR., Od., III, XXIX, 43.)

688 Ne le comprend point. Du mot latin apprehendere, prendre, saisir, on a fait apprehender, pour dire, comprendre, saisir une idée, une pensée ; et, du temps de Montaigne, le mot appréhender n'étoit employé que dans ce sens-là. Appréhender, pour dire craindre, étoit absolument inconnu. (C.)

689 Montaigne, dans tout ce passage, contredit l'auteur qu'il a traduit, et qu'il défend. « L'homme, dit Sebond, est par sa nature, en tant qu'il est homme, la vraie et vive

image de Dieu. Tout ainsi que le cachet engrave sa figure dans la cire, ainsi Dieu empreint en l'homme sa semblance, etc. » (Théologie naturelle, ch. CXXI, traduction de Montaigne. (J. V. L.)

690 Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est encouragée par le moindre succès. (PLINE, Nat. Hist., II, 23.)

691 C'est Tertullien, dans ce passage si souvent cité : « Quis negat Deum esse corpus, etsi Deus spiritus sit ? » (N.)

692 Les dieux prennent soin des grandes choses, et négligent les petites. (CIC., de Nat. deor., II, 66.)

693 Les rois mêmes n'entrent pas dans les petits détails de l'administration. (CIC., ibid., III, 35.)

694 Dieu, qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. (S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, XI, 22.)

695 Un être heureux et éternel n'a point de peine, et n'en fait à personne. (CIC., de Nat. deor., I, 17.)

696 Épître aux Romains, I, 22, 23.

697 Tout cela est exactement décrit par Hérodien, liv. IV. (C.)

698 C'est par ironie que Montaigne l'appelle honnête femme. Ses honteuses débauches n'étoient ignorées, dans l'empire, que de Marc-Aurèle, son mari. (A. D.)

699 Celui qui est porté à la chevre morte est couché sur le dos de celui qui le porte, et lui embrasse le cou, en tenant ses cuisses et ses jambes autour de son corps. (C.)

700 Ils redoutent ce qu'ils ont eux-mêmes inventé. (LUCAIN, I, 486.)

701 Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faites !

702 PLUTARQUE, Apophthegmes des Lacédémoniens. (C.)

703 Asclepius dialog., ap. L. APULEIUM, édit. Bipont., t. II, p. 306. (J. V. L.)

704 Qui seule peut connoître les dieux et les puissances célestes, ou savoir qu'on ne peut les connoître. (LUCAIN, I, 452.)

705 C'est-à-dire animé. (Voy. CICÉRON, de Nat. deor., III, 13, 14.) — Tous les arguments qui suivent sont extraits aussi du même ouvrage (II, 6, 8, 11, 12, 16, etc.) (C.)

706 Le théisme et l'athéisme, tous ces arguments pour et contre la Divinité, se forgent, etc. (C.)

707 Étendons, allongeons. (E. J.)

708 Quand tu crèverois, tu n'en approcherois pas. (HOR., Sat., II, III, 19.)

709 Certes les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes ; ils ne voient qu'eux, et non pas lui ; c'est à eux, non à lui-même, qu'ils le comparent. (S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, XII, 15.)

710 Ou Anubis, selon Josèphe (Ant. jud., XVIII, 4.) (C.)

711 Dans S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, VI, 7. (C.)

712 Ou Tarutius. (Voy. PLUTARQUE, Vie de Romulus, ch. III de la traduction d'Amyot.) (C.)

713 Des deux côtés, du côté paternel et maternel. — Estoc, ligne d'extraction, la source d'une lignée, où toute la lignée rapporte son commencement, dit Nicot. (C.)

714 DIOGÈNE LAERCE, III, 2 ; PLUTARQUE, Symposiaques, VIII, 1. (C.)

715 CIC., de Nat. deor., I, 18. (C.)

716 C'est une habitude et un préjugé de notre esprit, que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme humaine. (CIC., ibid., I, 27.)

717 EUSÈBE, Prép. évangél., XIII, 13. (C.)

718 Montaigne se trouve ici de nouveau en contradiction avec celui dont il fait l'apologie. Sebond, dans sa Théologie naturelle, s'exprime ainsi (ch. XCVII, fol. 99, édit. de 1581) : « Le ciel te dict (à l'homme) : le te fournis de lumiere le jour, à fin que tu veilles, d'ombre la nuict, à fin que tu dormes et reposes : pour ta recreation et commodité, ie renouvelle les saisons, ie te donne la fleurissante douceur du printemps, la chaleur de l'esté, la fertilité de l'automne, les froideures de l'hiver... L'air : le te communique la respiration vitale, et offre à ton obeissance tout le genre de mes oyseaux. L'eau : le te fournis de quoy boire, de quoy te laver. La terre : le te soutiens ; tu as de moi le pain de quoy se nourrissent tes forces, le vin de quoy tu esjouis tes esprits, etc., etc. » Montaigne, plusieurs fois encore, semble réfuter plutôt que défendre l'auteur qu'il a traduit. Lorsqu'il intitula ce chapitre Apologie de Raimond Sebond, il avoit sans doute oublié de le relire ; car on sait qu'il manquoit de mémoire. (J. V. L.)

719 Tant la nature, adroite et indulgente, porte tous les êtres à s'aimer eux-mêmes ! (CIC., de Nat. deor., I, 27.)

720 Les enfants de la terre firent trembler l'auguste palais du vieux Saturne, et tombèrent enfin sous le bras d'Hercule. (HOR., Od., II, XII, 6.)

721 Neptune, de son trident redoutable, ébranle les murs de Troie, et renverse de fond en comble cette cité superbe ;

pins loin, l'impitoyable Junon occupe les portes Scées. (VIRG., Énéide, II, 610.)

722 HÉRODOTE, I, 172. (J. V. L.)

723 Tant la superstition aime à placer la Divinité même dans les plus petites choses ! (TITE LIVE, XXVII, 23.)

724 Là étoient les armes et le char de Junon. (VIRG., Énéide, I, 16.)

725 Vénérable Apollon, qui habitez le centre du monde. (CIC., de Divin., II, 56.) — Delphes passoit pour le nombril ou le centre de la terre, peut-être par un abus du mot δελφύς, uterus. (Voy. TITE LIVE, XXXVIII, 48 ; XLI, 23 ; OVIDE, Métam., X, 168 ; XV, 630 ; STACE, Thébaïde, I, 118, etc.) (J. V. L.)

726 Athènes adore Pallas ; l'île de Minos, Diane ; Lemnos, le dieu du feu. Sparte et Mycène honorent Junon. Pan est le dieu du Ménale, et Mars, celui du Latium. (OVIDE, Fast., III, 81.)

727 Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. (OVIDE, ibid., I, 294.)

728 Montaigne a pris cela dans Hésiode (Opera et Dies, vers 252), mais Hésiode n'en compte que trente mille : sur quoi Maxime de Tyr observe qu'Hésiode a fait trop petit le nombre des dieux, vu qu'il y en a une multitude innombrable (Dissert. I). — (Voy. aussi Varron, dans saint Augustin, de Civit. Dei. IV, 31.) (N.)

729 Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes d'être admis dans le ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. (OVIDE, Métam., I, 194.)

730 PLUTARQUE, Des communes conceptions, etc., ch. XXVII. (C.)

731 L'île de Crète, berceau de Jupiter. (OVIDE, Métam., VIII, 99.)

732 Comme il ne cherche la vérité que pour se délivrer du joug, croyons. qu'il lui est avantageux d'être trompé. (S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, IV, 31.) — Montesquieu (Politique des Romains dans la religion) cite l'opinion de Scévola et de Varron presque dans les mêmes termes que Montaigne, et il ajoute : « Saint Augustin dit que Varron avoit découvert par la tout le secret des politiques et des ministres d'État. » (J. V. L.)

733 XÉNOPHON, Memor., IV, VII, 7 ; PLUTARQUE, de Plac. philos., II, 20. (J. V. L.)

734 CIC., de Nat. deor., II, 22. (C.)

735 XÉNOPHON. Mémoires sur Socrate. IV, VII, 2 (C.)

736 CIC., Academ., II, 38. (C.)

737 XÉNOPHON, Mémoires sur Socrate, IV, VII, 6 et 7. (C.)

738 P. 1053, E, édit. de 1602 ; Pensées de Platon, édit. de 1824, p. 80, et les notes, p. 469. (J. V. L.)

739 Le timon étoit d'or, les roues de même métal, et les rayons étoient d'argent. (OVIDE, Métam., II, 107.)

740 République, X, 12, ou t. II, p. 616 de l'édit. d'Estienne ; Pensées de Platon, p. 122. (J. V. L.)

741 Le monde est une maison immense, environnée de cinq zones, et traversée obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, où sont admis le char et les deux courriers de la lune. — Ces vers sont de Varron ; et c'est le grammairien Valérius Probus qui les rapporte dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile. Mais il y a, dans le premier, maxima homulli ; et dans le dernier, Bigas solisque receptat. (C.)

742 Montaigne a mal pris le sens de Platon, dont voici les propres paroles : Ἔστι τε φύσει ποιητική ἢ ξύμπασα αἰνιγματώδης (Second Alcibiade, p. 42j, ce qui signifie : « Toute poésie est, de sa nature, énigmatique. » (C.)

743 Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres, et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre. (CIC., Academ., II, 39.)

744 Timon le sillographe, cité par Diogène Laërce dans la Vie de Platon. La phrase suivante, « Toutes les sciences, etc., » manque dans l'exemplaire vanté par les éditeurs de 1802. On donneroit, en ne suivant que cet exemplaire, un fort mauvais texte de Montaigne. (J. V. L.)

745 Dans le Timée, édit. d'Estienne, t. III, p. 72. (J. V. L.)

746 Microcosme.

747 Nous leur accordons, mot pris du latin.

748 A la jeune servante, non pas de Milet, mais de Thrace, Θράττα θεραπαινίς, comme dit Platon dans le Théétète (édit. d'Estienne, t. I^{er}, p. 173.) Montaigne imagine aussi qu'elle mit quelque chose sur le passage de Thalès, pour le faire bruncher : Platon n'en dit rien. (J. V. L.)

749 Sans rien voir sur la terre on se perd dans les cieux. Le vers latin, imité par La Fontaine (Fables, II, XIII), n'exprime pas une pensée de Démocrite ; mais il est dirigé par Cicéron contre Démocrite lui-même (de Divinat., II, 13). Les nouveaux fragments de la République (I, 18), où ce vers est cité, nous apprennent qu'il est extrait d'une tragédie d'Iphigénie. (J. V. L.)

750 Dans le même endroit du Théétète, édit. d'Estienne, t. I^{er}, p. 173 ; Pensées de Platon, p. 251. (J. V. L.)

751 Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons ; si les astres ont un mouvement propre, ou sont emportés par une force étrangère ; d'où vient que la lune croît et décroît régulièrement ; et comment la discorde des éléments fait l'harmonie de l'univers. (HOR., Epist., I, XII, 16.)

752 Mais comment une impression spirituelle peut s'insinuer ainsi dans un sujet corporel et solide, c'est ce que l'homme n'a jamais su, etc. — Faulsée vient de fausser ou faulser, lorsqu'il signifie percer tout outre, comme dans cet exemple : Il luy donna un si grand coup de lance, qu'il faulsa escu et haubert. (NICOT.) (C.)

753 Tous ces mystères sont impénétrables à la raison humaine, et restent cachés dans la majesté de la nature. (PLINE, II, 37.)

754 La manière dont les esprits sont unis aux corps est tout à fait merveilleuse, et ne peut être comprise par l'homme ; et cette union est l'homme même. (S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, XXI, 10.)

755 De Diogène d'Apollonie. (SEXT. EMPIRIC., Pyrrhon. Hypotyp., III, 4.) (C.)

756 Gens qui se remplissent l'esprit d'opinions dont ils ignorent les fondements, qui s'entêtent de mots, qui n'aiment et ne voient que les apparences des choses. — Cette définition est prise de Platon, qui les a caractérisés très-particulièrement à la fin du cinquième livre de sa République. (C.)

757 DIOGÈNE LAERCE, I, 24.

758 La nature de l'âme est un problème : naît-elle avec le corps ? s'y insinue-t-elle au moment de la naissance ? périt-elle avec nous par la dissolution de ses parties ? va-t-elle visiter le sombre empire ? enfin, les dieux la font-ils passer

dans les corps des animaux ? On l'ignore. (LUCRÈCE, I, 113.)

759 C'est-à-dire : La raison humaine a appris à Cratès et à Dicéarque qu'il n'y avoit absolument point d'âme, mais que le corps s'ébranloit, etc. (Voy. SEXTUS EMPIR., Pyrrhon. Hypotyp., II, 5 ; CIC., Tusc. quæst., I, 10.) (C.)

760 Traité des Lois, X, p. 668. (C.)

761 Thalès entendoit aussi, et qui se meut de soi-même, φύσιν ἀεικίνητον, ἢ αὐτοκίνητον. (PLUTARQUE, de Plac. philos., IV, 2.) Là se trouve ensuite l'opinion du médecin Asclépiade, συγγυμνασίαν τῶν αἰσθήσεων. (J. V. L.)

762 MACROBE, in Somn. Scip., I, 14. (C.)

763 CIC., Tusc. quæst., I, 9. (C.)

764 Il vomit son âme de sang. (VIRG., Énéide, IV, 349.)

765 DIOGÈNE LAERCE, VIII, 156. (C.)

766 On cite là-dessus le traité de Galien, Quod animi mores sequantur corporis temperamentum ; mais Némésius (de Natura hominis, ch. II, p. 57, édit. d'Oxford) rapporte un passage de Galien où ce médecin déclare qu'il n'ose rien affirmer sur la nature de l'âme ; et les notes de cette édition font connoître plusieurs passages qui prouvent clairement la même chose. (C.)

767 Les âmes ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est céleste. VIRG., Énéide, VI, 730.)

768 MACROBE, in Somn. Scip., I, 14. (C.)

769 LACTANCE, de Opif. Dei, ch. XVII, n° 5. (C.)

770 Montaigne paroît attribuer ici à Zénon l'opinion d'Aristote (CIC., Tusc. quæst., I, 10). (C.)

771 STOBÉE, Eclog. phys., I, 40. (C.)

772 MACROBE, in Somn. Scip., I, 14. (C.)

773 Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs harmonie. (LUCRÈCE, III, 100.)

774 CIC., Tusc. quæst., I, 10. (C.)

775 De Opif. Dei, ch. XVII, au commencement. (C.)

776 Natur. quæst., VII, 14. (C.)

777 Un Dieu seul peut savoir quelle est la vraie. (CIC, Tusc. quæst., I, 11.)

778 Lib. de Anima, ch. I, p. 1048, édit. de Paris, 1604. (C.)

779 DIOGÈNE LAERCE, IX, 7. (C.)

780 PLUTARQUE, des Opinions des philos., IV, 5. (C.)

781 SEXTUS EMPIRICUS, adv. Mathem., p. 201. (C.)

782 Ainsi l'on dit que la santé appartient à tout le corps, et pourtant elle n'est pas une partie de l'homme en santé. (LUCRÈCE, III, 103.)

783 C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur ; c'est là que l'on éprouve les douces émotions du plaisir. (LUCRÈCE, III, 142.)

784 PLUTARQUE, des Opinions des philos., IV, 5. (C.)

785 ID., ibid.

786 ID., ibid.

787 Genes., IX, 4 ; Levitic., VII, 26 ; XVII, 11 ; Deuteron., XII, 23, etc. (J. V. L.)

788 PLUTARQUE, des Opinions des philos., IV, 5. (C.)

789 Pour la figure de l'âme et le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connoître. (CIC., Tusc. quæst., I, 28.)

790 GALIEN, de Placitis Hippocratis et Platonis, II, 2. (C.)

791 SÉNÈQUE, Epist. 57. (C.)

792 De l'italien trappola, une souricière. (C.)

793 Vie de Thésée, préambule. (C.)

794 Le bord, l'extrémité, ora. (NICOT.) Le dictionnaire de l'Académie admet encore cette phrase : « Il étoit à l'orée du bois. » (J. V. L.)

795 DIOGÈNE LAERCE, IV, 40. (C.)

796 CIC., de Nat. deor., II, 37. (J. V. L.)

797 ID., ibid., III, 9. (C.)

798 ID., ibid., III, 9 ; II, 12. (J. V. L.)

799 Dans le premier Alcibiade, p. 129, E. — C'est Socrate qui, par ses arguments, réduit Alcibiade à le dire. (C.)

800 On ne peut rien dire de si absurde, qui n'ait été dit par quelque philosophe. (CIC., de Divinat., II, 58.)

801 L'édition de 1588, fol. 228, ajoute ici : « (car i'ay choisi ce seul exemple pour le plus commode à tesmoigner nostre foiblesse et vanité.) » L'analyse suivante de la doctrine de Platon est prise de la seconde partie du Timée, ou simplement de Diogène Laërce (III, 67). (J. V. L.)

802 Le soleil ne s'écarte jamais, dans sa course, du milieu des cieux, et pourtant il éclaire tout de ses rayons. (CLAUDIEN, de Sexto consul. Honorii, v. 411.)

803 L'autre partie de l'âme, répandue par tout le corps, est soumise à l'intelligence, et se meut au gré de cette puissance suprême. (LUCRÈCE, III, 144.)

804

Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde, Dieu circule partout, et son âme féconde

A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et, retournant aux cieux en globes de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.
(VIRG., Géorg., IV, 221, trad. de Delille.)

805 La vertu de ton père t'a été transmise avec la vie. — Je ne connois pas l'auteur de ce vers. (C.)

806 D'un père plein de valeur naît un fils courageux.
(HOR., Od., IV, IV, 29.)

807 Enfin, pourquoi le lion transmet-il à sa race sa férocité ? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards ; aux cerfs, la fuite et la timidité ?... si ce n'est que l'âme ayant, comme le corps, son germe et ses éléments, les qualités de l'âme croissent et se développent en même temps que celles du corps ? (LUCRÈCE, III, 741-746.) PLUTARQUE, Pourquoi la justice divine, etc., ch. XIX. (C.)

808 Si l'âme s'insinue dans le corps au moment où il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée ? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions ? (LUCRÈCE, III, 671.)

809 Dans le Phédon, p. 382. (C.)

810 Car, si ses facultés sont tellement altérées, qu'elle ait entièrement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, cet état diffère bien peu, ce me semble, de celui de la mort. (LUCRÈCE, III, 674.)

811 République, X, p. 615. (C.)

812 Nous sentons qu'elle naît avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. (LUCRECE, III, 446.)

813 Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade, et se rétablir par les secours de la médecine. (LUCRÈCE, III, 509.)

814 Déplacée, tirée de son assiette. « Estre desmeu et destourné de son opinion, demoveri de sententia. » (NICOT.) (C.)

815 Il faut que l'âme soit corporelle, puisque nous la voyons sensible à toutes les impressions des corps. (LUCRÈCE, III, 176.)

816 L'âme est troublée, bouleversée, brisée par la force de ce poison. (LUCRÈCE, III, 498.)

817 La violence du mal répandue dans les membres trouble l'âme et la tourmente, comme le souffle impétueux des vents fait bouillonner la mer agitée. (LUCRÈCE, III, 491.)

818 Accident, qui est le mot qu'on trouve ici dans l'édition de 1587, à Paris, chez Jean Richer. — Accident par lequel l'âme d'un philosophe devient l'âme d'un fou, etc. (C.)

819 Souvent, dans les maladies du corps, la raison s'égare, la démence et le délire paroissent dans les discours ; quelquefois une pesante léthargie plonge l'âme dans un assoupissement profond et éternel ; les yeux se ferment, la tête s'abat. (LUCRÈCE, III, 464.)

820 Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un mutuel accord, une communauté de fonctions ! Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, l'autre indestructible, que vous prétendez réunir, pour les exposer ensemble aux plus funestes orages ! (LUCRÈCE, III, 801.)

821 Elle succombe avec lui sous le poids des ans. (LUCRÈCE, III, 459.)

822 CIC., de Divinat., II, 58. (C.)

823 Ainsi quelquefois les pieds sont malades sans que la tête ressente aucune douleur. (LUCRÈCE, III, 111.)

824 Metaphys., II, 1. (C.)

825 De Syros. (CIC., Tuscul, I, 16.) — Il est probable, d'après le passage de Cicéron, qu'il faut lire dans Montaigne : « du temps du roy Tullius. » (J. V. L.)

826 C'est la promesse agréable d'un bien dont ils ne nous prouvent guère la certitude. (SÉNÈQUE, Epist. 102.)

827 Lois, X, 13, édit. d'Estienne, t. II, p. 905, A ; Pensées de Platon, p. 110. (J. V. L.)

828 Estançonner, appuyer, étayer. (NICOT.) — S'estançonner par ses inventions, c'est assurer, renforcer son existence par ses propres imaginations. (C.)

829 Ce sont les rêves d'un homme qui désire, mais qui ne prouve pas. (CIC., Acaclem., II, 38.)

830 Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. (S. PAUL, Corinth., I, I, 19.)

831 Les ténèbres dans lesquelles la vérité se cache, exercent l'humilité, ou domptent l'orgueil. (S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, XI, 22.)

832 Et qui sondera de nouveau. — Retenter, du latin retentare, éprouver, essayer à plusieurs reprises. SÉNÈQUE, Epist. 72 : « Sed diu non retentavi memoriam meam. » (J. V. L.)

833 Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'âme, nous comptons beaucoup sur le consentement général des hommes qui craignent les dieux infernaux, ou qui les honorent. Je profite de cette persuasion publique. (SÉNÈQUE, Epist. 117.)

834 Ils prétendent que nos âmes ne vivent que comme des corneilles, longtemps, mais non pas toujours. (CIC., Tusc. quæst., I, 31.)

835 En Perse, dans l'Indoustan, et ailleurs. (C.)

836 DIOGÈNE LAERCE, VIII, 4, 5. (C.)

837 O mon père ! est-il vrai que des âmes retournent d'ici sur la terre, et qu'une enveloppe corporelle les appesantit de nouveau ? Qui peut inspirer à ces malheureux cet excès d'amour pour la vie ? (VIRG., *Enéide*, VI, 719.)

838 De quelques faiseurs d'horoscope, *genethliaci quidam*. Le passage se trouve dans S. Augustin (*de Civit. Dei.*, XXII, 28). (C.)

839 LACTANCE, *Div. instit.*, VII, 23. (C.)

840 Dans le *Ménon*, p. 16 et 17. (C.)

841 Dans le *Timée*. Voy. les *Pensées* de Platon, p. 86. J V. L.)

842 Il est ridicule de s'imaginer que les âmes se trouvent prêtes au moment précis de l'accouplement des animaux et de leur naissance ; qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et que chacune se dispute l'avantage d'être introduite la première. (LUCRÈCE, III, 777.)

843 *Vie de Romulus*, ch. XIV, traduction d'Amyot. (C.)

844 DIOGÈNE LAERCE, II, 17. (C.)

845 PLUTARQUE, *des Opinions des philos.*, V, 3. Les citations suivantes sont, prises dans le même chapitre. (C.)

846 Plutarque, ou l'auteur du traité des *Opinions des philosophes* (V, 5), joint sur cet article Zénon avec Aristote, et dit expressément que Démocrite étoit. de l'opinion contraire. (C.)

847 On peut conclure de ce passage que la mère de Montaigne étoit ou croyoit être accouchée de lui au onzième mois de sa grossesse. (A. D.)

848 Comme si celui qui ignore sa propre mesure, pouvoit entreprendre de mesurer quelque autre chose. (PLINE, Nat. Hist., II.)

849 SEXTUS EMPIR., adv. Math., p. 148. (C.)

850 DIOGÈNE LAERCE, I, 36. (C.)

851 On croit, comme nous l'avons dit plus haut, que Montaigne adressoit cette Apologie de Sebond à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre. (J. V. L.)

852 Cet aveu de Montaigne est très-remarquable. On peut conclure de ses propres paroles que, dans les disputes philosophiques en général, mais particulièrement dans celles où la religion est intéressée, il ne faut faire valoir l'incertitude de nos connoissances et se réfugier sous l'étendard du pyrrhonisme, que lorsque, pressé de toutes parts, on n'a plus aucune bonne raison à alléguer en faveur de son opinion. (N.)

853 HÉRODOTE, III, 78. (J. V. L.)

854

Par trop subtiliser, on s'égare soi-même, (PETRARCA, canz. XI, V. 48, édit. de Venise, 1756.)

855 La réserve. « Homme attrempé, qui garde mesure en tout ce qu'il fait et dit. » (NICOT.)

856 PLUTARQUE, contre Colotès, ch. XXVII. (J. V. L.)

857 Lois, IX, p. 874. (C.)

858 Des œillères, des garde-vue. (E. J.)

859 Ou, comme dans l'édition n-4° de 1588, fol. 234 : « que de iecter vostre iugement à cette liberté, desreglee. »

860 Qu'ayant épousé certains dogmes dont ils ne peuvent se départir, ils sont forcés d'admettre et de défendre des

conséquences qu'ils n'approuvent pas. (CIC., Tusc. quæst., II, 2.)

861 Ce mot est formé de domifier, terme d'astrologie, qui signifie partager le ciel en douze maisons, pour dresser un thème céleste ou un horoscope : du latin, domus, maison, et facere, faire. (E. J.)

862 La mensale est, en terme de chiromancie, une ligne qui traverse le milieu de la main, depuis l'index jusqu'au petit doigt. — L'enseigneur, l'indicateur. (E. J.)

863 Comme la cire du mont Hymette s'amollit au soleil, et, prenant sous le doigt qui la presse mille formes différentes, devient plus maniable à mesure qu'elle est maniée. (OVIDE, Metam., X, 284.)

864 Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre : la compréhension est la même pour tout ; elle n'a point de degrés. (CIC., Academ., II, 41.)

865 Vulcain combattoit contre Troie, mais Troie avoit pour elle Apollon, (OVIDE, Trist., I, II, 5.)

866 Ou, beaucoup plus véritable et plus ferme, comme il y a dans l'édition in-4° de 1588, fol. 235 verso. Montaigne veut dire ici que l'opinion des pyrrhoniens est plus liée, et se soutient mieux que celle des académiciens. (C.)

867 Montaigne a raison ; mais comme cette inclination, cette propension à une proposition plutôt qu'à une autre est une chose nécessaire et forcée dans l'examen de toutes les questions, il s'ensuit qu'il n'y a jamais eu chez les anciens, et qu'il n'y aura jamais chez les modernes un seul pyrrhonien, et que la secte des sceptiques est une secte impossible. (N.)

868 Entre les apparences vraies ou fausses, pour l'assentiment de l'esprit, il n'y a point de différence. (CIC., Academ., II, 28.)

869 La dernière nous dégoûte des premières, et les décredite dans notre esprit. (LUCRÈCE, V, 1413.)

870 Montaigne emploie ici ce mot elliptiquement, et peut-être d'après l'usage de son pays et de son temps, pour, ne pourroit pas tenir. Nous disons encore, par une ellipse presque semblable : Il n'en peut plus. (J. V. L.)

871 Texte de 1588 ; celui de 1695, p. 370, porte fautive. (J. V. L.)

872 PLUTARQUE, Apophthegmes des Lacedémoniens. Montaigne change la traduction d'Amyot. (J. V. L.)

873 Qu'il jouisse de ce bonheur. (Traduction de Montaigne, dans son édition de Bordeaux, 1580, p. 336, et dans celle de Paris, 1588, fol. 237 verso.)

874

Les pensers des mortels, et leur deuil, et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.
Vers traduits par Cicéron de l'Odyssée d'Homère (XVIII, 135), et que saint Augustin a conservés (de Civit. Dei, V, 8). (J. V. L.)

875 Le tournent et le virent en tout sens. (E. J.)

876 Qui ne m'inquiète guère de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée, et pourquoi Tiridate est dans les alarmes. (HOR., Od., I, XXVI, 3.)

877 Comme une foible barque surprise, en pleine mer, par la fureur de la tempête. (CATULLE, Epigr., XXV, 12.)

878 Ajax fut toujours brave ; mais il ne le fut jamais tant que dans sa fureur. (CIC., Tusc. quæst., IV, 23.)

879 De même que l'on juge du calme de la mer, quand sa surface n'est agitée par aucun souffle de vent ; ainsi l'on peut assurer que l'âme est tranquille quand nulle passion ne peut l'émouvoir. (CIC., Tusc. quæst., V, 6.)

880 PLATON, Phédrus, p. 224. (C.)

881 CIC., de Divinat., I, 57. (C.)

882 La philosophie.

883 Infidèle, peu digne de foi. (E..J.)

884 Diminuer et s'aplanir. (C.)

885 Ainsi la mer, dans son double mouvement, tantôt s'élançe vers la terre, inonde les rochers d'écume, et va couvrir la grève la plus éloignée ; tantôt, retournant sur elle-même, entraîne dans son reflux rapide les pierres qu'elle avoit apportées, et, abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. (VIRG., Énéide, XI, 624.)

886 PLUTARQUE, de la Face de la lune, ch. IV. Mais comme il n'y a point de Cléanthe samien, et que cette opinion astronomique fut celle d'Aristarque de Samos, Coste propose avec raison d'adopter dans Plutarque la correction faite par Ménage (ad Diog. Laert., VIII, 85). Il auroit dû remarquer aussi que les meilleurs interprètes de Cicéron (Academ., II, 39) lisent Hicetas au lieu de Nicetas. (J. V. L.)

887 Ainsi le temps change le prix des choses : ce qui fut estimé, tombe dans le mépris ; tandis que l'objet d'un long dédain s'élève, et est estimé à son tour : on le désire de plus en plus, on le vante, on l'admire, et il se place au premier rang dans l'opinion des hommes. (LUCRÈCE, V, 1275.)

888 De matiere, forme, et privation. (Édit. de 1588, fol. 240 verso.)

889 D'être deboutés, jetés dehors, chassés.

890 Fameux alchimiste, né dans le canton de Schwitz en 1493. Appelé en 1526 à une chaire de l'université de Bâle, il commença par brûler publiquement les ouvrages d'Avicenne et de Galien, disant que les cordons de sa

chaussure en savoient autant qu'eux. Il fut consulté par Érasme, et méprisé de presque tout le monde ; il annonçoit la pierre philosophale, et il mourut à l'hôpital de Saltzbourg, en 1541. Le recueil volumineux de ses œuvres est un grimoire qu'on ne lit plus. (J. V. L.)

891 Jacques Peletier, mathématicien, poëte et grammairien, naquit au Mans en 1517, et mourut à Paris en 1582. Il mérita de son temps quelque célébrité, et fut lié aussi avec Théodore de Bèze, Ronsard, Saint-Gelais, Fernel, etc. (J. V. L.)

892 C'est l'hyperbole, et les lignes droites, qui, ne pouvant arriver à se joindre à elle, ont été, pour cela même, nommées asymptotes. Voy. les Coniques d'Apollonius, liv. II, prop. 1, et la prop. 14, où cet ancien mathématicien a démontré que les asymptotes et l'hyperbole ne peuvent jamais venir à se toucher, quoiqu'elles s'approchent l'une de l'autre à l'infini. Les mathématiciens n'ont pas besoin qu'on leur développe cette démonstration, qu'ils reconnoissent tous pour incontestable ; et ceux qui ne le sont pas, doivent s'en rapporter à la, décision des savants. (C.)

893 Car on se plaît dans ce qu'on a, et on le croit préférable à tout le reste. (LUCRÈCE, V, 1411.)

894 C'est-à-dire : il reste présentement à savoir.

895 Dans le dialogue intitulé le Politique, p. 269. (C.)

896 HÉRODOTE, II, 142, 143, etc. (J. V. L.)

897 Celle de Platon. (Voy. le Timée.) (J. V. L.)

898 DIOGÈNE LAERCE, IX, 8. (C.)

899 Comme individus, ils sont mortels ; comme espèce, immortels. (APULÉE, de Deo Socratis.)

900 Sur cette lettre d'Alexandre, aujourd'hui perdue, on peut consulter saint Augustin, de Civit. Dei, VIII, 5 ; XII, 10 ; de Consensu evangelist., I, 23 ; saint Cyprien, de Vanit. idol., ch. XXI ; Minucius Félix, Octav., ch. XXI ; J. A. Fabricius, Biblioth. Græc., II, x, 17. Le prêtre égyptien dont il étoit parlé dans cette lettre se nommoit Léon. Le savant Jablonsky (Prolegom. ad. Panth. Ægypt., 15, 16) croit que la lettre même étoit un ouvrage apocryphe des premiers chrétiens. (J. V. L.)

901 CIC., de Divinat., I, 19 ; DIODORE, II, 31. (C.)

902 Nat. Hist., XXX, 1. (C.)

903 Dans son Timée, p. 524. (C.)

904 Montaigne entasse ici tous ces rapports, tels qu'il les a trouvés dans certaines relations, sans se mettre en peine d'examiner s'ils sont réels, ou uniquement fondés sur l'ignorance et la prévention des Espagnols. On peut voir encore ces prétendus rapports, détaillés à peu près de la même manière que Montaigne nous les donne ici, dans l'Histoire de la Conquête du Mexique, écrite par Antonio Solis ; dans l'Histoire des Guerres civiles des Espagnols en Amérique, extraite du Commentaire royal de l'Inca Garcilasso de la Vega. (C.)

905 Nous maintenons, nous prétendons.

906 Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. (VÉGÈCE, I, 2.)

907 PLATON, Timée. (Voy. les Pensées de Platon, p. 394.) (J. V. L.)

908 L'air d'Athènes est subtil, et l'on croit que c'est ce qui donne aux Athéniens tant de finesse : à Thèbes, l'air est épais ; aussi les Thébains ont-ils plus de vigueur que d'esprit. (CIC., de Fato, ch. IV.)

909 HÉRODOTE, IX, 121. (J. V. L.)

910 Est-ce la raison qui règle nos craintes et nos désirs ? Qui jamais conçut un projet sous des auspices assez favorables pour ne s'être pas repenti de l'entreprise, et même du succès ? (JUVÉN., Sat., X, 4.)

911 PLATON, second Alcibiade, p. 42. (C.)

912 Nous voulons une épouse, et la voulons féconde ; mais ce sont les dieux qui savent quelle sera la mère, quels seront les enfants. (JUVÉN., Sat., X, 352.)

913 Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudrait échapper à ses richesses, et déteste ses vœux imprudents. (OVIDE, Métam., XI, 128.)

914 HÉRODOTE, I, 31. (J. V. L.)

915 PLUTARQUE, Consolation à Apollonius, ch. XIV. (C.)

916 Ta verge et ton bâton m'ont consolé. (Psalm. XXII, 4.)

917 Croyez-moi, laissons faire aux dieux ; ils savent ce qui nous convient, ce qui peut nous être utile : l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. (JUVÉN., Sat., X, 346.)

918 S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, XIX, 2.

919 Or, dès qu'on ne s'accorde pas sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. (CIC., de Finib., V, 5.)

920 Il me semble voir trois convives de goûts différents : que leur donnerai-je ? que ne leur donnerai-je pas ? Vous refusez ce qu'un autre demande, et ce que vous voulez déplaît aux deux autres. (HOR., Epist., II, II, 61.)

921 Ne rien admirer, Numicius, c'est presque le seul moyen d'assurer son bonheur. (HOR., Epist., I, VI, 1.)

922 Morale à Nicomaque, IV, 3, p. 72, édit. de M. Coray. (J. V. L.)

923 SEXTUS EMPIR., Pyrr. Hypotyp., I, 33. (C.)

924 Mot grec qui signifie tranquillité parfaite, absolue indifférence, ἀδιαφορία, autre terme de la philosophie pyrrhonienne. (C.)

925 Juste Lipse, savant Belge, qui fut en commerce de lettres avec Montaigne, a rempli du moins une partie de ce vœu dans son grand ouvrage sur le stoïcisme, Manuductio ad stoicam philosophiam. Ce travail ne parut qu'en 1604, douze ans après la mort de Montaigne ; et il est probable qu'il l'auroit peu satisfait. (J. V. L.)

926 En effet, de 1534 à 1558, Montaigne avoit pu voir les Anglois, ou plutôt la cour d'Angleterre, changer quatre fois de religion. (J. V. L.)

927 Ce dieu, c'est Apollon. (Voy. XÉNOPHON, Mémoires sur Socrate, I, III, 1.)

928 « Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne ! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà. » (Pensées de PASCAL.)

929 De la Républ., I, p. 338. (C.)

930 Il est, dit-on, des peuples où la mère s'unit à son fils, la fille à son père, et où l'amour resserre les liens sacrés de la nature. (OVIDE, Métam., X, 331.)

931 Il ne reste plus rien qui soit véritablement nôtre : ce que j'appelle nôtre n'est qu'une production de l'art.

932 SEXTUS EMPIR., Pyrr. Hypotyp., III, 24. (C.)

933 DIOGÈNE LAERCE, II, 78. (C.)

934 ID., II, 67. (C.)

935 ID., II, 68 ; HORACE, Epist., I, XVII, 1. (C.)

936 Est-ce donc la guerre que tu nous apportes, ô rive hospitalière ? c'est pour la guerre qu'on arme les coursiers ; c'est la guerre que nous présagent ces fiers animaux. Mais quelquefois aussi on les attèle à un char, et le frein les habitue à marcher ensemble sous le même joug : j'espère encore la paix. (VIRGILE, Énéide, III, 539.)

937 DIOGÈNE LAERCE, I, 63. (C.)

938 ID., II, 35. (C.)

939 SEXTUS EMPIR., Pyrrh. Hypotyp., III, 24 ; PLUTARQUE, Vie de Cicéron, ch. XXVI ; JUVÉNAL, I, 105, etc. (J. V. L.)

940 SEXTUS EMPIR., ibid., I, 14 ; III, 24. (C.)

941 ID., ibid.

942 Il règne entre certains peuples une haine furieuse, parce que les uns adorent des dieux que les autres détestent, et que chacun pense qu'il n'y a de dieux que les siens. (JUVÉNAL, XV, 37.)

943 Deux célèbres jurisconsultes du quatorzième siècle, qui tous deux se débordèrent en torrent, dit Pasquier, en l'explication du droit. Le premier naquit à Sasso-Ferrato ville d'Ombrie : le second, qui fut disciple de Bartole, étoit de Pérouse. (J. V. L.)

944 PLUTARQUE, Règles et préceptes de santé, ch. v. — Mais le philosophe Arcésilas ne dit cela que pour blâmer également toute sorte de débauche. « Il souloit dire contre les paillards et luxurieux, qu'il ne peult chaloir de quel costé on le soit, pource qu'il y a, ajoute Plutarque, fidèlement traduit par Amyot, autant de mal à l'un qu'à l'autre. » (C.)

945 A l'égard des plaisirs obscènes, Épicure pense que, si la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang qu'à l'âge et à la figure. (CIC., Tusc. quæst., V, 33.) — Les stoïciens ne pensent pas que des amours saintement réglés soient interdits au sage. (CIC., de Finib. bonor. et mal., III, 20.) — Voyons, disent les stoïciens, jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. (SÉNÈQUE, Epist. 123.)

946 CIC., Tusc. quæst., IV, 34. (C.)

947 PLUTARQUE, Contredits des philosophes stoïques, ch. XXXI. (C.)

948 HÉRODOTE, VI, 129. (J. V. L.)

949 C'est faire une double fourche, en se tenant la tête en bas sur les deux mains, et les pieds en l'air, contre un arbre ou un mur. Ce jeu d'enfant s'appelle aujourd'hui faire l'arbre fourchu, ou la bourrée, (E. J.)

950 DIOGÈNE LAERCE, VI, 94. (C.)

951 Ravaler, déprécier. — Affoler, blesser, lædere, debilitare. (NICOT.)

952 Jadis mari d'Aufidia, Scévinus, te voilà son galant, aujourd'hui qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisoit quand elle étoit à toi : d'où vient qu'elle te plaît depuis qu'elle est à un autre ? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre ? (MARTIAL, III, 70.)

953 Dans toute la ville, ô Cécilianus ! il ne s'est trouvé personne qui voulût gratis approcher de ta femme, tant qu'on en avoit la liberté ; mais, depuis que tu la fais garder, les amants l'assiègent : tu es un homme ingénieux ! (MARTIAL, I, 74.)

954 Ce conte qu'on fait de Diogène le cynique se débite tous les jours en conversation, et a passé dans plusieurs livres modernes : mais, si l'on en croit Bayle, « il n'est fondé sur le témoignage d'aucun ancien écrivain. » (Voy. son Dictionnaire, art. Hipparchia, rem. D, p. 1473, édit. de 1720.(C.)

955 S. ADGUSTIN, De Civit. Dei, XIV, 20. — Le passage latin de ce saint évêque est pour le moins aussi licencieux que le françois de Montaigne. (C.)

956 DIOGÈNE LAERCE, VI, 69. (C.)

957 ID., VII, 58. (C.)

958 ID., VI, 96. (C.)

959 SEXTUS EMPIR., Pyrr. Hypotyp., I, 29 et 32. (C.)

960 C'est-à-dire : voilà pourquoi le style obscur et équivoque est d'un usage si fréquent et si ancien.

961 Landy ou landit se prend ici pour le salaire que les écoliers donnoient à leur maître. Il signifie aussi la foire de S. Denis. (Voy. MÉNAGE, dans son Dictionnaire étymologique.) (C.) — Coste auroit dû ajouter que ce salaire, ou présent du landy, s'appeloit ainsi parce qu'il se donnoit à l'époque de la fête et de la foire du landy ; que c'est pour cela qu'on traduisoit, en latin, landy par minerval ; et qu'on appeloit, en terme d'écolier, frippelandis, les écoliers qui frustroient leurs régents de ce présent. (E. J.)

962 Et on le met en opposition à lui-même, etc. — C'est ce qu'emporte ici le mot *differenter*, que je n'ai pu trouver que dans le Dictionnaire françois et anglois de Cotgrave. (C.)

963 SEXTUS EMPIR., Pyrrh. Hypotyp., I, 29. (C.)

964 ID., *adv. Math.*, ch. CLXIII. (C.)

965 Ou Cyrénaïques. (Voy. CICÉRON, *Academ.*, II, 7.) (C.)

966 CIC., *Academ.*, II, 46. (C.)

967 C'est le résultat de ce que Platon dit au long dans le *Phédon*, p. 66, etc., et dans le *Théétète*, p.186, etc. (C.)

968 Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain. (LUCRÈCE, V, 103.)

969 Vous serez convaincu que la connoissance de la vérité nous vient primitivement des sens, et qu'on ne peut en récuser le témoignage.... Quel autre guide mérite plus notre confiance ? (LUCRÈCE, IV, 479, 483.)

970 *Academ.*, II, 27. (C.).

971 PLUTARQUE, *Contredits des philosophes stoïques*, ch. IX. (C.)

972 L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, et le toucher l'ouïe ? le goût nous préservera-t-il des surprises du tact ? l'odorat et la vue pourront-ils le réformer ? (LUCRÈCE, IV, 487.)

973 Chacun d'eux a sa puissance à part, et sa force particulière. (ID., *ibid.*, 490.)

974 Ne le saisissent, ne le conçoivent de près, ni de loin.

975 La bute : ce mot a signifié, 1° la butte où l'on tire de l'arquebuse ; 2° l'exercice même de l'arquebuse : c'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici. (E. J.)

976 Balle pour le jeu de paume.

977 Qu'il a tiré haut, ou à côté du but. (E. J.)

978 Que nous ayons à regretter, qui nous manque.

979 SEXTUS EMPIR., Pyrrh. Hypotyp., I, 14. (C.)

980 Montaigne vient de traduire ces vers. (LUCRÈCE, V, 577.)

981 Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent... Ne leur imputons donc pas les erreurs de l'esprit. (LUCRÈCE, IV, 380, 387.)

982 CIC., Academ., II, 25. (C.)

983 C'est-à-dire : au jugement des épicuriens. (C.)

984 Les rapports des sens sont vrais en tout temps. Si la raison ne peut expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près paroissent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation : car, ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts de la raison ; la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. (LUCRÈCE, IV, 500.)

985 Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveroient un libre passage, ne nous paroissent de loin qu'une même masse ; et, quoique très-distantes l'une de l'autre, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les collines et les campagnes que nous côtoyons, en naviguant à pleines voiles, semblent fuir vers la poupe... Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, le cheval vous paroîtra emporté par une force étrangère contre le courant. (LUCRÈCE, IV, 308, 390, 421.)

986 DIOG. LAERCE, IV, 23. (C.)

987 Ne fut pas blâmable, n'eut pas tort. (E. J.)

988 DIOG. LAERCE, IV, 36. (C.)

989 Nous sommes séduits par la parure ; l'or et les pierreries cachent les défauts : une jeune fille est la moindre partie de ce qui plait en elle. Souvent on a peine à trouver ce qu'on aime, sous ces riches ornements : c'est l'égide avec laquelle l'amour et l'opulence éblouissent nos yeux. (OVIDE, de Remed. amor., I, 343.)

990 Il admire ce qu'il a lui-même d'admirable L'insensé ! il se désire lui-même ; il est l'objet de ses vœux, de ses louanges, et brûle des feux qu'il a lui-même allumés. (OVIDE, Métam., III, 424.)

991 Il la couvre de baisers, et croit qu'elle y répond ; il la saisit, il l'embrasse ; il se figure que ses membres cèdent à l'impression de ses doigts, et craint d'y laisser une empreinte livide en les serrant trop vivement. (OVIDE, Métam., X, 256.) — Il y a dans Ovide : loquiturque, tenetque.

992 De sorte qu'on ne peut regarder en bas, que la tête ne tourne, et que l'esprit ne se trouble. (TITE LIVE, XLIV, 6.)

993 Democrite. (CIC.. de Finib. bon. et mal., V, 29.) Mais Cicéron n'en parle là que comme d'une chose incertaine ; et Plutarque (de la Curiosité, ch. XI) dit positivement que c'est une fausseté. (C.)

994 Au rapport de Plutarque, dans son traité Comment il faut ouïr, ch. II, version d'Amyot. (C.)

995 Il arrive souvent que tel spectacle, tel son, tel chant, remuent fortement les esprits ; et souvent aussi la douleur et la crainte produisent le même effet. (CIC., de Divinat., I, 37.)

996 Protocole, dit Nicot, signifie, entre autres choses, « celui qui porte le roollet par derriere et à l'espaule d'un qui. harangue, ou iouë en farces et moralitez, pour les redresser et remettre au fil de leur harangue, ou roollet, quand ils varient, ou demeurent court : posticus summonitor. » C'est ce que nous appelons aujourd'hui un souffleur. — Ce que Montaigne dit ici est tiré de Plutarque, dans le traité Comment il faut refréner la colère, ch. VI de la traduction d'Amyot. (C.)

997 Alors on voit (comme Penthée) deux soleils et deux Thèbes. (VIRG., Énéide, IV, 470.)

998 Souvent nous voyons la laideur et la difformité captiver les cœurs et fixer les hommages. (LUCRÈCE, IV, 1152.)

999 Les corps même les plus exposés à la vue, si l'âme ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avoient toujours été à une très-grande distance. (LUCRÈCE, IV, 812.)

1000 PLUTARQUE, des Opinions des philosophes, IV, 10. (C.)

1001 Entre ces effets, il y a une telle différence, que ce qui nourrit les uns, est pour les autres un poison mortel. Ainsi le serpent, à peine humecté de la salive de l'homme, périt et se dévore lui-même. (LUCRÈCE, IV, 638.)

1002 Nat. Hist, XXXII, 1. (C.)

1003 Tout paroît jaune à ceux qui ont la jaunisse. (LUCRÈCE, IV, 333.)

1004 SEXTUS EMPIR., Pyrrh. Hypotyp., I, 14. (C.)

1005 Nous voyons aux lampes une double lumière ; nous voyons les hommes avec deux corps et deux visages. (LUCRÈCE, IV, 451.)

1006 SEXTUS EMPIR., Pyrrh. Hypotyp., I, 14. (C.)

1007 C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et bruns, qui, suspendus à des poutres, couvrent nos théâtres, et flottent au gré de l'air dans leur vaste enceinte : l'éclat de ces voiles se réfléchit sur les spectateurs ; la scène en est frappée ; les sénateurs, les femmes, les statues des dieux, sont teints d'une lumière mobile. (LUCRÈCE, IV, 73.)

1008 SEXTUS EMPIR., Pyrrh. Hypotyp., I, 14.

1009 ID., ibid.

1010 SÉNÈQUE, Natur. quæst., I, 16. (C.)

1011 Comme les aliments qui se filtrent dans nos membres périssent en formant une nouvelle substance. (LUCRÈCE, III, 703.)

1012 SEXTUS EMPIR., Pyrrh. Hypotyp., I, 14. (C.)

1013 SEXTUS EMPIR., Pyrrh. Hypotyp., I, 14. (C.)

1014 Si, dans la construction d'un édifice, l'architecte se sert d'une règle fausse ; si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grâce, sans aplomb, sans proportion ; qu'une partie semble prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit. De même, si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugements seront trompeurs et illusoires. (LUCRÈCE, IV, 514.)

1015 C'est-à-dire au bout de nos inventions. Je trouve dans le Dictionnaire de Cotgrave, qu'être mis au rouet se dit proprement du lièvre qui, épuisé par une longue course, ne fait plus que tourner autour des chiens. (C.)

1016 Discrepance, du latin discrepantia, différence, disconvenance, diversité.

1017 Dans le Théétète, p. 130. (C.)

1018 Que toutes choses sont en vicissitude, transformation, etc. — Fluxion, de fluere, couler, s'échapper ; muance, de mutare, changer.

1019 Sujette à changer. — Labile, de labilis, tombant, caduc, fragile.

1020 SÉNÈQUE, Epist. 58 ; PLUTARQUE, dans son traité sur le mot Et, ch. XII. (C.)

1021 Tout ce passage, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est copié mot pour mot du traité de Plutarque sur le mot El, ch. XII, et dans les propres termes d'Amyot. (C.)

1022 Le temps change la face entière du monde ; un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier : nul être ne demeure constamment le même ; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions et les métamorphoses continuelles de la nature. (LUCRÈCE, V, 826.)

1023 Plutarque ne fait ici que transcrire et développer ces paroles du Timée : « Nous avons tort de dire en parlant de l'éternelle essence, Elle fut, elle sera ; ces formes du temps ne conviennent pas à l'éternité ; elle est, voilà son attribut. Notre passé et notre avenir sont deux mouvements : or l'immuable ne peut être de la veille ni du lendemain ; on ne peut dire qu'il fut ni qu'il sera ; les accidents des créatures sensibles ne sont pas faits pour lui, et des instants qui se calculent ne sont qu'un vain simulacre de ce qui est toujours. » (Voy. les Pensées de Platon, 2^e édit., p. 73.) (J. V. L.)

1024 SÉNÈQUE, Natur. quæst., T, Præfat. (C.)

1025 La terre et les villes reculent à mesure que nous nous éloignons du port. (VIRG., Enéide, III, 72.)

1026 Le vieux laboureur secoue, en soupirant, sa tête chauve ; il compare le temps passé avec le présent ; il envie le sort de ses pères, et parle sans cesse de la piété des anciens temps. (LUCRÈCE, II, 1165.)

1027 Tant de dieux en mouvement pour la vie d'un seul homme. (M. SENECA., Suasor., I, 4.)

1028 « Nous tenons à tout, nous nous accrochons à tout ; les temps, les lieux, les hommes, les choses, tout ce qui est, tout ce qui sera, importe à chacun de nous : notre individu n'est plus que la moindre partie de nous-mêmes... O homme ! resserre ton existence au dedans de toi. » (ROUSSEAU, Émile, liv. II.) On ne voit pas ici d'imitation directe, mais la pensée est la même. (J. V. L.)

1029 Au défaut des dieux, vogue sous mes auspices : tu ignores qui tu conduis, et voilà pourquoi tu te troubles. Fort de mon appui, précipite-toi à travers la tempête. (LUCAIN, V, 579.)

1030 César reconnoît enfin des périls dignes de son courage. Quoi ! dit-il, les immortels ont besoin de tant d'efforts pour perdre César ! Ils attaquent, de toute la fureur des mers, le frêle esquif où je suis assis ! (LUCAIN, V, 653.)

1031 Le soleil aussi, quand César mourut, prit part au malheur de Rome, et couvrit son front d'un voile lugubre. (VIRG., Géorg., I, 466.)

1032 Il n'existe pas une telle alliance entre le ciel et nous, qu'à notre mort la lumière des astres doive s'éteindre. (PLINE, Nat. Hist., II, 8.)

1033 A observer, à examiner si c'est une mort soudaine, ou qui vienne, pour ainsi dire, à pas comptés. (C.)

1034 Le cruel empereur qui vouloit faire sentir la mort à ses prisonniers, c'étoit Caligula, comme on peut voir dans

sa Vie, écrite par Suétone (ch. XXX) ; et c'est Tibère qui dit d'un prisonnier nommé Carvilius, qui s'étoit tué lui-même, qu'il lui étoit échappé : Carvilius me evasit. (SUÉTONE, Tibère, ch. LXI.) Mais ces deux monstres se ressemblent si fort en cruauté, qu'il est aisé de prendre l'un pour l'autre. (C.)

1035 Nous l'avons vu ce corps, qui, tout couvert de plaies, n'avoit pas encore reçu le coup mortel, et dont on ménageoit la vie expirante, par un excès inouï de cruauté. (LUCAIN, IV, 178.)

1036 Projetoit bien.

1037 LAMPRIDIUS, Heliogabal., ch. XXXIII. (J. V. L.)

1038 Courageux par nécessité. (LUCAIN, IV, 798.)

1039 Si on l'eût mis dans ce cas.

1040 A Corfinium, dans l'Abruzze citérieure, en latin Aprutium. Montaigne, dans son Voyage (t. II, p. 116), écrit ce mot de la même manière : « l'ouïs la nuict un coup de canon des la Brusse, au roïaume et au delà de Naples. » On voit aisément d'où vient l'erreur de ceux qui en avoient fait la Prusse, comme portent toutes les anciennes éditions des Essais. Le fait est pris de Plutarque (Vie de César, ch. x). (J. V. L.)

1041 TACITE, Annal., IV, 22. (J. V. L.)

1042 ID., ibid., VI, 48. (J. V. L.)

1043 PLUTARQUE, Nicias, ch. x. (C.)

1044 APPIEN, de Bello Mithrid., p. 21, édit. d'Estienne. (C.)

1045 TACITE, Annal., XVI, 15. (J. V. L.)

1046 XIPHILIN, Vie d'Adrien. (C.)

1047 In sermone nato... quisnam esset finis vitæ commodissimus, repentinum inopinatumque prætuleraat. (SUÉTONE, J. Cæsar, ch. LXXXVII.)

1048 Mortes repentinæ, hoc est summa vitæ felicitas. (Nat. Hist., VII, 53.)

1049 Je ne crains pas d'être mort, mais de mourir. (CIC., Tusc. quæst., I, 8.) C'est la traduction d'un vers d'Épicharme.

1050 Pensée. Du mot latin cogitatio, qui signifie pensée, a été fabriqué cogitation, qui se trouve dans Nicot. (C.)

1051 CORN. NÉPOS, Vie d'Atticus, ch. XXII. (C.)

1052 DIOGÈNE LAERCE, VIII, 176. (C.)

1053 Nous tournons. C'est ce que signifie rouer dans Nicot. (C.) — Il a encore cette signification en terme de marine : on dit rouer un câble, une manœuvre, pour les plier en rond, in orbem circumvolvere. Ainsi rouer, c'est tourner comme une roue. (E. J.)

1054 C'est tuer un homme, que de le sauver malgré lui. (HOR., de Arte poet., V. 467.)

1055 Tout ce récit est emprunté de Sénèque (Epist. 77). (C.)

1056 Voy. BAYLE, à l'article Buridan, Rem. (C.)

1057 PLUTARQUE, dans les Contredits des philosophes stoïques, ch. XXIV. (C.)

1058 Il n'y a rien de certain que l'incertitude, et rien de plus misérable et plus fier que l'homme. (PLINE, Nat. Hist., II, 7.) — C'est ainsi que Montaigne traduit ce passage dans sa première édition, Bourdeaux, 1580. (C.)

1059 Remascher, au figuré, c'est repasser plusieurs fois dans son esprit. (E. J.)

1060 SÉNÈQUE, Epist. 4. — La phrase suivante est aussi de Sénèque, (Epist. 98) : Le chagrin, d'avoir perdu une chose, et la crainte de la perdre, affectent également l'esprit.

1061 Si Danaé n'eût pas été renfermée dans une tour d'airain, jamais elle n'eût donné un fils à Jupiter. (OVIDE, Amor., II, XIX, 27.)

1062 Le plaisir, en toutes choses, reçoit un nouvel attrait du péril même qui devrait nous en éloigner. (SÉNÈQUE, de Benefic., VII, 9.)

1063 Galla, refuse-moi : l'amour se rassasie bientôt, si le plaisir n'est mêlé de tourment. (MARTIAL, IV, 37.)

1064 PLUTARQUE, Vie de Lycurgue, ch. XI. (J. V. L.)

1065 Et la langueur, et le silence, et les soupirs tirés du fond du cœur. (HOR., Epod., XI, 9.)

1066 PLUTARQUE, Vie de Pompée, ch. I. (C.)

1067 Ils serrent avec fureur l'objet de leurs désirs ; ils le blessent, et, d'une dent cruelle, impriment sur ses lèvres des baisers douloureux ;.... ils sont animés, par de secrets aiguillons, contre l'objet qui allume la fureur de leurs transports. (LUCRÈCE, IV, 1076.)

1068 La Marche d'Ancône, en Italie, où est Notre-Dame de Lorette. (C.)

1069 Saint-Jacques de Compostelle, en Galice. (C.)

1070 A Liège, ou aux eaux de Spa, près de Liège, appelées ici par Montaigne les bains d'Aspa. (C.)

1071 Marcia, fille de Marcius Philippus. Montaigne ajoute ici quelque chose au récit de Plutarque (Caton d'Utique, ch. VII) : il suppose que Caton « la desira quand elle feut à un aultre, » sans doute parce qu'il se hâta de la reprendre

après la mort d'Hortensius, à qui il l'avoit prêtée (ibid., ch. xv). César lui en avoit fait aussi de vifs reproches dans son Anti-Caton. (J. V. L.)

1072 Il dédaigne ce qui est à sa disposition, et poursuit ce qui fuit. (HOR., Sat., I, II, 108.)

1073 Si tu ne fais garder ta maîtresse, elle cessera bientôt d'être à moi. (OVIDE, Amor., II, XIX, 47.)

1074 Tu te plains de ton superflu, et moi de mon indigence. (TÉRENCE, Phorm., acte I^{er}, sc. III, V. 9.)

1075 Voulez-vous régner longtemps sur votre amant, dédaignez ses prières. (OVIDE, Amor., II, XIX, 33.)

1076 Amants, faites les dédaigneux : celle qui vous refusa hier, viendra elle-même s'offrir à vous. (PROPERCE, II, XIV, 19.)

1077 Rarus in publicum egressus ; idque velata parte oris, ne satiaret adspectum, vel quia sic decebat. (TACITE, Annal., XIII, 45.)

1078 Par la difficulté, comme ajoute l'édition in-4° de 1588, fol. 263.

1079 La bergère court se cacher entre les saules, mais auparavant elle veut être aperçue. (VIRG., Eclog. III, 65.)

1080 Souvent elle a opposé sa robe à mes impatients désirs. (PROPERCE, II, xv, 6.)

1081 De porter à une gaieté licencieuse cette molle douceur. — Affolir, rendre fou, badin. C'est sans doute dans ce sens-là que Montaigne emploie ici ce mot, qui, du reste, ne se trouve dans aucun de nos vieux dictionnaires. (C.)

1082 Repudium inter uxorem et virum, a condita Urbe usque ad vigesimum et quingentesimum annum, nullum intercessit. (VALER. MAX., II, I, 4.)

1083 Ce qui est permis n'a aucun attrait pour nous ; ce qui est défendu, irrite nos désirs. (OVIDE, Amor., II, XIX, 3.)

1084 Le mal qu'on croyoit avoir extirpé, gagne et s'étend plus loin. (RUTILIUS, Itinerar., I, 397.) — Le poète parle des Juifs et de leur religion. (C.)

1085 HÉRODOTE, IV, 23. (J. V. L.)

1086 Les serrures attirent les voleurs ; ceux qui brisent les portes, n'entrent pas dans les maisons ouvertes. (SÉNÈQUE, Epist. 68.)

1087 Suspectes.

1088 Votre négligence à veiller et à pourvoir à votre sûreté. (C.)

1089 Gloire à Dieu dans les cieux, et paix aux hommes sur la terre. (S. Luc, Évang., II, 14.)

1090 CIC., de Finib. bon. et mal., III, 17. (C.)

1091 HOMÈRE, Odyssée, XII, 184. Vers que Cicéron traduit aussi (de Finib., V, 18), ainsi que Louis Racine (Reflex. sur la Poésie, ch. VI, art. 1^{er}). (J. V. L.)

1092 CIC., de Finib., III, 17. (C.)

1093 Que sera la plus grande gloire, si elle n'est que de la gloire ? (JUVÉN., Sat. VII, v. 81.)

1094 Voyez le traité de Plutarque : Si ce mot commun, Cache ta vie, est bien dit.

1095 Traduite fidèlement du latin de Cicéron (de Finib., II, 30). Dans Diogène Laërce (X, 22), cette lettre est adressée à Idoménée, autre disciple du philosophe. Le nom d'Hermachus est souvent répété par Diogène Laërce dans le testament d'Épicure. On le trouve encore dans Cicéron (de Finib., II, 31 ; Academ., II, 30). Mais Villosion (Anecdote.

græc., t. II, p. 159) et Visconti (Iconograph, gr., t. I^{er}, p. 216) ont prouvé, d'après les monuments anciens, et surtout d'après les papyrus d'Herculanum, qu'il vaut mieux lire Hermarchus. (J. V. L.)

1096 CIC., de Finib., II, 31. (C.)

1097 C'est aux stoïciens que Cicéron (ibid., III, 17) attribue cette doctrine ; mais il ajoute qu'ils ne l'ont admise que parce qu'ils n'ont pu répondre à Carnéade. Montaigne avoit donc le droit de l'attribuer à Carnéade lui-même, et Coste n'avoit pas ici d'erreur à relever. (J. V. L.)

1098 ARISTOTE, Morale à Nicomaque, II, 7, etc. (J. V. L.)

1099 La vertu cachée diffère peu de l'obscur oisiveté. (HOR., Od., IV, IX, 29.)

1100 Si scieris, inquit Carneades, aspidem occulte latere uspiam, et velle aliquem imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum factura sit ; improbe feceris, nisi monueris, ne assideat ; sed impune tamen : scisse enim te, quis coarguere possit ? (CIC., de Finib., II, 18.)

1101 CIC., de Finib., II, 18. (C.)

1102 ID., ibid., II, 17. (C.)

1103 ID., de Offic., III, 18. (C.)

1104 Il faut se souvenir qu'on a Dieu pour témoin ; et ce témoin, à mon avis, c'est notre propre conscience. (CIC., de Offic., III, 10.)

1105 Certainement l'empire de la fortune s'étend sur tout : elle rend les uns célèbres, et laisse les autres obscurs, moins selon leur mérite que selon son caprice. (SALLUSTE, Bell. Catilin., ch. VIII.)

1106 Comme si une action n'étoit vertueuse que lorsqu'elle a été célèbre. (CIC., de Offic., I, 4.)

1107 C'est dans les actions vertueuses, et non dans la gloire, qu'une âme véritablement grande place l'honneur, qui est le principal but de notre nature. (CIC., de Offic., I, 19.)

1108 Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience. (S. PAUL, Epist. ad Corinth.. II, I, 12.)

1109 Je crois que, le reste de cet hiver, Roland fit des choses très-dignes de mémoire ; mais jusqu'ici elles ont été si secrètes, que ce n'est pas ma faute si je ne les raconte point ; car Roland a toujours été plus prompt à faire de belles actions qu'à les publier, et jamais ses exploits n'ont été divulgués que lorsqu'il en a eu des témoins. (ARIOSTO, Orlando, cant. XI, stanz. 81.)

1110 La véritable vertu brille d'un éclat que rien ne peut ternir ; elle ne connoît point les refus honteux ; elle ne prend pas, elle ne quitte pas les faisceaux au gré d'un peuple volage. (HOR., Od., III, II, 17.)

1111 Non pour notre intérêt personnel, mais pour l'honneur attaché à la vertu. (CIC., de Finib., I, 10.)

1112 Quoi de plus insensé, que d'estimer réunis ceux que l'on méprise chacun à part ? (CIC., Tusc. quæst., V, 36.)

1113 Rien de moins appréciable que les jugements de la multitude. (TITE LIVE, XXXI, 34.) — Le sens et l'origine de cette citation avoient échappé à Coste et aux autres éditeurs. (J. V. L.)

1114 C'étoit un philosophe cynique, fameux à Rome sous le règne de Néron. Sénèque, qui en parle comme d'un homme comparable aux plus grands philosophes de l'antiquité (de Benef., VII, 1, 8, 9, etc.), nous a conservé le mot que Montaigne lui donne ici. « Eleganter, dit-il, Demetrius noster solet dicere, eodem loco sibi esse voces imperitorum, quo ventre redditos crepitus : Quid enim,

inquit, mea refert, sursum isti, an deorsum sonent ? » (SÉNÈQUE, Epist, 91.) (C.)

1115 Et moi, bien qu'une chose ne soit pas honteuse en elle-même, je dis cependant qu'elle semble l'être si elle est louée par la multitude, (CIC., de Finib., II, 15.)

1116 C'est un bienfait de la providence des dieux, que les choses honnêtes sont aussi les plus utiles. (QUINTIL., Inst. orat., I, 12.)

1117 Montaigne se plaît ici à paraphraser ces paroles de Sénèque : « Qui hoc potuit dicere, Neptune, nunquam hanc navem, nisi rectam, arti satisfecit. » (Epist. 85.) Ces mots devenus proverbes, ὁρθὰν τὰν ναῦν , se trouvent aussi dans un ancien écrivain cité par Stobée (Serm. 106) ; dans une lettre de Cicéron à Quintus son frère (I, 2), et dans un discours (Orat. Rhod.) du rhéteur Aristide. (J. V. L.)

1118 J'ai ri de voir que la ruse pouvoit échouer. (OVIDE, Héroïd., I, 18.) Il y a dans l'original ; Flebam successu, etc. (C.)

1119 C'est à la fin de la harangue que Tite-Live lui prête (XLIV, 22). (C.)

1120 Trouble, obstacle, empêchement.

1121 Je ne hais pas d'être loué , car je ne suis pas de pierre ; mais jamais un, Que cela est beau ! ne me paroîtra le terme et le but qu'on doive proposer à la vertu. (PERSE, Sat., I, 47.)

1122 Édition de 1588, fol. 267 : « le veulx estre riche de mes propres richesses, non des richesses empruntees. » On voit que Montaigne a rendu la phrase plus concise et plus vive. Mille autres passages encore prouvent qu'il corrigeoit sans cesse. (J. V. L.)

1123 Qui a de la pratique, de l'expérience, que de se détourner des dangers. (E. J.)

1124 L'anneau de Gygès. (PLATON, République, II, 3, p. 37, édit. de M. Ast, 1814 ; CICÉRON, de Offic., III, 9, etc.) (J. V. L.)

1125 Qui est flatté des fausses louanges ? qui redoute la calomnie ? N'est-ce pas celui qui se sent coupable, et qui veut tromper ? (HOR., Epist., I, XVI, 39.)

1126 Lorsque la tumultueuse Rome déprime quelque chose, il ne faut ni l'en croire, ni entreprendre de redresser sa balance infidèle. Ne cherchez point hors de vous-même ce que vous êtes. (PERSE, Sat., I, 5.)

1127 Il ne reste de Trogue Pompée qu'un abrégé de son ouvrage, fait par Justin, où ceci ne se trouve point. J'ai appris de M. Barbeyrac, qu'apparemment Montaigne s'est brouillé ici, en copiant négligemment ce qu'il avoit lu dans Joannes Sarisberiensis (1. VIII, ch. v, vers la fin). Cet auteur, parlant de ceux qui ont trouvé beau de se rendre fameux par de grands crimes, qui vel ex sceleribus innotescere magni duxerunt, allègue l'exemple de Pausanias, qui tua Philippe, roi de Macédoine, auctore Trogo, à qui il joint immédiatement après l'exemple d'Hérostrate, tiré, non de Justin, comme le premier, mais de Valère-Maxime (VIII, 14, ext. 5). (C.)

1128 Famæ magnæ malle, quam bonæ, esse. (TITE LIVE, VI, II.) (C.)

1129 Favoriser le néant même, donner du relief à la vanité. — Favorir, que Montaigne a peut-être forgé lui-même du latin ou de l'italien, ne se trouve ni dans Cotgrave ni dans Nicot. (C.)

1130 Que la postérité me loue : la pierre qui couvre mes os en est-elle plus légère ? mes mânes, mon tombeau, mon

bûcher, vont-ils pour cela se couronner de fleurs ? (PERSE, Sat., I, 37.) — Ici Montaigne change le sens du latin, et substitue laudat posteritas à laudant convivæ. (E. J.)

1131 C'est un accident ordinaire, arrivé à mille autres, et pris dans les innombrables chances de la fortune. (JUVÉN., Sat., XIII, 9.)

1132

A peine un foible bruit nous a transmis leur gloire. (VIRG., Æn., VII, 646.)

1133 PLUTARQUE, Apophthegmes des Lacédémoniens. (C.)

1134

Et la nuit du passé nous a caché leurs noms. (VIRG., Æn., V, 302.)

1135 La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite. (SÉNÈQUE, Epist, 81.) — Le fruit d'un service, c'est le service même.

1136 Dans le douzième livre des Lois, p. 950. (C.)

1137 A l'exemple des poètes tragiques, qui ont recours à un dieu, lorsqu'ils ne savent comment trouver le dénouement de leur pièce. (CIC., de Nat. deor., I, 20.) (C.)

1138 DIOG. LAERCE, Vie de Platon, III, 20. (C.)

1139 Dans ses Mémoires, ch. LVIII, p. 357. (C.)

1140 Leur ardeur bravoit le fer, leur courage embrassoit la mort : c'étoit une lâcheté de ménager une vie qui devoit renaître. (LUCAIN, I, 461.)

1141 Dans le langage ordinaire, on n'appelle honnête que ce qui est glorieux dans l'opinion du peuple. (CIC., de Finib., II, 15.)

1142 Celle-là succombe, qui ne refuse que parce qu'il ne lui est pas permis de succomber. (OVIDE, Amor., III, IV, 4.)

1143 De notre mérite. (C.)

1144 Édit. de 1588, fol. 270 : son avantage.

1145 Qui confioit tous ses secrets à son papier, comme à un ami fidèle ; qu'il en arrivât bien ou mal, jamais il ne chercha d'autres confidents : aussi le voit-on tout entier dans ses ouvrages, comme dans un tableau qu'il auroit voulu consacrer aux dieux. (HOR., Sat., II, I, 300)

1146 Rutilius et Scaurus n'en ont été ni moins crus, ni moins estimés (pour avoir écrit leurs mémoires). (TACITE, Agricola, ch. I.)

1147 Qu'il n'est pas étrange, extraordinaire, que nous ayons des qualités et des penchants, etc. (C.)

1148 Convenable à sa beauté, ou qui seyoit bien à sa beauté. (E. J.)

1149 PLUTARQUE, Vie de César, ch. I, à la fin. — On a dit la même chose de Pompée (SÉNÈQUE, Controv., III, 19 ; PLUTARQUE, de l'Utilité à retirer de ses ennemis, ch. VI). (C.)

1150 De ringere, selon Ménage, dans son Dictionnaire étymologique, où il cite ce passage de Montaigne. Je ne sais si l'on pourroit trouver ailleurs le mot de rincer, pour signifier, comme ici, froncer, rider : il n'est pas, du moins, dans nos vieux dictionnaires. (C.)

1151 AMMIEN MARCELLIN, XXI, 14. (C.)

1152 Edit. de 1588, fol. 271 : Il y a, ce me semble

1153 La possession. (C.)

1154 Je les détermine, j'en forme le dessein, etc. (E. J.)

1155 Au travail, à l'ouvrage. (E. J.)

1156 Tout défend la médiocrité aux poètes, et les dieux, et les hommes, et les colonnes des portiques où sont affichés leurs ouvrages. (HOR., de Arte poet., v. 372.)

1157 Mais rien de si confiant qu'un mauvais poète. (MARTIAL, XII, LXIII, 13.)

1158 C'est-à-dire : des peuples du génie de ceux qui, dans l'assemblée des jeux olympiques, marquèrent si vivement le mépris qu'ils faisoient de la mauvaise poésie du vieux Denys, tyran de Syracuse, et maître de la meilleure partie de la Sicile. (C.)

1159 DIODORE DE SICILE, XIV, 104, édit. de Wesseling. (J. V. L.)

1160 DIODORE DE SICILE, XV, 74. — Mais il y a ici une erreur singulière. On a pris les Lénéennes, fêtes de Bacchus, célébrées par des concours dramatiques, pour le titre de la tragédie, qui s'appeloit la Rançon d'Hector. (Voy. TZETZÈS, Chiliad., V, 178.) (J. V. L.)

1161 Entêtement, obstination. Quoique opiniastrie soit dans Nicot, c'est un mot purement gascon, qui, je pense, n'a jamais été françois. (C.)

1162 Quand je les relis, j'en ai honte ; car j'y vois bien des choses qui, même aux yeux indulgents de leur auteur, méritent d'être effacées. (OVIDE, de Ponto, 1, V, 15.)

1163 De Xénocrate, dans les Préceptes du mariage, ch. XXVI de la version d'Amyot. (C.)

1164 Car tout ce qui plaît, tout ce qui charme les sens des mortels, c'est aux Grâces qu'on en est redevable. (Les vers latins sont probablement d'un moderne.)

1165 Amafanius et Rabirius, nulla arte adhibita, de rebus ante, oculos positis vulgari sermone disputant ; nihil

definiunt, nihil partiuntur, nihil apta interrogatione concludunt. (CIC., Acad., I, 2.)

1166 Difficillimum autem est, in omni conquisitione rationis, exordium. (De Universo, ch. II.) Cicéron traduit ici le Timée de Platon.

1167 Ou approfondir, comme on parle aujourd'hui. — Profonder, accurate investigare. (NICOT.)

1168

J'évite d'être long, et je deviens obscur. (BOILEAU, d'après HOR., Art poét., v. 25.)

1169 République, X, p. 887. (C.)

1170 Et non pas, Comme à taire, leçon de la plupart des éditions. Dans celle de 1588 (fol. 273), cette idée est ainsi exprimée : « Je suy la forme de dire qui est nee avecques moy, simple et naïfve autant que ie puis. » L'auteur disoit ensuite : « D'où c'est, à l'aventure, que i'ay plus d'avantage à parler qu'à escrire. » On voit que Montaigne, dans ses corrections, cherche toujours une forme de phrase plus concise et plus vive. (J. V. L.)

1171 Vers la fin du dialogue de Oratoribus, que Montaigne, comme on voit, attribue affirmativement à Tacite. Il est difficile de ne pas être de son avis. (J. V. L.)

1172 Lâche, languissant, dit Cotgrave dans son dictionnaire françois et anglois. Brode, en ce sens, est un terme purement gascon. (C.)

1173 Voy. liv. I^{er} des Essais, ch. XXV.

1174 Le partage des terres fut réglé à proportion de la beauté, de la force, et de l'esprit ; car la beauté et la force étoient les premières distinctions. (LUCRÈCE, V, 1109.)

1175 Montaigne se traite lui-même de petit homme (liv. II, ch. VI, t. II, p. 372). Dans son Voyage en Italie (t. I, p. 252), il remarque avec un certain plaisir que le grand-duc François-Marie de Médicis étoit de sa taille. (J. V. L.)

1176 VÉGÈCE, I, 5.

1177 Livre italien composé par Baltazar Castiglione, sous le titre del Cortegiano, c'est-à-dire du Courtisan. (C.)

1178 Morale à Nicomaque, IV, 7. (C.)

1179 Politique, IV, 4. (C.)

1180 Au premier rang on voit marcher Turnus, les armes à la main ; sa taille est haute, et il passe de la tête tous ceux qui l'entourent. (VIRG., Énéide, VII, 783.)

1181 Il étoit le plus beau des fils des hommes. (Ps. XLV, 3.)

1182 République, VII, p. 735. (C.)

1183 PLUTARQUE, Vie de Philopæmen, ch. I. (C.)

1184 Aussi ai-je l'estomac, les jambes, et les cuisses, hérissés de poils. (MARTIAL, II, XXXVI, 5.)

1185 Insensiblement les forces se perdent, la vigueur s'épuise, et notre être va toujours en déclinant. (LUCRÈCE, II, 1131.)

1186 Les années, dans leur course, nous dérobent sans cesse quelque portion de nous-mêmes. (HOR., Epist., II, II, 53.)

1187 Si pesantes, si maladroites. Du mot latin gurdus, dont le peuple de Rome se servoit pour signifier sot, stupide, du temps de Quintilien, qui avoit ouï dire que ce mot étoit originairement espagnol (Inst. Orat., I, 5), nos pères ont formé le mot gourd, gourde, dans le sens qui est employé ici par Montaigne. De gourd est venu engourdir, etc. (C.)

1188 Montaigne a écrit point ; mais il est clair qu'il faut poing. Son orthographe est, en général, peu exacte, et surtout peu uniforme ; le même mot est souvent diversement orthographié dans la même page. (N.)

1189 Car le plaisir qui accompagne le travail en fait oublier la fatigue. (HOR., Sat., II, II, 12.)

1190 Non, je ne voudrois point à ce prix-là tout le sable du Tage, avec l'or qu'il porte à l'Océan. (JUVÉN., Sat., III, 54.)

1191 Montaigne avoit d'abord écrit : « ie ne treuve rien cherement acheté que ce qui me couste du soing ; » mais il a préféré la leçon du texte, et a rayé la première, que je mets ici en note. (N.)

1192 Toute cette parenthèse manque dans l'exemplaire sur lequel a été faite l'édition de 1802. (J. V. L.)

1193 Le vent du nord n'enfle pas mes voiles, il est vrai, mais l'Auster ne trouble pas ma course paisible. Je suis, en force, en talent, en figure, en vertu, en naissance, en biens, des derniers de la première classe, mais des premiers de la dernière. (HOR., Epist., II, II, 201.)

1194 Surplus qui échappe aux yeux du maître, et dont les voleurs s'accommodent. (HOR., Epist., I, VI, 45.) — Ici Montaigne détourne les paroles d'Horace de leur vrai sens, pour les adapter à sa pensée. (C.)

1195 Ce sont les maux incertains qui me tourmentent le plus. (SÉNÈQUE, Agamemn., acte III, sc. I, v. 29.)

1196 Grand railleur. — Gaudir., c'est, dit Nicot, se moquer par jeu et en riant. Au III^e liv. d'Amadis, ch. IV, on lit : « Reprindrent leur chemin, gaudissants l'un l'autre d'avoir esté ainsi deceus par la malice des femmes. (C.)

1197 Je n'achète pas l'espérance argent comptant. (TÉRENCE, Adelph., act. II, sc. III, v. 11.)

1198 Qu'une rame fende les flots, et l'autre les sables du rivage. (PROPERCE, III, III, 23.)

1199 Dans le malheur, choisissons les résolutions téméraires. (SÉNÈQUE, Agamemn., act. II, sc. I, v. 47.)

1200 Quelle plus douce condition que celle de vaincre sans avoir combattu ! (HOR., Epist., I, I, 51.)

1201 Dans l'édition de Lyon, 1595, chez Fr. Lefèvre, on a supprimé ce mot comme injurieux à la nation. Un avocat au parlement de Paris, nommé Gouthières, en latin Gutherius, dans son traité de Jure Manium (II, 26), attribue cette comparaison, non pas à Olivier, mais à son ami le chancelier Michel L'Hospital. (N.)

1202 Il est honteux de se charger la tête d'un poids qu'on ne sauroit porter, pour plier ensuite, et se soustraire au fardeau. (PROPERCE, III, XI, 5.)

1203 Maintenant, si ton ami ne nie point ton dépôt, s'il te rend ton vieux sac, et ton argent noirci par le temps, c'est un trait de probité digne d'être inscrit dans les livres des pontifes, c'est un prodige qu'il faut expier par le sang d'une brebis. (JUVÉN., XIII, 60.)

1204 Rien n'est si populaire que la bonté. (CIC., pro Ligar., ch. XII.)

1205 D'après cette comparaison de mes qualités et de mes mœurs avec celles de notre temps, etc. (E. J.)

1206 Ici Montaigne a voulu se caractériser lui-même, quoiqu'il ne le fasse pas d'une manière si directe et si distincte que dans l'édition in-4° de 1588, .fol. 277, où il dit expressément : « Par cette proportion i'eusse esté modéré en mes vengeance, etc. ; i'eusse plus tost laissé rompre le col aux affaires, que de plier ma foy et ma conscience à leur service. » (C.)

1207 De plier, édition in-fol. de 1595, mais effacé par Montaigne dans l'exemplaire qu'il a corrigé. (N.)

1208 Morale à Nicomaque, IV, 8. (C.)

1209 PHILOSTRATE, p. 409, édition d'Olearius, 1709. (C.)

1210 Parce que cela lui sert, lui est utile. (C.)

1211 Un homme très-accoutumé à mentir racontait, devant madame Geoffrin, un fait assez singulier. Elle se retourne, et dit, à voix basse, à celui qui étoit auprès d'elle : « Je parie que cela n'est pas vrai. — Oh ! pour cette fois, lui répondit l'homme à qui elle parloit, je suis sûr qu'il ne ment pas. » Alors madame Geoffrin lui repartit vivement : « Si cela est vrai, pourquoi le dit-il ? » (N.)

1212 AURELIUS VICTOR, de Viris illustr., ch. LXVI. (C.)

1213 Maxime favorite de Louis XI. (C.)

1214 Plus un homme est fin et adroit, plus il est odieux et suspect, lorsqu'il vient à perdre la réputation d'homme de bien. (CIC., de Offic., II, 9.)

1215 Pur latinisme, aliquid dicerent ; c'est-à-dire parleroient avec quelque apparence de raison, donneroient un conseil de quelque utilité, etc. Le sens de cette tournure, assez fréquente dans les auteurs grecs et latins, a souvent échappé aux meilleurs interprètes. (Voy. mes notes sur Cicéron, de Divinat., II, 52, etc.) (J. V. L.)

1216 C'est-à-dire accords, traités, et pactes, comme on a mis dans quelques éditions. Pache est encore en usage à Genève et dans le pays de Gex. (C.)

1217 En 1537. Montaigne avoit quatre ans.

1218 Il faut lier cette phrase avec les derniers mots de l'avant-dernier paragraphe : « qui est desloyal envers la

verité, l'est, aussi envers le mensonge, » comme dans l'édition de 1588. (A. D)

1219 DIOG. LAERCE, II, 68. (C..

1220 Montaigne, liv. I, ch. IX., s'est déjà plaint de la foiblesse de sa mémoire. (Voy. la seconde note du chapitre indiqué.) (J. V. L.)

1221 On lit dans l'édition de 1802 : « la rend plus malaysee à concevoir : » ce qui est inintelligible. (J. V. L.)

1222 Pline (Nat. Hist., VII, 24) dit absolument que Messala Corvinus oublia son nom. (C.)

1223 George de Trébizonde, Grec qui vint à Rome sous le pape Eugène IV. Il y publia une Rhétorique, qui a été réimprimée plusieurs fois, diverses traductions de livres grecs, et nombre d'écrits de controverse. Il mourut vers l'an 1484, dans une extrême vieillesse, après avoir oublié tout ce qu'il avoit appris. (A. D.)

1224 Je suis comme un vase fêlé, je ne puis rien retenir. (TÉRENCE, Eunuchi, art. I, sc. II, v. 25.)

1225 De Senectute, ch. VII : « Nec vero quemquam senum audivi oblitum quo loco thesaurum obruisset. » C'est-à-dire : Je n'ai jamais ouï dire qu'un vieillard ait oublié l'endroit où il avoit caché son trésor. (C.)

1226 Il est certain que la mémoire renferme non seulement la philosophie, mais tous les arts, et tout ce qui appartient à l'usage de la vie. (CIC., Acad., II, 7.)

1227 C'est-à-dire que l'autorité y concoure avec la raison. Dans l'édition de Jean Petit-Pas, 1611, à Paris, il y a ici concure, et dans les dernières, concoure. — Je crois que le mot de concourir étoit encore tout nouveau du temps de Montaigne, parce qu'il ne se trouve ni dans Nicot, ni dans Cotgrave. (C.)

1228 C'est-à-dire de quel prix est pour eux un moment perdu. Montaigne veut parler ici d'une lettre de Pline (V, 3) où, rendant compte à un ami de la manière dont Pline l'ancien, son oncle, employoit son temps à l'étude, il remarque entre autres choses, « Qu'un jour un de ses amis, qui assistoit avec son oncle à la lecture d'un livre, ayant arrêté le lecteur pour l'obliger à répéter quelques mots qu'il avoit mal prononcés, Pline lui dit sur cela :

« N'aviez-vous pas bien compris la chose ? — Sans doute, répondit son ami.

« — Et pourquoi donc, reprit-il, l'avez-vous empêché de continuer ? voilà

« plus de dix lignes que nous avons perdues. » Tant il étoit bon ménager du temps. (C.)

1229 Avec des jetons. On écrit à présent jet, et ce mot est encore en usage pour signifier calcul. Le jet à la plume, dit Richelet, est plus sûr que celui des jetons. (C.) — La plupart des anciennes éditions portent get au lieu de ject, qui est orthographié d'une manière plus conforme au mot latin jactus, d'où il vient. (E. J.)

1230 Au trafic, comme on a mis dans les dernières éditions. (C.)

1231 Si Montaigne cite ceci de mémoire, comme il y a grande apparence, il s'est mépris, en plaçant le fait à Athènes ; car, selon Diogène Laërce (IX. 53) et Aulu-Gelle (V, 3), ce fut Protagoras d'Abdère que Démocrite jugea capable des sciences les plus sublimes, en lui voyant agencer artistement des fagots ; et Aulu-Gelle dit même expressément que Protagoras revenoit alors d'une campagne voisine d'Abdère. (C.)

1232 Soyez le plus fin critique du monde : confondez, par vos plaisanteries. Latinus lui-même : vous ne sauriez jamais dire pis de ces bagatelles que ce que j'en ai dit moi-même. Pourquoi vous tourmenter pour y trouver de quoi mordre ?

Attaquez quelque chose de plus solide. Si vous ne voulez pas perdre votre peine, répandez votre venin sur ceux qui s'admirent eux-mêmes ; car, pour moi, je sais que tout ceci n'est rien. (MARTIAL, II, 13.) — On se contente ici de faire entendre le sens de l'épigramme : l'affectation bizarre de ce style n'est certainement pas à regretter.

1233 Au mois de septembre 1559. Le roi François II conduisoit alors en Lorraine Claude de France sa sœur, mariée à Charles III, duc de Lorraine. On voit, en effet, dans le Journal du voyage de Montaigne, en 1580, à l'article Bar (t. I^{er}, p. 15), qu'il y avoit esté aultresfois. (J. V. L.)

1234 Le cœur ne me dit ni oui, ni non. (PETRARCA, p. 208, édition de Gabr. Giolito, Venise, 1557.)

1235 DIOGÈNE LAERCE, VII, 179. (C.)

1236 Lorsque l'esprit est dans le doute, le moindre poids le fait pencher de l'un ou de l'autre côte. (TÉRENCE, Andr., act. I, sc. VI, v. 32.)

1237 Le sort tomba sur Mathias. (Act. Apost., I, 26.)

1238 Voyez combien de bouts a ce bâton ! (C.)

1239 L'habitude même de donner son assentiment paroît entraîner bien des erreurs et des dangers. (CIC., Acad., II, 21.)

1240 Ainsi, lorsque les bassins de la balance sont chargés d'un poids égal, elle ne penche ni ne s'élève d'aucun côté. (TIBULLE, IV, 41.)

1241 L'ennemi nous bat, et nous le battons à notre tour. (HOR., Epist., II, II, 97.)

1242 Citez l'action la plus honteuse, la plus infame ; il en est de pires encore. (JUVÉNAL, VIII, 183.)

1243 Nous sentons, comme il y a dans l'édition in-4° de 1588, fol. 282. (J. V. L.)

1244 Vivre, me bien porter, voilà ma science. (LUCRÈCE, V, 939.)

1245 Personne ne cherche à descendre en soi-même. (PERSE, IV, 23.)

1246 S'il y a quelque chose de bienséant et d'honorable, c'est, sans contredit, une conduite uniforme et conséquente dans toutes les actions de la vie ; ce qui ne peut se trouver dans un homme qui, se dépouillant de son caractère, s'attache à imiter les autres. (CIC., de Offic., I, 31.).

1247 Voy. surtout liv. I^{er}, ch. XXIV.

1248 DIOGÈNE LAERCE, IV, 16, Vie de Polemon ; VALÈRE MAXIME, VI, 9, ext. 1 ; HORACE, Sat., II, III, 253 ; SUIDAS, au mot Πολέμων, etc. (J. V. L.)

1249 Du professeur. — Lecteur public, professor. (NICOT.)

1250 Ferez-vous ce que fit autrefois Polémon converti ? renoncerez-vous à toutes les marques de votre folie, aux vêtements efféminés, aux ridicules parures, comme ce jeune débauché qui, assistant par hasard aux leçons de l'austère Xénocrate, rougit de lui-même, et jeta à la dérobée ses couronnes et ses fleurs. (HOR., Sat., II, III, 253.)

1251 Le vulgaire est plus sage, parce qu'il n'est sage qu'autant qu'il le faut. (LACTANCE, Div. Institut., III, 5.)

1252 Mort en 1588. On dit plutôt Daurat, ou Dorat, en latin Auratus. Ces formes latines ont mis de la confusion dans les noms propres. Dorat, le poète léger, descendoit de ce poète érudit, qui avoit fait, suivant Joseph Scaliger, plus de cinquante mille vers françois, grecs, ou latins. (J. V. L.)

1253 Pierre Mondoré, le moins connu de ceux qui sont nommés ici, fut maître des requêtes et bibliothécaire du roi. L'Hospital en fait mention dans ses poésies latines (p. 91 et 521, édit. de 1825), et Sainte-Marthe dans ses Éloges. Les rigoristes qui faisoient un crime à Montaigne d'avoir cité le calviniste Théodore de Bèze, auroient pu lui reprocher aussi ce qu'il dit de Mondoré ; car ce savant homme, versé dans la philosophie d'Aristote, et habile mathématicien, fut persécuté vers l'an 1567, et chassé d'Orléans, sa patrie, comme attaché aux nouvelles opinions. Il se retira à Sancerre, dans le Berri, où il mourut en 1571, ce qui fait dire à L'Hospital :

Musæ, vester honos, et gentis gloria nostræ,
Concessit fatis, patria Montaureus exsul. (J. V. L.)

1254 Dans l'édition de 1588, Montaigne ne parloit ici ni de La Noue, le célèbre héros calviniste, dont les Discours politiques et militaires furent publiés en 1587, ni de mademoiselle de Gournay, dont l'éloge suit, et qu'il ne vit pour la première fois que pendant le séjour qu'il fit à Paris, en 1588, pour surveiller cette nouvelle édition. Dans celle que donna mademoiselle de Gournay en 1635, sa modestie lui a fait tronquer toute la fin de ce chapitre, et elle en convient dans les dernières pages de sa préface. Il faut donc s'en tenir ici, comme partout, à l'édition de 1595, où elle n'avoit osé rien changer ni retrancher. Elle se contentoit de dire en faisant allusion à ce passage : « Lecteur, n'accuse pas de temerité le favorable iugement qu'il a faict de moy, quand tu considereras, en cet escrit icy, combien ie suis loing de le meriter. Lorsqu'il me louoit, ie le possedois : moy avec luy, et moy sans luy, sommes absolument deux. » Cette excuse lui suffit alors, et elle ne changea rien. C'étoit comprendre beaucoup mieux ses devoirs d'éditeur. (J. V. L.)

1255 Sur ce qu'emportent ces mots, ma fille d'alliance, voyez l'article Gournay dans le Dictionnaire de Bayle, où il

est dit, d'après le témoignage de cette demoiselle même, que le jugement qu'elle fit des premiers Essais de Montaigne donna lieu à cette sorte d'alliance, longtemps avant qu'elle eût vu l'auteur. Née en 1566, elle mourut en 1645. (C.)

1256 Dans un assez haut degré. — De l'italien bastare, suffire, on a fait baster, bastant, et baste. De ces trois mots, il n'y a proprement que le dernier, baste, qui soit maintenant en usage dans le style familier. (C.) — Bastant est encore usité dans le langage populaire ; on dit : « Tu n'es pas bastant pour faire cela. » (E. J.)

1257 Les ouvroirs étoient les ateliers où les gens de métier travailloient, faisoient leur ouvrage. (C.)

1258 Je ne lis pas ceci en tout lieu, ni devant toute sorte de personnes : je le lis à mes seuls amis, et lorsque j'en suis prié ; tandis qu'il est des auteurs qui déclament leurs ouvrages dans les bains et dans les places publiques. (HOR., Sat., 1, IV, 73.) — Au lieu de coactus, qui est dans le premier vers d'Horace, Montaigne a mis rogatus, qui exprime plus exactement sa pensée. (C.)

1259 Mon dessein n'est pas de grossir ce livre de pompeuses bagatelles ; je parle comme en tête à tête avec mon lecteur. (PERSE, V, 19.)

1260 A se familiariser encore avec moi par le moyen de cette image. (C.)

1261 Particulière. — Péculière, du latin peculiaris, qui signifie la même chose.

1262 Édit. in-4° de 1588, fol. 285. « Un poignard, un harnois, une espee qui leur a servi, ie les conserve pour l'amour d'eulx, autant que ie puis, de l'iniure du temps. » Montaigne a ajouté, depuis, les longues gaules de son père, et la citation de S. Augustin. (J. V. L.)

1263 L'habit, l'anneau d'un père, sont d'autant plus chers à ses enfants, qu'ils conservent plus d'affection pour lui. (S. AUGUSTIN, de Civit. Dei, I,13.)

1264 J'empêcherai que les olives et le poisson ne manquent d'enveloppe. (MARTIAL, XIII, I, 1.)

1265 Souvent je fournirai aux maquereaux des habits où ils seront fort à l'aise. (CATULLE, XCV, 8.)

1266 Si exactement. — Primement se trouve dans Cotgrave. (C.)

1267 MAROT, dans son épître intitulée, Fripelippes, valet de Marot, à Sagon. (C.)

1268 Voy. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, Strom., VI, 10 ; STOBÉE, Serm. XI. (C.)

1269 Si pejeret Francus, quid novi faciet, qui perjurium ipsum sermonis genus putat esse, non criminis ? De Gubernat. Dei, I, 14, p. 87, edit. 3 Baluz.) (C.)

1270 PLUTARQUE, Lysandre, ch. IV de la version d'Amyot. (J. V. L.)

1271 Lysandre. (Voy. sa Vie dans PLUTARQUE, ch. IV de la traduction d'Amyot.) (C.)

1272 PLUTARQUE, Pompée, ch. XVI ; Caton d'Utique, ch. VII. (C.)

Essais de Michel de Montaigne, nouvelle édition, avec les notes de tous les commentateurs choisies et complétées par J.-V. Le Clerc, précédée d'une nouvelle étude sur Montaigne par M. Prévost-Paradol [et suivie d'un averti...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6463832g>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance

optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par

réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non

respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr